GÉOGRAPHIE
PHONÉTIQUE DE LA BASSE AUVERGNE

INTRODUCTION

La région étudiée ; caractéristiques phonétiques.

Lorsque je présentai à la Sorbonne, en 1906, comme thèse secondaire, la *Géographie phonétique* d'une région de la basse Auvergne, l'abbé Rousselot, l'un des examinateurs, me déclara spirituellement : « Ce que je reproche à votre petite thèse, c'est de ne pas être la grande ». Il entendait que si j'avais fait de ce travail l'objet de ma thèse principale, j'aurais élargi le champ de mes recherches, ce qui m'aurait permis de suivre plus loin sur le terrain certaines évolutions et de trouver la solution de problèmes qui, envisagés sur un territoire restreint, restent énigmatiques ou risquent d'être mal expliqués.

J'ai attendu plus de trente ans avant de réaliser le désir de Rousselot, car bien d'autres travaux m'ont occupé dans l'intervalle. Avouerai-je que plus j'étendais mes recherches, plus je me rendais compte de l'immensité de la tâche, devant les problèmes nouveaux que soulevait chaque supplément d'enquête ? Pour constituer d'une façon précise et sûre la géographie phonétique de la basse Auvergne, il faudrait étudier à fond, par l'enquête directe, le patois de toutes les communes et de nombreux hameaux — ce qui suffirait à occuper la vie scientifique d'un homme. Ne pouvant réaliser ce programme, j'ai pensé qu'à défaut d'une étude comparative intégrale, un travail d'approximation pourrait rendre des services. J'ai choisi, pour compléter mon enquête antérieure à 1906, un certain nombre de jalons, de parlers où j'ai procédé à l'enquête directe (généralement avec un minimum de deux sujets, entendus simultanément ou confrontés au cours d'une même conversation) ; d'après ces premiers résultats, j'ai enquêté dans d'autres localités, suivant que les phénomènes intéressants se manifestaient dans telle ou telle direction

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

ou que leur variété demandait une étude comparative sur une aire restreinte. D'autre part, j'ai revu, depuis la guerre, les principaux endroits où j'avais enquêté vingt ou trente ans auparavant, afin d'apprécier l'évolution éventuelle des phonèmes au cours de cet intervalle : évolution généralement peu sensible, en tout cas bien moins accusée que celle du français régional (au seul point de vue phonétique, bien entendu) [1].

Comme je l'ai expliqué dans l'Introduction de ma thèse secondaire, j'avais choisi ma région un peu au hasard, en opérant la jonction entre les communes originaires de mon père et de ma mère [2] (autour desquelles j'avais d'abord rayonné), puis en suivant la piste de phénomènes et surtout de limites phonétiques qui m'intéressaient. Je croyais encore plus ou moins, avec mon maître Gaston Paris, que les patois de France présentaient une tapisserie uniformément bigarrée, et, si j'avais déjà réagi en ce qui concerne l'opposition des groupes d'oïl et d'oc, à l'intérieur de ce dernier je doutais de l'existence de régions linguistiques. L'expérience — la mienne et celle des autres — a modifié mes conceptions à ce sujet. Et si j'estime toujours vrai qu'on ne peut pas découper des provinces linguistiques pourvues de frontières nettes (conception périmée, qu'ont détruite avec raison Gaston Paris et Paul Meyer), il y a néan-

1. En dehors de mon enquête et de l'*Atlas linguistique de la France*, j'ai utilisé les travaux peu nombreux qui ont été publiés sur les patois de la basse Auvergne : B. Petiot, *Les patois du Puy-de-Dôme*, Clermont-Ferrand, 1908 (communication au 37e Congrès pour l'avancement des sciences ; tracé de certaines limites phonétiques) ; R. Michalias, *Glossaire de mots particuliers... de la commune d'Ambert*, Paris, Champion, 1912 (Extrait de la *Revue de Philologie française*) ; abbé Chataing, *Vocabulaire francais-patois de la vallée supérieure de l'Ance* (Clermont-Ferrand, 1934) ; F. Meinecke, *Enquête sur la langue paysanne de Lastic* (Paris, Droz, 1935). Les notations de Michalias sont les plus exactes, celles de Meinecke (qui est Allemand) sont plus sujettes à caution ; l'orthographe de l'abbé Chataing ne peut être interprétée avec certitude que lorsqu'on connaît le patois local. Certaines limites établies par M. Petiot (sans doute d'après des matériaux de seconde main) demandaient à être rectifiées, par exemple pour *l* → *v* (voir mes *Essais de Géogr. ling.*, III, 1938, p. 53). Pour les confins bourbonnais, voir le début du chapitre suivant. — Le travail de Reinhold Michelly, *Zur Lautlehre des Velay* (*Berliner Beiträge zur rom. Phil.*, 1936) m'a rendu quelques services. Tous les faits et exemples que je cite sont tirés, sauf indication contraire, de mes matériaux personnels.

2. Les Martres-de-Veyre (entre Clermont et Issoire) et Vinzelles (commune de Bansat) au Sud-Est d'Issoire, que Gilliéron (*Généalogie des mots qui désignent l'abeille*, p. 92) a confondu avec un homonyme situé plus au Nord.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

moins, en dialectologie comme en géographie, des régions, dont les pourtours, rarement précis, constituent plus souvent une zone de transition, mais qui offrent un ensemble de caractères idiomatiques. La basse Auvergne — qui comprend *grosso modo* le département du Puy-de-Dôme et l'arrondissement de Brioude — en est une.

Rappelons les caractéristiques géographiques de la région. La vallée de l'Allier, orientée du Sud au Nord, en forme l'axe central. Étranglée dans le Velay, elle s'élargit dès son entrée en basse Auvergne : un premier bassin calcaire (avec vignobles), parsemé de quelques pitons basaltiques, s'étend de Brioude à Issoire ; après un nouvel étranglement, la basse Limagne, à partir des Martres-de-Veyre, s'élargit rapidement en une vaste plaine d'alluvions, qui fut jadis en partie marécageuse. Les confins du Bourbonnais, suivis par d'importantes limites phonétiques, sont marqués par de nouveaux vallonnements et quelques forêts. Dans la vallée de l'Allier se sont développés les principaux centres : Brioude, Issoire, Clermont et Montferrand, Riom [1]. — A l'Est et à l'Ouest, les vallées des deux affluents, la Dore et la Sioule, sont à peu près symétriques : mais seule la Dore forme un couloir important, avec deux petites villes, Ambert et Thiers. Au contraire, la Sioule coule encastrée entre des hauteurs et ne constitue pas une voie de communication.

Au point de vue orographique, les chaînes de montagnes sont orientées aussi du Sud au Nord. La plus importante est celle de l'Ouest, qui prolonge les monts de la haute Auvergne (massif du Cantal) par le massif du Cézallier, celui des monts Dore, le plus puissant (plusieurs sommets dépassent 1700-1800 mètres), et enfin la chaîne des puys, anciens volcans groupés et comme posés sur le socle d'un haut plateau de 900 à 1.000 mètres. Des vallées profondes, et bien cultivées dans leur partie inférieure, descendent au Nord-Est (Alagnon) et à l'Est (les trois Couze, la Monne ou Veyre, la Morge, etc.). Ce massif s'abaisse doucement, par des plateaux plus ou moins vallonnés, à l'Ouest vers la région limousine et marchoise, au Nord vers le Bourbonnais. L'ossature est granitique ou porphyrique, avec de puissantes émergences éruptives

1. Ces trois dernières villes sont à l'Ouest de la Limagne et au débouché du grand massif montagneux dont je vais parler.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

de divers âges (basaltes, laves, etc.). — A l'Est, au delà de la Dore, la longue chaîne du Forez, couverte de bois, offre le caractère arrondi des montagnes granitiques ; les hauteurs, granitiques aussi, qui séparent l'Allier de la haute et moyenne Dore, sont également boisées et encore plus arasées. Vers le Sud, les unes et les autres se rejoignent par les hauts plateaux du Velay, tandis qu'au Nord les monts du Forez se terminent par le massif très saillant de la Madeleine, qui forme une borne naturelle entre Auvergne, Bourbonnais et Forez et — on le verra — entre les dialectes d'oc, d'oïl et le franco-provençal.

La diversité géologique, qui offre un maximum pour la France, entraîne une grande diversité de cultures et de genres de vie. La situation des vallées de montagne a contribué à l'isolement des populations, mais moins peut-être que la richesse de la Limagne, où, grâce aux possibilités de polyculture et à l'artisanat local, chaque paroisse, pendant de longs siècles, pouvait suffire à ses besoins élémentaires et, en dehors des foires, fêtes et marchés du voisinage, vivait repliée sur elle-même [1].

Les principales caractéristiques dialectologiques de la basse Auvergne sont les suivantes.

Sur un fond de langue d'oc légèrement différencié du Midi au XIII^e^ siècle, les diversifications se sont multipliées. Les textes auvergnats des XII^e^-XIII^e^ siècles ne se distinguent guère de ceux de Guyenne et de Languedoc que par la palatalisation de *c*, *g*, devant *a* (comme ceux du Limousin : notation : *ch*, *j* [rarement *gh*] = *tɛ*, *dj*) et par quelques traits spéciaux comme *-eir* pour le suffixe *-arius*. Parmi les phénomènes qui apparaissent à partir du XIV^e^ siècle, quelques-uns viennent du Nord : la monophtongaison des diphtongues romanes (en particulier de *au*), la nasalisation de la voyelle précédant *n*, *m* implosif avec amuïssement progressif de la consonne, amuïssement de *s* devant consonne sourde (qui n'a gagné que les deux tiers environ de la région, S. et S.-O. exceptés), remplacement de *tɛ* → *ts* par *ɛ* (qui n'a affecté que le Nord-Est). Aujourd'hui enfin, la langue s'assourdit nettement quand on descend du Sud au Nord, du Brivadois à la basse Limagne, tandis que paral-

1. Je renvoie pour plus de détails à mon *Essai de méthodologie...* (Paris, Champion, 1906), pp. 178-217.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

lèlement la résonnance de la consonne nasale après la voyelle nasalisée s'éteint peu à peu. — On peut donc dire que le bas-auvergnat, c'est d'abord un dialecte d'oc qui s'est orienté vers le Nord, comme le faisait prévoir la géographie, tous les cours d'eau du pays allant, par l'Allier, à la Loire moyenne.

Mais ce n'est pas tout. La basse Auvergne a vu se développer sur son sol un ensemble d'évolutions, dont aucune peut-être ne lui est spécifiquement propre, mais dont la coexistence sur le même territoire aussi bien que l'intensité de chacune constituent une caractéristique remarquable. C'est d'abord le nombre et la puissance des palatalisations consonantiques (produites par *y*, *i*, *u*, plus rarement *e* subséquents), les labialisations de voyelles par la consonne précédente, et, sur une échelle moindre — phénomène peu connu — la labialisation de certaines consonnes par *ü* ou *u* subséquent ; ensuite une tendance marquée à l'évolution de *ɛ* (*j*), *y*, second élément d'un groupe combiné, vers la sifflante (*tɛ* → *ts*, *ty* → *ts*, *fy* → *fs*, etc.) : ensemble complexe d'assimilations régressives et progressives, montrant une intensité, rarement atteinte, de réactions réciproques entre sons contigus. — Parmi les autres types d'évolutions, il faut signaler le dédoublement des voyelles nasales (*ĩ* en *yẽ*, *ũ* en *ÿẽ*), qu'il faut rapprocher de la dissimilation de *yi* en *yẽ* et (plus rare) de *yu* en *yũ*. — Remarquable aussi est la répulsion vis-à-vis des diphtongues formées d'une voyelle labiale et d'une voyelle palatale, comme *oi*, *eu* : elle n'est pas spéciale à la basse Auvergne, mais elle atteint ici, je crois, son maximum, en provoquant une réaction réciproque des deux éléments pour aboutir à un groupe de deux éléments labio-palataux, en principe *œu* (en sens inverse, *ue* → *ÿœ*).

Enfin la basse Auvergne participe à un phénomène important qui affecte tout le haut Massif Central : la vélarisation de *l* intervocalique. Fait curieux : la limite N.-E. de ce phénomène coïncide ici, à très peu près, avec celle du maintien de *s* devant consonne sourde. Il est probable que cette vélarisation devait s'étendre autrefois plus au Nord, que la restauration de *l* apical est venue du N. et N.-E. comme l'ébranlement de *s* explosif, et que les deux vagues se sont arrêtées sur une même barrière. Nous y reviendrons à propos de la question des limites. — La lutte entre deux tendances d'articulation, pour *l* implosif, se manifeste dès le moyen âge par des graphies comme *aitre* = *altre*, *moito* = *moltó*[*n*] et a laissé des traces dans nos patois.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

A l'époque contemporaine apparaissent quelques tendances nouvelles. L'*l*, complètement dégagé de l'ancienne tendance vélaire, tend vers *r* quand il est implosif : *valse* devient *varso*. — La pression du français s'accentue. La langue de Paris a introduit des groupes consonantiques, qui ont d'abord été brisés : *adjoint*, entendu *a l-jwẽ* (et non *a-djwẽ*) a été brisé en *adẽjwẽ*, alors que le patois possède le groupe *dj* (plus exactement : *ʤ*) ; de même *tsar* (var. *tzar*) avait passé à *tèsar*, *tèzar*, tout à la fin du siècle dernier, et *caoutchouc* à *kaütèeu* ou *kaüdèeu*. Cet *è* intercalaire est allé s'affaiblissant avec les générations. Car le français régional, qui se rapproche assez vite du français de Paris, élimine peu à peu les *è* à la finale et entre deux consonnes, évolution qui gagne lentement le patois, surtout en basse Limagne.

*
* *

La différenciation des parlers.

Un autre trait caractéristique de la région, c'est l'extrême différenciation phonétique des parlers (surtout dans la Limagne moyenne), dont l'équivalent, pour la Gaule romane, ne pourrait guère être trouvé qu'en Savoie et en Valais. Cette différenciation existe, mais à un degré bien moindre, en lexicologie ; au contraire, la morphologie et la syntaxe de notre région, en dehors de variations non négligeables, présentent une remarquable unité.

Il est intéressant de rapprocher les dates auxquelles apparaissent les grands faits de différenciation phonétique (je donnerai les précisions à l'étude de chaque type d'évolution). Les premières altérations de diphtongues et l'amuïssement ou la palatalisation d'*s* devant consonne sourde sont attestées à la fin du XIV^e^ siècle ; le XV^e^ siècle voit s'accentuer ces évolutions et apparaître quelques autres (*farrar* = *ferrar*, *senhe* = *senher*...). Vers le XVI^e^ siècle a dû commencer l'évolution *te* → *ts*, et se précipiter celle de *l* intervocalique là où *l* était vélaire ; les palatalisations s'amorcent. Au XVII^e^ siècle les patois ont une physionomie très voisine de l'état actuel. En trois siècles, la langue a été complètement transformée et géographiquement morcelée.

On peut être surpris, à première vue, que la différenciation des parlers ne s'ébauche qu'à la fin du moyen âge et que l'unité lin-

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

guistique ait été conservée non seulement en basse Auvergne, mais approximativement dans le Midi (Gascogne à part) pendant l'époque (x^e^-xiii^e^ s.) où la féodalité exerça au maximum son emprise, en attachant le serf à la glèbe et en isolant les communautés rurales les unes des autres. D'abord, par suite de la mobilité des fiefs (qui changeaient souvent de mains) et pour d'autres causes qui peuvent nous échapper, l'isolement que nous supposons est peut-être fort exagéré. On peut alléguer aussi que les résultats se sont produits à la longue, mais un tel raisonnement ne paraît pas satisfaisant.

Le morcellement linguistique a pu être favorisé par le sectionnement politique de l'Auvergne : création du Dauphiné en 1155, séparation de la Terre d'Auvergne du Comté sous Philippe Auguste : d'où trois tronçons, qui n'ont été définitivement réunis qu'en 1610. Le parallélisme de ces dates avec les précédentes est assez frappant.

Toutefois la cause la plus importante doit être cherchée ailleurs ; on doit aussi expliquer par une raison analogue le morcellement de la famille franco-provençale. Celui-ci, qui est plus ancien, est dû en partie à la fragmentation politique de la région (comme aussi à son orographie), mais surtout à l'absence d'une langue littéraire qui, de Lyon, par exemple, aurait maintenu l'unité des parlers. Cette langue a existé pour le Midi et l'Auvergne jusqu'au xiii^e^ siècle : la croisade des Albigeois, en brisant l'unité, plus encore sociale que politique, des pays d'oc, a tué la littérature et supprimé, d'abord pour les pays périphériques comme la basse Auvergne, la langue directrice (maintenue encore au xiii^e^ siècle par la Cour du Dauphin de Vodable)[1]. Sans guide, et en plein désarroi pour plusieurs siècles, la langue populaire s'est décomposée. Car l'influence du français, qui apparaît dans les actes à la fin du xiv^e^ siècle avec une dynastie française à Riom, ne devient décisive qu'au xvii^e^ siècle, époque où les patois de basse Auvergne retrouvent une langue directrice, qui rayonne d'abord de Lyon, puis, à partir de la Révolution, de Paris. — La plus grande diversité linguistique de la Limagne s'explique par la situation agricole privilégiée de la vallée de l'Allier, ou chaque paroisse se suffisait presque à elle-même, par suite vivait assez isolée et ignora longtemps l'émigration. Au contraire, la montagne était alors plus pauvre (la situation

1. Il en a été de même pour les Grisons, où l'absence de langue directrice a favorisé aussi un extrême morcellement. (Cf. l'étude de C. Battisti, *Storia della questione ladina*, Florence, 1937, en particulier la conclusion).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

a changé aujourd'hui avec le développement de l'élevage du gros bétail, tandis que la Limagne, depuis le phylloxera, a souffert de diverses crises agricoles) : les montagnards d'Auvergne, par suite, ont pratiqué anciennement l'émigration temporaire, qui groupait souvent des habitants de villages plus ou moins voisins.

*
* *

Les limites phonétiques ; comment elles se présentent.

Les limites phonétiques posent d'importants problèmes.

D'abord les limites extérieures d'une région linguistique. Comment se présentent-elles pour la basse Auvergne ?

On observe à l'Est, sur les confins du Forez, une frontière extrêmement nette, depuis les monts de la Madeleine jusqu'à l'est d'Ambert environ. Cette frontière réunit la plupart des limites phonétiques qui séparent le provençal du franco-provençal, qu'il s'agisse de la palatalisation de l'*a* tonique libre, de la diphtongaison de *ĕ* tonique libre, du traitement des occlusives intervocaliques ou de l'*n* devenu final en roman : d'un côté *marɛà* ou *martsà* (marché part. passé), *pĕ*, pied, *tõbạdå*, tombée, *brèjẹ̀irå* ou *brèdzẹ̀irå*, bruyère, *ɛabrå* ou *tsạbrå*, chèvre, *po*, pain, *vi*, vin, de l'autre *marɛé*, *pyé*, *tombã*, *breyẽrå*, *ɛyẹ̀vrå*, *pẽ*, *vẽ*, etc. Cette frontière, qui a toujours été celle des anciens diocèses et des cités gallo-romaines des Arvernes et des Segusiaves, correspond à de vastes espaces, inhabités, de hauteurs boisées, sauf sur un point de passage important (route de Thiers à Lyon), où la limite n'est pas moins nette entre Chabreloche (qui a tous les caractères occitans précités) et Noirétable. — Il y a vraiment ici une ancienne séparation politique, sociale, et aussi ethnique, celle-ci apparaissant encore frappante d'après le facies des habitants, surtout des femmes. — Au sud de la latitude d'Ambert environ, les limites deviennent moins nettes (voir, p. ex., ci-après, le cas de Saillant pour les occlusives entre voyelles et l'*n* final roman), puis elles divergent en éventail sur les confins du Forez et du Velay (région qu'explore M. l'abbé Gardette).

La frontière bourbonnaise fera l'objet d'un chapitre spécial. Voilà longtemps que Ronjat [1] a appelé « croissant » la zone intermédiaire

1. Notamment dans l'Introduction de sa *Syntaxe des parlers provençaux*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

assez étroite qui sépare en arc de cercle, du Sud de l'Angoumois au Sud-Est du Bourbonnais, les parlers français et occitans, en contournant, par l'Ouest et le Nord, la masse dialectale limousine et auvergnate.

A l'Est et au Nord, du côté des parlers les plus différents — franco-provençal et français — on trouve donc, soit une limite, soit une zone frontière. Rien de tel du côté des autres groupes d'oc. A l'Ouest, l'absence de limite linguistique est d'autant plus frappante que les cités des Lemovices et des Arvernes, puis les diocèses de Limoges et de Clermont, tout comme les unités féodales (puis provinces) de Limousin et d'Auvergne, ont eu une séparation d'une remarquable stabilité. Mais il n'y a aucune limite géographique naturelle : de hauts plateaux faiblement vallonnés où la circulation n'est entravée par aucune barrière. Les traits auvergnats (palatalisations, etc.) disparaissent successivement ; d'autres (évolution de *y* [en groupe combiné] vers la sifflante) sont à cheval sur les deux groupes [1]. On ne peut dire où commence le limousin.

Il en est de même au Sud-Est : ici encore la limite des Arvernes et des Vellaves, de l'Auvergne et du Velay, ne semble pas avoir varié ; mais, sauf en un point au Sud (montagne de la *Guirande*, devenue *Durande*)[2], il n'y a, entre le Brivadois et le Velay, aucune coupure géographique ni linguistique : la région du Puy s'apparente nettement aux parlers du Brivadois ; seulement au Nord-Est, à partir d'Yssingeaux environ, apparaissent les premiers caractères franco-provençaux, qui se développent à l'extrême pointe du Velay. Le Velay n'offre donc pas une unité linguistique comme l'Auvergne, dont il a été plus ou moins le satellite aux époques anciennes, avant de subir l'influence de Lyon.

On ne saurait s'étonner de l'absence de limites entre la basse et la haute Auvergne, qui ont vécu de longs siècles dans la même unité politique et religieuse. Sans doute la basse Auvergne a ses phénomènes propres, comme les palatalisations consonantiques, les labialisations, les dédoublements de voyelles : mais les limites de ceux-ci s'échelonnent vers le Sud-Ouest, comme on le verra, et coïncident rarement. La haute Auvergne est surtout, dans l'ensemble,

1. La vélarisation de *l* intervocalique s'arrête au seuil du Limousin, mais la limite sépare celui-ci de la haute Auvergne et non de la basse.

2. Voir ma *Toponymie française*, p. 213.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

plus archaïsante et plus rebelle aux innovations, comme sa situation géographique le faisait prévoir. — Ce qui est plus curieux, c'est la presque coïncidence (à laquelle je faisais allusion plus haut) entre deux limites importantes, et sans rapport phonique entre elles, qui rattachent sur ces deux points le Sud-Ouest de la basse Auvergne (Brivadois et majeure partie de l'arrondissement d'Issoire) à la haute Auvergne : il s'agit de la vélarisation de *l* intervocalique [1] (devenu *w*, puis soit *v*, soit *gw* → *g*) et de la conservation de *s* devant consonne sourde [2]. Dans les deux cas, il s'agit — sûrement dans le second cas, probablement dans le premier — du maintien, au Sud, des faits anciens, refoulés par des innovations venues du Nord.

L'orientation des principales limites phonétiques est remarquable. A l'est d'un axe qui est à peu près celui du massif montagneux (des monts Dore aux hauteurs de Combraille), elles se dirigent du Nord-Ouest au Sud-Est : c'est le cas, non seulement pour les deux limites dont je viens de parler, mais pour celles de certaines palatalisations consonantiques (p. ex., *k, g* + *u* : palatalisation au N.-E.), pour la conservation (ou le passage à *è*) de *a* suivi de *s* implosif ou *r* final (qui se palatalise au N.-E. : *nas*, nez = *na* ou *nè* ; *chastel* = *tsatě* ou *tsètě* ; inf. *-ar* = *-a* ou *-è*) [3]. Toutes les innovations (du moins au moment de la scission) se sont produites au N.-E. et viennent de la vallée inférieure de l'Allier ; la région montagneuse monts Dore-Combraille a servi de barrage. En général, les montagnes moins hautes (maximum 1.100 m. ; le Sancy à 1.886 m.), mais surtout plus étalées, formant plateau, qui séparent la Dore de l'Allier, n'ont pas formé barrage et sont traversées par les limites précédentes dans la même direction N.-O. → S.-E. que la vallée de l'Allier ; toutefois pour certains phénomènes (conservation de la diphtongue *au*) [4], ce massif forme un saillant à l'est du « golfe » de l'Allier, mais la vallée de la Dore, étroite et élevée, ne constitue pas un autre « golfe ». — Quant aux limites qui séparent les parlers bourbonnais et auvergnats, la direction est un peu différente (O.-N.-O. → E.-S.-E.) et elles sont presque Nord-Sud entre la basse Auvergne et le Forez moyen : les monts de la Madeleine

1. Ci-après, pp. 165-171.
2. Ci-après, p. 176 sqq.
3. Ci-après, p. 139 et 103-107.
4. Ci-après, p. 182 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

provoquent une cassure dans la direction de ces limites, cassure qu'explique l'orographie, conjuguée avec la présence de vastes espaces inhabités.

A l'ouest de l'axe monts Dore-Combraille, il faut distinguer. Les limites qui coupent cet axe vers le Sud s'infléchissent rapidement vers le Sud-Ouest (*l* vélaire, *s* + consonne). Pour celles du Nord, il en est autrement. Celle de *ku* — *tyu*, par exemple, après une incurvation qui paraît correspondre à la haute vallée du Cher, se redresse encore vers le Nord dans la Creuse [1]. Quant à celle d'*a* tonique libre, elle atteint au contraire son maximum de latitude à partir de Montluçon (voir notre première partie).

Les phénomènes purement régionaux se présentent autrement. Tous ceux qui offrent quelque importance géographique paraissent avoir leur foyer dans la basse ou la moyenne Limagne ; mais l'aire est souvent difficile à délimiter, à cause des régressions qui ont compliqué les faits et parfois ont fait plus ou moins disparaître la trace des évolutions anciennes.

Les limites importantes à l'intérieur de la basse Auvergne, surtout celles qui sont voisines, coïncident-elles avec d'anciennes limites politiques ou religieuses ? La coïncidence a été établie dans certaines contrées [2]. J'ai cru relever, pour une partie tout au moins des limites *s* + consonne et *l* vélaire, une concordance avec la frontière septentrionale du Dauphiné d'Auvergne, mais cette concordance est fort approximative (il est vrai que ces limites ont pu se déplacer quelque peu — tout au moins celle de *l* vélaire vers le Sud — depuis la fin du moyen âge). M. Fournier, qui a étudié la question de très près, n'a trouvé aucune concordance avec des limites d'ordre féodal (fiefs, châtellenies) ou religieux [3].

1. Voir l'enquête d'Antoine Thomas et sa carte (*Rapport sur une mission philologique dans la Creuse*, 1877).

2. Voir les références groupées à ce sujet par M. Terracher dans l'Introduction de sa thèse remarquable, *Les aires morphologiques dans les parlers populaires du Nord-Ouest de l'Angoumois*, 1914 (p. IX-X et surtout les notes). M. T. ajoute que beaucoup de ces coïncidences peuvent être fortuites. On sait que lui-même a établi des rapports entre les intermariages (limités, en principe, à l'intérieur de chaque fief) et les faits morphologiques (conservation ou altération du système traditionnel).

3. M. Fournier m'a fait remarquer à bon droit à quel point les fiefs, spécialement en Auvergne, présentent un complexe géographique qui, joint à sa dispersion une constante mobilité. Les châtellenies ont plus de fixité, car elles gardent, en

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

J'ai raisonné jusqu'ici en supposant qu'il existait dans la région des limites phonétiques faciles à tracer. C'est, en effet, le cas général. J'ai étudié de très près, village par village, quelques-unes de ces limites, comme celles de *s* + consonne sourde et de *l* vélaire devenu *w* → *v* [1]. Bien entendu, il faut éliminer les formes reprises au français avec les mots d'emprunt, ainsi que, en général, les formes hétérogènes offertes par les mots voyageurs : par exemple la forme bourbonnaise *vyó* (veau) a gagné des patois auvergnats et *vedè* a mordu sur le franco-provençal [2].

Les limites sont ou paraissent incertaines — difficiles à établir, en tout cas — dans les circonstances suivantes :

1° Lorsque le phénomène affecte un petit nombre de mots ; voir ci-après pour *d* latin intervocalique, p. 158. Dans ce cas, on peut tracer la limite de l'extension maxima d'un phénomène, limite qui a chance de se rapprocher de la limite ancienne pour les phénomènes en régression (comme le *d* → *z* aux confins de la langue d'oc).

2° Dans les petits écarts situés aux confins de deux communes, où la population, soumise à des influences différentes, n'est pas assez nombreuse pour assurer la cohésion, l'unité linguistique du patois [3].

3° Dans les villages situés dans une zone de transition (comme à Saillant)[4] : la puissance des forces opposées fait obstacle à l'unité phonétique ; toutefois la cohésion de grandes séries phonétiques (*-ado*, *-eir*, *-u* = -ONEM, etc.) et l'analyse des formes importées permettent généralement de reconstituer la phonétique originaire.

4° Dans les régions où le patois, plus ou moins décomposé par le français, ne réagit plus (partie du Bourbonnais).

principe, la juridiction des mêmes hommes sur les mêmes terres. Encore faut-il penser aux mouvements démographiques (dépeuplements et repeuplements locaux), sur lesquels nous n'avons que très rarement des témoignages. L'histoire locale et l'histoire sociale de l'Auvergne, qui pourraient nous éclairer, ne sont pas faites. — Pour citer un exemple, M. F. a été très frappé de voir que Sauvagnat et Saint-Yvoine, qui dépendaient ecclésiastiquement et temporellement de l'abbé d'Issoire, qui étaient reliés à Issoire par une route repérée dès le XVIe siècle et rattachés économiquement à cette ville par le marché, sont séparés d'elle par deux limites importantes : *testà-teta* et *ku-tyu*.

1. *Annuaire de l'École pratique des Hautes Études*, 1904.
2. Ci-après, p. 25.
3. Ci-après, p. 13.
4. Ci-après p. 26-27.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

5° Lorsque des régressions, provoquées par la langue directrice (le français régional), ont éliminé certains phonèmes. C'est le cas, par exemple, pour les palatalisations des groupes *pl*, *bl*, en basse Auvergne [1] : mais il reste encore çà et là des vestiges qui permettent, comme dans le cas précédent, de reconstituer l'ancien état de choses.

Dans ces divers cas, les limites ont existé, mais ont été effacées par des actions postérieures.

*
* *

L'unité linguistique du village.

Comment se présente l'unité linguistique du village ?

Comme je l'avais déjà remarqué voilà plus de trente ans [2], l'unité est essentiellement communale (en tant que la commune actuelle représente l'ancienne communauté de la paroisse). Dans la Limagne, la commune peut être constituée par un seul village avec quelques domaines isolés (on ne dit pas ici « ferme », car il y a tantôt fermage, tantôt métayage) ; en s'éloignant de l'Allier, on trouve souvent, à côté du village principal, des hameaux plus ou moins importants ; enfin dans la région montagneuse, où les communes sont vastes et où l'eau abondait, les écarts se multiplient. Dans tous ces cas, il y a peu de variations entre le parler du centre communal et celui des hameaux, sauf si quelque hameau se trouve très éloigné des autres et soumis à des influences périphériques (cas de Badarel dans la commune de Bansat, Brenat de Saint-Jean-Saint-Gervais) ou si le centre communal est insignifiant, laissant plus d'autonomie aux divers hameaux (p. ex. Saint-Jean-en-Val [3], Saint-Jean-Saint-Gervais).

A l'intérieur d'un village donné, l'unité linguistique est remarquable, lorsque le patois, bien conservé, couramment parlé, possède une force de réaction suffisante en face des initiatives individuelles. Dans mes premières enquêtes, je n'avais observé de flottements que dans de rares hameaux minuscules et écartés,

1. Ci-après p. 133-134, et 4e partie.
2. Voir mon *Essai de méthodologie* (Paris, Champion, 1906), p. 178.
3. Où j'ai recueilli des parlers assez différents dans les hameaux de Serpoil, de Vantalon et du Mas.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

comme le Brenat dont je viens de parler. Tout ce que j'avais remarqué, au point de vue phonétique, dans les patois que j'ai le plus fouillés, c'est une évolution, entre les générations, de quelques phonèmes, comme *ly* ⇒ *y* et *r* dorsal aux Martres-de-Veyre. Avec la diffusion plus grande du français, les variations augmentent [1], surtout en raison de la culture intellectuelle. Les personnes qui parlent plus souvent français que patois arrivent à modeler inconsciemment les sons patois sur les sons français, ce qui nous fait comprendre le mécanisme des régressions (ci-après, dernière partie). Quant à ceux ou celles, de plus en plus nombreux, qui ont d'abord parlé français dans la famille et qui *apprennent* ensuite le patois, leur prononciation ne peut plus être celle d'une langue *transmise*, suivant la judicieuse opposition de Rousselot. J'ai observé récemment le fait chez deux sœurs de Condat-en-Combraille, dont la plus jeune avait une phonétique nettement francisante. On conçoit que des substitutions de sons aient pu s'opérer.

En basse Auvergne, les patois du Sud, dans l'ensemble, réagissent mieux que ceux du Nord, d'abord sur le terrain morphologique contre l'action des lois phonétiques [2], ensuite pour l'assimilation des mots français ; d'une façon générale, ils sont plus conscients et moins passifs.

*
* *

Le substrat.

Quelques mots enfin des substrats.

La toponymie de la région m'a montré, depuis que je l'étudie, l'importance des populations qui ont précédé les Gaulois et qui ont marqué profondément leur empreinte, — thèse développée brillamment ici-même [3], pour tout le Midi, par M. Auguste Brun. Mais, au point de vue phonétique, y a-t-il des tendances qu'on puisse attribuer à ce substrat ? Peut-être la tendance palatalisante, qui ne paraît pas celtique, encore moins méditerranéenne : les pala-

1. Voir à ce sujet les observations de Meinecke sur le patois de Lastic.

2. Voir ma *Morphologie du patois de Vinzelles* (comparaison avec la région des Martres-de-Veyre, passim, p. ex. p. 40 pour « os », p. 63, n. 3, etc.).

3. *R. de ling. romane*, 1936, pp. 165 sqq., et mon compte rendu du *Français moderne*, juin 1938, p. 278 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

talisations consonantiques, dont la basse Auvergne paraît offrir le maximum, avec et sans doute avant les Grisons, et qui sont dues en partie à la présence de voyelles antérieures (*i*, *u*) très palatalisées, pourrait représenter une tendance arverno-alpine [1] ancienne, sans qu'on puisse préciser davantage. En revanche, l'étude de la vélarisation de *l* intervocalique m'a amené à rattacher plutôt ce phénomène à un substrat gaulois [2]. Nettement gaulois (c.-à-d. celtiques) des phénomènes communs à la Gaule romane et débordant même au delà, comme le passage, en préroman, de *ct* à *ĉt* et de *ū* (*u*) à *u*. L'extension aux éléments de diphtongue de l'évolution *u* → *u* peut-elle nous renseigner sur la colonisation gauloise en basse Auvergne ? J'ai posé la question sans la résoudre. Par contre, la basse Auvergne ignore des celtismes comme la diphtongaison de *ē*, *ō*, *a* (elle est même rebelle à la diphtongaison de *ĕ*, *ŏ*) et elle conserve (au degré sonore) les occlusives intervocaliques, en faisant preuve de conservatisme sur ces divers points. Enfin on ne voit pas à quoi on pourrait rattacher les faits de labialisation.

Il paraît indubitable que des tendances divergentes se sont parfois succédé au cours de l'histoire : constatation qui s'accorde avec le principe des substrats ; mais la reconstitution des influences successives est souvent insoluble en l'état actuel de nos connaissances.

*
* *

Plan ; sources historiques ; notation phonétique.

J'ai suivi un plan analogue à celui de ma « Géographie phonétique... » de 1906, avec quelques retouches. Un chapitre spécial a été consacré aux confins linguistiques (que je n'avais pas atteints en 1906) : dans cette région, les scissions phonétiques correspondant à un état de choses fort ancien, il faut remonter jusqu'au latin vulgaire ou à l'époque franque pour expliquer les faits. Au contraire, à l'intérieur de la basse Auvergne, les différenciations phonétiques sont presque toutes postérieures aux XII^e^-XIII^e^ siècles (en dehors de la vélarisation de *l*) : le dialectologue peut donc se con-

1. Il faut remarquer que les palatalisations offrent un minimum d'intensité dans les régions les plus archaïsantes du Massif Central (haute Auvergne, Rouergue, Gévaudan...), ce qui complique la question.

2. Ci-après p. 165, et le chapitre de mes *Essais*, III, auquel il est renvoyé.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

tenter, sauf exception, de partir de la « koinê » « classique » d'oc (époque des troubadours). — J'ai placé le vocalisme avant le consonantisme, suivant l'usage général et d'ailleurs justifié, tout en groupant les phénomènes connexes qui ne peuvent être dissociés ; de nombreux renvois remédient à la fragmentation des exposés. — J'ai cru devoir grouper, dans une dernière partie, les régressions et substitutions de sons, phénomènes qui m'avaient échappé jadis et dont l'importance est considérable.

Nous avons la chance, pour la basse Auvergne, de posséder un ensemble presque ininterrompu de textes (chaque siècle est représenté) du XIIIe siècle à nos jours. Ils sont de valeur très inégale, au point que j'avais cru devoir négliger ceux qui sont postérieurs au milieu du XVIe siècle. C'était une faute, car malgré des graphies fantaisistes et un style presque toujours artificiel, la médiocre littérature patoise qui s'échelonne [1] de Pezant (1580) à Roy, contemporain de Louis-Philippe et de Napoléon III, nous permet, sinon de dater, du moins de jalonner nombre d'évolutions phonétiques, d'autant plus que ces textes peuvent être localisés (la plupart des auteurs sont de Riom ou de Montferrand ; Roy, de Gelles) [2].

Je suis toujours la notation [3] de l'*Atlas linguistique* (ancienne notation de feu la « Société des parlers de France »), sous les réserves suivantes. Je note, comme l'ALF, par *ts*, *dz*, *tɕ*, *dj* les groupes combinés résultant d'anciennes palatalisations de *k*, *g* (parfois, plus récentes, de *t*, *d*) ; on verra plus loin quelle est la nature, dans cette région, de *t*, *d* (+ voyelle) et de *t*, *d* (+ *s*, *z*) ou *t*, *d* (+ *ɕ*, *j*). — Quant aux sons palatalisés, je persiste plus que jamais à écrire *ty*, *dy* (comme *ly*, *ny*) et non *t̰*, *d̰*, *l̰*, *n̰*, car il existe dans ces groupes deux éléments distincts, quoique étroitement combinés :

1. Voir ma Bibliographie, dans la *R. de linguistique romane*, t. IV, 1928, pp. 62 sqq.

2. La localisation des textes médiévaux n'est pas moins importante : la charte de Montferrand (XIIIe s.) aide à jalonner la limite ancienne *asne-ane* ; les Comptes d'Herment de 1398 et un Fragment comique de Clermont (1477) offrent l'amuïssement de *s* + consonne sourde, etc.

3. Je suis revenu à la nomenclature courante pour *explosives-implosives*, termes que j'employais en sens contraire de l'usage adopté (j'entendais par *implosive* la consonne qui s'articule sur — *plodit in* — la voyelle, *explosive*, celle qui s'articule au départ de celle-ci — *plodit ex*). Même si l'on a raison étymologiquement, il est toujours imprudent de se singulariser. Comme on a donné un autre sens à *implosion* et *explosion*, il faut s'incliner.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

une occlusive prononcée avec la langue bombée en contact avec le palais dur (la pointe de la langue touchant le bas des incisives inférieures) et un *y*. S'il fallait une preuve, en dehors de l'observation directe, elle serait fournie par le parallélisme des évolutions que présentent dans la région les labiales devant *i* : *pi*, *fi*... passent à *pyi*, *fyi*... comme *ti*, *li*... à *tyi*, *lyi* ; l'élément *y*, ici et là, peut évoluer vers *s* [1] (*pyi* > *psi*, *tyi* → *tsi*; le groupe *ly* fait exception) ; enfin, ici et là, le premier élément peut s'altérer : *kyi* > *tyi*, *pyi* > *tyi*, *fyi* > *ĉi* (*y* est résorbé dans la fricative *ĉ*), ou être absorbé par *y*, si c'est une sonore : *gy* > *y*, *ly* > *y*. — Enfin je crois avoir trouvé une notation rationnelle pour le son que l'ALF note à tort par *ĉl*, et pour lequel j'avais essayé diverses graphies ne me donnant pas satisfaction (*ĉl*, *ĉly*... et *χ* en désespoir de cause). J'explique plus loin [2] pourquoi je note désormais *ĉly* [3].

1. De même que dans tout groupe *py*, *ty*, où *y* provient d'un *i* en hiatus.
2. P. 128.
3. Je tiens à préciser que dans cette région, comme dans tout le Midi, si *ĉ* est un son plus palatal que *ĉ* (la langue forme gouttière pour *ĉ* comme pour *y*), le *ĉ* est également une fricative palatale (et non vélaire, comme le *ch* dur allemand).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

PREMIÈRE PARTIE

LES CONFINS LINGUISTIQUES DU NORD ET DE L'EST

Considérations générales.

L'étude linguistique de la basse Auvergne conduit, au Nord et à l'Est, sur les limites des parlers d'oïl ou français et des parlers franco-provençaux. Vis-à-vis de ces derniers, comme je l'ai montré dans l'Introduction, la limite est nette, sauf au Sud-Est, où les derniers villages de l'Auvergne et du Puy-de-Dôme (département et province coïncident ici) — Saint-Anthème, Saint-Romain, Saint-Clément, La Chaulme, Saillant [1], Eglisolles — offrent quelques traits franco-provençaux. Au contraire, du côté du Bourbonnais, il existe une zone de transition importante, qui nécessiterait une étude spéciale. En attendant que celle-ci soit effectuée, j'ai fait une enquête directe dans un certain nombre de localités, qui avec les points de l'Atlas linguistique 801 (Saint-Éloy, Puy-de-Dôme), 800 (Désertines, Allier, à quelques km. Est de Montluçon) [2], 802 (Chantelle, A.), 803 (Vesse, c^{on} d'Escurolles, A.) serviront de jalons : j'ai étudié particulièrement Lapeyrouse et Montaigut-en-Combraille (P.-de-D.), Saint-Bonnet-de-Rochefort (A.), la région de Gannat pour laquelle M. Pierre Coutin, professeur au lycée de Bourges, a été mon enquêteur et m'a prêté un utile concours, Randan et Ris (P.-de-D.), et, en seconde ligne, Durmignat (P.-de-D.), La Lizolle, Nades, Ebreuil (A.), Saint-Sylvestre-Pragoulin (P.-de-D.), Saint-Yorre (A.).

Comme textes anciens, j'ai utilisé les documents publiés par M. G. Lavergne dans *Le parler bourbonnais aux XIII^{e} et XIV^{e} siècles* (Paris, Champion, 1909) ; malheureusement ceux-ci ne reflètent

1. J'ai étudié surtout les patois de Saint-Anthème et de Saillant, pays originaire de mon grand-père maternel, Jean-Louis Roche, et où j'étais sûr d'avoir des sujets autochtones. M. l'abbé Chataing a donné un Lexique d'Églisolles.

2. Les transcriptions laissent beaucoup à désirer.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

pas toujours le dialecte exact des localités où ont été passés les actes, mais nous donnent surtout la langue des scribes, qui devaient être généralement originaires du Bourbonnais central : j'en fournirai la preuve pour des pièces de Montaigut. Pour l'époque moderne, le *Lexique du patois d'Escurolles* de Victor Tixier [1] (dont la publication a été interrompue au commencement de la lettre B), utilisé avec précautions, peut rendre des services : s'il est publié intégralement un jour, il sera intéressant de comparer avec le patois actuel.

Sur les confins du Bourbonnais, toutes les innovations importantes (réserve faite pour certaines palatalisations consonantiques) paraissent venir du Nord. Pour prendre une métaphore qui fait image au point de vue géographique, la vague qui les apporta, comme je l'ai signalé brièvement dans l'Introduction, a été plus ou moins arrêtée à l'Ouest, parfois au Nord de Montluçon, plus souvent en Combraille, et s'infléchit de plus en plus vers la vallée de l'Allier. Suivant les phénomènes ou les époques, ces mouvements ont plus ou moins d'amplitude : tandis qu'un certain nombre s'arrêtent, à l'Est, aux monts de la Madeleine, qui forment un barrage contourné par le Nord, parfois le barrage a été rompu : c'est le cas pour la palatalisation de *c* (*k*), *g* devant *a* latin (VIII[e] s. ?) [2], qui a déferlé jusqu'au Lioran, et pour l'ébranlement de *s* devant consonne sourde (XIV[e] s.) qui est arrivé à proximité d'Issoire. Nous ne parlerons ici que des phonétismes par lesquels le bas-auvergnat s'oppose aux parlers français. Avant d'entrer dans le détail, il n'est pas sans intérêt de remarquer que le phonétisme méridional qui s'étend le plus au Nord, c'est la conservation de *a* tonique ; ensuite, le traitement occitanien des occlusives intervocaliques (*p* → *b*, ainsi que dans les régions de l'Ouest jusqu'à l'Océan, va plus au Nord que *t* → *d*) ; puis la chute de la nasale romane finale, qui reste en deçà des limites de l'Auvergne ; enfin la substitution du *ϵ* à *ts*, qui englobe et déborde la région de Thiers. Ces quatre phénomènes s'échelonnent chronologiquement : il serait faux de déduire de ce rapprochement une influence progressivement accrue de la langue d'oïl, car la palatalisation de *c*, *g* + *a*, qui a eu la

1. *Bulletin de la Société d'émulation de l'Allier*, Moulins (t. XI, 1867).
2. Nous n'avons pas de repère historique pour la région ; on sait que les premiers témoignages écrits pour la région parisienne datent du 1[er] tiers du VII[e] siècle.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

plus grande extension territoriale de toutes, est un des faits les plus anciens.

La variété dans la fixation des limites coïncide avec le manque de fixité des frontières politico-sociales : de ce côté, et de ce côté seulement, la frontière de l'Auvergne s'est peu à peu déplacée vers le Sud depuis l'époque gauloise [1] ; le Bourbonnais est un nouveau foyer qui s'est constitué tardivement entre les anciennes cités des Éduens et des Bituriges, en mordant peu à peu sur celle des Arvernes. Toutefois aucune limite phonétique ne marque l'ancienne frontière de la cité des Arvernes, ni ses retraits successifs : car au Nord-Ouest de l'Auvergne les limites sont restées stables (or c'est de ce côté que les faits méridionaux débordent le plus vers le Nord) et c'est dans la vallée de l'Allier, là où les limites linguistiques sont le plus infléchies vers le Sud (aucune n'atteint Vichy), que les Arvernes avaient le saillant le plus accusé vers le Nord. Le substrat peut constituer un des facteurs : dans la vallée de l'Allier, on observe une opposition assez nette entre les populations bourbonnaises et auvergnates. Mais les conditions géographiques et sociales paraissent prépondérantes : région moins accessible et plus conservatrice à l'Ouest, région de plus grande perméabilité dans la vallée de l'Allier (la haute vallée du Cher, au contraire, ne semble pas avoir constitué une voie de pénétration).

La trouée de Thiers-Noirétable a toujours été une grande voie de passage à travers les monts du Forez. Par là l'influence lyonnaise a gagné l'Auvergne dès l'époque gallo-romaine et, avec plus ou moins d'intermittence, jusqu'à la Révolution, — tant sur le terrain du type d'habitation [2] que du lexique [3] et de la diffusion du français [4] — mais à aucun degré sur la phonétique : je constate sans commenter.

*
* *

1. Voir ma carte dans ma *Toponymie française*, Paris, Payot, 1939, p. 179.
2. Voir mes articles de *La Nature*, 26 janvier 1924 et 1er juillet 1932.
3. Voir mes *Essais de géographie linguistique*, t. III, 1938, dernière partie.
4. Le français a été propagé en Auvergne surtout par Lyon. Je compte traiter la question dans un prochain travail.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Les principales limites : l'*n* caduc, final en roman.

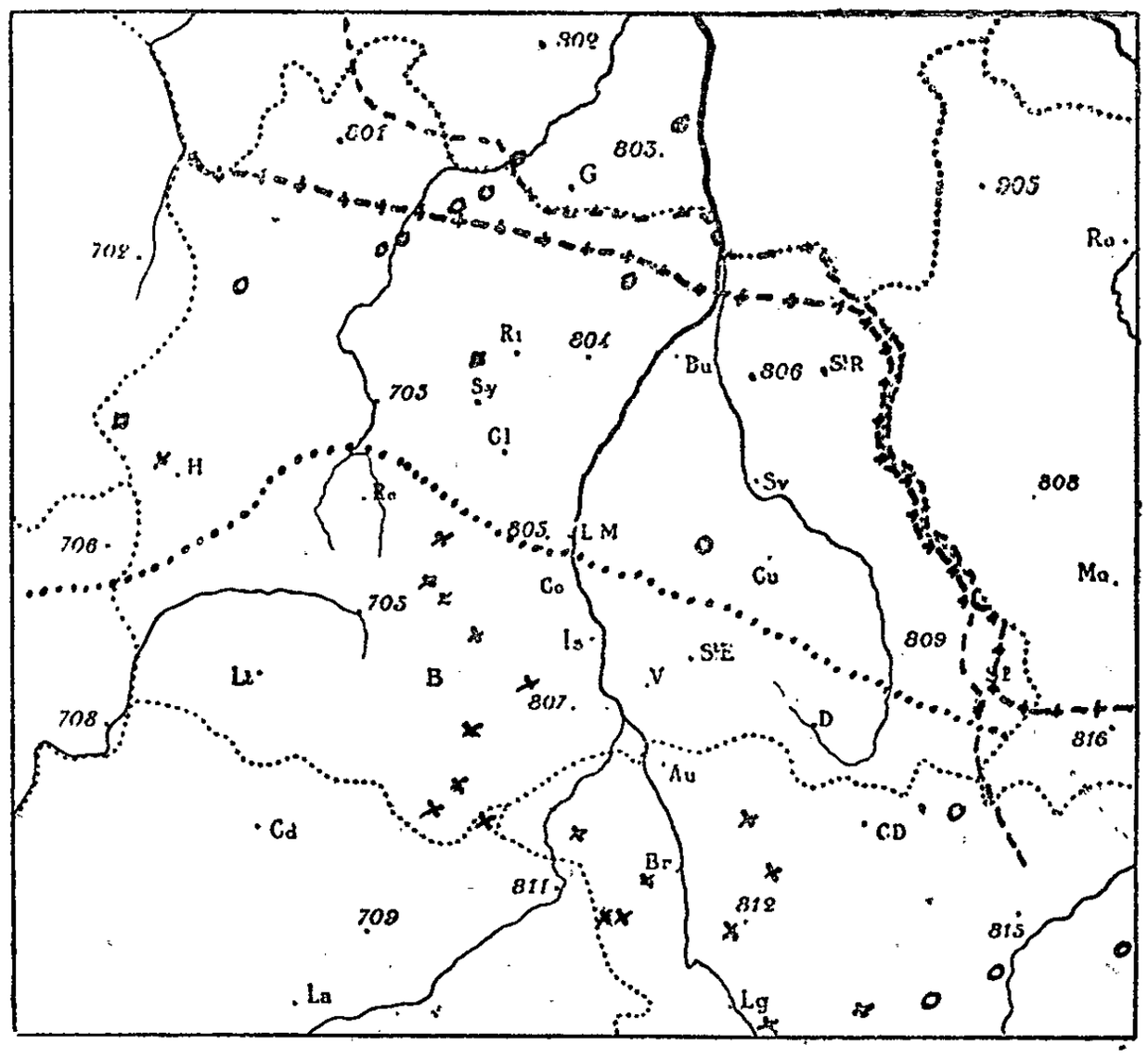
Passons en revue les principales limites phonétiques qui contournent ou échancrent la basse Auvergne au Nord et à l'Est.

Mais d'abord une question préliminaire. Si l'on voulait délimiter approximativement les parlers bourbonnais et auvergnats — oïl et oc — comme ont tenté de le faire Tourtoulon et Bringuier, et plus récemment Ronjat, quels critères faudrait-il choisir ? Ronjat (*Syntaxe des parlers provençaux*, Introduction) a mis en avant l'intercompréhension : le principe est juste, quand il y a des zones de cassure, mais il est inapplicable au sud du Bourbonnais (vallée de l'Allier à part), dont les parlers offrent la tapisserie dégradée de Gaston Paris. Sur le terrain purement phonétique, ce n'est pas la conservation de l'*a* tonique libre, contrairement à ce qu'on a pu prétendre, qui doit être prise en considération, car ce phénomène déborde largement sur les patois nettement bourbonnais. Les deux caractères essentiels, à mon sens, sont d'une part la conservation d'une posttonique correspondant à *a* latin (elle est ici *å*, voisin de *o* ; affaiblie sur la limite), de l'autre le maintien du *d* correspondant à *t* latin intervocalique : ces deux limites, sans coïncider absolument (la première étant souvent impossible à tracer, à cause des états intermédiaires), se suivent de très près. Ce qui me paraît plus important, c'est qu'elles correspondent assez bien à une différence d'*intonation*, fait capital, qui est très sensible aux indigènes, et dont les linguistes n'ont pas assez tenu compte [1]. J'en ai été particulièrement frappé en arrivant, sans transition, de basse Auvergne à Saint-Bonnet-de-Rochefort, où les intonations évoquaient pour moi celles d'autres pays d'oïl : débit traînant avec allongement des prétoniques libres (p. ex. *vẽdẽjẹ́*, vendanger, *ẽtẽ́tą*, entêté), cette voyelle étant nettement plus haute que la tonique (type français). A noter aussi l'existence et la fréquence de l'*a* tonique vélaire (participes passés *ɛårɛ̀ą*, *mẽ̀jå*, fém. *amuzå̀yo*, — cherché, mangé, amusée) si caractéristique des parlers d'oïl (la basse Auvergne l'ignore, ou ne le conserve pas et l'amène à *o*) [2].

1. Cf. mon *Histoire de la langue française*, Paris, Payot, 1930, p. 149 et 554.
2. Ci-dessous, p. 63 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

1. — Phonétisme occitan et phonétisme français.



----- Limite de la conservation de *d* (issu de *t* intervocalique latin).
+-+-+ Limite de la chute de *n* final roman (intervocalique en latin).
• • • • • Limite entre les types *ase(n)* au sud et *asne* au nord (âne).
La finale -OIALUM dans les toponymes : ⊙ *-eil* ; O *-euil* ; □ *oël* ; × *-euge* (patois *-ædjė*, *-ædzė*).

On complétera, pour le Forez, par les limites qu'a tracées M. l'abbé Gardette dans les *Mélanges Duraffour* (Zurich, Niehans, et Paris, Droz, 1939, pp. 22-36).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

La limite la plus méridionale est celle de la chute de *n* intervocalique latin devenu final en roman : elle part, à l'Ouest, au Nord de Château-sur-Cher. Une large lisière au Nord du Puy-de-Dôme connaît la nasalisation, de Saint-Éloy (point 801) à Randan et Ris. Dans certains patois (et pour certaines nasales) se produit une diphtongue nasale, qu'on retrouve également sur la lisière sud du Bourbonnais, mais pas plus au nord. L'ALF a noté *pãy* aux points 800 et 801 (la notation exacte est *pą̃i* : l'*ã* est généralement vélaire). J'ai relevé à Lapeyrouse *krõt dó pą̃i*, croûte du pain, *mą̃i*, main, *dèmą̃i*, demain, et *vą̃i*, vin, *kuzą̃i*, cousin, avec *i* plus faible ; la différence avec *sapọ̃* (pin, sapin) montre que celui-ci est repris au français ; pour *en* → *ẽ* et *on* → *õ*, il n'y a aucun élément perceptible après la nasale (*plẽ*, plein, *mwẽ́zõ*, maison). Dans la région de Gannat (compris Saulzet, Saint-Genest-du-Retz, et à l'Ouest jusqu'à La Lizolle), la diphtongue n'existe en général que pour l'ancien *ĩ* : « vin » y est *vãi*, avec un *a* plus ou moins rapproché de *è*, presque *ẽ̯ĩ* à Effiat (notation de M. Coutin). Pour Saulzet, *kuzą̃i* (à côté de *kuzin*, fém.), *sãi*, cinq, *jwãi*, juin — et *pã*, pain, *mõtõ*, mouton, etc. Plus à l'Est, on ne trouve aucune résonnance après la nasale : ainsi à Ris, *dó pã*, du pain, *dó vẽ*, du vin, *dumã matẽ*, demain matin, *mõ ɛ̃ẽ*, mon chien, *kuzẽ*, cousin, etc. Ces diphtongues, qui s'observent même à l'intérieur des mots (*ką̃iz*, quinze, à Saulzet, etc.), doivent représenter respectivement une évolution régionale de *ĩ* et sans doute la conservation de l'ancien *ãi* de *pain* ; il est remarquable que des mots repris au français comme *sapin* ne fusionnent pas et forment une série phonétique à part. — Dans le Sud-Est, seule l'extrême pointe de Saillant offre une demi-nasale pour l'ancienne finale *-ó(n)* : *baetw̃i*, bâton, *kòtsw̃i*, noyau, *kòyw̃i*, porc, etc., en face de *tɛ̀i*, chien, *kuji*, cousin, *muli*, moulin, *pi*, pin, *pòirį*, parrain, etc. [1]

*
* *

Les occlusives intervocaliques.

Examinons maintenant le traitement des occlusives latines intervocaliques.

1. Au Sud-Ouest du Forez, Saint-Bonnet (ALF, 816) n'a aucune nasalisation d'après Edmont, fait confirmé par mon enquête.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

La limite capitale de la conservation de *t* → *d* intervocalique mérite d'être analysée de près. Elle ne semble pas s'être déplacée depuis le moyen âge ; il faut faire abstraction, bien entendu, des formes de tel ou tel mot, reprises au Nord ou au Midi. Les textes publiés par M. Lavergne doivent être interprétés : ainsi, si on la prenait au pied de la lettre, une pièce de 1301 de Montaigut-en-Combraille, où il est écrit *escuers* (écuyer), *donea* (donnée), *saylea* (scellée), pourrait faire croire à la chute de la consonne dans cette localité, ce qui serait contraire à la phonétique du patois actuel qui dit *ɛ̃ãtạdo, batụdo, munụdo* (monnaie, etc.) : il est bien évident que la langue du scribe, la langue de la chancellerie bourbonnaise ont profondément influencé cette pièce. En tout cas, les noms de lieux montrent bien que l'état ancien était conforme à l'état actuel : il y a, autour de Montaigut, les écarts *La Prade*, chez *Sivade*, *Vernade*... (sans compter *Védrine*).

La limite actuelle descend à l'*Est* de Montluçon et échancre le Nord-Ouest du Puy-de-Dôme. Elle laisse au *d* le point 800 de l'ALF (Désertines, 3 kil. Est de Montluçon) où le sujet d'Edmont (ouvrier verrier, 48 ans) lui a donné beaucoup de formes francisées : en réalité, tous les participes passés féminins sont en *-ạdo, -ịdo, -ụdo* [1], avec nombre de mots isolés comme *ãnạdo*, année, *munụdo*, monnaie, etc. Ce parler, qui est dans l'ensemble celui de la Combraille, et que Ronjat (*Gramm. ist. des parlers provençaux*, I, 15-16) range dans le « croissant », est plus occitanien que celui de Gannat, revendiqué par Ronjat pour le provençal [2]. — Dans le Puy-de-Dôme, la limite passe entre Montaigut-le-Blanc et Durmignat au Sud (domaine du *d*), Lapeyrouse au Nord. Patois de Lapeyrouse : *la z è arivò*, elle est arrivée, *d la munẻ*, de la monnaie, *ĕ sõ arivéy*, elles sont arrivées, *pɛ́ mœ̃r*, pêche mûre, etc. La limite entre ensuite dans le département de l'Allier, en passant au Nord de Nades et de La Lizolle (où on dit *ɛabạdo*, achevée, *ạrivạdo*, *munụdo*, monnaie, etc.), entre Saint-Bonnet-de-Rochefort au Nord (part. passé fém. en *-ậyo* ; *maryĕ*, marier, etc.) et Ébreuil au Sud, puis suit les limites du Puy-de-Dôme et de l'Allier jusqu'à cette rivière :

1. M. l'abbé Coulhon, curé de Désertines, m'a fait remarquer que la finale était nettement *ò* chez les hommes et se rapprochait davantage de *è* chez les femmes.

2. La limite, tracée par Ronjat vers le Sud de la Combraille, ne correspond à aucun caractère phonétique ou morphologique important.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Gannat dit *tôbạ̊* (tombée, tombées), *ārivạ̊* (arrivée, arrivées), *vẽdju*, venue, *partɛu*, partie, *vyó*, veau, *maœ*, mûr, *munyu*, monnaie (*muné* à Saulzet), *matinạ̃*, matinée, suffixe *-u* = -ATORIUM (*salau*, saloir...); au Sud immédiat, à Saint-Genest-du-Retz et à Effiat (hameau de Bethueix), *arivạdaᵉ*, *vẽgụdaᵉ*, etc. Plus à l'Est, *ɛabạdå*, *arivạdå*... à Saint-Sylvestre-Pragoulin et au Sud (Randan, etc.); à Ris, *arivạdo*, *pẹ́ɛo maduro*, pêche mûre, *munụdo*, monnaie, etc.

Dans cette zone quelques mots ont subi l'influence du français. On trouve *vyó* (veau) à Durmignat, Saint-Genès-du-Retz, Saint-Sylvestre, bref sur toute la bordure au Sud. Par endroits « monnaie » (*muné*, Saint-Sylvestre) et *mûr* (f. *mœro*, 801, ALF) [1].

Au Sud-Est, la consonne est tombée dans un petit groupe de communes en liaison avec le Forez [2] : Saint-Anthème, Saint-Clément, Saint-Romain, Saillant et la Chaulme. A Saillant, part. passé fém. en *-ẹ̀* (lat. -ATA), *-ya* (-ITA), et mots isolés : *ɛèvẹ̀*, avoine (*CIBATA), suff. *-œu* (-ATORIUM : *mutsœ̀u*, mouchoir), etc., mais *fẹ̀do*, brebis. A Saint-Romain, -ATA → *-ẹ̀* (*filyẹ̀*, belle-fille = *FILIATA...), mais on a des mots avec suffixe *-adwẹ̀ira* (*bårgådẅẹ̀irå*, hanneton). A Saint-Anthème on entend d'une part *badà*, ouvrir, *mudà*, bouger, *pudẽ*, *pudé*, nous pouvons, vous pouvez, *fẹ̀do*, brebis, *vèdé*, veau, de l'autre les participes passés sans consonne (et les suffixes correspondants : *purạ*, f. poireau = PORRATA), le suffixe *-œ* = -ATORIUM (*tirœ*, tiroir), des mots isolés comme *pạlo* (PATELLA). C'est cette dernière série qui paraît représenter le phonétisme indigène, dans une localité qui a été, par la suite, fortement soumise à l'influence d'Ambert. On remarquera que, pour les animaux d'élevage, l'influence s'est exercée en sens contraire au Nord (en faveur de la forme française) et au S.-E. (en faveur de la forme occitane), mais la cause doit être la même (action des grands centres, des marchés d'animaux d'élevage). Quant à *feda*, j'ai montré ailleurs [3] que c'est une formation du Sud-Est de la France : donc ici la forme a pu suivre le mot. La réfection du radical de « pouvoir » à Saint-Anthème est plus curieuse ; mais ce n'est pas la première fois qu'un parler consolide ses formes verbales d'après un parler directeur : le fait est bien connu pour les dialectes pié-

1. En regard, Tixier signale à Escurolles *aprader*, semer en pré.
2. Où la chute de *d* va jusqu'au S.-O., Saint-Bonnet (ALF, 816) compris.
3. *Essais de géographie linguistique*, t. I, Paris, Champion, 1921, pp. 37-38.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

montais, où tombe *t* latin intervocalique, et qui offrent un part. passé féminin *-ada* refait d'après l'italien. — *swĕ* (soie) est repris au français à Saillant et sur les confins du Bourbonnais.

Il est remarquable que l'aire de conservation de la consonne s'étend plus au Nord pour D latin → *ẓ* que pour T latin → *d*. Le D latin a passé à *ḍ* bien avant le *d* latin issu de T, et l'évolution qui a entraîné ce *ḍ* à *ẓ* en langue d'oc est indépendante des actions qui ont pu toucher le *d* secondaire. La limite extrême de l'aire *d* → *ẓ* que j'avais tracée, d'après l'*Atlas linguistique*, dans ma seconde série d'*Essais de géographie linguistique* (1928, p. 40-41 et carte II), doit être un peu modifiée, à la suite des recherches que j'ai faites sur les confins du Bourbonnais. Pour « voir », les formes *vyé*, voyez, *vyẽ*, voyons, sont celles de Lapeyrouse et environs ; plus à l'Est, la limite passe entre Saint-Genest-en-Retz (*vèyẽ*) et Effiat (*vèzẽ*) ; toute la bordure nord du Puy-de-Dôme, vers l'Est (Saint-Sylvestre, Ris) dit *vèzẽ*, tandis que Gannat, Saulzet... ont *vèyẽ* ; mais pour « rire », on retrouve *rizẽ* jusqu'à Saulzet [1]. En comparant ces faits au *pudẽ* de Saint-Anthème, je me demande si « rire », « voir », n'ont pas subi aussi, dans leurs formes verbales, une influence occitane. Seule une étude approfondie de ces parlers pourrait nous éclairer, sur ce point comme sur tant d'autres.

Pour P intervocalique latin, l'aire de conservation du *b* dépasse nettement celle de T → *d*. Il en est de même, on le sait, et avec un bien plus grand écart, dans l'Ouest de la France.

Les faits sont particulièrement nets au Nord pour -PR- → *-br-*. Mes investigations n'ont pas atteint le domaine du *v*. Lapeyrouse dit *ɛyèbro*, comme La Lizolle et la région de Gannat (ainsi que *lębrè*, lièvre ; pour les variantes de vocalisme, voir à la fin de ce chapitre). A Escurolles, Tixier donne *abri*, avril, mais *aperceivre*, apercevoir. D'après l'ALF, le *br* déborde sur le Sud de Saône-et-Loire et le Nord de la Loire (802, 803, 904 [*ƀr*], 906, 905).

Il y a plus de complexité dans le Sud-Est, où la forme occitane *tsabro* s'oppose à la forme forézienne *tɛœuro* (le *v* est allé jusqu'à la vocalisation : *tsièvra* → *tsieura*, puis *ts* + *y* devient *tɛ*). On trouve *tɛœuro* à Saillant et Saint-Romain, *tsœro* à Saint-Anthème ; La

1. Voir ci-après carte 8.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Chaulme a aussi *tsąbro*; partout ou dit *lębrė*, lièvre, mais, le plus remarquable, c'est que le fromage de chèvre (en fr. régional *chèvreton*) ne se dit que *tsåbréirũi*, même à Saillant. Je présume que la forme forézienne est importée (encore un animal d'élevage !) de Saint-Bonnet, *tsįurė* (ALF, 816).

Pour P entre deux voyelles, le *b* englobe tout le Puy-de-Dôme. Saillant et les environs ont *rèsèbu*, reçu (part. passé), *tsaba* (achever), *tsåbąũ*, petit poisson à grosse tête (dérivé, bien indigène, de CAPUT). Au Nord *ɛabą* règne sur la région de Gannat (jusqu'à Saulzet inclus ; id. Durmignat, La Lizolle, etc.). C'est le mot le plus caractéristique et, semble-t-il, celui qui a été le moins sujet aux influences extérieures, car sa parenté avec *achever* (mot peu usité en français régional) n'est plus perçue. *rąbo*, qui va très au Nord (Lapeyrouse, Saulzet, etc.), peut avoir subi une influence auvergnate-limousine. Par contre, influence française, dans toute la zone, pour « trouver » (l'ALF enregistre *truvĕ*, forme toute française, jusqu'au point 804 en pleine Limagne), « arriver » (*arivą* à Lapeyrouse, Nades, La Lizolle, Saint-Genest, Effiat, Saint-Sylvestre, Ris ; *arivé*, Gannat, Saulzet). « Rive » n'est pas usité [1]. Pour « savoir », le *savé* du point 801 accuse sûrement l'influence du français ; je serais moins affirmatif pour le *savįė*, (il) savait, de Saint-Bonnet-de-Rochefort, à côté de *truva*, trouver ; toutefois la racine *sab-* (*sabẽ...*) coexiste à Gannat, Saulzet, avec *ɛaba*. — Le nombre des formes ne signifie rien : dans ces patois si pénétrés par l'influence du français, un ou deux mots (on le verra dans d'autres cas) peuvent être les vestiges du phonétisme ancien.

La palatale intervocalique se maintient assez loin au Nord. Pas d'exemples suffisant pour *c* devant *o*, *u* : *sûr* a une forme francisée dans presque toute la basse Auvergne, et *aigu*, *aiguille* offrent le *g* en français. On ne peut étudier avec fruit que *c* palatalisé devant *a* latin ; cette palatale (ci-après, p. 122) a abouti dans la zone Nord à *j*, dans le Sud-Est à *dz*. — Sur les confins du Bourbonnais, on a encore *bèrjyèr*, bruyère, *nujyé*, noyer (s. m.) à Lapeyrouse, *nèji* à Gannat et environs ; *chambuge*, age de l'araire (**cambīca*) [2], *aluger*,

1. « Crever » est aussi influencé : *mõ ɛẽ u vwè kravé*, mon chien (il) va crever, à Ris.

2. Cf. A. Thomas, *Bull. de la Société des parlers de France*, 1893, pp. 107-108. Le mot manque au REW.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

louer, à Escurolles [Tixier]; *brẹjirå* à Saint-Sylvestre [1]. — Au Sud-Est, il y a parallélisme entre le maintien de *d* et de *dz* : Saillant, par exemple, a *bruyọirò*, bruyère (*briyarò* à La Chaulme), *nuyòi*, noyer, *ɛiè*, faucher (*secare*), mais *itrudzè*, orties (au pl.). Les formes à *y* ont gagné en partie Églisolles (où *d* se maintient) : *nouyeï*, s. m., *niyà*, noyer (verbe), *ɛiya*, mais *bredzeïra*, *ourtiedza* (et *itrudza*), d'après l'abbé Chataing; *ɛiyà* à Saint-Anthème.

Après la diphtongue *au* (conservée encore au Sud-Est dans certains parlers et dont la monophtongaison en basse Limagne a été tardive), la sourde se maintient jusqu'à l'endroit où elle cède la place à l'*y*. Pour « oie », l'ALF donne *ọɛo* à 801, *ọtso* 804, *ụɛo* 806, et *oy* en Bourbonnais (800, 802, 803; *oyi* en Forez, 808); je complète avec *óyo* (Gannat et environs), *ọ́ɛyo* à Ris. Au Sud-Est, *ạůtso* à Saillant, *ọ́tså* à Saint-Anthème.

Pour TABULA, le passage à **tawula* → *taula* s'observe jusqu'à l'extrême Sud-Est. Vers le Nord, au contraire, la forme *tablo* s'observe dans tout l'Ouest (je l'ai relevée à Aix-la-Marsalouse, Monestier, Merlines [Corrèze] en 1899) où elle est reprise au français; Meinecke, qui la note à Lastic (p. 73 et n. 2), a relevé la forme indigène *taulo*. En 1899, *tạůlo* était encore la forme normale de Bourg-Lastic et environs (Messeix, etc.). En 1938, je n'ai eu que *tablo* à Giat, Condat-en-Combraille, Biollet et, bien entendu, à Lapeyrouse (*tạblè*); plus à l'Est, encore *tạblo* à Ris.

Pour le groupe BR intervocalique latin, le type occitan *laura* s'étend vers le Nord jusqu'à Gannat et Saulzet (*lọro*). Mais en bien des patois il est repris au français, et dans d'autres il a un substitut lexicologique [2].

Pas de réactif pour TR, DR intervocalique : *paire* aboutit à *pèrè* en Limagne du Nord.

*
* *

L'*a* final atone et les voyelles toniques libres.

Les deux caractères les plus marqués du vocalisme occitan sont la conservation de la posttonique *a* (sous úne forme plus ou moins

1. L'ALF a *j* au point 800, *jy* à 801, 802, 803, *y* dans le reste de l'Allier et la Loire.

2. Voir mes *Essais de géographie linguistique*, III, Paris, d'Artrey, 1938, 91 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

voisine de *ȯ*) et de l'*a* tonique libre. On sait que le premier est commun avec le franco-provençal.

Au Nord-Ouest, l'*o*, quoique atténué, est encore sensible à Montaigut-en-Combraille [1]. Au contraire, à Lapeyrouse, j'ai noté *bèrjyèr*, bruyère, *plèn*, plaine, *krȯ̊t dó påi*, croûte du pain, *la krȅt dó jó*, la crête du coq, *ə̆ dūr la kwèt*, (elle) est dure la côte, *pée mə̆r*, pêche mûre. Même amuïssement pour l'*e* devenu *è* : *é vudyò byẽ lè vïèir*, je voudrais bien le voir (la tonique s'allonge dans certains mots). Après groupe combiné, j'ai noté *eyèbrə̀*, *tablə̀* (avec *ə̀* très faible) ; en cours de phrase, *ẽn abrə̀ vèr*, un arbre vert. Un *a* à peine vélaire est conservé dans l'indéterminé proclitique : *ə̃na fẽn*, une femme, et *ẽna ptə̀ fẽn*, une petite femme [2]. — Au Nord d'Ébreuil, qui a encore la finale *o* assez nette, Saint-Bonnet-de-Rochefort garde un *o* final très faible : *butéyo*, bouteille, *amuzayo*, amusée, etc., *savìə̀* (je) savais. — A Gannat et Saulzet, la finale est atténuée, mais l'*ā* posttonique du pluriel est très net.

L'*a* tonique libre se conserve, en principe, sur les confins du Bourbonnais, dans toute la zone que j'ai étudiée, ainsi qu'à Désertines, point 800 de l'ALF (où la notation *anèd*, année [et autres], est fausse, c'est *ānadə* ; l'*a* tonique serait, au plus, *å*). A Lapeyrouse, infinitif *-ar* et part. passés *-a* sont *à* (j'ai noté parfois *å* : *t a tu ékutå* ? as-tu écouté ?) ; à Saint-Bonnet, part. passé *-å*, fém. *åyo* ; à Gannat et Saulzet, part. passé *-à*, fém. *-å*, *sa*, (il) sait, *sabõ*, (ils) savent, *ná*, nez, etc. ; à Escurolles [Tixier], *ale*, aile, part. passé fém. *-â*, et *ajornâ* (= ajournée), aube, *arignâ*, araignée ; *alə̀*, etc. à Saint-Yorre.

Deux faits compliquent ici les observations. L'un est bien connu (et commun au français et au franco-provençal), c'est la palatalisation de *a* après *c* palatalisé ou après un élément *y*. Côté bourbonnais, la palatalisation s'observe dans des patois qui maintiennent par ailleurs *a* tonique libre : on a *ɕyèbrə̀* à Lapeyrouse, *ɕyə̆̀bro* à La Lizolle, Saulzet, *ɕə̆̀bro* à Nades, Gannat, Saint-Genest-du-Retz ; mais *ɕabro* à Effiat et tout le nord du Puy-du-Dôme jusqu'à Ris (*ɕyabro*). Après *y* on arrive à *i* à Gannat, Saulzet... : *yi*, lier [3].

1. Pour le point 800 de l'ALF, voir ci-dessus, p. 24, note 1.

2. Cf. aussi, comme désinence verbale (ancien *e*) : *é vulə̀ m à na* (avec *ə̀* très faible), je veux m'en aller.

3. De même à Escurolles, Tixier écrit *agrie*, agréer, *adamagie*, endommager, mais *ablaier*, semer en blé.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Pour les toponymes en *-iacum*, il faudrait faire sur place le relevé des prononciations locales, qui peuvent ne pas cadrer toujours avec la graphie officielle. Celle-ci est *-at*, *-iat* (comme en basse Auvergne) dans tout le Sud du Bourbonnais, sauf le S.-E. qui a *-y* dans la vallée de l'Allier jusqu'à *Vichy*, et *-et* plus à l'Est (*Cusset*). Historiquement, d'après les documents de M. Lavergne, dans la région de Montluçon-Gannat, on a *-ac* jusqu'en 1242 (*Brancac*, *Tacac*, auj. *Branssat*, *Taxat* : *c* = *ç* ; *Domairac*, *Mazeirac*), puis *-at* domine et l'emporte (pron. *-a*); à l'Est on a *-ec* (1217, *Lochec*, *Changec* ; 1240, *Nuillec*), puis *-et*, enfin *-é*. Dans le domaine des *-at*, on trouve *Chouvigny* (Allier, lisière du Puy-de-Dôme) (que M. Fournier identifie avec un *Châlvinieto* de 1221) et *Thuret*, à l'Est d'Aigueperse, ancien *Turiacum (nombreuses formes avec *e* relevées par M. Fournier, outre le *Tuirec* de 1195 dans : Brunel, *Les plus anciennes chartes en langue provençale*, n° 282). S'agit-il de très anciens îlots de colons bourbonnais transplantés en pays arverne, les deux toponymes restant les témoins de l'ancienne langue ? L'évolution *Turiacum* → *Tuirec* → *Turet*, au Sud d'*Effiat*, *Olhat*, *Pérignat*, *Reignat*... qui tous ont conservé l'*a* jusque dans le patois actuel, semble appuyer cette hypothèse. Il faudrait un dépouillement plus complet des formes anciennes de tous ces toponymes.

Un fait moins connu, mais qui a une grande extension en basse Auvergne, est la palatalisation de *s*, *r* implosif, qui amène dans une vaste région les finales *-as*, *-ar* à *-aè* → *-è* → *-é* [1]. Les deux séries vont généralement de pair ; mais la première (*-as* → *-è*) n'atteint pas les confins du Bourbonnais (on vient de voir *na*, nez, à Gannat). Il semble même que, pour *-ar*, il y a eu deux séries successives d'amuïssement, et que les confins bourbonnais n'ont connu que la première (puisque *char* est *ɛá* à Gannat). L'évolution touche donc essentiellement les infinitifs en *-ar* → *-é*. Elle n'atteint pas la Combraille (voir les formes précitées de Lapeyrouse) ; mais Saint-Bonnet a déjà l'opposition *mẽjá*, mangé, *mẽjé*, manger, etc., Gannat *tõba-tõbé*, ainsi que, au Sud, Saint-Genès, Effiat... jusqu'à Ris, en jonction avec la basse Limagne. De même à Escurolles [Tixier] ; ce dernier signalait des faits assez complexes plus à l'Est et au Nord.

1. Ci-dessous, p. 103, et la carte, p. 105.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Au Sud-Est, on n'observe aucune palatalisation jusqu'à l'extrémité du Puy-de-Dôme, à l'exception de la forme forézienne *tɕœuro*, chèvre, dont j'ai parlé (*chavra* → *chieura* → *tsieura* → *tsyœura* → *tɕœuro*), argument de plus qui prouve l'importation de celle-ci [1]. Cette région connaît la double évolution *-as* → *-ė* et *-ar* → *-ė*, mais l'*a* n'a jamais été palatalisé. Il faut savoir aussi [2] que -ATA → *-aa* aboutit à *-ė* (*CIBATA **civaa* → *ɕevė*, comme AUCAS *ɑůtsė*, pl. de *ɑůtso*).

Dans l'ensemble, les voyelles toniques libres, sur les confins bourbonnais, n'offrent pas de diphtongaison ; c'est le phonétisme occitan conservateur. — Seul l'Ĕ présente des formes *pyé* dès Ris [3] ; en revanche, partout *lɐ̯brė*. — Pour l'ŏ, partout *vǫ́lė* (*ó* très fermé, Durmignat, Ris, etc.) ou *vul*(*ė*) : (Lapeyrouse) ; *plǫ́yo*, pluie (Gannat). — Les divers *munǫ̣do*, monnaie, cités plus haut, postulent l'évolution auvergnate *é* -> *ė* [4] ; mais pour des formes comme *pɐ́ro*, poire, *étɐ́vo*, manche de la charrue (STĬVA), *sé*, soir, qui apparaissent dès Gannat, il faudrait un dépouillement plus fouillé pour savoir si ces formes reposent ou non sur une forme diphtonguée *ei* (celle-ci, dans les textes de M. Lavergne, p. 114, apparaît dans les régions de Lapalisse, Rochefort, Verneuil, puis *oe* dans les régions de Bourbon, Hérisson, Verneuil ; mais, comme nous l'avons dit pour un cas précédent, ces graphies peuvent refléter la langue du scribe). — L'*ó* → *u* ne se diphtongue pas : cf. *pu*, puits, à Lapeyrouse (à côté de *nwa*, noix, *flœr*, fleur, repris au français) ; *éru*, heureux, à Gannat, Saulzet, le suffixe *-au* (-ATORIUM ou -ATOREM → *-ador* → *-ao*(*r*), noté *-aô* à Escurolles par Tixier (*adevinaô*, sorcier, proprement devineur).

Les faits sont assez délicats pour le suffixe *-arius*. On verra plus loin [5] que l'auvergnat repose sur une forme médiévale *-eir* ou *-er*, pouvant aboutir à *-ei* → *-i* ou *-é*. Le phonétisme français apparaît sur la lisière du Bourbonnais : *nujyé*, noyer, s. m., *berjyèr*, bruyère, à Lapeyrouse ; *-yé*, comme lorsqu'il résulte d'*a* palatalisé, aboutit à

1. Pas de noms en -ACUM ; mais (cne de Saint-Clément) *Burian*(*n*)*e*, où *a* est resté après i → *y*.
2. Ci-dessous, p. 33.
3. J'explique le *yi*, lit, de Gannat et Saulzet, par **lieit* → **yeit* (et *ei* → *i*, car *l* ne se palatalise pas devant *i* voyelle).
4. Ci-après, p. 61-63.
5. Ci-après, p. 97.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

yi dans la région de Gannat : p. ex. à Saulzet, *ɛãdèyi*, chandelier, *métɛi*, métier, *neji*, noyer, s. m. (l'*y* est absorbé par la palatale précédente).

*
* *

La réduction des hiatus.

La réduction des hiatus, rendus nombreux par la chute des consonnes intervocaliques, offre d'assez grandes variétés.

L'intercalation d'un *y* est peu fréquente. Elle se rencontrait partout en français régional pour la finale *-ée*, devenue *-ẹ́yẹ* dans l'ancien français régional du Bourbonnais et du Lyonnais, qui a passé jadis cette prononciation au Massif Central et au Sud-Est (d'où, p. ex., *alẹ́yo*, allée, *pẽsẹ́yo*, pensée [fleur], etc. dans les mots d'emprunt en langue d'oc actuelle). Tixier cite encore cette prononciation (*annẽïe* « en français ») qu'on retrouverait difficilement aujourd'hui [1]. En patois, j'ai trouvé *-aa* → *-ạ̊yo* à Saint Bonnet-de-Rochefort (*amuzạ̊yo*, [elle s'est] amusée, etc.) — il n'est pas exclu que cette finale, géographiquement isolée entre des *-aa* → *-å*, soit due à l'influence du français qui procurait un moyen de caractériser le féminin. — A la protonique, Tixier enregistre *ablaier* (*ablayé*, semer en blé). — Pour *veem*, *veetz* [2], voyons, voyez, l'intercalation (entre deux voyelles palatales) est générale. Le premier stade s'observe à Gannat, Saulzet, Saint-Genet-du-Retz : *vèyẽ*, *vèyé*; à Lapeyrouse, le *y* est absorbé, et on a *vyẽ*, *vyé*.

L'intercalation d'un *v* peut se produire après voyelle labiale, même après *u* dans le Sud-Est, mais seulement pour les mots français (car l'ancien hiatus *-ụa* s'était résolu par déplacement d'accent) : *charrue* est devenu *tsarụvo* (Saillant...), en face de *batua* → *batẅò*.

La contraction est la règle générale.

Examinons quelques cas pour la protonique.

L'*a* en hiatus disparaît dans FLAGELLUS *flael*, partout où le *g* est

1. Je l'ai relevée en Auvergne dans d'anciennes chansons en français, qui doivent dater du XVIII[e] siècle (voir ma *Littérature orale de la basse Auvergne, L'Auvergne littéraire*, Clermont-Ferrand, 1938, p. 28, etc.).

2. L'infinitif a été refait en *veire* d'après le futur ; voir à la fin du chapitre.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

tombé, même en basse Auvergne[1]. — Pour PATELLA, il en est de même au Nord, mais au S.-E. l'hiatus *ae* peut se contracter en *a* (*pạlo*, poêle, homonyme de *pạlo*, pelle, à Saint-Anthème). — Encore devant *e*, l'*a* de *catena* → *chaena* disparaît dans un dérivé **chaen-el* (suff. -ELLUS) *ɛ́ẹ̈nyó*, qui désigne à Gannat, Saulzet, la chaîne d'attelage de l'araire (le mot simple est *ɛạino*, avec recul d'accent). — MATURUS, au féminin, aboutit à *maïïro* à Saulzet, *mə̈̆ro* à Gannat (masc. *mạœ*, ici et là), *mə̈̆r* à Lapeyrouse. — Le suffixe *-ador* → *-ao*(*r*) attire l'accent au Nord (*-ạu* à Gannat, Saulzet, noté *-aô* par Tixier à Escurolles) ; il doit en être de même au S.-E., car le *-œu* de Saillant (*mutsœu*, mouchoir ; id. Saint-Anthème, avec *u* final presque effacé) ne peut s'expliquer que comme évolution d'une diphtongue (*ao* → *ou* (?) → *œu*) qui n'a pas fusionné avec l'*au* ancien (resté *ạů* à Saillant).

Pour *e* protonique, la disparition s'observe devant *e* : *vyó*, veau, s'explique par chute du premier *e* de *veel* ; la finale *-yó* correspond au pluriel *-eaus* devenu *-iaus* → *-yó*. — La question est plus délicate pour « pou », qui est *pyạu* à Gannat, *pyó* à Lapeyrouse. Si on songe qu'ici et là le vocalisme est le même que pour « puce » (respectivement *pyạuzė*, *pyə̆̆z*), il faut trouver une explication commune : *pyạuzė* ne peut se rattacher qu'à l'évolution occitane et auvergnate *pulze* → **puuze* → **pịuze*, d'où **pyouze*, élargi ici en *pyauze* ; il faut donc supposer **peolh* → **piolh*, puis *piou* (après disparition de l'élément *y* de *l* mouillé, phonétiquement devant l'*s* du pluriel).

Après l'accent, la finale *-ada* → *-ạa* est généralement réduite à *-a* dans le Nord (région de Gannat, Escurolles). Le pluriel *-aas* aboutit à un *a* plus vélaire et plus long dans la région de Gannat (*arivå̆*, arrivée, *arivǻ*, arrivées), tandis que Lapeyrouse oppose *arivà* = *arriva*(*t*) (où l'*a* tendrait plutôt vers *è* ; même forme au pluriel) à *arivò* = *arrivaa* et *arivéy* = *arrivaas*. — Dans le S.-E., Saint-Anthème contracte le singulier en *a* (*pura*, poireau, de *porra*(*d*)*a*), mais Saillant amène *-aa* à *-ė́* (même son que pour l'aboutissement de *-as* et de *-ar* : p. ex. *ɛėvė́*, avoine, de CIBATA), mais *-aas* à *-á*, que les indigènes croient prononcer *ái* avec un *i* qu'on n'entend plus, mais qui a dû exister (car *dalh*, faulx, p. ex., y est aussi *dá*).

La finale *-ụa* offre généralement un déplacement d'accent qui l'amène à *ẅå*, *ẅò*, (déplacement postérieur à l'assourdissement de

1. Ci-dessous, p. 77.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

l'*a*). — La région de Gannat nous offre une évolution curieuse dans les formes verbales : tandis que *vengu*(*t*), venu, y est *vẽdjɯ*, *vengua* aboutit à *vẽdjɯ* et *venguas* à *vẽdja*. La seconde postule une absorption de l'*u* en hiatus après palatale ; la première suppose-t-elle une contraction de *ụa* au degré *ụo*, où les deux éléments auraient fusionné en une moyenne entre *u* et *o* ? Mais cette explication doit valoir aussi pour les participes en *ịa*, qui offrent ici, à côté de *parti* = *parti*(*t*), le fém. *partɯ*, pl. *partɯ̊*. Si l'on songe que *tɛ* représente *ty*, il faut admettre plutôt, pour le singulier, *partịa* → *partịo* → *partịu* → *partyɯ*, et pour *vengua*, l'évolution parallèle *ụa* → *uo* → *ịo* → *ịu* → *yɯ*. Dans la même région, les féminins d'adjectifs ont eu le vocalisme sauvegardé anciennement par une forme analogique : *kru*, fém. *krụta*.

Région de Gannat à part, la finale -ĪTA → *-ia* se présente sous la forme *-yå* (pl. *-yā*, *-yė*). Le part. passé de « confire », passé en langue d'oc à la conjugaison en *-ir*, est à Saillant *kufyė*, fém. sing., pl. *kufyá*.

doas, deux, au fém., éprouve le même déplacement d'accent que dans le reste de l'Auvergne : *dwā* à Ris, *djwa* à Gannat.

La finale correspondant à -ĒTA est assez rare. « Soie » a été repris au français (sous la forme *swè*) sur les confins Nord et au Sud-Est (Saillant, etc.), — « monnaie » est, à Gannat, *munyɯ*, parallèle à *parti*(*d*)*a* → *partio* → *partyɯ* → *partɯ*, et s'explique de même ; à Saulzet on dit *muné*, forme reprise au français. Lapeyrouse dit *munå*.

A la posttonique, l'ancienne forme régionale *mạzede*, fourmi (devenue, plus au Sud, **masdė* → **maide mwide*, ou *mazẹ̀dė*) [1], après avoir perdu son *d* intervocalique, aboutit à **mạzee* → **mạzie* → **mạzye* dans la région de Gannat (Saulzet) : preuve que ce type remontait un peu plus au Nord que je ne l'avais cru (pour le travail précité, je n'avais pas les formes de Gannat).

*
* *

Divers.

Les palatalisations consonantiques prolongent celles de la basse Auvergne et seront étudiées avec celles-ci. Je tiens à faire remar-

1. Voir mes *Essais de géographie linguistique*, I (1921), p. 80 sqq. et la carte.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

quer que, vu l'influence considérable exercée sur le patois par le français depuis longtemps, les mots qui ont conservé l'ancien phonétisme sont souvent peu nombreux, sans qu'il y ait lieu de parler de « mirage » : ainsi à Lapeyrouse je n'obtenais que des mots versés dans la série francisée, *klé*, clef, *klèr*, clair, *glas*, (de la) glace, quand le hasard m'a amené *ya*, verglas [1].

Caractéristique du confin bourbonnais est l'évolution $t + y \rightarrow t\epsilon$, $d + y \rightarrow dj$.

Cette zone du Bourbonnais méridional a un fond originaire très occitan. — Aux exemples phonétiques précités, j'ajouterai : *en* reste *ẽ* (et ne passe pas à *ã*) ; l'évolution de la finale -ALE → *al* → *au* (*só*, sel, *dẽtó*, DENTALE de l'araire, à Saulzet, etc.) ; la double évolution de la diphtongue *oi* en *uoi* → (*ẅ*)*œu* et *ẅe*(*i*) (« nuit » est *nœ* à Ris, *nẅ* à Saulzet-Gannat, *nẅè* [d'après *anuet*, aujourd'hui, de Tixier] à Escurolles) [2] ; la forme *ẹ̆go*, eau, à Gannat, Escurolles (*aigue*, Tixier) [3]. — En morphologie, *akó* jusqu'à Saint-Bonnet ; les réfections d'infinitifs (sur le futur) du type *veire*, voir (*vẅèir* à Lapeyrouse, *vạir* à Gannat, Saulzet), les prétérits en *-gué* (Saint-Bonnet *digè*, *digérã*), participes passés en *-gut* (*vèdyu*, vu, à Lapeyrouse ; *vẽdzu*, venu, id., *vẽdju* à Gannat, etc.), imparfait en *-ia* (*savio*, Saint-Bonnet), conditionnel en *-ṛia* → *-yå* (*siyå*, serait, id.) [4].

1. A Saulzet, M. Coutin m'a signalé la jolie forme *yavạir*, verglas, composé inversé (*glas-veire ; veire* = VITRUM).

2. Je n'ai retrouvé *nẅi* (forme francisée) qu'à Saint-Bonnet.

3. Le type *anar*, qui recouvre tout le Puy-de-Dôme, déborde sur l'Allier (A L F, 800, 803) et le S.-O. du Forez (816), en face d'*alar*, *aler*.

4. A Escurolles, formes avec non épenthèse entre *n-r* : *atenri*, attendrir, et (par analogie) *apanre*, apprendre [Tixier].

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

DEUXIÈME PARTIE

VOCALISME

I. — L'ACCENT TONIQUE, SES DÉPLACEMENTS

1. Traitement de certains proparoxytons latins.

L'ancienne langue d'oc conserva, pendant une partie du moyen âge, un certain nombre de proparoxytons à finale *-a*. Ces mots ont avancé l'accent sur la pénultième à une époque qu'il est difficile de préciser, mais qui, d'après Antoine Thomas, ne devait guère être antérieure à la Renaissance. La basse Auvergne a participé à cette évolution. Mais les mots de ce type se raréfient à mesure qu'on s'éloigne vers le Nord.

La plus grande extension est offerte par *pịbola* (peuplier), *pạlmola* (paumelle, type d'orge, par extension « orge » ; le premier *l* est tombé par dissimilation) : ces deux mots occupent tout le Sud (*pyibụlaᵉ*, *pāmụlaᵉ*, Vinzelles, etc.) et la région de Clermont *pŷibụlò*, les Martres-de-Veyre, *pāmụlò*, Saint-Maurice, etc.). L'ALF a relevé sporadiquement un changement de finale (postérieur au déplacement d'accent) : *pibụna* (812), *pyibụno* (804, 806). Au Sud-Est, le second mot manque, et le premier s'est contracté (*pebla*, *peblha*, vallée de l'Ance [abbé Chataing], *pụbla, pịblo* en Forez, ALF, 808, 816) [1].

lạmpeza ne dépasse pas, vers le Nord, la zone d'Issoire, où il s'est spécialisé en « lampe d'église » (*lãpẹ̀zaᵉ*, Vinzellès, etc).

pẹrseja (*paᵉrɛ̀ʒaᵉ*, Vinzelles, etc.) est connu jusque dans les environs de Clermont où il coexiste avec un type contracté *pạrɛò* (les Martres-de-Veyre, etc.) pour désigner deux espèces différentes de pêches (à noyau non adhérent et à noyau adhérent) :

1. Dans l'Ouest, le mot n'a pas vécu ; je ne l'ai pas trouvé dans la région des monts Dore (où je n'ai relevé que « tremble ») ; Meinecke a recueilli à Lastic une forme reprise au français.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

celui-ci est la forme indigène de la Limagne du Nord ; il est difficile d'établir lequel des deux types a débordé de son foyer originaire (il faudrait connaître l'histoire de la culture des pêches dans la région) ; *pạrɛo* est aussi la forme du Sud-Est (abbé Chataing). L'ALF a relevé le premier type à 705, 805, 807, 809, 812, le second à 815 et 816. — Dans le Nord, *pẹitɛo* (Giat), *pètɛo* (Condat-en-Combraille), *pï̯tso* (804, ALF) représentent, comme le français *pêche* (*pẹ̈ɛo*, 801, *pẽɛ* en Bourbonnais), une contraction ancienne PERSĬCA → *PESCA .

lạgrema (*lyigrịma*[e], Vinzelles, etc.), mot archaïque dans la région d'Issoire, disparaît plus au Nord et plus à l'Est, où on ne trouve que la forme contractée *lạrmå*, *lèrmȯ*, reprise au français, au moins dans la zone centrale ; cette forme tend à s'imposer partout. A remarquer que l'*e* pénultième de ces proparoxytons, lorsqu'il provient d'un *ĭ* latin (*é* fermé du latin vulgaire), a accentué, dans la région, sa progression jusqu'à *i* avant le déplacement de l'accent (car si l'accent avait été reporté sur un *é* fermé, cet *é* aurait passé à *è* [et non à *i*] comme dans *sẹdå*, *munẹdå*, etc.) : le *-ɛè-* de *pårɛẹdzå* repose sur *-si-*.

Il est vraisemblable que le maintien de la contre-finale de *sèmẹnà*, semer, *ẽtåmẹnà*, entamer, s'explique par une analogie des anciennes formes verbales proparoxytoniques *sẹmena* (lat. SEMĬNAT), *entạmena*, devenues aujourd'hui *sèmẹnå*, *ẽtåmẹnå* par déplacement d'accent [1]. Ce type s'étend à l'Est jusqu'aux confins du franco-provençal (*sèmẹnà*, Ambert, Églisolles, 816 ALF) et assez loin vers le Nord : *sèmẹnè* (les Martres-de-Veyre), ALF, 703, 804, 806. A l'Ouest ce type occupe l'Est de la Creuse (702, 704) et toute la région au Sud.

Les anciens mots en *-ol* atone ne restent pas nombreux. *pịbol* coexiste dans quelques patois avec *pịbola*, pour désigner un type différent de peuplier : là, comme en Provence, il a gardé l'accent et féminisé sa finale (*pyˢịbò*, les Martres-de-Veyre). L'ALF a relevé *pịbu* aux points 811, 812 ; à 703, il faut lire *pibụl* (Edmont a noté à tort le mot comme paroxyton).

trẹmol, que je n'ai trouvé qu'à l'Ouest (où *pibol* manque), a gardé

1. Par contre, on ne trouve que des formes contractées pour « allumer, essaimer, germer » (types *alumar*, *eissamar*, *engernar*).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

son accent avec *u* posttonique au Mont-Dore (*trẹ̈mu*). L'anomalie d'un *u* ancien en cette position me fait présumer que ce mot à dû déplacer l'accent comme ceux de la série récente, et qu'il a dû se produire ensuite un recul, comme on le verra bientôt pour les mots à *u* accentués.

Le type *ACRĬFŎLUM (REW, 113 — 2) a passé à *agrifol*, houx (d'où *agrifu*, Saint-Victor ; *grifu*, Vinzelles, Églisolles....). Le mot manque généralement dans la Limagne, où il n'y a pas de houx ; dans l'Ouest, ce type fait place au type classique ACRIFŎLIUM, accentué sur ŏ (d'où *égrêfé*, Bourg-Lastic, *égrafyé*, Lastic, etc. ; dĕrivé *égrafuliera*, à Gelles, d'après Roy). — C'est à tort qu'Edmont, qui a si souvent mal perçu l'accentuation méridionale, a accentué *grifu*l dans le Massif Central.

L'ancien nom de magistrat municipal *cọssol* (lat. CONSŬL) était conservé sporadiquement, voilà une quarantaine d'années (et déjà presque introuvable), au sens de « percepteur » chez quelques vieilles femmes à Vinzelles, sous la forme *kósu*, qui offrait aussi un avancement d'accent. Le mot ne doit plus être vivant nulle part.

Les composés gaulois ou gallo-romains en -IALO- (lat. vulgaire -ŌIALUM) cristallisés dans les noms de lieux, offrent différents traitements, du Nord au Sud, suivant la zone [1] (Carte, p. 22).

La finale a abouti anciennement à *-euil* (auj. généralement *-œ* dans les patois), comme en français, dans le Nord du Puy-de-Dôme et sur les confins du franco-provençal ; le Bourbonnais offre aussi la variante non labialisée *-ëil* (*-euil* = *uely* → *ẅely* → (*ẅ*)*œly* → *œy* ; *-eil* = *ẅely* → *ey*) : cf. *Charmeil* (c^on^ d'Escurolles) à côté d'*Ebreuil* (EBUROIALUM). Les noms en *-euil* occupent, dans le Puy-de-Dôme, environ la moitié nord de l'arrondissement de Riom : *Venteuil* (c^ne^ de Biollet : altération probable de VĬNDOIALUM) ; *Lisseuil* (LICCIOIALUM) et, même commune, *Jerceuil* ; *Bonneuil* (c^ne^ de Pouzol ; BONOIALUM) ; *Creneuil* (Saint-Clément, canton de Randan), — du côté franco-provençal, au N.-E. de la Haute-Loire, *Antreuil* (deux hameaux : Craponne, Yssingeaux). Ce type se rencontre jusqu'au cœur du Velay (*Chassaleuil*, de CASSANOIALUM, Saint-Pau-

1. Pour plus de détails, voir ma *Toponymie française* (Paris, Payot, 1939, p. 203 sqq.). Je laisse ici de côté les noms douteux et je renvoie à l'ouvrage précité pour les étymologies qui prêtent à discussion.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

lien ; *Ceneuil*, *Senoil* au XII^e s., de SENOIALUM, Saint-Vincent), et, dans le Puy-de-Dôme, jusqu'à l'Ouest de la Dore (*Estandeuil*, dont toutefois le prototype, faute de formes anciennes, n'est pas sûr).

Au Sud et Sud-Ouest de l'arrondissement de Riom s'est développée une variante régionale dans laquelle l'*l* ne s'est pas mouillé : on a eu l'évolution *-ọialu* → *-oil* → *-oel* → *-wèl* (*-ẅèl*). Deux exemples : *Tournoël* (TURNOIALUM : *Tornoil*, 995 ; *Tournoil*, 1080) ; *Fernoël* (FARNOIALUM : *Farnuel*, 1165).

Le traitement occitanien n'apparaît que dans la moitié méridionale du Puy-de-Dôme (Est à part) et dans le Brivadois : -ŏIALUM, comme dans le Midi, a abouti à *-ọjol* (noté parfois *-ọghól*). Mais ici l'*o* se diphtongue toujours vers le XIV^e-XV^e siècle en *-ue*, aboutissant à *œ* (intermédiaire *ẅĕ* → *ẅœ*), l'accent tonique se maintient et la finale atone *-ól* s'assourdit en *-ė*, après chute de *l*. C'est seulement plus au Sud (Cantal, Lozère) qu'on trouve le déplacement d'accent (avec conservation du timbre *ó* → *u*) que nous avons observé pour *grifu*, *pibu*. — Les exemples sont nombreux. Puy-de-Dôme : *Boisseuge*, (c^ne de Mazoires (BUXOIALUM) ; *Coteuge*, Saint-Diéry (COSTOIALUM probable : *Coytoghol*, 1327) ; *Lenteuge*, Saint-Nectaire ; *Mareuge* (c^nes de la Chapelle-Marcousse et du Vernet-Sainte-Marguerite) ; *Mareugheol*, commune (MAROIALUM comme les deux précédents ; *Mareughol*, 1460) a gardé une orthographe médiévale, qui a réagi sur la prononciation française, mais en patois on dit *mårœdzė* et, dans le pays, on a prononcé *Mareuge* en français jusque vers la fin du XIX^e siècle ; *Tremeuge*, Anzat-le-Luguet (TREMOIALUM, de *tremulus*, tremble) ; *Verneuge* (Aydat) et *Verneugheol* (même remarque que pour *Mareugheol* ; VERNOIALUM.) — Haute-Loire : *Courteuges*, Saint-Just-près-Brioude (*Cortojol*, 1241) ; *Couteuges*, Paulhaguet (CULTOIALUM, de CULTUS, cultivé : *Cultoiole*, IX^e s., *Cart. de Brioude*), etc. — Cantal : *Courteuges* (Leyvaux : confins du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire).

Aucune trace dans la région de l'ancienne forme *jọve(n)* [1] (JŬVĔNIS). Le Sud a *dzwẹinė* (vallée de l'Ance, etc.), *dzẅịnė* (Vinzelles...), qui se rattache, comme le forézien (*joyne*, *joueyne*, XVII^e s., *Ballet forézien*, éd. Veÿ), à la variante *joine* propre à l'est de la langue d'oc.

1. Elle commence (en allant vers le Sud) dans le Centre et le Sud du Cantal, la Lozère, etc.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

A partir des Martres-de-Veyre apparaît la variante *dzǫ́unė* (id. 703, 804) qui postule, comme en français, la chute ancienne de la voyelle pénultième, mais, en outre, la vocalisation de la spirante labiale en *u*.

Pour ASĬNUS, (carte p. 22), la limite entre le type occitan *ąse(n)* et le type français *a(s)ne* traverse la basse Auvergne d'Est en Ouest. La limite passe entre Saillant (*ęnė*) et Églisolles au Nord (*ąnė*), Viverols et Sauvessanges au Sud (*ązė*, abbé Chataing), elle laisse Ambert au Nord (*anė*, Michalias), passe entre Echandely, Condat, Auzelles (type *asne* → *ąènė*...), Église-Neuve-des-Liards (*ąnė*), Sugères (*ęnė*) d'une part et Sauxillanges de l'autre (*ązė*), elle franchit l'Allier au Sud de la Sauvetat (*ąnė*), contourne au Nord le massif des monts Dore jusqu'à Gelles [1] (*ązė* à Saint-Victor, le Mont-Dore, etc.) et passe au Sud de Lastic (*ānė*) et du point 706 de l'ALF (le reste de la Corrèze a *aze*). — La charte de Montferrand (1248) a déjà *ane* sans *s* (on sait qu'*s* était tombé devant sonore dès la fin du XI[e] siècle en français) ; l'*asne* de la Charte de Besse (Besse est aujourd'hui dans la zone *aze*) doit être dû à un scribe clermontois [2], à moins qu'on admette avec Ronjat (*Gramm. ist.*, I, p. 245) une extension postérieure du type *ase* vers le Nord (ce qui me paraît moins probable).

ǫmė (homme ; *(h)ome* dans tous les textes médiévaux de la région) doit s'expliquer par *ome(n)* et non *omne*, comme le pense Ronjat (*op. cit.*, p. 246), ce qui confirme l'opposition, dans la charte de Montferrand et les textes de même époque, entre *home* et *femna*.

Le nom du chêne (type régional actuel **chaine* : d'où *tsąinė*, à l'Ouest, Lastic, etc., comme à l'Est, Ambert, Églisolles, etc. ; *tsęine*, les Martres-de-Veyre, *tsęnė*, Vinzelles et environs) peut-il représenter une forme contractée *CAS(SA)NU → **chasne* → **chaine* ? Je l'ai cru quand j'élaborais le *Glossaire étymologique du patois de Vinzelles*, mais j'estime aujourd'hui que la forme a dû être influencée par le français, car en cas contraire il devrait y avoir parallélisme de répartition entre **chasse* (inexistant en basse Auvergne) — **chasne* et *ase* — *asne* ; d'autre part, **chasne* devrait aboutir à **tsąnė*, là où *asne* donne *ąnė* (or *tsąnė* n'existe nulle part). — La présence uniforme

1. On a *aze* chez Roy, de Gelles (vers 1840).
2. Ou à l'influence du texte de la charte de Montferrand, dont la charte de Besse (1270) est une filiale.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

(comme toponyme) du dérivé CASSANIA → *tsasạ̀ŋyå* prouve que la variante *CAXINUS n'a pas été connue dans la région.

D'une façon générale, on peut dire que la basse Auvergne a syncopé de préférence, sauf quand la syncope aurait amené un groupe de consonnes difficile à prononcer, mais qu'on syncope moins dans le Sud. Parallèlement à l'opposition géographique *asne-ase(n)* on peut joindre le traitement du suffixe toponymique gaulois -ATE [1] : région nord TELẸMATE → *Tallende*, COMBORỌNATE → *Combronde*, *NIRỌMATE (*Nigro-* est une mauvaise latinisation) → *Néronde*. Au Sud, NỌNATE → patois **nụnede* (auj. *lènẹdè*), *ORSONATE → patois *rsunẹdè* (fr. *Nonette, Orsonette*) ; syncope : BRỊVATE, *Brioude*, *COSATE *Cosde, Coudes*.

*
* *

2. DÉPLACEMENTS D'ACCENT TONIQUE DANS LES PAROXYTONS.

En dehors de l'avancement de l'accent que nous venons de signaler dans les anciens proparoxytons latins, les parlers de la basse Auvergne ont déplacé l'accent dans deux cas.

A. L'accent portait sur une voyelle en hiatus.

Dans ce cas, l'accent a glissé sur la voyelle suivante. Ce phénomène, qui a affecté l'ensemble de la langue d'oc comme le précédent, doit être contemporain de ce dernier. Le Fragment comique de 1477 écrit toujours *voulia* (« voulait ») ; cf. *Italhe*, Italie (avec *l* mouillé), mais les Stances (copiées en 1507) ont *metya* « mettait » et Pezant (1580) offre une évolution avancée, où *y* a déjà été absorbé par la sifflante (*zy* → *j* : *beguegeo* = **beguesia*, forme analogique d'imparfait d'après le parfait).

Le cas des triphtongues est trop connu pour qu'il y ait lieu d'insister. Tel celui de *cèl* → **cẹau* → **ceạu* → *syau* (d'où *ɛò*, Vinzelles, etc.), *pél* → **pẹau* → **peạu* → *pyau*, etc. Murat-le-Quaire a gardé l'accentuation *tsåstẹ́a* dans cette série : archaïsme exceptionnel.

o → *u* et *u* devant *a* reportent l'accent sur cette dernière voyelle, à une date postérieure à l'assourdissement de celle-ci (qui est antérieure au XVI[e] siècle : Pezant, 1580, écrit (*a*)*mario*, etc.) ; *cóa*, repré-

1. Pour plus de détails, voir ma *Toponymie française*, p. 185 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

sentant CAUDA ou CŬBAT, aboutit partout à *kwå* ou *kwò*, suivant la phonétique du parler ; *sua* (SŪDAT, là où D ne devient pas *z*), à *sẅå* → *ɛwò* (Aydat, Mirefleurs, etc.). Cependant, d'après l'analogie du masculin, les féminins *nṵo*, *krṵo* (NŪDA, CRŪDA, là où le D est tombé) conservent généralement l'accent : *pẹ́rò krṵò*, *tsɑ̃ᵐbò nṵò* (poire crue, jambe nue) à Murat-le-Quaire, etc.

Après l'assourdissement de *a* final (en *o*, *å* ou *aᵉ*), l'accent a glissé sur cet *a*, dans l'ensemble de la langue d'oc, aux conditionnels (*-ria* → *-ryå*, *-ryọ̀*) et aux imparfaits en *-ia*. L'accent s'est conservé jusqu'à nos jours dans les conditionnels, qui ont généralement perdu l'*r* [1] (*åmårya* → *åmåyå*, *respondrya* → *respondyå*) à une époque postérieure. Au début du XIXᵉ s., Faucon (de Riom) écrit *fayot* (*faria*). — Pour les substantifs en *-aria*, l'accent est généralement reporté aussi sur la finale (type *-åyå* à Vinzelles, à l'Ouest, Est et Sud) ; mais les Martres reculent l'accent et disent *ɛeplọ̀ryo*, (folie ; de *simple*), *gòlọ̀ryò*, galerie, *mukọ̀ryò*, moquerie, fait peut-être corrélatif à la conservation de l'*r*.

De leur côté, les imparfaits en *-ia* → *-yå* ont éprouvé tardivement un recul d'accent sur la syllabe précédente : *sabiå* → *såbyå* → *såbyå* ; toutes les personnes ont été entraînées, même la 2ᵉ du singulier et les 1ʳᵉ et 2ᵉ du pluriel quand elles portent l'accent de groupe : *vu såbyā ?* (vous saviez), *vu såbyẽ* (nous le savions ; ex. de Vinzelles). Comme dans tous les paroxytons à finale longue (cas que nous verrons plus loin), l'accent disparaît quand le verbe est étroitement lié à un mot qui porte l'accent de groupe : *vu såbyẽ pā* (nous ne le savions pas).

La lisière du Bourbonnais, qui se comporte comme le reste de la basse Auvergne pour les conditionnels, a conservé l'accent primitif des imparfaits en *-ia* (sans doute par analogie avec les imparfaits en *-ava* de la 1ʳᵉ conjugaison). Ainsi Saint-Bonnet-de-Rochefort dit *savie* (savait) à côté de *siyå* (serait)). — En revanche, à l'Ouest jusqu'à Lastic on a encore les conditionnels accentués sur la finale et les imparfaits en *-yå* sur la pénultième (Meinecke, *op. cit.*, p. 147 sqq.).

B. L'accent porte sur une voyelle grêle.

Lorsque l'accent porte sur une voyelle finale qui n'offre pas assez

1. Pour la chute de *r*, ci-après, p. 173.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

de consistance, il tend à *reculer* sur la protonique. C'est un fait en cours d'évolution [1].

α) *La voyelle tonique, non finale, disparaît.*

C'est le cas le plus limité géographiquement. Il offre le maximum d'intensité dans la région de Vinzelles, mais on le retrouve dans quelques mots jusqu'aux confins du Forez. Le recul affecte l'*è* tonique, l'*i* tonique, plus rarement l'*u* ; il ne se produit qu'après un *r* (susceptible de s'articuler facilement avec la consonne devant laquelle il se trouvera en contact). On peut se demander si l'accent ne s'est pas d'abord reporté sur la finale comme en franco-provençal (où les cas analogues sont bien plus nombreux) et comme en basse Auvergne dans le cas précité des imparfaits en *-ịa :* on est tenté de l'admettre par analogie, mais je n'ai relevé nulle part d'accentuation sur la finale et n'ai trouvé aucune phase intermédiaire entre les patois qui ont conservé *farịnå* et ceux qui prononcent *fạrnå*.

Même à Vinzelles, les exemples sont peu nombreux.

è : kurẹ̀dzå (courroie) est devenu *kụrdzå*. A l'Est, Églisolles a *kurịyå* (GI + voyelle a abouti à *y*).

i : fårnå (FARINA) ; *Dzårdzå* (*lå*), la Jarrige, nom d'une ferme. — La forme *fạrnå* va à l'Est jusqu'à Églisolles, aire qui doit se prolonger dans le Forez.

u : vårdjè (VERRUCA ; *dj* est dû à un changement de finale : *-a* remplacé par *-i*). A Églisolles, *varụdzå*.

Bien entendu, le recul d'accent est postérieur à l'assourdissement de l'*a* protonique là où celui-ci s'est produit.

β) *La voyelle tonique finale perd l'accent.*

L'accent recule sur la voyelle précédente.

Le maximum d'extension géographique et linguistique s'observe pour *è*, issu (on le verra plus loin) d'un ancien *é* tonique (aucun recul, cela va sans dire, là où l'*é* est resté, dans le sud du Brivadois : *arẹ́*, bélier, à Saint-Ilpize, etc.). Les anciens infinitifs en *-ér* (du latin -ĒRE) ont tous éprouvé le recul d'accent là où ils n'ont pas été

1. Un phènomène analogue se produit, on le sait, en franco-provençal, mais dans des conditions différentes. Voir notamment le travail remarquable de M. Duraffour, publié ici même (*R. de Ling. romane*, VIII, 1 sqq.).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

transformés par l'analogie [1]. Ce n'est que dans le Bourbonnais et au sud de la Combraille qu'on trouve les formes accentuées (ALF : 801 *savẹ́;* les formes *savér*, 803, *savar*, 802, sont influencées par le français). — Pour MULGĒRE, par exemple, je note *mœ̀zẹ* d'Églisolles à Vinzelles, *mœ̀zẹ* dans la région des monts Dore (Latour, etc.) ; Meinecke a noté *mœ̀nz(ẹ)* à Lastic.

Parmi les mots isolés, j'ai fait un relevé assez complet pour *arét*, bélier. L'accent se maintient, très net, à la finale sur le pourtour : au S. et S.-O., surtout là où *é* est resté *ẹ* ou *ẹ́* (Saint-Ilpize, Léotoing...) et même avec *ẹ* (*årẹ*, Vieille-Brioude, Auzon) ainsi que dans la région d'Ambert (*arẹ*, Michalias). Le recul s'observe dans la région issoirienne, à partir de Saint-Jean-Saint-Gervais (limitrophe d'Auzon au Nord), Vinzelles, Lamontgie et environs jusqu'à Coudes inclus. Dans le Centre, le phénomène est sporadique : on observe le recul à Mirefleurs, Billom et environs jusqu'à Moissat, tandis que les Martres-de-Veyre, Vic-le-Comte, Busséol ont gardé la prononciation *arẹ*. A partir de la latitude de Clermont environ (Malintrat, etc.), l'accent paraît s'être maintenu. Mais le recul d'accent se retrouve dans la région montagneuse de l'Ouest, depuis Aydat (*årẹ*) jusqu'à Lastic où Meinecke n'a même plus entendu l'*ẹ* final (il note : *l ar*).

La répartition est à peu près la même quand l'*ẹ* provient de la finale *-élh*. Au *sulẹ* des Martres-de-Veyre et d'Ambert s'oppose le *sulẹ* ou *su*^{u}*lẹ* de Tomvic et du Livradois, de la région de Vinzelles et d'Issoire jusqu'à la Sauvetat, de la région des Monts-Dore (avec la variante *suvẹ*, Singles, *suvẹ*, Saint-Nectaire), *sul(ẹ)* à La Bourboule, Lastic, etc. — Aucune démarcation entre patois archaïsants ou non.

Les composés peuvent être affectés par un recul d'accent, du jour où leurs éléments ne sont plus nettement perçus. Ainsi, pour « quelque chose », le type *quauqua re*, qui ne subsiste que dans l'Ouest du Puy-de-Dôme [2] en liaison avec la Marche et le Limousin. Le mot porte originairement un double accent, *kauka rẹ*, qui est

1. Cas fréquent, voir ma *Morphologie du patois de Vinzelles*, p. 171 sqq. (*saber* est devenu *soubre*, *vezer veire*, etc.). *Aver*, qui a perdu son *a* initial, a évolué différemment (ci-après, p. 111). Voir mon article des *Mélanges Haust* (Liége, 1939, pp. 83 sqq.), *Un cas de désarroi morphologique : l'infinitif* avér *dans le Massif Central*.

2. Voir mes *Essais de géographie linguistique*, t. III, 1938, p. 152 et la carte.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

conservé dans un grand nombre de patois (ALF 800, 804, 703 ; relevés personnels : Sayat, Marsat et la région de Riom jusqu'à Malintrat, la Roche-Blanche, Romagnat et région à l'Ouest, Besse et environs jusqu'à Saint-Victor-la-Rivière ; plus à l'Ouest, Bourg-Lastic [en 1899], Merlines et la lisière de la Corrèze). Ce recul s'observe dans la région des monts Dore (*kòukọ̀rė*, Mont-Dore, La Bourboule, Rochefort ; *kaukå̀rė*, Saint-Sauves), et plus à l'Ouest avec effacement de la finale (*kokå̀r*, Avèze, 1899, Lastic [Meinecke], 1933), plus au Nord, à Giat (*kókå̀rė*, 1937), Condat-en-Combraille (*kókar*, 1937), jusqu'en Combraille (*kokå̀r*, 801, ALF).

Lorsque la voyelle tonique est un *i* final, les phénomènes sont plus complexes et surtout plus flottants à l'intérieur d'un patois donné. Le recul s'observe au maximum quand l'*i* a été changé en *ė* au cours de la palatalisation d'une chuintante précédente [1] : ainsi là où *cosi* (cousin) aboutit à *-jė*, le mot se comporte à peu près comme *arét* → *arė*, *solelh* → *sulé* : le *tyujẹ* des Martres-de-Veyre au Nord et le *kujẹ* d'Arvant au Sud s'opposent au *kẹjė* de Monton, au *kuje* de Murat-le-Quaire (région des monts Dore), au *tyujė* de la région de Vinzelles ; mais Saint-Nectaire, par exemple, a *kujẹ* en face de *sụ"vė*, soleil. D'autre part, quelques patois qui gardent l'*i* reculent l'accent, comme Champeix (*kụji*, 1898). — Phénomène analogue pour *fourmi*, là où le mot latin est conservé [2]. Cette forme a subi parfois l'influence du français (*furmị*, Rochefort, Chanat ; *furmịyò*, La Bourboule). Le type indigène, qui paraît avoir été influencé par « frémis » [3], offre *ė* → *å* protonique. L'accent se maintient rarement (*fårmi*, Besse ; *fèrmị*, Saulzet, le Vernet-Sainte-Marguerite) ; là où il s'est déplacé, la finale *i* se maintient rarement (*få̀rmi*, Aydat), elle s'assourdit presque toujours en *ė* : *fœ̀rmė* (Mont-Dore), *fụrmė* (Avèze, Châteaugay, Sayat), *fịrmė* (Tauves, Latour, Picherande), *fẹ̀rmė* (Singles) ; ce changement de *i* en *ė* n'est peut-être pas phonétique, car l'analogie s'est exercée dans des patois voisins pour substituer *å* → *o* à *i* : *fụrmò* (Bagnols), *fẹ̀rmò* (Romagnat).

Les observations précédentes s'appliquent essentiellement aux mots prononcés isolément, ou nettement accentués dans les phrases.

1. Ci-après p. 68.

2. Il y a dans la Limagne un substitut germanique, voir mes *Essais de géographie linguistique*, t. I, p. 80 sqq.

3. *Op. cit.*, pp. 88-89.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Quand le mot est en liaison étroite avec le mot suivant, la place de l'accent est plus incertaine.

L'accent de phrase joue un rôle prépondérant pour un grand nombre de mots. Vinzelles dit : *kw ì lè mâṭyi* (c'est le matin), *tuⁿtå lù mâṭyi* (tous les matins), maïs *dé mâṭyi* (ce matin). L'accent de *tyujè* précité est également flottant et n'est pas précis en cours de phrase. Le recul est net pour *tẹṇyi*, *vẹṇyi*, *puḷyi*, *tsåṃyi* (tenir, venir, poulain, chemin) en position forte, plus indécis en cours de phrase. — Pas de recul au Sud-Est : *kuji*, *muḷi*... à Saillant.

La finale *u* éprouve le recul dans la région issoirienne et le massif des monts Dore. L'ébranlement commence à Vinzelles (et environs), où on dit *mwizu*, où on hésite pour *tsaᵉrbu* et où on a gardé l'accent de *mûtu* ; chaque mot demanderait un examen spécial, avec liste d'exemples. Le phénomène s'accentue vers l'Ouest : déjà Chargnat a renforcé en *èi* l'*ï* devenu tonique (*mwẹ̈izu*). Pour « mouton » j'ai noté *mọ́utu* à Chalus, *mọ́utu* à Aydat, Saint-Sauves, *mẹ́utu* au Mont-Dore, mais l'accent est conservé à Besse, Lastic (Meinecke), Montaigut-le-Blanc, les Martres-de-Veyre, Busséol, Cunlhat, etc. ; *krọ́utu* (croûton) à Saint-Sauves, *sẽ yịtu* (Saint-Victor) à Saint-Victor-la-Rivière. A noter que le recul ne se produit pas quand la protonique est un *è*. Comme dans la série précédente, l'accent est hésitant lorsque le mot se trouve à l'intérieur d'une phrase.

La finale *a* tend à perdre son intensité quand elle évolue vers *o*. Pour l'*a* qui précédait un *n* caduc, le recul se produit dans des mots savants : *crestiá* est devenu *krịṭyå* (crétin) à Vinzelles et aux environs ; (saint) *Juliá* → *Julhá* (Julien), conservé dans les noms de lieux (le prénom est repris au français), est *sẽ dzụḷyò* à Aydat, *sẽ dzụryò* aux Martres-de-Veyre ; *Anhá* (*Anianum*), *sẽt ạuyå* (hameau d'Issoire). Je n'ai pas relevé de recul pour *germá* → *dzårmọ́*. — A la Sauvetat, où tout *a* tonique libre final devient *ò*, on note un recul d'accent pour l'ancienne finale *-at* : cf. le couple *fẹḷyò-fẹḷyạ̈dò* (gendre, bru). Le village voisin d'Authezat, qui connaît le même phénomène vocalique, conservait l'accent (à la même époque, 1899) : *fẹyọ̀-feyạ̀dò*.

C. Recul analogique dans les formes verbales.

Par analogie morphologique, les 1re et 2e personnes du pluriel

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

ont éprouvé dans toute la région un recul d'accent aux temps où les autres personnes sont accentuées sur la protonique (c.-à-d. à tous les temps, en principe, à l'exception du futur et du conditionnel) [1]. Ce phénomène déborde la basse Auvergne sur tout son pourtour, sauf au Nord ; Meinecke l'a noté à l'Ouest à Lastic comme Michalias à l'Est à Ambert.

Il est remarquable qu'en cours de phrase, comme pour les noms de la section suivante, la pénultième cesse généralement d'être accentuée, et la forme verbale retrouve son accent de finale ou perd l'accent au profit de l'accent de groupe. Comparer, à Vinzelles, *ó sạ̊bé ?* « savez-vous ? », *vu sạbé*, « vous le savez », et *sạ̊bẹ̊ bẹ* « vous savez bien », *vu sạ̊byà pạ*, « vous ne saviez pas ». Dans ce cas il n'y a pas seulement l'action d'une finale longue qui attire à elle l'accent dans le cours des phrases, car on observe une différence sensible entre la 1re et la 3e personnes du pluriel, également terminées par une nasale : comparer *vu fạzõ pạ*, « ils ne le font pas », avec double accent très net, et *vu fạ̊zẽ pạ* « nous ne le faisons pas », avec un seul accent sensible. Ici la différence du vocalisme de la pénultième (*ạ*, qui n'est jamais atone, et *ạ̊* qui est rarement tonique) peut aider à la désaccentuation ; mais il n'en est pas de même pour *ḍyizõ* et *ḍyizẽ* qui se comportent comme le couple précédent lorsqu'ils sont emboîtés dans une phrase. Preuve que le souvenir de l'accentuation primitive des 1re et 2e personnes du pluriel n'est pas encore effacé dans le subconscient linguistique [2].

D. Trouble provoqué par la posttonique longue.

Ce fait a été signalé depuis longtemps en Limousin par Chabaneau et il se présente aussi en franco-provençal [3].

La finale ⁻ *es*, que la phonétique amène à *-é* ou *-ì* (là où l'analogie ne la remplace pas par *-è* d'après le singulier), ne produit en général aucun trouble sur l'accent des paroxytons. Je n'ai observé de déplacement d'accent bien net qu'au Mont-Dore : *ẽ pẽ̯ẹ̊ nègrè* (un cheveu

1. Voir pour plus de détails ma *Morphologie du patois de Vinzelles*, pp. 113 sqq.

2. L'ancien accent se retrouve sans difficulté quand on chante de vieilles bourrées : *ɛè sạ̊byạ̀, mạ̊ mèz̤è, dạ̊ kè m ị̀ ribạ̀*, « si vous saviez, ma mère, ce qui m'est arrivé ».

3. Voir Duraffour, *op. cit.*, avec les références.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

noir), *lù péǫ̈ nègrẹ* (les cheveux noirs). Aucune trace à Lastic, où Meinecke donne de nombreux exemples.

L'action de la finale *-as* est beaucoup plus importante. Il faut d'abord éliminer le cas où l'analogie (d'après le singulier) l'a remplacée par *-a* → *-å*[1] (région de Murols-Besse, le Lembron et le Brivadois : phénomène commun à une grande partie des dialectes provençaux actuels). Là où la finale aboutit à *-é*[2], aucune action ne se produit en général : je n'ai relevé de glissement sur la finale que dans un nom de famille aux Martres-de-Veyre : *Våjèlyẹ*, Vaseilles (ce mot représente un nom de lieu de la Haute-Loire ; il s'agit donc d'anciens émigrés).

Dans la région où *-as* aboutit à *-å*, la longueur de la posttonique produit un trouble très net : l'intensité de la pénultième ne peut être conservée dans sa plénitude que lorsque le mot est isolé ou fortement accentué en finale de phrase. En cours de phrase il y a déperdition d'intensité pour la protonique, mais l'analogie du singulier (pour les noms) empêche que l'accent se porte nettement sur la finale. Cf. à Vinzelles : *nạ̀ gårdạ̀ là vạtsà*, « vous allez garder les vaches », et *là våtsà nìẓ̈à* « les vaches noires », exemple où les deux syllabes de *våtsà* sont à peu près également accentuées. Dans les verbes, pour les 2e personnes du singulier en *-ā*, on observe parfois un déplacement d'accent, p. ex. *såbyạ̀ bẹ̀*, pour « tu ne savais pas » comme pour « vous ne saviez pas ».

Le déplacement est plus net dans les noms propres (en particulier les noms de lieux), où l'analogie ne joue pas : *pạ̀tsà*, Pâques, tendait, voilà quarante ans, à devenir *pàtsạ̀* à Vinzelles, prononciation qui l'a emporté. Quelle est la raison, à Vinzelles, de la répartition des noms de lieux en deux groupes, ceux qui ont conservé l'*à* posttonique (*dzånẽtyịnà*, Genestine, *fudzìẓ̈à*, Faugères, *kuvạ̃dzà*, Collanges, *pwilìẓ̈à*, Peslières, *sudzìẓ̈à*, Sugères, *sùsŭlẹ̃dzà*, Sauxillanges, *ŭlìẓ̈à*, Ollières) et ceux qui ont déplacé l'accent : *fòtåŋyilyạ̀*, Fontenilles. *pårdyinạ̀* Pardines, *ryultà*, Riolette(s), *sèlạ̀*, Célamine (= *Cellas*), *trivyilyạ̀*, Tréville(s), *tsàsåŋyulạ̀*, Chassignoles, *tsŭvayạ̀*, Chovaye(s), *vårnạ̀*, Varennes) ? Aucune distinction régionale (des villages voisins ont subi un traitement différent), aucune discrimination d'après l'importance des localités. Il semble qu'il y ait des raisons

1. J'avais hésité dans ma *Morphologie* (p. 26) pour l'explication de ce phénomène, qui est sûrement analogique.

2. Ci-après, p. 104.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

phonétiques, l'accent s'est déplacé lorsqu'il portait sur un *ẹ* muet (qui a pu disparaître par la suite), un *i* (autre voyelle grêle) ou un $a^{ẹ}$; mais l'explication ne vaut ni pour Chassignoles (*Chassanhòlas*), ni pour *Cellas* qui avait un *ẹ* larc.

*
* *

3. Les tendances générales, leur explication.

Voilà les faits. Malgré leur complexité, on peut néanmoins dégager les tendances générales qui se sont manifestées à des époques successives.

L'élimination des proparoxytons par l'avancement de l'accent sur la pénultième, fait ancien, est trop connue pour qu'il soit utile d'y revenir.

Le glissement d'accent sur la voyelle suivante, qui a affecté les voyelles en hiatus à diverses époques, est un fait de phonétique générale qui répond à une nécessité.

Les deux faits caractéristiques de notre région (plus ou moins communs avec le franco-provençal, le second avec le limousin) sont le recul d'accent, quand la tonique est une voyelle grêle, et la tendance de la finale longue posttonique à attirer l'accent. Bien qu'ils aient pour résultat de déplacer l'accent tonique en sens inverse, ils sont contemporains (on a vu qu'ils sont en cours d'évolution dans divers patois) et ils remontent aux mêmes causes.

Voici l'explication que je crois suggérée par l'étude des faits (aussi bien pour le nord de la langue d'oc que pour le français). L'auvergnat est un dialecte d'oc, qui, situé en bastion avancé (face au français au nord, au franco-provençal à l'est), a participé dans une certaine mesure, à l'époque moderne, aux évolutions phonétiques du français. Il a gardé longtemps au point de vue de l'accentuation, et il garde encore en principe la phonologie provençale, mais celle-ci est plus ou moins altérée suivant les régions.

La caractéristique essentielle de cette phonologie, c'est la prédominance d'un type paroxyton, avec un accent d'intensité très net, lié originairement à un accent de hauteur (ou d'acuité). Comme je l'ai déjà indiqué pour le français [1], pour qu'une syllabe tonique conserve la plénitude de son intensité (et subsidiairement de sa hau-

1. *Histoire de la langne française*, p. 148.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

teur), il faut d'abord qu'elle soit soutenue par une atone finale, qui sert à la contrebuter et sur laquelle la voix s'atténue et descend avant de s'arrêter, au lieu de tomber brusquement ; toute syllabe tonique finale tend à éprouver une déperdition d'intensité et de hauteur [1] (et aussi de durée), plus encore si la voyelle est finale et n'est soutenue par aucune consonne terminale. Pour avoir perdu toute atone après l'accent, le français moderne a vu s'affaiblir l'intensité de ses toniques. L'auvergnat n'en est pas là, puisqu'il conserve très généralement [2] *å*, même *è*, parfois *i*. Mais s'il est mieux partagé que le français à cet égard, il offre, en propre, une autre cause de faiblesse. La seconde condition pour que l'accent garde son intensité, c'est qu'il porte sur une voyelle d'une sonorité, d'une amplitude suffisante. Condition qui est remplie en français, mais qui ne l'est plus en auvergnat, du jour où l'*é* fermé tonique s'est assourdi en *è*. On conçoit qu'un *è* soit mal constitué pour porter l'accent [3]. Mais pourquoi *i* offre-t-il une infériorité qu'il n'accuse ni en français, ni dans les langues méridionales ? Parce que l'*i* auvergnat est beaucoup plus fermé que l'*i* français ou italien (à preuve qu'il palatalise toute consonne prévocalique) ; même remarque pour l'*u*. N'oublions pas que l'*i* précédé d'un élément *y* tend vers *è* dans toute la région.

Le trouble apporté par la voyelle longue posttonique a également des causes phonétiques facilement explicables. Si la tonique est aidée par une finale d'appui, qui s'abrège et s'affaiblit dans la mesure où la tonique s'intensifie, en revanche une atone longue la gêne, car la voix, au lieu de s'atténuer avant la chute, est contrainte à une pause, à un allongement, qui ne peut se produire qu'aux dépens de la voyelle accentuée. — D'autre part le développement du monosyllabisme a contribué — moins qu'en français où les monosyllabes sont plus nombreux — à la formation du groupe de phrase, en favorisant la création de l'accent de groupe. Évolution à ses débuts, car l'accent de mot prédomine toujours (cf. *dè brạvì*

1. Il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'en grec ancien les mots oxytons devenaient barytons en cours de phrase (la tonique finale éprouvant une déperdition de hauteur).

2. Quelques patois seulement (Murols...) laissent tomber la finale (ci-après, p. 66).

3. Ce n'est pas l'affaiblissement de l'intensité qui a provoqué l'assourdissement d'*é* en *è*, car nombre de patois gardent longtemps encore un *è* fortement accentué.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

tsą̃mbrå, en patois de Besse, et en français *d-bèl-ɛą̃br*, de belles chambres), mais évolution non négligeable, car elle contribue, on l'a vu, à désarticuler la structure d'intensité de certains mots.

Les explications qui précèdent concordent partiellement avec celles qu'a données, dans l'ouvrage précité, M. Duraffour pour le franco-provençal. On ne s'étonnera pas que les causes — comme les faits — ne soient pas exactement les mêmes dans chaque groupe (je viens de le rappeler pour le français). Mais je crois qu'on peut harmoniser ma théorie et la sienne en vue d'une synthèse plus générale. — Reste la grosse question du développement de l'accent d'intensité et du rythme binaire en latin vulgaire. Je la laisse de côté, car elle sort de mon cadre. M. Duraffour (*loc. cit.*, p. 17) postule fort ingénieusement une influence germanique. Sans écarter à priori le facteur germanique, je me demande si le facteur gaulois n'a pas été prépondérant, car la diphtongaison maxima (portant sur *ē*, *ō* et *a*) correspond géographiquement aux régions de Gaule les plus celtisées, et linguistiquement à des évolutions du celtique insulaire [1]; d'autre part, la chute des atones avait commencé en gaulois dès l'époque de César (*Ar(e)verni*, *Aut(u)ricum*, *Lug(u)dunum*, etc.).

II. — MUTATIONS VOCALIQUES

(Changements indépendants).

Nous prenons pour point de départ le système vocalique de la langue médiévale, qui offrait une phonologie très nette et bien étudiée dans les « prosodies » de l'époque (*Donat proensal*, *Leys d'amor*). Deux voyelles, *è* et *ò larcs* (c. à. d. ouverts) ne pouvaient être que toniques ; *i* et *o estreit* sont rares (surtout en Auvergne) après l'accent. Nous avions donc (diphtongues à part) cinq protoniques, *a*, *é*, *i*, *ó*, *u*, huit toniques (les mêmes, plus *è*, *ò*), et deux postoniques normales, *a*, *é*. L'*ó* fermé a passé anciennement à *u*. Les atones se sont assourdies, phénomène qui a eu beaucoup plus d'extension en Auvergne que dans le Midi (où il affecte essentiellement *a* posttonique devenu généralement *o*, mais *è* en béarnais, et sporadique-

1. Voir A. Dauzat, *Histoire de la langue française*, p. 57 ; *Tableau...*, p. 23.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

ment; Ronjat, *op. cit.*, I, p. 206 sqq.). En Basse Auvergne l'assourdissement de *é* en *è* s'est étendu aux toniques ; *è, ò* sont susceptibles de se fermer, tandis que *u* tend plus ou moins vers *u* ; *a* tonique offre des évolutions spéciales.

J'élimine d'abord les voyelles antérieures (*i, u*) qui sont rebelles aux changements indépendants ; je traite ensuite des voyelles qui n'existaient qu'à la tonique (*è, ò*), et je laisse pour la fin *a* et *é*, qu'il importe d'étudier conjointement à cause du parallélisme présenté par le traitement des atones.

I

Aucune évolution à signaler pour *i* tonique et protonique, sinon que cet *i* est très fermé.

L'*i* posttonique n'existait au moyen âge que dans des mots savants comme *contrari, cementęri, ǫli,* et des noms de saints (fixés souvent en toponymie), *Bląsi, Maurizi,* etc. La langue a eu tendance à éliminer cette posttonique, étrangère à sa phonologie normale. La phonétique (par la palatalisation : *yi* → *yè*) a transformé un certain nombre de ces *i* : *ǫli* est devenu *ǫlyè* dans toute la région ; ajouter les noms de lieux : *sẽt igǫ̃nyè* (*Igǫni*), Saint-Yvoine, *sẽ dzwã dègulạɛè* (*saint Joan degolaci* = DECOLLATIO), qui désigne aujourd'hui Saint-Jean-Saint-Gervais (la décollation du saint s'est appliquée d'abord à la fête, puis à la localité où elle se célébrait), *sẽ dzårvạjè* (*Gervasi*), Saint-Gervazy ; *sẽ graᵉpạjè* (*Caprąsi*), saint Caprais, patron de l'église de Bansat. Parfois l'accent s'est déplacé : *Saint-Maurizi* (Saint-Maurice, au nord de Vic-le-Comte) est devenu (avec métathèse consonantique) *sẽ mùjèrị*. Il arrive que l'analogie remplace *i* par *e* → *è : sẽ blàzè* (saint Blaise), *sẽ råmyi̯ǯè* (à Vinzelles, etc.), saint Remy (surtout comme nom de localité : REMEDIUS, *Remezi* → *Remeri*) ; *rèlǫdzè* partout (HOROLOGIUM *relogi* ; l'ancienne langue a déjà aussi la variante *relotge*). — C'est le groupe le plus nombreux qui, bien entendu, a le mieux résisté : on a encore *kôtrąri, nutąri*... dans presque toute la région. Mais *cementeri* est devenu, par analogie, *cementere* dans la Limagne (*sèmètéǯè*, Vinzelles, etc.) ; l'Est a gardé l'*i* (Églisolles, etc.).

U

Comme l'*i*, l'*u* est très fermé et n'offre pas, en principe, de chan-

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

gement indépendant. Cependant on observe à la protonique libre deux tendances qui ne se sont pas généralisées.

A l'initiale *u* peut aboutir à *i* [1]. La forme *inhó* (oignon) que l'ancienne langue connaît à côté d'*unhó* (postulant ū, tandis que la variante *onhó* postule ŭ comme le français) s'explique par l'action palatalisante du groupe *nh* ; mais *aürós*, heureux (de *aürat*, par changement de suffixe), a abouti à *irous*, type régional à vaste extension (*iru*, à Vinzelles *iẓu*). — Quant à *Usson*, S.-E. d'Issoire (*Utione*, *Ucione*, à côté d'*Ycione*, *-nensis* dans le *Cartulaire de Sauxillanges*, IXe s. et suiv.), il semble, d'après la situation sur un piton et l'ancienneté de l'habitat, qu'il s'agit d'un type gallo-romain UXONE (gaulois *oukso* → *uxo* , élevé, fréquent en toponymie), qui donnait normalement *uissó* [2] ; les latinisations précitées s'expliqueraient par une influence du nom de personne ICCIUS, ICIUS, prototype d'ICIODURUM, *Issoire*, ICIOMAGUS (*Icidmagus*, par lapsus graphique, dans la *Table de Peutinger*), *Usson*-en-Forez, et d'autres toponymes de la région. La carte d'État-Major dénomme *Ysson* (francisation d'*isu*) la montagne appelée généralement « puy (ou montagne) de Solignat » (S.-O. d'Issoire) dans le pays.

D'autre part, l'*u* peut s'assourdir, en conservant son articulation labiale et en se dépalatalisant : il aboutit ainsi à *ė*. Pareille évolution est favorisée (ainsi que pour *u*) à la protonique par la présence d'un *o* (*u*) tonique qui paraît provoquer une dissimilation vocalique : je réunis plus loin les exemples de cet ordre [3]. Mais la tendance déborde le cas de dissimilation, spécialement pour *u* (qui peut être l'aboutissement de *ó* → *u* sous une influence palatale subséquente) : lat. MŬCIRE, anc. prov. *mozir*, devenu *muzi* → *muji*, aboutit à *mėji*, *mėjė* dans presque toute la Basse Auvergne (*muji* au S.-E., Églisolles, etc., et à l'Ouest) ; le phénomène s'étend plus loin pour « bruyère » (*brėdzẹira*, vallée de l'Ance, *brėdjẹ́ra* à Lastic) [4] ; il est au contraire sporadique pour *escudela* (*ikėdẹ́lò* à la Sauvetat), *cosí*

1. Dans ce cas, la palatalisation (articulation linguale) s'accentue, avec, pour conséquence, le retour des lèvres à une position non arrondie.

2. Pour le traitement de la diphtongue *ui*, ci-après, p. 100.

3. P. 79-80.

4. Le groupe *brė-* peut éprouver la métathèse (ci-après 3e partie *in fine*). Dans l'aire *bre-*, les noms de lieux sont dits encore *Brugère* en français (et inscrits *Bru-* sur le cadastre, la carte de l'État-Major, etc. : ferme de la *Brugère*, cne de Saint-Jean-en-Val, etc.). Le mot ne se présente guère dans les anciens textes.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

(cousin, terme de parenté) → *kuzi* (*kujė* en Brivadois, Arvant, etc.) → *kuzi* (forme régionale de la plus grande partie du Puy-de-Dôme) assourdi en *kèjė* à Monton.

E ouvert (*larc*).

L'ancien *è* larc (qui était toujours tonique) reste ouvert en toute position dans un groupe composé des Martres-de-Veyre et de localités voisines (Orcet, Mirefleurs, Saint-Georges, Busséol, Coudes). Citons les exemples des Martres : *pè* (pied), *tsětè* (château), *ìtyudẹ̀lò* (écuelle), etc. Cet *è* (avec lequel se confond quelquefois le phonème issu de *ai*) [1] est très ouvert : les habitants des environs se moquent volontiers de ce son, qui paraît être le symbole d'une prononciation grossière (et pourtant ce groupe de villages est en pleine Limagne, aux abords de l'Allier). A Saint-Georges et Mirefleurs l'*è* final est si ouvert qu'il tend vers *a* : *tsěle*^{a}, château.

Dans la majorité des parlers, l'*è* tend à se fermer dans certaines positions : il faudrait étudier chaque patois à fond pour établir les lois de la différenciation, qui varient d'une localité à l'autre. Dans certains parlers du Nord-Ouest et de l'Est l'*è* se ferme à la finale et reste généralement ouvert devant une consonne prononcée : ainsi *tyẹ̀lo* (tète) en face du suffixe *-é* (lat. *-ellus*) à Condat-en-Combraille et Pontaumur [2], suff. *-é*, fém. *-ẹ̀lo* à Saillant, etc. Mais il y a parfois des oppositions en sens inverse : cf. au prétérit *digè* en face du pl. *diçérã* à Saint-Bonnet-de-Rochefort (Allier); à Besse, *anyè* f. *anyẹ́lå*, en face d'*égå* (jument, lat. ĔQUA), et *pẹ̈så*, pièce, *sẽgrė*, suivre avec *e* moyen ; à Madriat, *flådzė*, *gåvè* (fléau, fagot = *gavel*) et f. *ånyẹ́lå*, etc. Dans les patois (du Sud) où *s* se maintient devant consonne sourde, cet *s* peut conserver l'aperture de l'*è* : Moriat dit ainsi *tèstå*, *bèstyå*... en face de *pé*, pied, suff. *-é*, fém. *-ẹ́lå*, etc. Il m'a semblé (comme pour *o*) que les femmes avaient tendance à fermer un peu plus que les hommes.

Un groupe important de patois, qui n'est pas homogène, mais qui occupe surtout le Sud de la basse Auvergne et une partie de l'Ouest, ferme l'*é* dans toutes les positions. Ainsi à Vinzelles (et dans une périphérie assez vaste) : *pé*, *tẹ́tå*, suff. *-é*, f. *-ẹ́lå*, etc. ;

1. Ainsi que (plus souvent) de *a* + *s* ou *r* amuï.
2. Ou l'*é* final est un peu moins fermé qu'à Condat.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Sainte-Florine (Haute-Loire), *bẹ̀styå*, etc. ; à l'Ouest, Murat-le-Quaire, *bẹ̀styò*, *ẹ̀gò* (jument...) ; Singles, *bẹ̀styå*, *fẹ̀stå*, *fènẹ̀strå*... ; au N.-O., à Giat, *tɛåpé*, *tɛåté*, *tyẹ̀tò*...

En continuant l'évolution, *é* arrive à *eⁱ* (*beⁱstyå*, *tsastéⁱ*... à Plauzat), puis à *i*, qui est très net dans une petite région entre la Limagne et les monts Dore : Aydat (*åṇyi*, *tsātì*, *pì* = pied...), Saint-Nectaire et Murols (*tsåstì*, *bìstyå*... mais *ẽkẹ̀rå*, encore : type régional *enquéra*).

O ouvert (*larc*).

L'évolution est parallèle à celle d'*e* larc, mais les aires de fermeture ne sont pas tout à fait les mêmes.

D'autre part on observe pour *ò* des tendances à la diphtongaison qui n'existent pas pour *è*. Cette tendance, qui paraît récente, ne se manifeste dans certains parlers qu'après consonne labiale : *pòt* devient *pwo*, en particulier dans la région de Vinzelles, Saint-Étienne-sur-Usson, etc., et *pwé* à Bansat, chef-lieu de la commune dont Vinzelles fait partie ; *pò*, aboutissement d'un plus ancien *pá* (pain), devient *pwò* à Ambert et environs (mais *pò* à Églisolles), et l'*ò* tend vers *a* à Saillant ; *porc* tend vers *pwor* dans l'Ouest (Meinecke a noté les deux formes à Lastic) et va jusqu'à *pwèr* à Ambert (notation de Michalias), *pwèrtså*, truie, à Auzolles ; j'ai relevé *mwò:lò*, fesse (mot d'origine obscure) aux Martres-de-Veyre. Mais cette tendance n'est généralisée dans aucun patois : ainsi Vinzelles dit *pó* (pain), *pór* (porc), à côté de *pwò*, pot ; Lastic, le *pó* (pain) à côté de *pwor*, porc [1]. En réalité, on n'est pas en présence d'une diphtongaison proprement dite, mais d'un dégagement de *w* produit par la consonne labiale [2]. — Dans le second cas, il s'agit d'un dédoublement par allongement, qui frappe surtout l'*o* allongé par la chute de *s* devant consonne sourde. Le fait est plus rare ; je ne l'ai relevé que dans l'Ouest (car ailleurs *s* dans cette position se vocalise [3], d'où la production d'une diphtongue *ou* ou *oi* → *œu*) : *costa* → *kọ̀to* passe à *kwọ̀to* à Giat, Condat-en-Combraille, etc. (mais *kọ̀tò* à Pontaumur).

Au point de vue du timbre, *ò* s'ouvre parfois jusqu'à *å* lorsqu'il

1. La diphtongue est générale devant *r* dans l'Est de la Creuse (A. Thomas, *Rapport sur une mission philologique*..., 1877, p. 444).
2. Cf. devant *u*, ci-après p. 131.
3. Ci-après, p. 177 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

n'est pas final, dans une petite région de la Limagne (celle qui maintient l'aperture de *ẹ́, ọ́*) : ainsi *vạ̊yi*, tu veux (Pérignat), *vạ̊lẹ́* (je veux) à Mirefleurs à côté de *pó* (pain) où *ọ́* se ferme à la finale. Dans les patois voisins (les mêmes qui conservent *ẹ́*), *ọ́* reste ouvert en toute position : *pọ́, vọ̊lẹ́, rọ̀zo, kọ́* (*colp*, coup), *grọ́* (*grá*, grain), *kọ́* (*acọ́* ; même atone), etc., aux Martres-de-Veyre ; *pọ́*, pain, *bătsọ̀lọ́*, « bachole » [1]... à Coudes. — Dans la plupart des patois, *ọ́* comme *ẹ́* se ferme dans certaines positions (qu'il faudrait déterminer minutieusement village par village). Souvent l'*ọ́* se conserve quand il n'est pas final : *vọ̊lẹ́* à Bourg-Lastic; *vọ̊le, grọ̀sọ́, ĉlyọ̀tɛyo* (cloche) à Cunlhat où l'*o* final s'établit entre *o* moyen et *o* fermé (j'ai noté *fạ̊gó* et j'ai hésité entre les notations *pŏ* et *pó*) ; à Sauxillanges, *péirọ̀lạ̊*, chaudron, en face de *fạ̊gó*. A Moriat, seul *s* devant consonne conserve *ọ́* : *kọ̀stạ̊*, *kọ̀sklyẹ́* (noyau), en face de *pó*, des suffixes *-ó*, f. *ọ́tạ̊*, f. *ọ́vạ̊* = *-ọ́la*, etc.

Certains parlers ferment *ọ́* dans toutes les positions : Chalus : *kọ́sklyẹ́*, noyau, suff. *ó* = *-ọ́t*, *-óvạ̊* = *ọ́la* ; Vinzelles et environs (*pọ́*, pain ; suff. *-ó*, *-ọ́tạ̊*, *-ọ̃*, *-ọ́lạ̊ ; kọ́rdạ̊*, *pọ́rtạ̊*, *vọ̊lẹ́*, *kó* = « coup » et *acọ́*, etc.) ; à l'Ouest, Rochefort (*pọ́rtọ́*), le Mont-Dore (*vọ̊lẹ́, bọ́rlyẹ́*, borgne, etc.). A Besse, étape entre *o* moyen et *o* fermé : j'ai noté deux fois *rọ̈dạ̊*, mais *kọ́tsạ̊*, truie. Au S.-E., à Tomvic (Chaumont), *ór* (*ort*, jardin), *pó* (pain)...

Une évolution plus avancée amène *ó* à *ɯ*, fait plus répandu que le passage de (*ẹ́*) → *é* à *i*. Il s'observe dans les mêmes patois, mais a gagné vers l'Est. Citons Murols (*pɯ̀*, pain, *baɛɯ̀v*, bachole), Saint-Nectaire (*pɯ̀*, *baɛɯ̀vạ̊*, *kɯ̰̀stạ̊*, côte, à côté de *kɯ́stạ̊*, croûte), Aydat [Ponteix] (*rɯ̀zọ́*, rose, *brɯ̀tsọ́*, broche, suff. *-ɯ̀* = *-ọ́t*...), Saint-Yvoine (*baɛɯ̀lạ̊*, *fyɯ̀* = *fuoc*, feu). — Plus à l'Est, l'évolution est moins générale. Sugères a : suff. *-ọ́lọ́* (*myẽgrọ́lo*, lézard gris) à côté de *pɯ̀tsọ́* poche, *téitɯ̀* (= *testot*, têtard), en face de *façọ́*, repris au français ; à Saint-Étienne-sur-Usson, j'ai relevé *myẽgrɯ̰̀lạ̊* dans le hameau de Chovaye (1896), mais dans le hameau de Dijoly (1920, le maire), *gọ́rdzạ̊*, gorge au sens « bouche », *tróyạ̊*, truie, etc. Saint-Jean-en-Val (hameau de Sarpoil ; femme d'une quarantaine d'années en 1895-98, entendue à diverses reprises) ne changeait *o* en *ɯ* que dans *pɯ̀* = *pó*, pain, en face de *plŏyạ̊*, pluie, *fẅó*, feu, suff. *-ọ́lạ̊*, etc.

1. Représente un gaulois BASCAUDA avec changement de finale (*Romania*, XXVII, 215).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

L'ancien mot *norà*, bru, postule un *o* larc en langue d'oc (type NŎRA au lieu de NŬRA), comme l'a fort bien indiqué Meyer-Lübke dans son REW, et je m'étonne qu'Emil Levy ait noté *nọra*. Les formes actuelles de basse Auvergne [1] sont conformes : *noro* (Gelles, d'après Roy, vers 1840), *nǫ̈rò* à Château-sur-Cher, *nǫ̈rå* à Saulzet-le-Froid. Mais un certain nombre de patois accusent une diphtongaison en *ǫu* que je ne m'explique pas : *nǫ̈urò* à Merlines (Corrèze), *nǫ̈urå* à Besse, le Mont-Dore et environs, *nǫ̀urå* à Molompize (Cantal).

O fermé (*estreit*).

L'ancien *o* fermé du latin vulgaire, noté *o* pendant tout le moyen âge et appelé *o estreit* à l'époque des troubadours, avait abouti à *ʉ* avant la fin du moyen âge. L'orthographe *ou* apparaît au XV^e^ siècle (le Fragment patois de 1477 a *vous*, *poudés*, *lourdas*, *tout*, etc., à côté de trois graphies traditionnelles en *o* : *peysso*, *venaso*, *sazo*; les Menus de N.-D. des Chases ont toujours *ou*; hésitation entre *o* et *ou* dans les *Stances au Saint-Esprit* et les *Statuts* [ms. de 1507, texte original du XII^e^ ou XIII^e^ s.]). Toujours *o* dans les *Comptes des consuls d'Hermeut* (1398-1399).

L'*ʉ* reste en principe dans toute la région. Mais la même évolution qui avait amené *ʉ* à *u* en gallo-roman au début du moyen âge s'est reproduite, on le sait, dans une grande partie de la France à l'époque moderne : tendance plus ou moins embryonnaire dans la région de Paris et l'Ouest, mais plus accusée en basse Auvergne. S'il s'agit d'un celtisme, on n'est pas surpris de ne le retrouver ni dans les parties les plus latines de la Limagne (Les Martres-de-Veyre, Issoire), ni dans des régions montagneuses écartées. Toutefois il n'y a pas coïncidence, pour ces dernières, avec le passage à *u* de l'élément *ʉ* des diphtongues *aʉ*, *eʉ*, etc.

Les Martres-de-Veyre, toujours conservateurs, gardent *ʉ* dans toutes les positions : *dʉdzè* (douze), *irʉ*, f. *irʉzò* (heureux), *sulę* (soleil), *tʉ*, *tʉtò* (tout, toute), *ʉrò* (heure), etc. Cet *ʉ* est moyen. Au Sud-Est : *tutsà*, *itʉlyå*... à Saint-Martin-d'Ollières; *sʉlè*, *ʉrå*, *ʉlå* (marmite), *bèrʉ*, pomme de pin, *tscéumʉ*, Chaumont, à Tomvic (c^ne^ de Chaumont; jeune fille, 1898).

1. Voir mes *Essais de Géographie linguistique*, t. III (1938, Paris, d'Artrey), p. 147.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Là où *u* évolue vers *ü*, chaque patois a ses lois spéciales ; l'*u* est généralement un peu moins fermé que l'*u* traditionnel ; en tout cas, il ne palatalise presque jamais la consonne précédente, phénomène antérieur à cette évolution vocalique.

Voici les lois de Vinzelles. *u* est conservé à la finale et, en outre, avant et après une consonne labiale, ou une palatale occlusive, ainsi qu'en syllabe fermée : *lu* (loup), *du* (« doux » et « deux »), *iᵇžu*, heureux, et le suffixe *-ó* → *-u*, masc. *tu* (tout) ; — *bu*, *bṵnå* (bon, bonne), *bulå* (boule), *fudzṣå* (fougeasse = **focacea*), *fṵtrė*, *pṵlå*, *puṵyàdå* (poignée), *vu*, *vṵtė* (vous, votre) ; — *lṵbå* (louve), *ikṵbå* (balai = *scopa*), *ikṵdrė* (battre le blé), *gula* (engloutir) ; — *durmyi*, *dzur* (jour), *gur* (= *górg*, creux d'eau), *purtà*, etc. — *ü* devient *u* en syllabe ouverte (y compris devant *ts*, *dz*) après dentale, sifflante ou élément *y*, à condition que la voyelle ne soit pas finale : cf. *iᵇžu*, f. *iᵇžuzå* ; *tu*, f. *tutå* ; *pålyu*, « paillon », f. *pålyunà* ; *bårdzìᵇžunå* (bergeronnette), *tutsà* (toucher), *sulė* (soleil), *uᵇžå* (heure). Les vieillards de ma jeunesse (surtout les hommes) prononçaient encore *ü* ; mais chez les générations suivantes, c'est nettement un *u*, dont le timbre ne se distingue guère de celui de l'*u* traditionnel.

Le village de Saint-Martin-des-Plains, dont le premier hameau est distant d'un kilomètre environ de Vinzelles, est allé plus loin dans l'évolution : il amène à *ü* tout *ü* final non protégé par une labiale ou palatale précédente : *tü* (tout), *lü* (loup), *iᵇžü* (heureux), mais *bu* (bon), *kurku* (pomme de pin), etc. — Le traitement des finales varie d'un village à l'autre. En 1920-22, j'ai relevé à Chargnat *gårü* (menton), *rufadü* (hanneton), en face de *påtsü* (gifle) ; aux Pradeaux (commune contiguë), *gårü* (mot archaïque), *påtsu*, en face de *mètü*, menton. Dans le Brivadois, *u* est assez général à la finale : *sèlyu* (= *selhó*, seau), *tóuru* (= *tauró*, taureau), à Auzon (mais *ṵvå* = *óla*) ; *-u* pour *-ü* à Vieille-Brioude, Paulhaguet (ALF, 812), mais on retrouve *-ü* plus au Sud (*fèdü* = *fedó* à Saint-Ilpize, etc.) ; dans la région de la Chaise-Dieu, *ṵlå* ou *ṵvå* (*óla*), *bèrṵnå* (pomme de pin, suff. *-óna* → *-ṵnå*), mais *bṵtså*... (*u* conservé par labiale). L'*ü* se maintient dans la région d'Ambert au Sud-Ouest jusqu'à Doranges (*brü*, pomme de pin, *gurgulyü*, têtard [suff. *ó* → *-ü*], *mœütü*, mouton, *bitsü*, pot [suff. *-ó*], etc.) ; mais plus au Nord on retrouve à la Chapelle-Agnon *mütü*, mouton, *bitɛyu*, petit pot, etc. Dans le Lembron, *sèlyu*, seau, *óutsu*, oison, *mådzülạnå*, thym (= *majolana*) à Madriat (mais *bṵtså*), *móutu*... à Chalus, *sèlyu*... à Moriat (mais *bṵrė*,

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

taureau...) ; à Saint-Floret l'*u* final est très fermé, moins net (*mètú*... ; sujet né vers 1870), dans le corps des mots *rufà*, ronfler, etc. ; à Vodable *mètu*, mais *burɲyu*, essaim, *patsu* gifle ; à la Sauvetat, parmi les diminutifs en *-ó* → *-u*, *byitsu*, petit pot, en face de *myòru*, ânon, *ratìru* (grimpereau ; *r* conserve l'*u*). — Dans les montagnes de l'Ouest, Besse a *móutu*, *sèlyu*, *tupŷi* (*topí* ; malgré la labiale subséquente), mais *brâvunętâ* (dimin. de *brave* : labiale précédente). La protection des labiales n'est pas moins certaine au Mont-Dore : *mœutũ*, *sulè* (soleil), en face de *pŷibulò*, résine, *trèmu*, tremble, *pāmuvo*, orge (et *kurzâlyivo*, lézard gris, dér. de *crótz*, croix). A Ponteix (Aydat), la finale est atteinte après dentale (*nũ* = *nótz*, noix), mais non après *k*, *g*, ou *ly* (*gu* = *gòrc* ; *frâtɛèlyu*, dimin. de François) ; même fait, plus au Nord, à Volvic (*gârsu*, garçon).

Dans quelques mots le passage de *u* à *u* sur la protonique est ancien, à preuve que cet *u* s'est comporté comme l'*u* traditionnel vis-à-vis de la consonne précédente susceptible de se palataliser. C'est le cas de *cosí*, cousin, dont l'*ó* protonique n'est resté à l'étape *u* que dans le Sud (*kujè*, Arvant, *kují* dans le Brivadois) et l'extrême Nord ; ailleurs on a le type *cusi* (*kujè* dans la région où *k* ne se palatilise pas devant *u* : Murat le Quaire, Saint-Nectaire, *kuji* à Champeix, etc.) — *tyujè* plus au Nord et à l'Est : Les Martres-de-Veyre, Vinzelles et environ, — et de nouveau *ku-* dans la région d'Ambert, Saillant... : *kujè*[1] ; cet *u* s'assourdit sporadiquement en *è* comme d'autres *u* anciens[2] : *kèjè* à Monton. — *cozina*, cuisine, apparaît sous la forme *cuzina* → *kujina* de Lastic à Églisolles (*kujènâ*) avec la variante *tyu-* dans la région palatalisante. Même aire pour *colhir* → *culhir* → *kulyi*, *tyulyi* et *colheira* (cuiller) → *culheira* → *kulyeira-tyu-* ; *bulyi*, bouillir (ancienne langue : *bolir*) va également de Lastic à Églisolles (mais l'*u* est resté dans *bulyigà*, adaptation tardive du méridional *bolegar*). — *nojeir*, *-ier*, noyer (arbre) garde son *u* à l'Est (*nuyèi*, Églisolles et environs, *nudzei*, Baffic), mais *tyudzèi* dès le massif du Livradois, Vinzelles, etc., jusqu'à Lastic (*nudyé*). — Dans tous ces mots, le passage ancien d'*u* protonique à *u* s'explique par l'action d'un élément palatal subséquent, essentiellement par une consonne (*z*, *l*) palatalisée devant *i* (à *bulyi*, bouillir, s'opposera *bulyu*, bouillon). Néanmoins on ne peut établir de loi phonétique

1. Voir ci-après les limites de la palatalisation, p. 138-139.

2. Ci-dessus, p. 53.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

absolument précise, même en tenant compte des cas où le phonétisme du mot simple a pu exercer une influence conservatrice sur celui du dérivé. — Pour *luquet*, variante de *loquet*, le changement de *ó* en *u* remonte au moyen âge et doit avoir une explication analogique ; il est plus ancien encore pour *budel*, boyau, où l'*u* est commun au provençal, à l'espagnol et à l'italien.

Pour *u* posttonique (dans d'anciens proparoxytons), v. ci-dessus, p. 35 sqq.

L'article *lè* représente-t-il un ancien cas-sujet *lè* ou le cas-régime *lo* (de *[il]lum*) ? J'ai soutenu la première hypothèse dans ma *Morphologie du patois de Vinzelles* (p. 73), mais je crois aujourd'hui le contraire, parce que : 1° la forme *le* disparaît de bonne heure dans les anciens textes, et c'est *lo*, puis *lou* (à partir du XV^e^ siècle) qu'on trouve uniquement ; encore chez Pezant ; — 2° *lo*, *lu* est conservé sporadiquement dans des patois archaïsants : *lu suwéi*, le soleil, à Champeix ; au Sud-Est, *lò lyu*, le lundi, *lu sulè*, le soleil à Tomvic (Chaumont), *lu* à Saint-Anthème, Églisolles (abbé Chataing), mais *lè* à Viverols, Saillant, Ambert. On retrouve *lu* en Velay. Il faut en conclure que l'assourdissement de *u* en *è* est un fait moderne, qui a dû commencer par la basse Limagne. — Même dans la région de Vinzelles (où on n'a que *lè*) une forme agglutinée comme *uryœu*, ruisseau, ne peut s'expliquer que par *lu ryœu*. — La différence de traitement pour *oc*, devenu *vu* (avec *u* conservé partout) à l'atone, s'explique par le fait que l'*o* d'*oc* était ouvert et n'a passé que tardivement à *u* dans cette position.

Nulle part ne s'observe la diphtongaison du type français, même dans le sud du Bourbonnais : cf. le nom de lieu *Lapeyrouse* (N.-O. du Puy-de-Dôme), le suffixe *-adór* → *aor* → *au* à Gannat, Escurolles (noté *ao* par Tixier), etc. Les formes en *œ* (*flœr*, Lapeyrouse) sont reprises au français ; de même *nwa*, noix, à Lapeyrouse, en face de *pu*, puits, forme traditionnelle.

E fermé (*estreit*).

Tandis que l'*é* fermé a conservé son timbre (en principe) dans le Midi, la basse Auvergne l'a assourdi en *è* (sauf réserves pour le Sud). Pour l'atone, c'est le même phénomène qu'en ancien français. Mais ce qui caractérise l'Auvergne, c'est que le passage de *é* en *è* a gagné aussi la tonique : dans cette position, il est difficile de l'expliquer

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

par un assourdissement. Il faut le rapprocher de l'évolution *éi* → *òi* en ancien français, qui a provoqué de nombreuses discussions [1] et qui semble postuler une étape intermédiaire *ęi*. Le passage de *é* à *ę* suppose à la fois un recul d'articulation et un très léger arrondissement des lèvres. — Autre fait propre à l'auvergnat : le phénomène atteint également l'*é* entravé.

L'*é* posttonique a passé partout à *ę*. Il faut aller beaucoup plus au Sud pour retrouver l'*é* en cette position. — De même pour *é* protonique libre, ainsi que pour *é* des proclitiques atones *mé* (me), *dé* (de, prép.), etc.

Pour *e* tonique et protonique, il faut faire abstraction de l'influence de *r* implosif subséquent et des combinaisons avec consonne subséquente vocalisée, cas qui seront examinés plus loin. — Il importe aussi de tenir compte des réactions morphologiques, qui compliquent les faits dans certains patois. Les Martres-de-Veyre (et les patois à l'Est) offrent dans certains mots des *ę* qui ne sont pas phonétiques, comme *itęvò*, *pęrò*, *rèlyò* (*estéva*, *péra*, *rélha*), en face d'une série en *-ę* bien plus nombreuse : suffixe *-ę*, *-ętò*, *arę*, *butęlyò*, *pędzò*, *plę*, *sędò*... (*arét*, *botélha*, *péja*, *plé*, *séda*) et *kęlò* (*aquéla* ; à côté du masc. *kè*, où le timbre de l'*e* a pu être influencé par l'amuïssement de *l* final). J'ai conjecturé, d'après les faits relevés dans d'autres parlers de la région [2], que dans les mots à *ę* larc tonique, l'*ę* avait dû, devant la finale *-as* → *-aĉ* → *-aę* du pluriel, se fermer anciennement, puis passer à *ę* : l'alternance régulière *pęso*, pl. **pęsę* aurait entraîné, par analogie, quelques mots de la série à *e estreit*, *rèlyò -ręlyę*... ; puis les formes ont été unifiées sur le modèle des singuliers. — Ce phénomène a une extension beaucoup plus grande pour les verbes, où les toniques de nombreux verbes sont refaites d'après celles des séries en *e larc* : ainsi *krèze*, *vèzę* (Les Martres : je crois, je vois), *krézę*, *vézę* (région de Vinzelles ; à côté de *kręzę*, *vęzę*, formes archaïques en voie de disparition), d'après *lèvę* (*lévę* région de Vinzelles ; je lève), etc.

Les formes analogiques éliminées, le Sud et le Sud-Ouest de la basse Auvergne conservent l'*é* fermé dans certaines positions, variables suivant les parlers. Dans le sud du Brivadois, Saint-Ilpize

1. Voir notamment Paul Passy, *Revue de philologie française*, 1906, 8-13, avec les références données, et F. Brunot, *Hist. de la langue française*, I, 153 et n. 1.

2. *Morphologie du patois de Vinzelles*, pp. 28-29.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

dit *aré* en face de *fẹdå*, mais on a l'*é* dans les deux cas, plus au Nord, à partir de Brioude. A la finale tonique, Moriat a un *é* voisin de *i*[1] (*sẹ́*, soif), mais *pẹdzå*, et même *mẹstré*, maître. Devant *s* + consonne, *é* est généralement conservé dans le Brivadois (jusqu'à Arvant : *krẹ́stå*, *mẹ́stré*) et sporadiquement (*krẹ́stò*, La Bourboule) ; surtout à la protonique et dans les proclitiques (*ẹ́stẹvạvå*, étoile, Saint-Victor ; *kẹ́st ānạdå*, cette année, Moriat) ; mais, même dans cette position, c'est l'*é* qui domine dans le S.-O. du Puy-de-Dôme : *kẹrstå* (Saint-Victor), *krẹ́stå* (Mont-Dore), *krẹstò* (Murat-le-Quaire), *kẹstå* (Plauzat), etc., et à la protonique *ẹspịnò*, *ẹskubò* (*escóba*, balai) a Latour, flottement entre *ẹ́s-* et *ẹs-* à Singles ; *ẹstẹvạvå*, *ẹståtsà* (attacher) à Besse, etc. — Hors du S.-O., les parlers du Puy-de-Dôme ont partout *é* : *sé*, soif, de Pontaumur à Lastic, Les Martres-de-Veyre, Vinzelles, régions d'Ambert, de Thiers et de Riom ; de même *séda*, *-ò*, le suffixe *-é*, *ẹtå* (*-ẹ́tò*), etc.

L'*é*, voyelle qui offre un minimum de sonorité et de résistance, peut s'affaiblir et disparaître. Ce fait, si ancien en français, n'est encore qu'à ses débuts en basse Auvergne.

A la finale, c'est après *r* que l'*é* a d'abord tendance à s'effacer. Pour *querre* (chercher), j'ai hésité à Vinzelles entre les notations *karé* et *kàr* : déjà vers 1895-98 il était rare qu'on entendît dans la région un *é*, même léger, en finale ; la voyelle était plus sensible pour *kurẹ́*, courir. L'abbé Chataing note aussi *car* en face de *coure* à Églisolles. La différence s'explique mieux quand l'*r* était précédé d'une diphtongue, dont la monophtongaison n'est jamais très ancienne. Cependant, même dans ce cas, dès 1898, j'observais à Murols un affaiblissement pouvant aller jusqu'à la chute : *arẹ̀irẹ*, *pẹirẹ*, *pòrẹ*, mais *rèspọ̀dẹ̀* (répondre), chez un charron de 40 à 45 ans, *bèr* (boire), chez une femme de 25 à 30 ans. Même dans un cas où l'accent portait sur *é* final, l'ALF notait *kokar* (*quauqua re*, quelque chose) au point 801 ; j'ai enregistré *kókar* à Avèze en 1899 et en 1938 à Condat-en-Combraille chez une jeune femme (*kókạrẹ* à Giat chez une quinquagénaire), mais encore *blọ́urẹ* et *bz*$^{\text{ẅ}}$*ọ́urẹ* (boire), *vèirẹ* et *vẹ́irẹ* chez ces deux derniers sujets. Si l'évolution s'est accentuée depuis quarante ans, c'est dans de faibles propor-

1. Il est remarquable d'observer que le passage de *é* estreit à *i* est à peine amorcé sporadiquement et que les patois qui ont amené *è larc* à *i* ouvert (groupe Aydat-Murols) font passer *è estreit* à *é*. On en conclura que cette dernière évolution a été antérieure à la fermeture (plus localisée) de *e larc*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

tions (encore *aɛ̈ɛ̈ɛ̀*, *vɛ̣ɛ̈ɛ̀* en 1938 à Pontaumur avec *vu̯lè*, je veux, *blǫurè*, *tɛ̣nè* (je tiens) à Biollet, où la finale de *vɛ̣ire* est très faible. C'est par une insuffisance d'audition que Meinecke a noté à Lastic, sans voyelle finale, *kréyr*, *véyr* et surtout *ségr*, *söübr*, *rësébr*, où la voyelle d'appui est nécessaire (comme après un *r* assibilé).

L'évolution s'est accentuée surtout avant l'accent et pour les protoniques, en particulier dans le Nord du Puy-de-Dôme. En 1938, j'ai noté *nå-ptyɪtò fɛ̃nò* (une petite femme) à Biollet, à Condat-en-Combraille (léger *è* chez le sujet de Giat). — Quant aux proclitiques, l'article *lè* résiste mieux que le pronom *lè* ou que *sè*, se : ainsi *yò vudriyò lè vɛ̣irè*, à Biollet, à côté de *lè syò*, le ciel, etc. (mais *vudryò lè vɛ̣ɛ̈ɛ̀* à Pontaumur).

Pour la chute de l'*è* tonique dans les paroxytons (corrélative au déplacement d'accent), voir ci-dessus, p. 43.

Le besoin de consolider l'*è* à la tonique a amené une curieuse évolution dans le Nord et Nord-Ouest : *è* passe à *u* lorsqu'il est tonique mais non final : on trouve, par exemple, *munɪdò*, monnaie (ancien *munèda*) dans la Combraille (Durmignat) et tout le long du Bourbonnais (Nades, La Lizolle, etc.) jusqu'à Ris, ainsi que dans la région de Thiers jusqu'à Chabreloche.

Enfin *è* initial peut disparaître en groupe de mots : *kw ì sta tsɑu*, littéralement « c'est été chaud », à Besse (*stà* = *èsta*). — Par analogie, *è* est consolidé en étant assimilé au préfixe *es-* → *éi-* : ainsi **èvɛ̣dzå* devient *éivɛ̣dzå*, *-o* (Vinzelles, Martres-de-Veyre).

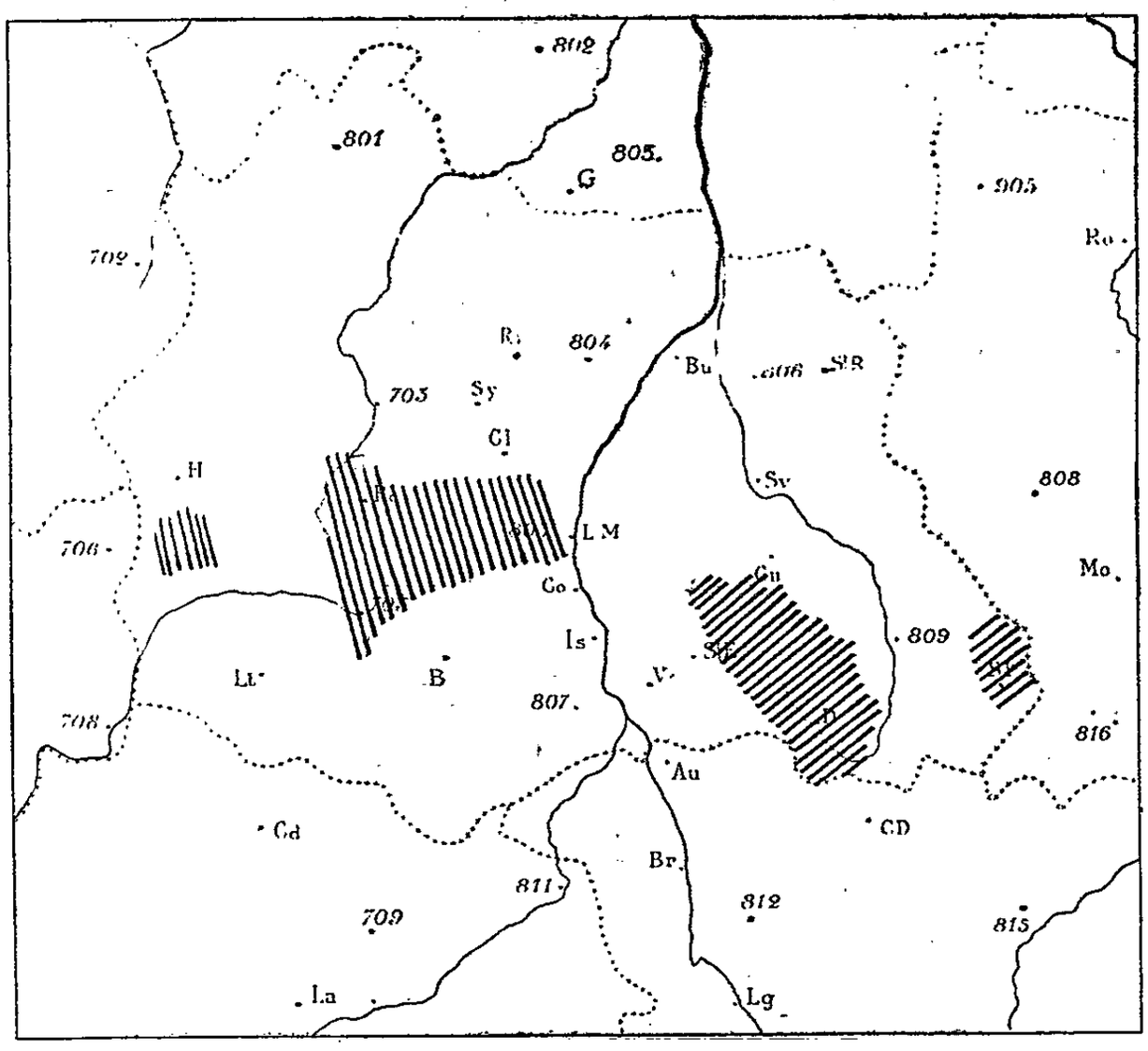
A

L'*a* peut évoluer soit vers *ò*, soit vers *è*, suivant qu'il tend à la vélarisation-labialisation ou à la palatalisation. La seconde évolution est géographiquement plus restreinte et elle n'atteint pas la protonique.

A TONIQUE. — 1° *Évolution vers ò*. — Le phénomène se produit au Nord-Ouest (dans une région jalonnée par les villages de Rochefort, Le Mont-Dore, Saulzet, Cournols, La Sauvetat, Authezat, Monton, La Roche-Blanche, Gergovie), mais jamais devant deux consonnes autres que *ts*, *dz*, ni dans les mots venus du français (*kåvɑ̆lo*, Monton, jument = cavale), ni lorsque l'*a* était placé devant une consonne caduque ou vocalisable (*l*, *r*, *s*).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

2. — Altérations de *a* tonique libre.



Patois qui offrent l'évolution *a* → *ò*.

— — — *a* → *è*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Les villages les plus atteints sont dans la région de Monton : Monton dit *pǫ̣tsȯ* (*pacha*, joue), *ånǫ̣dȯ*, *ɛ̨wȯ* (sué, part. passé) ; Ponteix *vǫ̣tsȯ* (*vache*), *ɛ̨wȯ*, *lŭrl̨yȯ* (Rouillat, n. de lieu), mais *ulą̆n̨yå* (*aulanha*) devant *n̨y* ; La Roche Blanche *vǫ̣tså*, etc. — Le Mont-Dore, Rochefort, etc., ne connaissent l'évolution que pour *a* devenu final : p. p. *bădȯ* (Rochefort, *badat*), *tsăbǫ̣*, etc. (Mont-Dore, *achabat*) à côté de *ą̆zyė* (*ąsen*), *pą̆lȯ*, *tsą̆tȯ*, etc. — Phénomène analogue à La Sauvetat et Authezat. La Sauvetat dit *vǫ̣tsȯ*, mais *fę̇l̨yȯ*, f. *fę̇l̨yą̆dȯ* (*filhat*, *filhada*, etc.) et Authezat *fėyǫ̣*, *fėyą̆dȯ*.

La tendance existe sporadiquement encore plus à l'Ouest : à Lastic, la tonique finale a un son *å* que Meinecke a rendu tantôt par *a*, tantôt par *o*. — Elle se retrouve dans le Cantal.

Un cas spécial est présenté par l'*a* tonique devenu final au moyen âge : la vélarisation a été générale, comme dans une grande partie du Midi. Le cas le plus ancien est celui où *a* précédait l'*n* dit caduc qui, à l'Ouest du Rhône (Massif Central, etc.) avait disparu dès les premiers textes. L'*a* de *pá*, pain, *má*, main, était déjà devenu *o* au XV^e^ siècle (*po* à côté de *ma* dans le Fragment comique de 1477). Cet *o* a fusionné alors avec *o* larc[1]. — Un autre cas est celui de la 3^e^ personne *a* (HABET) et du futur (*aura*, etc.) : cet *a* n'a passé à *ȯ* que dans les patois qui ont amené *a* posttonique à *ȯ*; d'une manière générale, la voyelle a le timbre de cette finale (*å*, *a^ė^*...) ainsi que les 1^re^ et 3^e^ pers. sing. du conditionnel (*auri̯a*, dont la finale fut longtemps posttonique)[2]. Phonétiquement, *a*, *aur̨a* devait se comporter comme *pa*, *ma* : on ne peut expliquer les formes *å*, *óur̨å* (*áur̨å*...) que par une réaction morphologique des 3^e^ pers. sing. qui ont *a* posttonique (*ąmå*) : cet *a* (devenu *å*, *a^ė^*... et *ȯ*) a été généralisé comme type de la désinence de la 3^e^ pers. sing., le conditionnel (*a* atone devenu tonique) ayant pu servir de « pont » pour faciliter l'analogie.

2° *Évolution vers ė*. — C'est à l'Est qu'on rencontre ces phénomènes, qui atteignent leur maximum d'intensité à Doranges : *tôbę̇då* (*tombada*), *fil̨yę̇då* (*filhada*), *ånę̇då* (*anada*), *kę̇trė* (quatre), *ɛ̨ėvę̇då* (*civada*), même *kåvę̇lå* (fr. cavale) ; mais l'*a* final n'est pas atteint (*-at* : *bådą̆* = *badat*). Citons encore Fayet-Ronnayes (*tsę̇brå* = *cha-*

1. La forme régionale de « chien », *chi* (*chin* chez Peire d'Alvernhe, *tɛi*, *tɛė* dans les patois actuels) vient du franco-provençal. (Voir mes *Essais*, III, 1938, pp. 15 sqq.)

2. Ci-dessus, p. 41-42.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

bra, etc.), Sugères (*påstånèdo*, *kavẹ^{a}lo*). *vạtså* garde partout son *a* (protégé, semble-t-il, par le *ts* ; de même les mots en *-ạlyå*) sauf à Saint-Romain (pl. *vẹ̀tɛi*), Saint-Anthème (*vẹ̀tsò*) ; à Saillant *kètre* (quatre), mais *vạtso*.

Les formes *tsaebrå*, etc., de Saint-Alyre me font croire que l'*ɛ* provient dans toute la région d'une diphtongaison en *ae* de *a* tonique libre. Le phénomène est à rapprocher de ceux qui se produisent à la suite de l'amuïssement de *r*, *s*, *l* : c'est dans la même région que, dans ces divers cas, *a* aboutit également à *è*^{a}, — phénomène qui a une extension géographique beaucoup plus grande vers le nord.

On peut donc dire que pour *a* tonique il y a deux tendances divergentes nettement localisées, l'une à l'Ouest, l'autre à l'Est.

A ATONE. — Dans l'immense majorité des cas, *a* tend vers *ò*.

Avant la tonique, le son est toujours *å*, avec très peu de variation.

a posttonique est représenté par un son qui varie entre *å* et *a*^{ẹ} dans le Brivadois, les régions de Saint-Germain-l'Herm-Vinzelles-Issoire et le Sud-Ouest du Puy-de-Dôme (région de Besse-Saint-Nectaire). Plus à l'Est et plus au Nord, le son a passé généralement à *ò* : l'*ò* est net dès Saillant, Saint-Anthème, Ambert, Cunlhat, Auzelles, Manglieu (encore *å* à Sugères ; enquêté en 1899), Vic-le-Comte, Coudes, la Sauvetat, Monton. A Ponteix, où la grande majorité des habitants a la finale *ò*, j'ai rencontré (en 1899) une vieille aubergiste de 76 ans, *la Rateuse*, qui avait encore une finale *å* assez nette : *bètyå*, etc. Du côté du Mont-Dore, en 1899, j'ai noté *o* au Mont-Dore, Murat, Rochefort, La Bourboule, Tauves, Latour (hésité quelquefois entre *o* et *å*), Saint-Sauves, Laqueuille, Bourg-Lastic (hésitation, comme à Messeix) — mais, plus à l'Ouest et au S.-O., *å* à Merlines, Singles, Aix-la-Marsalouse. Il peut subsister encore quelques îlots archaïsants de *å* dans les montagnes à l'Ouest et au Nord-Ouest de Clermont.

En 1898, j'ai observé des chutes de cette finale à Murols (et pas dans les communes voisines) : *é ɛ̃ẽ vats* (j'ai cinq vaches), à côté de *pạvo* (pelle), *ẽkẹ́rå* (encore), *kutụrå* (couture), *kọ́kå tsọ́zå* (quelque chose), chez un charron de 40 à 45 ans ; phénomène plus accentué chez la boulangère (25 à 30 ans), qui disait *tõv* (table), *inå baɛ̃ũv*

1. Ci-après, p. 103 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

(une bachole), *kust dè pì* (croûte de pain), à côté de *gᵈẅẹ́lå* (aiguille), *bistyå* (bête). — Pour les chutes sur la frontière du Bourbonnais, ci-dessus, p. 28 sqq.

Autre fait isolé (relevé aussi en 1898, chez plusieurs sujets) : *a* posttonique devient *è* à Champeix : *ẏnè tą̈uwè* (*una taula*), *pą̈wè* (*pala*), *bå*e̯*wè* (*baschola*), *ẏnè pẹ̀rè mådų̈rè* (*una pera madura*), etc.

III. — MUTATIONS CONDITIONNELLES

A. Action d'un phonème précédent.

1. Phonème palatal.

On verra plus loin [1] que l'*i* et, dans un groupe de parlers plus restreint, l'*u* est susceptible de palataliser la plupart des consonnes qui s'articulent avec l'une ou l'autre de ces voyelles. L'élément *y* qui se dégage ainsi réagit souvent en sens inverse sur la voyelle en la dépalatalisant, par dissimilation vocalique : *i* est ramené à *è* (rarement à *é*), *u* à *u*. L'*é*, qui palatalise parfois la consonne précédente, n'éprouve aucun choc en retour. — Le phénomène s'est produit avant le développement des évolutions qui ont amené, dans des régions plus ou moins vastes, *sy* à *ɛ*, *py*, *fy* à *fs*, *vz*...

I

i se change en *è*. Le phénomène a une extension géographique plus grande à la posttonique.

s(*z*) qui offre, devant *i* ancien, l'évolution *sy* → *ɛ* sur une aire très vaste, entraîne le passage de *i* à *è* dans une grande partie (centre et sud) des patois de cette région (y compris le Brivadois, jusqu'au point 812 inclus ; mais le Velay a *vèji* = *vezi*, voisin). Dans la région d'Ambert, on retrouve l'*i* : *kuji*, *vèji*... à Ambert, mais *kuji*, f. *kujẹnò* à Saillant (et *tɛi*, chien, etc.), *kujè*, *-ẹnå* à Églisolles (et *tɛè*, pl. *tɛi*). L'*i* se maintient également dans les patois conservateurs de Champeix (*kuji*) et de Montaigut-le-Blanc (*kuji*), ainsi que dans le Nord-Ouest et le Nord. Il y a des flottements à l'ouest des monts

1. Ci-après, p. 135 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Dore (*rajino*, résine [mais le mot est repris au français], à côté de *kujẹ* à Murat-le-Quaire ; encore *éiɛė*, ici, au Mont-Dore et dans les patois à l'Ouest). On retrouve *i* net à Lastic, Gelles, Pontaumur et plus au Nord ; dans la Limagne, à Riom et plus au Nord (encore *ė* à Sayat : *mėjė*, moisir).

Le retour de *i* à *ė* après *f(y)*, *v(y)* se produit dans un domaine plus restreint, à l'est des Martres-de-Veyre (où l'*i* est légèrement ébranlé) : pour *vi* (vin) j'ai noté *vyė* à Pérignat, *vzė* à Mirefleurs, Vic-le-Comte, *ẓė*, *yė* à Cunlhat et environs. A Vic-le-Comte le groupe *fy* n'a pas la même action que *vy* : cf. *fyˢi*, fin, *ʃyˢilyà* = *filhat*, gendre (*fsėlyà* à Mirefleurs), en face de *vzė*, vin. — Le phénomène est sporadique à l'Ouest (*vyė* à Murat-le-Quaire).

Après *p(y)*, *b(y)*, l'évolution *i* → *ė* se produit dans deux petits groupes, dont le premier seul coïncide partiellement avec l'un des précédents : *pi* (pin) devient *pyė* à Orcet, *psė* à Mirefleurs; curieux dédoublement *pŷịė* à Busséol. — A l'Ouest, *pyė* à Murols, Saint-Nectaire.

Il n'y a pas parallélisme entre *p(b)*, et *f(v)*, pas plus pour le dégagement de *y* [1] que pour le changement, dans ce dernier cas, de *i* en *ė*. Ainsi Cunlhat (N.-E.), Murat (O.) disent *pyi*, et le premier *ẓė*, *yė* (*fi*, *vi*), le second *fyė*, *vyė* [2] ; Murols et Saint-Nectaire ont *fi*, *vi* en regard de *pyė*, etc.

Après *m*, *marmyẹ́là*, marmite, à Ardes et aux environs immédiats.

k(g) et *t(d)*, qui se confondent presque partout, devant *i*, en *ty* (*dy*) n'altèrent la voyelle tonique que dans quelques patois : *åtyẹ* (Vic-le-Comte, *aqui*), *dzårdyẹ* (La Roche-Noire), *djårdyẹ* Cunlhat et environs. Sur la posttonique, au contraire, le phénomène est très général : le mot savant *ẹ̀rdi* devient ainsi *ẹ́rdyė* (Mont-Dore), *ẹ̀rdẏė* (Moriat), *ẹ́rdjė* (Vinz.), etc., mais *ẹ̀rdyi* à Saint-Jean-Saint-Gervais.

Je n'ai pas relevé d'altérations après *ly*, *ny*.

U

u revient à *u*. Ce phénomène, là où il se produit, dépend aussi de la nature de la consonne qui précède l'*y*. Pour *k(g)*, *t(d)*, il est particulier à une petite région : *mådyu̯r* (Arvant, Saint-Étienne-

1. Ci-après, p. 148.

2. Il est probable que dans ces patois le dégagement de *y* est plus ancien après *f(v)* qu'après *p(b)*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

sur-Usson, Saint-Jean-en-Val, Sugères, etc.), *dyu̯ly̯å* (*agulha*) à Champagnat et aux environs, *vẽdyŭ* (Saint-Jean-Saint-Gervais), mais *dyu̯ly̯å* à Saint-Alyre.

Le phénomène est beaucoup plus général pour *s* (*z*) : il se produit dans presque toute la région ou *s* a été altéré devant *u* ; *u* en hiatus devient *w* : *ɛwa* (Saint-Sauves, Rochefort, Monton, Église-Neuve-des-Liards, etc.), *ɛwė* (Mirefleurs), *ɛuzé* (les Martres), *ɛudzi̯rè* (Sugères, à Sugères), *ɛunn̯u* (*sus*[*e*]*n-aut*, Saint-Jean-en-Val, etc.). Il faut placer en regard *ɛuzae* (Champagnat), *ɛÿė* (Vic-le-Comte, Cunlhat, Saint-Maurice, Ponteix), *ɛÿé* (Pérignat).

2. Phonème labial.

Une consonne labiale est susceptible de labialiser la voyelle avec laquelle elle s'articule. La plupart de ces faits, solidaires d'autres évolutions, sont étudiés ailleurs : dans ce cas, nous nous bornerons à un renvoi.

La diphtongue *ai* se labialise en *oė* → *wĕ*, *oi* → *wi* dans quelques parlers à la tonique, dans un plus grand nombre avant l'accent [1]. Devant *r* implosif, on a parfois, après labiale, l'évolution *ae* → *oė* → *wė* [2].

Quand l'*a* est suivi d'un *r* ou *s* vocalisé ou amuï, l'influence de la labiale peut se produire comme précédemment (*pas* → *paė* → *pwė*) ; mais dans certains parlers, son action est conservatrice : elle empêche l'évolution vers *ė* (*pas* → *pa* en face de *nas* → *nė*, à Corent) [3].

L'*é* fermé tonique qui devient normalement *ė* (c.-à-d. une variante d'*æ* ouvert) peut aller jusqu'à *œ* (labialisation plus accentuée) après labiale : *abélha* reste *bę̣ly̯å*, *-o* dans certains patois. (Cunlhat, Chalus, Moriat, *-å* ; Les Martres-de-Veyre, Saint-Georges, Sallèdes, Ambert, Beurières, Tomvic, *-o* ; *bę̣yȯ*, Cournon, Billom, Vic-le-Comte ; avec réaction morphologique [3], *bĕyȯ* à La Roche-Blanche, Mezel, Orcet). Mais la labialisation (*bœ̨ly̯å*) s'observe à la Sauvetat, Saint-Floret, Madriat, Nonette, Parentignat, Flat, Vinzelles et environs, et l'*œ* aboutit même sporadiquement à *u* (*bu̯ly̯å*, Auzat, Ludesse). A Vinzelles et environs on a un phénomène analogue pour *e* larc : *vĕtulus* ↓ *vėlh* aboutit à *vœ*, f. *vœ̨ly̯å*.

1. Ci-dessous, p. 107.
2. Ci-dessous, p. 107.
3. Ci-dessus, p. 61.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

On a vu plus haut [1] que le dédoublement de *o* ouvert en *wo* se produit sporadiquement après *p* dans un certain nombre de patois, et après labiale devant *r* implosif.

Enfin la consonne labiale empêche l'évolution *u* → *u* et l'évolution *ou* → *œu* [2].

La labiale peut conserver la voyelle en hiatus. D'abord *e*. Ainsi *ivern* (après l'intercalation de *a* provoquée par *r* final avant sa chute) est resté à l'étape *evéa* (Mont-Dore), *ivear* (Berme, c^ne^ de Saint-Étienne-sur-Usson, avec *vear* = vert), *ivéèr* à Doranges. L'influence de la labiale est manifeste, si l'on songe, par exemple, qu'à Doranges *eèr* (*serp*) repose également sur une forme *séèr*(*p*), mais dans laquelle la voyelle en hiatus, non protégée, a abouti rapidement à *y* (**séèr* → *syèr* → *eèr*). Le *p* comme le *b* conserve également la voyelle *e* au Mont-Dore : *pẹo* = *pẹl* → *peau* (à côté de *cel, ceau* → *eò*), à Saint-Jean-Saint-Gervais, *pẹarså* = *persa* (bluet), à côté de *espyẹundå*, épine, où *y* vient de *i*, et *lyẹu*, vite = *leu* → *leau*, où *e* en hiatus était précédé d'un *l*.

Dans les diphtongues dont le premier élément est *u* [3], la labiale peut empêcher le passage d'*u* en hiatus à *y* : ainsi *bïœu* (*bueu*, bœuf) dans certains patois (à côté de *byœu* dans d'autres), *fïo* (*fuoc*, feu ; ailleurs *fyó*). Toute la région entre Saint-Jean-en-Val et Saint-Alyre dit *fïó* = *fuoc*, tandis que *luoc* y devient *lyó* (dans l'expression *ẽlyó* = nulle part), *detz-uoit* → **dezyoi* → *dèjœu*, etc. Certains patois de cette région vont même plus loin, et, après *f-v*, ils labialisent *e* en hiatus. Je citerai comme type le patois de Fayet-Ronnayes, qui amène *iver*(*n*) à *ivïvar* (**ivéèr* → **ivear* → **ivuar*) et *verm* à *vïvã*, avec une chute très curieuse de l'*r* (**verm* → **vearm* → **veam* → **vuan*).

Une évolution intéressante fait passer la voyelle en hiatus à l'interdentale après labiale [4], évolution parallèle à celle de *ty* → *ts*, *py* → *ps*, *fy* → *fs*, qu'on verra plus loin. Mais il est remarquable : 1° qu'ici la spirante est interdentale et non prépalatale, son qui s'articule

1. P. 55.
2. Ci-dessus p. 58 et ci-après p. 89.
3. On se reportera, pour avoir des éléments de comparaison, à l'étude des diphtongues, pp. 92 sqq. et 109.
4. On retrouve une évolution analogue pour *p*, *b*, *f*, *u* + *i* dans le Nord du Dauphiné (→ *ps*, *bz*...). Voir le *Dictionnaire des patois des Terres froides*, par Mgr Devaux (Lyon, 1935, ouvrage posthume édité par MM. Duraffour et Gardette).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

mieux avec la labiale ; 2° qu'on a toujours un son mixte, labio-interdental (diverses nuances après sourde et sonore) [1]. Ces faits apparaissent dans deux régions montagneuses. — A l'Est, ils s'observent seulement après *p*, *b* (après *f*, *v*, on vient de le voir, la labialisation donne *ẅ*) dans une zone restreinte, de Saint-Alyre à Doranges : Saint-Alyre a *pʃ ẅa* (*pél*, poil, cheveu → *peau*), *bz̡ʷ̈ǽ*, bœuf, *bz̡ʷ̈ǽurė*, boire ; le Fayet Ronnayes, *pʃ ẅu*, pou (*peolh* → *peou*, forme du pluriel), *bz̡ʷ̈ù*, bœuf ; Doranges *ẽbz̡ʷ̈ėr*, Ambert. — A l'Ouest, la région est plus vaste (mais le phénomène est souvent effacé, en tout ou en partie, par les régressions). L'évolution se produit après *v*, *f* comme après *p*, *b*. Le point le plus au Nord où je l'ai relevée est Condat-en-Combraille, où j'ai noté *óuvz̡ᵉą̣rɳyi*, Auvergne, (à côté des formes régressives *plǒ*, poil, *tɛaplǒ*, chapeaux, *blǫurė*, boire ; cf., après une autre consonne, *sŷǒ*, ciel) ; Giat a *pz̡ʷ̈óu*, poil, cheveu (*pél* → *péau*), *tɛapz̡ᵉą̣o*, chapeaux, *bz̡ʷ̈ǫ̣urė*, boire (*beure* → *beoure*), *bz̡ʷ̈aokó*, beaucoup, *vz̡ʷ̈ǫ̣uvė*, veuf (*veuve* → *veouve*). Le phénomène s'étend vers le Sud jusqu'aux confins de la Corrèze (en débordant sur la Creuse), avec des nuances. Meinecke à Lastic a noté *bd* (*d* = *z̡*), ce qui est trop simpliste, car il s'agit toujours d'un son mixte labio-interdental. — L'évolution peut gagner *y* issu d'*i* en hiatus : *vierge* est *vz̡ą̀rdjǒ* (*z̡* pur) à Giat (*vyą̀rdjǒ* à Condat-en-Combraille).

Enfin sur les confins du Bourbonnais on trouve des palatalisations de *ė* en *wė*, *ẅė*, de *ẽ* en *oẽ* (→ *wė*) : à Lapeyrouse *vẅėir* (*veire*), voir, *vwėdzu* (*vengut*), venu, etc.

*
* *

B. Action d'un phonème subséquent.

1. Action de *l* ou *r* subséquent.

L'amuïssement et la vocalisation de *l*, *r* implosifs seront étudiés au consonantisme. Même lorsqu'il persiste, *l*, *r* implosif peut exercer une action sur la voyelle qui le précède, ainsi que *r* (*rr*) intervocalique.

1. J'ai corrigé, après de nouvelles auditions et analyses du son, mes notations de 1906. — Pour les hiatus, compléter ci-dessous pp. 77-78.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

L

l intervocalique correspondant à L simple latin provoque l'intercalation d'un *a* après *é* fermé et *i* ; la voyelle en hiatus passe naturellement à *y*. Ce phénomène embrasse toute la région, qu'elle déborde à l'Ouest et au Sud. Il n'est attesté dans les textes qu'à partir du XIVe siècle (*vila* dans la Charte de Montferrand, *viala* dans les Comptes des consuls d'Herment, *viallas*, *vialages* en 1477, etc). On sait que STELLA, VILLA (cf. anc. fr. *esteile*, anc. gascon *biele*) se sont réduits en Gaule, dès le latin vulgaire, en *STĒLA, *VĪLA.

é : *béla* (il bêle) → *byạlå*, *estéla* → *estyạlå*, *éityạlå*, *téla* → *tyạlå*.

i : *fila* (elle file [la laine]) → *fyạlå*, *vila* → *vyạlå*.

Bien entendu, le phénomène n'affecte pas les mots repris au français. Et l'on peut observer, de ce fait, certains doublets : à Vinzelles, pour « pile », la forme traditionnelle *pyạlå* est spécialisée à la pile d'un pont ; on a repris au français le sens figuré *pyịlå* (de coussins, d'assiettes, etc.). — Pour « chandelle », mot aujourd'hui à peu près disparu, le sud disait *tsādyạlå* (Vinzelles, etc.) ; la forme *tsādẹ̀lo* de la région clermontoise (Les Martres-de-Veyre, etc.) pouvait être due à un changement de suffixe comme en français, ou plus probablement à l'influence de la forme française.

Il semble que l'intercalation ne soit phonétique qu'à la tonique, qui a entraîné les dérivés (*vyålạdzė*) et les formes verbales atones (*fyålà*, *byåla*, inf. et part., etc.).

L'intercalation ne se produit pas pour *è larc* : GĔLAT-GĔLARE donne partout *gela-gelar* (auj. généralement *dzåla*, inf. et part., par assimilation vocalique, d'où *dzạlå* aux personnes toniques). Mais comment expliquer *pyạlå-pyålà* (il pèle-peler), général en basse Auvergne ? La peau se dit *pė*, *pé*, sauf à l'extrême Nord (le mot étant surtout employé au singulier, la forme du pluriel *peaus* a été de bonne heure éliminée). Sans doute le verbe a-t-il été entraîné par le type *belar* (qui a dû passer d'abord, comme nous l'avons présumé, par l'étape *biạla-belar*).

R

Je laisse de côté les faits produits par l'amuïssement ou la vocalisation de *r*, et qui sont étudiés plus loin [1].

1. P. 183 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

On observe deux actions, en sens contraire : passage de *a* à *è* et de *e* à *a*. Le premier fait est produit par l'*r* dorsal, là où il existe ; le second, plus ancien et beaucoup plus général, par *r* apical (prépalatal). Les deux couches qu'on peut dégager dans le second cas aux Martres-de-Veyre, par exemple, ne laissent aucun doute sur le phénomène, dont j'ai expliqué ailleurs les conditions phonétiques au point de vue de l'articulation [1]. Mon explication a été confirmée par un maître de la phonétique, Maurice Grammont [2]. On a objecté que le passage d'*e* à *a* ne s'observait pas en italien et en espagnol où l'*r* est resté apical : c'est sans doute que dans les pays du Midi on n'a pas ressenti, comme dans la France du Nord et du Centre, une gêne à articuler successivement avec la langue bombée (*è*) et la langue incurvée en sens contraire (*r* apical); c'est le cas de rappeler la remarque d'Oscar Bloch sur l'inaptitude d'une grande partie de la France (au moins depuis le moyen âge) à prononcer l'*r* apical ou vibrant (*R. de ling. romane*, 1927, pp. 155-156).

a

a se change en *è* dans les patois de la région des Martres-de-Veyre et d'entre Allier et Dore, où l'*r* a tendance à devenir dorsal, au moins en position implosive.

En principe, l'*a* se change en *è* : *clar*, clair, devient *klyèṛ* à Doranges, *ĉlyèṛ* à Cunlhat, *ĉèṛ* au Cendre, etc. L'*a* se conserve à la protonique (*arkạo*, arc-en-ciel, dérivé de *arc*, à Doranges) là où l'*r* devant consonne reste apical.

Aux Martres-de-Veyre, le recul d'articulation de l'*ṛ* (devenu pharyngal [*ṛ̂*] chez les générations nées à partir de 1860-1870 en moyenne) a produit un dédoublement de la voyelle qui n'existait pas à l'époque de mon grand-père, ni même chez mon père (né en 1846) : *ĉlyéèṛ̂*, clair, *kéèṛ̂tò*, quarte (mesure de capacité), etc. Même phénomène pour l'*œ*, que j'ai observé en français régional [3] (le groupe

1. Voir mon *Histoire de la langue française*, § 99 et 122, et mes *Essais de géographie linguistique*, t. II, p. 15 (et n. 2) et 16. En français populaire l'évolution *è* → *a* a fait place à la tendance inverse, du jour où l'*r* est devenu dorsal.

2. *Traité de phonétique*, Paris, 1933, p. 217.

3. J'ai observé le même fait, en français régional de Savoie, vers 1912-1914, chez une fillette, née à Modane de mère modanaise. La mère ainsi que le père (Italien d'origine) avaient *r* apical, *ë* et *œ* normaux ; la fille avait un *r* très dorsal et prononçait *bonœèṛ*, etc.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

œr n'existant pas en patois) : J. M., né vers 1880, disait nettement, vers 1895-98, *bónœèr̂*, *sénatœèr̂* (bonheur, sénateur) ; venu depuis à Paris, il s'est corrigé, comme bien d'autres, de sa prononciation (on s'en moquait, même à Clermont). La notation donnée est imparfaite : elle peut faire croire que les deux voyelles sont détachées l'une de l'autre, alors qu'on glisse rapidement du son fermé au son ouvert. — Après consonne labiale, le dédoublement s'est produit bien plus anciennement, dès le moment où le timbre de l'*a* a commencé à s'altérer ; la voyelle a passé à *aè* → *oè* → *wè* à la tonique : *mwèr*, mars, *pwèrlò*, parle, même dans des emprunts au français comme *mwèrkò*, marque. A l'atone, on a *wa* après labiale : *pwarlè*, *mwarkè* (parler, marquer), — mais ailleurs *è* : *gèrdè*, garder.

e

Devant rr. — *guerra* passe à *guearra* (d'où *dyèrò*, Martres-de-Veyre, *dyàrå*, région de Vinzelles), tandis que les mêmes patois disent respectivement *tèrò* et *tarå* ; on ne trouve *tyàrå* qu'à partir de Chargnat (vers le N.-E), *tyèrò* dans la région de Cunlhat. Pourquoi cette différence ? J'avais supposé, dans ma *Géogr. phon. d'une région de la basse Auvergne* (p. 68), que l'*e* de *guerra* était fermé, et j'alléguais, à l'appui, l'espagnol *guerra* à *e* non diphtongué, en face de *sierra*. Mais l'espagnol viendrait anciennement du français (cf. *REW*, 3e éd., v° *werra*) et en ancien provençal *guerra* rime avec *èrra*, *tèrra*, etc. (V. notamment le sirventès V de Bertran de Born, éd. A. Thomas, pp. 19-20). — *serra*, mot topographique assez rare, devient *syàrò* à Monton. — *querre* est partout *kèr(è)* ou *kar(è)*. — A l'atone, *ferrar* devient *fårà*, sauf au N.-E. qui a *è* ; *serrar*, *sårà*, etc.

Devant r implosif. — Le dédoublement en *ea* → *ya* se produit dans deux régions. D'abord dans le Nord-Ouest, où il est attesté dès le xive siècle (*Enjalbeart*, *Gerbeart*... dans les *Comptes d'Herment*). C'est dans la région d'Herment que le phénomène a encore aujourd'hui le plus d'extension : types *mearle* → *myarlè*, merle, *veàrdå* → *vyàrdå*, verte, etc. (Pour l'évolution de la voyelle en hiatus, voir la section suivante). — Le même phénomène s'observe au centre (*ivya*, *vya*, hiver, vert, à Monton, la Sauvetat) ; il est à son début aux Martres-de-Veyre (*vèèr*, *ivèèr*, *pèèrdò* = *perda*, perte), plus avancé dans le massif montagneux à l'Est (la limite passe entre Vin-

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

zelles et Chargnat) : *iu̯ear*, *u̯ear* (Saint-Étienne-sur-Usson), *pẹ̀ạ̀rså* (*persa*, bluet = fleur perse) à Saint-Jean-Saint-Gervais. Le groupe peut aller à *ẅɪ*, après labiale (*ivẅar*, Fayet-Ronnayes...) ou à *ya* (*lãtyạ̀rnå* = lanterne, à Chargnat...), *pyạ̀rså* à Dijoly (hameau de Saint-Étienne-sur-Usson), *vyàr*, *vyạ̀rdå* à Tomvic (c^ne^ de Chaumont).

Dans le reste de la région, c'est-à-dire dans la grande majorité des parlers, *e* devient *a*, que l'*r* soit implosif à la suite ou non d'une métathèse. Voici quelques exemples de Vinzelles : *è* : *ivàr* (*ivérn*) ; *vạ̀rn̩yè* (VERNIU) ; *pạ̀rdå* (PĔRDITA), etc. — *é* : *vàr* (vert) ; *tsårtsạ̊* (*cerchar*) ; *bårdzà* (*brejàr*). — Citons encore *yŭzạ̀rnò* (LUCERNA, ver luisant) à Monton, Orcet, etc., *ĭyålàr* (LACERTUS, avec métathèse) à Cunlhat, *årsẹ̀rå*, hier (*er-sera*) de Besse à Vinzelles et au delà, *tsårtsà*, chercher, jusqu'à Églisolles et au delà. Le phénomène, vers le Nord, déborde sur le Bourbonnais (*ɛ́årɛ́å* à Saint-Bonnet-de-Rochefort, etc.).

Ce changement est attesté dès la fin du XIV^e^ siècle : les Comptes d'Herment ont *mezarar*, tromper (*meserrar*) ; le Fragment comique de 1477, *farrar*, ferrer, *pardut*, perdut, *tarcellis*, tiercelets.

Certains patois ne gardent *é* que sur la tonique, et le changent en *å* à l'atone : ainsi à Arvant *dzẹ̀rlå* (*gerla*)... et *pårɛ̨ẹ̀dzå* (PĔRSICA)... D'autres vont plus loin, et ne gardent *è* que sur la syllabe finale. Ainsi Moriat dit *ivèr*, mais *a* ailleurs, même dans des mots français tels que *vyạ̀rdzå* (vierge) ; Vic-le-Comte dit *ivèr*, mais *vạ̀rmè* (*verme(n)*), etc. — A Vinzelles, si une consonne labiale suit l'*r*, elle empêche le passage de *è* tonique (fermé aujourd'hui) à *å* : *sẹ̀rvå*, citerne (subst. verbal de *servar* → *sårva* conserver [l'eau]), *tẹ̀rmè*, tertre. Si la consonne est *b* ou *p*, *é* passe à *ǽ* : *ǽrbå*, herbe, et même *dzǽrbå*, gerbe, qui a été repris au français après la fausse régression (anc. fr. *jarbe*, anc. prov. *garba*, *jarba*). L'évolution est antérieure à la chute de *p* final, comme le prouve *sǽr*, serpent (*serp*).

o, *u*, *i*

Pour *ó*, il n'y a d'action que dans quelques patois du Nord, où la présence de *r* implosif change *o* en *ôò* → *wo* : *tɷòr̀* *tort*, etc., aux Martres ; mais, après labiale, *fwòr̀*, *bwòr̀* (fort, bord), etc. ; à Ris *bwòr*, bord, *pwòrtò*, porte. — Action d'une labiale postérieure : *dǽrmè*, je dors (et *dǽr*, 3^e^ p. = *dorm*) à Vinzelles et environs.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

u devient *ü* devant *r implosif après métathèse* : *bruslár* → *burla* (Vinz., etc.), *pruna* → *purnå*, *purnò*, etc. Mais *urtar* reste *ürtà*.

L'*i* après métathèse s'assourdit parfois, ce qui lui permet de passer à *å* : *gårzóvå* à Moriat (nom du lézard gris) représente *grisola*.

2. Diphtongaison conditionnée de *o* tonique.

Dans toute la région (comme dans la plus grande partie du Midi), o tonique s'est diphtongué anciennement devant *c* latin devenu final, devant le groupe CT (qui a passé à *ĉt* → *yt* → *it*), en contact avec *i* et devant *l* mouillé : la diphtongaison est due dans les deux derniers cas à l'élément palatal ; l'influence d'un *k* occlusif est plus difficile à expliquer. Aucune action analogue sur l'Ĕ : *SĔQUIT aboutit à *sè*, *sé*, PĔCTUS à *pèi*, VĔTULUS à *vèlh* → *vé*, *vóé* [1].

L'évolution de la triphtongue *uoi* de *nuoit* (*noctem*) et de *olh* → *uelh* sera étudiée aux diphtongues.

luoc (LŎCUS) aboutit partout à *lyŏ* (*o* ouvert ou fermé suivant les patois)[2]. — Par contre, pour FŎCUS, la labiale exerce dans certains patois une influence conservatrice qui empêche le passage d'*u* en hiatus à *y*. L'*u* devient *ŭ* dans le Sud-Est (de Saint-Alyre à Baffie) ; dans la région d'Issoire-Vinzelles et sur la périphérie autour du groupe précédent, la labiale est sans effet : *fyó* à Vinzelles et environs, Viverols, Saillant (avec fausses régressions en *flyó* notamment à Églisolles).

Au Nord, l'ancienne diphtongue est contractée en *ù* (*fù*, Martres-de-Veyre et environs), *œ* dans la région plus voisine du français (*fœ* à Lastic et dans le Nord du Puy-de-Dôme).

*
* *

C. Hiatus [3].

a en hiatus

a en hiatus a un traitement complexe. Devant un *ù* tonique, il

1. *vyœ* au point 812 est une forme francisée, comme l'a reconnu R. Michelly.
2. Phénomène ancien : déjà *lhoc* dans les *Statuts du Saint-Esprit* de Saint-Julien-de-Copel (ms. de 1507).
3. Les hiatus particulièrement nombreux sur les lisières du Bourbonnais et du Forez ont été traités ci-dessus, pp. 32 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

attire généralement l'accent à lui pour former diphtongue : *paór* → *pọ̀u* (Martres, Vinz., etc.); *taó(n)* *tọ́u* (Martres), *tọ̀ᵘ* (Vinz.); *aóst* *ọ́u* (Martres), *ọ̀ᵘ* (Vinz.), *ǫ̃* (Messeix), mais au sud : *aụ* (Brioude), *åvu* (Vezezoux, etc.).

Devant *u*, *a* tombe à l'initiale dans (*a*)*uros*. Pour *saüc*, le Sud intercale un *y* (*isåyŭ* Vinz...), le Nord syncope : *sü̈é* (Martres...).

Devant *i*, le Sud intercale un *y* : FAGINU → *fåyí* (Vinz.); au Nord et à l'Est, *a* passe à *o* puis à *w* (*fwĭ* à partir de Saint-Jean-en-Val).

Devant *e*, le Sud, qui a conservé *s*, laisse tomber *a* devant *è* dans *maestre* → *mẹ̀strè* (Issoire, et au Sud et à l'Ouest); le Nord et l'Est qui ont réduit *es* à *éi* → *i*, changent *a* en *w* après labiale par les intermédiaires *o*, *u* (Vinz. *mwịtre*, Martres *mwétrè*, etc.). Mais pour *flagel*, fléau (à battre le blé), là où le *g* tombe (dans le nord), l'*a* s'efface, même si la chute du premier *l* (par dissimilation consonantique) a mis *tardivement* l'*f* en contact avec la voyelle suivante (*fẹ̀i* à Pérignat); *ço* sur les confins du Bourbonnais (Gannat...) correspond à **flèl*, sous une forme du pluriel *-eals* → *iaus* → *yó*.

e EN HIATUS

L'*e* en hiatus se conserve sporadiquement dans certains patois archaïsants des montagnes (S.-O. ou S.-E.); l'accent peut rester, ou glisser sur la voyelle suivante : dans ce dernier cas, l'*e* tend vers *i*, mais peut se maintenir encore longtemps. Cf. *évẹ́a*, hiver, *pẹ́ǫ*, poil (*pél*) au Mont-Dore, *tsastẹ́a*, château, à Murat-le-Quaire, *sẹ́ạo*, ciel, à Giat; au S.-E, *pẹ́ạrså*, bluet (*persa*) à Saint-Jean-Saint-Gervais et environs. Dans cette dernière zone, la labiale peut amener la voyelle en hiatus à un son voisin de *ẅ* : *pᶠẅa*, poil, à Saint-Alyre, *vẅã*, ver (*verm* → *vearm* → *veam*) et *pᶠẅu*, pou (*peolh*) au Fayet-Ronnayes, (*v*) *ẽbʒ̈ʷèr*, Ambert à Doranges, etc. (ci-dessus p. 71).

L'Ouest offre des évolutions fort intéressantes. Parfois l'*e* en hiatus aboutit uniformément à un son plus ou moins voisin de *ʒ* (que Meinecke a noté *d* à Lastic). A Giat, j'ai noté *fʒᵉa*, fer, *tɕapʒᵉạo*, chapeaux, *ṣẹạo*, ciel (*cel* → *ceau*; le *ṣ* paraît dû à la voyelle en hiatus qui dégage partout une interdentale)[1]; après labiale, le son est plus labialisé quand il s'agit d'un ancien *é* estreit : *bʒ̈ʷǫ́urè*, boire (*béure*),

1. Cf. aussi un *ṣ* régressif, ci-après, p. 201.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

pz^{ü}*óu*, poil (*péu*), et pour « vert », un son intermédiaire entre *vea* et *vz*^{ü}*a* ; mais aussi *bz*^{ü}*aokó*, beaucoup ; après les dentales, la voyelle passe à *y* : *tyẹ́to*, tête, *tɛdtyạ̀u*, pl., châteaux. Condat-en-Combraille a *óuvz*^{e}*aryyi*, Auvergne, mais surtout de fausses régressions en *fl*, *vl*, etc. [1]. Ces faits demanderaient à être approfondis par une enquête minutieuse, commune par commune. — Au Nord, Lapeyrouse a *ü*, même après *t* : *ɛatüó*, châteaux.

Partout ailleurs, *e* en hiatus passe à *y*. L'évolution des groupes *py*, *fy*, *sy*... est traitée au consonantisme [2] — et les régressions *by* > *bly*, *bl*... dans la dernière partie du présent travail.

i EN HIATUS

L'*i* en hiatus passe très généralement à *y*. Même à Lastic, on a *fyau*, fil, *épyaunò*, épingle, etc. Je ne donne ici qu'un aperçu d'ensemble ; je reviendrai sur ces faits au consonantisme [2].

L'élément *y*, après certaines consonnes, peut évoluer, suivant les patois, soit vers *s* (*ṣ*), soit vers *ɛ*, comme lorsqu'il se développe devant *i* (*ɯ*) : mais l'aire d'extension n'est pas la même suivant qu'il s'agit d'un ancien *i* en hiatus ou d'un *y* dégagé par palatalisation consonantique.

A. Évolution de *y* vers la sifflante (par avancement du lieu d'articulation). — I. L'évolution vers une sifflante interdentale s'observe dans les mêmes régions que pour *e* en hiatus, mais dans un domaine beaucoup plus restreint, et elle n'est nette que sur les confins de la Creuse (*vzạrdjo*, vierge [emprunt au français], à Giat, etc.). — II. L'évolution vers *s* ne se développe que faiblement dans le domaine *pi* > *pỵi* → *psi* (*vy*^{ɛ}*ẹ̀rdzo*, Mártres-de-Veyre et patois à l'Est) et surtout après labiale.

B. Évolution de *y* vers *ɛ* (par relèvement de la pointe de la langue). Elle s'observe après *t*, *d* sur les confins du Bourbonnais (Saulzet près Gannat, etc.), où, par exemple, la finale *-tier* (suff. *-ier*) devient *-tɛi*, *-teau* → *-tɛó* (*martɛó*, marteau...) ; cf. *pyạ̀u*, pou, *ụyó*, agneau, *nạzyẹ*, fourmi... Ris est moins avancé : *ɛatỵ́ó*, château.

1. Ci-après, p. 199.
2. Ci-dessous, p. 147 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

o, *u* EN HIATUS

o, *u* passe à *w*, qui peut aboutir à *ẅ* (là où *u* tend vers *ü*) : *oïlha* devient *wi̯lyå* dans la région d'Issoire-Vodable, *vwi̯lyå* dans la région de Vinzelles, *wè̯lyå*, *-o* (Sallèdes, Besse, Lastic, etc.), *vwè̯yò* (des Martres-de-Veyre à Cunlhat) ; *ẅè̯lyò* (Bourg-Lastic), *ẅé̯lyå* (du Mont-Dore à Chalus), etc. Il y a contraction sporadiquement (probablement par évolution *oi̯* → *ọi̯* → *œu*) : *u̯lyå*, Pontgibaud, *u̯yò*, Monton, *ù̯lyå*, Moriat, *œyå*, Bulhon et environs. Le mot manque dans le Sud-Est, où il a été remplacé par *feda*.

u EN HIATUS

u passe à *ẅ* : SUDARE devient *sẅà* (Château-sur-Cher, etc.), *sẅè* (Billom, Beurrières, etc., avec passage éventuel de *s* à *ɛ* : *ɛẅè*, Aydat, Saint-Maurice, etc.), — partout où le *d* intervocalique a disparu sans laisser de trace [1]. Ce *ẅ*, sous l'influence de l'*s* précédent ou d'un élément palatal, peut revenir à *w* dans les mêmes conditions que *u* revenant à *u* [2] : *ɛwa* (Saulzet, Monton), *ɛwè* (Mirefleurs, Vic-le-Comte, etc.).

Pour l'*u* (*u̯*) premier élément de diphtongue, voir ci-après le chapitre des diphtongues.

Dans des mots d'origine française comme *charrue* (prononcé jadis *ɛaru̯è*, — la finale a été assimilée en patois), on intercale soit *y* (*tsaru̯yå*, région d'Issoire-Vinzelles), soit *v* (*tsaru̯vo*, au S.-E., Saillant, Églisolles, etc.).

*
* *

D. Dissimilations et assimilations à distance.

1. Dissimilation.

Dès le moyen âge, on voit *ó* protonique se changer en *é* devant

1. Ci-dessous, p. 160.
2. Ci-dessus, p. 69.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

ó tonique (*sojorn* → *sejorn*, etc.). Voici les exemples de ce phénomène à Vinzelles : *kårgụlå* (mét. de *kègurla* = *cogorla*), *kulẹṇyå* (= **kènụlyå*), *kuẓ̌ẹ̀nå* (**kèrụna*), *rèdō*, *rèsur*, *sèkụdrè*, *sètsụ* (*sóch-òn*, billot) : en regard, on a *dulur*, *sudzurnà*, ménager (*sojornar*). — Pour la région des Martres-de-Veyre, ajoutons *fèsu*, houe (*fossoir*), et le nom de lieu *lèzu*, *Lezoux* (ancien *Lodosus*).

Le même phénomène se produit pour *u* devant *u* (ancien *ó*), *ou* toniques ; il doit être tardif, car la graphie traditionnelle des noms de lieux ne l'enregistre pas : cf. *Buron* (près d'Issoire), en patois *bèru* (*bèẓ̌u* à Vinzelles) ; *Busséol*, en patois *bèɛòu* aux Martres-de-Veyre.

La dissimilation de *i* protonique devant *i*, *y*, qui se produisit en latin vulgaire (VĪCĪNUS → *VECĪNUS), est sporadique. Les deux dérivés de *filh* (*filhat*, *filhastre*) qui ont passé au sens « gendre » dans deux régions contiguës [1] offrent la dissimilation surtout à l'ouest de l'Allier : *fèlyà* (Chalus, Madriat, Moriat, Vodable et environs), *fèlyò*, *fèyọ* (La Sauvetat, Authezat), *fsèlyà* (Mirefleurs) ; *fèlyątrè* et *fèlyądò* (Aydat).

2. Assimilation.

Le passage de *e* protonique à *i*, devant un élément *y* séparé par un élément consonantique, est assez fréquent et peut remonter pour quelques mots à la fin du moyen âge. Dans toute la basse Auvergne le conditionnel d' « être » (*seria*) postule une forme régionale commune **siria* qui déborde même sur le Bourbonnais (*siyå*, 3e pers sing,, à Saint-Bonnet-de-Rochefort). La tendance est peu accusée dans la zone issoirienne, où je ne vois guère à relever que le nom de lieu *djèmyąu*, *-yò*, Jumeaux (ancien *Geméls* devenu **Gemiaus*, **Gimiaus*). Il est plus accusé plus au Nord : j'ai relevé aux Martres-de-Veyre *byilyọu*, peut-être (*beleu* → **beleau*, **beliau*, **biliau*), *ɛèẓ̌yè*, asseoir (*set-i-ar* → *siliar*), *myilẓ̌yu*, meilleur, *vịṇyò*, viens (*venha*) ; à Rochefort *biy*, abeille (*belha*).

1. Voir mes *Essais de géographie linguistique* (t. III, 1938), pp. 148 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

IV. DIPHTONGUES

A. Diphtongues médiévales.

J'étudie ici les diphtongues accentuées sur le premier élément et dont le second élément était un *i* ou un *u* (noté *u* dans les anciens textes), cet *u* pouvant provenir d'un *l* vocalisé au cours du moyen âge (la région n'offre aucune différence de traitement entre l'*au* de *chausa*, lat. CAUSA, et l'*au* de *chavau*, ancien *chaval ;* des divergences s'accusent seulement, on le verra, pour l'élément *au* de la triphtongue *eau* issue de *ėl-*).

Quelques principes généraux dominent les évolutions complexes de ces diphtongues.

Si l'on considère le premier élément, *ė* et *ȯ* ont tendance à se diphtonguer devant *u*, *ȯ* (seulement) devant *i*, — phénomènes assez anciens, bien connus, et dont l'aire est vaste. L'intercalation de voyelle se produit pour *i̯u* (par suite de la difficulté de conserver l'accent sur une voyelle grêle) ; pour *e̯u*, fait plus rare, elle doit s'expliquer par un état intermédiaire *i̯u* ; enfin l'intercalation de *a* entre *ė* et *l* vocalisé rattache nos parlers sur ce point à leurs voisins du Nord et de l'Est. — Par suite du glissement d'accent lorsque le premier élément est *i* ou *u* (*u*), la voyelle en hiatus peut être expulsée, devenir semi-consonne *ẅ*, *y*, l'*y* étant à son tour susceptible d'être altéré par la consonne précédente [1]. — Devant *u*, *a* et *e* passent souvent à *o ;* devant *i*, *a* devient *e*, *o* devient *œ*. Ces phénomènes ont d'abord lieu à l'atone.

Voici maintenant le dernier élément qui s'altère. L'évolution la plus importante est celle de *u* passant à *u*, même tendance (substrat celtique) qui amena ū latin (= *u*) à *u* en Gaule et en Cisalpine ; *œi* passe à *œu* par assimilation vocalique. Cet *u* réagit à son tour sur la voyelle précédente, en changeant *a*, *e*, *o* en *œ*.

Vient enfin un moment où la diphtongue disparaît et où les deux voyelles qui la composent fusionnent en une seule. Tantôt c'est le premier élément qui l'emporte, le second disparaissant peu à peu : *e̯u* devient *œ*, *ėi* → *ė*, *ȯu* → *ȯ*, etc. Tantôt au contraire le second

1. Ci-dessus, p. 78.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

prédomine et attire à lui l'accent ; la première voyelle se ferme et s'affaiblit jusqu'à la chute : on a alors les évolutions *èu* → *éu* → *ǖ*, *òu* → *óu* → *ǔ*, *èi* → *éi* → *ì*, qui se produisent d'abord à l'atone, ou à la tonique devant une finale longue.

Fait très important : dans toute la basse Auvergne, les diphtongues descendantes protoniques ont subi l'attraction du second élément (assimilation progressive). La tendance a gagné les diphtongues toniques dans un certain nombre de patois, sans doute parce que la diphtongue, en finale de mot, surtout dans les monosyllabes, s'associait au mot suivant et perdait son accent. Ce dernier phénomène est encore très vivant à Vinzelles, Lamontgie, etc., où les diphtongues conservées (*ẹ̀i*, *ọ̀u* et *ọ̀u* plus rare) ne se maintiennent qu'à la finale et en fin de phrase : cf. *kw ì ẽ dzẹ̄tė lèi* (c'est un joli lit), *kė lǜ z ì nò* (ce lit est haut), et *ọ̄tė z ẹ̀i ?* (où est-il ; mais on dit de plus en plus *ọ̄tė z ì ?* parce que « est » est surtout employé devant un mot accentué) ; *ìpyā kė bọ̀eu* (regardez ce bœuf), *mõ bǜ z ì grọ̀eu* (mon bœuf est gros), *kw ì ẽ grǜ bọ̀eu* (c'est un gros bœuf).

Les labiales exercent des influences diverses au Centre et à l'Ouest. Elles empêchent souvent le passage de *ou* à *œu*. Parfois aussi elles font évoluer la diphtongue *ai* vers *oi* → *wi*, *oe* → *we*.

au

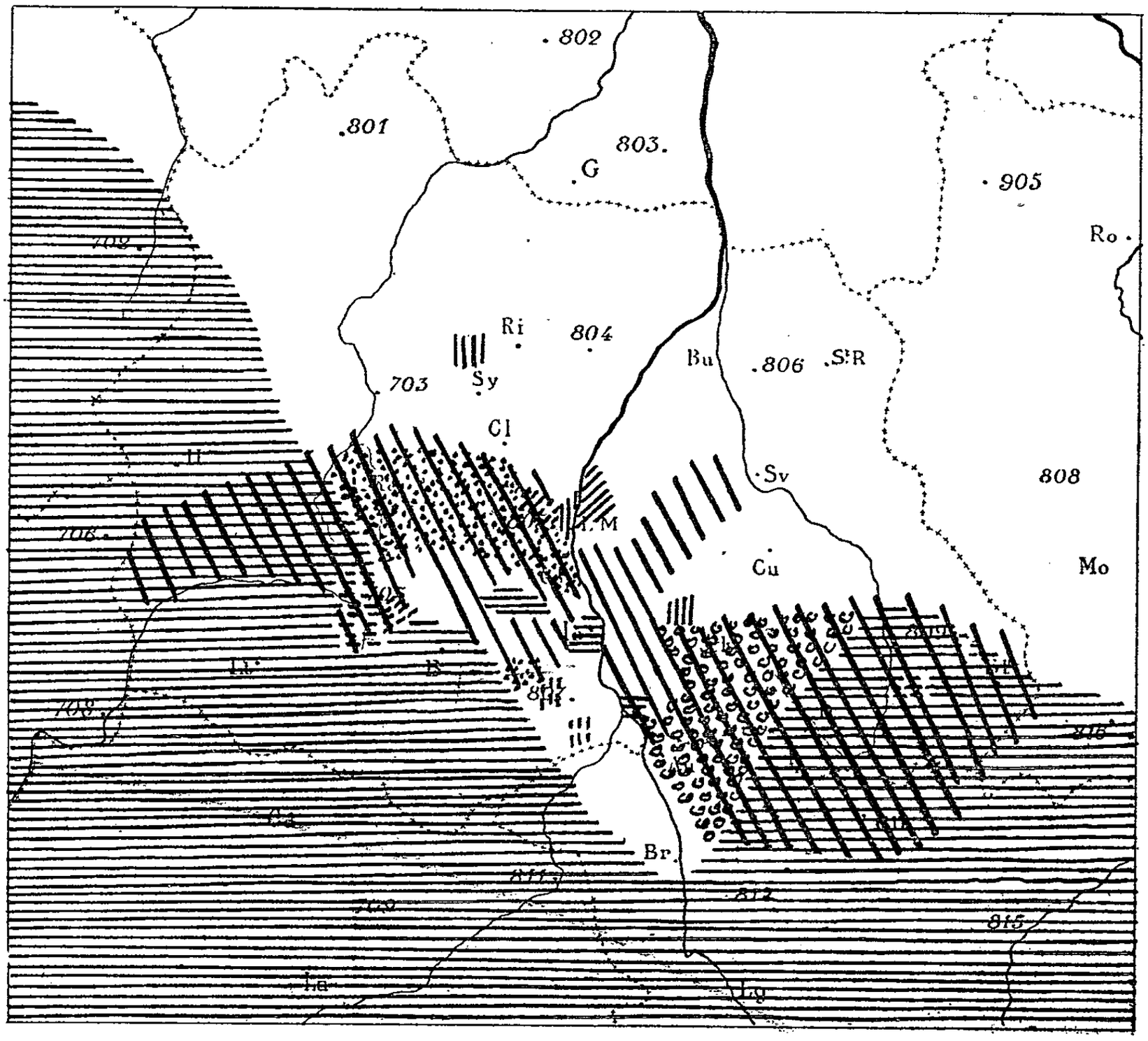
J'ai étudié en détail les évolutions de cette diphtongue en basse Auvergne dans mon dernier fascicule d'*Essais de géographie linguistique* [1]. Je donne ici l'essentiel de ce travail, en reproduisant la même carte rectifiée. J'apporte quelques précisions nouvelles pour l'Ouest et le Sud-Est du Puy-de-Dôme, ayant, dans l'intervalle, exploré de nouveaux patois dans cette zone.

Tandis que le Limousin, la haute Auvergne, le Velay offrent *grosso modo* la conservation de cette diphtongue, et que le Bourbonnais comme le Velay l'ont très anciennement et uniformément monophtonguée en *o*, la basse Auvergne présente un ensemble de faits complexes et, pour une grande part, encore en évolution (il en est de même pour d'autres diphtongues). La diphtongue *au* a été attaquée, si l'on peut dire, par deux tendances, de nature et d'origine fort différentes. Elle offre trois aires principales.

1. 1938, pp. 41-50.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

3. — La diphtongue romane *au*.



au (*ao*).

au et *o*.

au → *ĕu*.

œu → *œ*.

ou.

ou.

óu, *ó̤u*.

ṳ̈.

o.

au protonique → *éu* → *ṳ̈*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

I. — Au Sud, l'*au* traditionnel, conservé en Velay, Cantal et Limousin, s'est maintenu dans la zone limitrophe au Sud-Ouest de la basse Auvergne ainsi qu'au Sud-Est : deux massifs montagneux, dont le phonétisme est généralement conservateur (surtout celui du premier). Entre les deux se creuse le « golfe » de la vallée de l'Allier, où l'on observe les innovations les plus variées, les plus spéciales à la région, tandis qu'à l'Est, l'aire homogène de l'*o* (monophtongaison uniforme) s'étale largement dans la vallée de la Loire, et, au Nord, dans le Bourbonnais et sur ses confins.

Pour l'Ouest, j'ajoute à mon étude précitée la précision suivante : la limite entre *ɑu*, *ɑo* et *o* passe entre Giat et Condat-en-Combraille : Giat a un son qui oscille entre *ɑu* et *ɑo* : j'ai noté *ĉlyɑu*, clef, *tɛavɑu*, cheval (dans « ferrer un cheval »), *djɑo*, coq (dans « la crête d'un coq »), *seɑo*, ciel (*cel* → *ceau*), *tɛātyɑu*, (des) châteaux (demandé isolément), etc. Condat-en-Combraille a un *o* ouvert, que j'ai noté une fois moyen (pl. de « chapeau »).

Il subsiste, comme on le verra sur la carte, quelques îlots de *ɑu* dans le « golfe » de l'Allier : Auzat (qui prolonge l'aire *ɑ̃u*, ébranlée tardivement, et des centres de résistance urbains ou semi-urbains : Issoire et le petit groupe Champeix-Montaigut.

La diphtongue *au* est d'ailleurs plus ou moins ébranlée en bordure, variant entre *ɑu* et *ao*, *aₒ*, voire *o*, suivant la place de la diphtongue, son origine, ou la rapidité plus ou moins grande de la prononciation. Je renvoie, pour les détails, au travail précité.

II. — Une évolution particulière, qui n'est pas spéciale à la basse Auvergne [1], entraîne *au* vers *œ*. Nous pouvons la saisir sur le vif, car nous avons toutes les étapes. La première s'observe entre la Dore et l'Allier, avec un son intermédiaire entre *au* et *œu* et qui varie quelque peu d'un village à l'autre : au sud de cette aire, Auzon a une diphtongue assez voisine de *ɑu*, tandis qu'au N.-O. de l'aire, à Usson, nous sommes presque à *œu*. La suite de l'évolution nous est offerte plus au Nord, à l'Ouest de l'Allier, où la phase la plus archaïque se présente naturellement à l'Ouest de l'aire, du côté montagne (*œu* en finale à Rochefort, *è* dans le corps des mots), tandis que le son se ferme vers l'Est quand on s'approche de l'Allier :

1: On la retrouve en picard, et sporadiquement en Bourgogne de l'Est et en franco-provençal, surtout à l'atone (bas Valais : Vionnaz, Bagnes).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

è dans le corps des mots, *é* en finale à Ponteix ; *éu* à la Sauvetat et Authezat, *é* à Monton, Plauzat, Coudes (*Géogr. phon.*, 73).

Phonétiquement cette évolution se rattache à l'évolution beaucoup plus générale *u* → *u* qui s'est développée en France au début du moyen âge. Si cette évolution affecte spécialement *u* = (ū latin) voyelle indépendante, elle a gagné, en français, *u* élément de diphtongue associé à une voyelle palatale (*eu* → *eu* → *œu* → *œ*, *ue* → *ué* → *ẅé* → *ẅœ* → *œ* ; cf. aussi RIVUM → **riu* → *ru*) ; le provençal offre quelques cas de ce genre (p. ex. pour la diphtongue *ue*). Mais c'est en basse Auvergne que l'évolution : *u* élément de diphtongue → *u*, atteint le maximum, car toutes les diphtongues à élément *u* éprouvent la mutation dans de nombreux patois : on le verra pour les diphtongues suivantes. Si l'on admet, comme le présument la plupart des romanistes, que l'évolution ancienne *u* → *u* est due à un substrat gaulois, les trois régions qui offrent ici l'évolution *au* → *œu*, pays de hauteurs adossés à une région montagneuse plus élevée, correspondent-elles à une colonisation gauloise plus intense que dans la haute montagne, alors que les îlots de résistance de la plaine ainsi que la zone *au* → *ou* que nous verrons plus loin correspondraient aux zones où la romanisation a été plus profonde ? Ces corrélations paraissent assez vraisemblables, mais appartiennent encore au domaine de l'hypothèse.

A un autre point de vue, les trois petites régions précitées forment-elles les débris d'une ancienne zone homogène ? Il serait téméraire de l'affirmer ; mais il est certain que la tendance *au* → *œu* s'est manifestée à la protonique sur une aire plus vaste[1] que pour la tonique : aire cohérente, sinon homogène, englobant, outre les régions précédentes, une partie de l'aire à *au* tonique conservé (au S.-E.)[2] et de l'aire où *au* tonique a abouti à *o*.

En se rappelant qu'une diphtongue tend à s'altérer et à se monophtonguer d'abord sur la protonique, on déduira : 1° que dans une partie de l'aire où *au* tonique s'est (plus ou moins) conservé, la tendance *au* → *au* → *œu*, moins forte que dans la région voisine, a été insuffisante pour ébranler la tonique, mais a pu gagner

1. Cependant au Sud de l'aire *au* → *œu*, on trouve *óu* protonique à Auzon (*óutsar*, jars, *tóuru*, taureau) et *u* protonique à Saint-Étienne-sur-Usson (*turé*, taureau).

2. La notation *usé*, oiseau, de l'A L F à Ambert (809), est fausse, comme bien d'autres de ce point : c'est *œusé* (cf. le Glossaire de Michalias).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

l'atone ; 2° que dans la région où *au* s'est monophtongué en *o*, deux tendances successives et contradictoires se sont superposées (nous y reviendrons).

Remarquons que la répartition des protoniques (types *óu* et *éu*) correspond à peu près à la conservation de l'*u* d'une part, à son altération en *u* d'autre part, dans les diphtongues médiévales *eu*, *iu*, *ou*, que nous étudions plus loin.

III. — La monophtongaison de *au*, là où la tendance *au* → *œu* ne s'est pas manifestée, se présente de façon assez complexe.

Envisageons d'abord la tonique.

On observe deux points d'aboutissement différents, *u* et *o* [1]. Le premier, dans un petit groupe de parlers, au S.-S.-E. de Clermont. Nous trouvons *òu*, très net, aux Martres (*tọulò, tsåvọu, pyọu = pel, peau*, etc.), et au Sud, avec l'*u* un peu affaibli, à Chalus et aux environs (*pyọu, rọu = raus*, échine, suff. *-òu = aud*, etc.). Aux environs des Martres, *òu* passe à *óu* à Orcet (*tọulo, tsåtyóu = chasteaus*, pl.), l'*u* pouvant s'affaiblir à la finale (*lè ɛóu ʒ ì ʃå̈ = le ciel est clair*) ; à la Roche-Blanche (*tọulå, kọukårẹ*, quelque chose). — En se fermant encore, *óu* passe à *ǜ*. L'évolution est accomplie à Mirefleurs (*tụ̈lò* ; *pyǜ = pel, peau* ; *fyǜ = fil, fiau*, etc.), à Saint-Georges (*tụ̈ló*), Pérignat (*tụ̈lò, pyǜ*), etc.

L'*o* qu'on rencontre ailleurs provient-il de *au* par l'intermédiaire *ao* ? Nous avons relevé l'évolution *au* → *ao*, mais généralement assez loin de la zone des *o*. En revanche, assez nombreux sont les patois qui offrent *ọu*, avec un *u* très faible, dans l'aire *o* et surtout sur son pourtour, tous patois archaïsants, Moriat, Chalus (isolé sur une hauteur), Sauxillanges (petit centre conservateur), Volvic (id.), Chambon au fond de la vallée de la Couze, sans compter que l'aire précédente *òu* → *óu* → *u* coupe la zone des *o*. Il est donc vraisemblable que dans toute cette région *au* a d'abord passé à *òu* et que la scission ne s'est produite qu'à l'étape suivante : dans la majeure partie de ces parlers, l'*u* final s'est affaibli peu à peu, tandis que, dans le petit groupe du N.-O. et N.-E. des Martres-de-

1. Historiquement on relève déjà *chozit* (*chausit*, choisi) et *ceo* (*cel* → *ceau*), ciel, dans les *Stances au Saint-Esprit* de Saint-Julien de Copel, qui est bien aujourd'hui dans l'aire *o* (S.-E. de Billom) mais pas très loin de l'aire *œu*. La monophtongaison est donc ancienne dans la Limagne moyenne.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Veyre, la tonique a subi la même évolution que la protonique. Même si l'on admet l'influence du français pour la monophtongaison *au* → *o*, ce processus n'est pas à rejeter : si nous avons des raisons de croire (voir mon *Hist. de la langue fr.*, § 87) qu'en français de Paris et de Normandie *au* a passé à *o* par l'intermédiaire *ao*, nous ne possédons aucune certitude à ce sujet, et nous ignorons plus encore par quelle voie la monophtongaison s'est effectuée en Berry et en Bourbonnais, dans le français régional qui a été en contact avec l'Auvergne.

L'influence du français ressort de l'inspection de la carte. L'aire *ou* → *o* (var. *ou* → *u*) apparaît comme une puissante vague qui a déferlé du Bourbonnais, a submergé tout le Nord de la basse Auvergne, a contourné le massif des puys pour s'étaler vers le Sud-Est ; le barrage de Corent l'a contenue un instant à l'Ouest de l'Allier, dont elle remonte la rive droite, pour faire irruption sur la rive gauche en débordant sur la vallée des trois Couze, qu'elle remonte ; maintenue plus au Sud sur la rive gauche de l'Allier par un nouveau barrage de hauteurs qui affleure la rive opposée aux abords d'Auzat, elle s'étale dans la basse vallée de l'Alagnon et le bassin de Brioude, où elle s'arrête. Brioude a été gagné, tandis qu'Issoire, on l'a vu, a résisté. Au Sud-Est, Ambert, comme Issoire, a brisé le flot, qui coupe et qui contourne la chaîne du Forez (la limite *o-au* passe entre Saint-Anthème, au Nord, et Saint-Romain, au Sud). — On a vu plus haut que *o* a gagné la diphtongue formée avec *a* intercalaire en bordure de l'aire *æu* → *œ* (Monton) et sur quelques points de l'aire *au-ao* (Le Mont-Dore, Tomvic, s'imposant à tout *au* final dans ce dernier patois).

Parmi les *o*, on distingue nettement deux timbres. L'*ò* ouvert, marquant une étape antérieure, est conservé dans la partie la plus archaïsante du domaine : presque tout le Sud et la région de Pongibaud. Pontaumur (sujet de 35 ans environ, 1938) garde quelques restes de la diphtongue (*lå krẹ̀itò dó djǫ̈u*), mais, dans la plupart des cas, ce patois offre un son variant entre *ò* et *ó* : j'ai noté *lė syŏ éi ĉl̥yà* (le ciel est clair), *ẽ plò* [régression *pyạu* → *plạu*] *nịèr* (un cheveu noir), *dóu tɛåplŏ* [id.] (des chapeaux), *n ǫ́tɛò* (une oie : demandé isolément). A Condat-en-Combraille, l'*ò* est général : *nå ĉl̥yò*, une clef, *lė sŷò*, le ciel, *ló tɛãt̨yò*, les châteaux, *la krẹ̀itò dó djò*, la crête du coq. — Plus au Sud, Orbeil a un *o* moyen, qu'on retrouve à la finale à Saint-Yvoine, Sauvagnat, tandis que Sayat, au Nord, ferme

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

nettement la finale (*tọlọ́*, table, et *dzọ́*, coq). La fermeture est générale dans l'Est, le Centre et le Nord (en liaison avec le Bourbonnais et le Forez) et elle a gagné quelques groupes au Sud, notamment la région de Saint-Nectaire-Murols, de Ronzières, d'Arvant-Sainte-Florine.

Quant à la protonique, j'ai indiqué plus haut dans quelle partie de l'aire *o* elle avait suivi l'évolution *œu* → *u*. Les autres patois offrent un *óu* protonique [1] (qui peut passer à *ü*) dans toute la contrée qui est au Sud du parallèle de Clermont (*grosso modo*) : *óutsar*, jars (dér. de *aucha*) à Léotoing, Madriat ; *üjè*, entendre, à Saint-Victor, *vüjè* à Cunlhat ; *ülaŋyó*, noisette, à Billom ; *cüsẹsâ*, saucisse, à Sauxillanges ; *óuzi*, entendre, à Moissac, etc. ; bien entendu, la petite aire qui a *òu* → *óu* → *ü* à la tonique offre *óu* → *ü* protonique : *óuzè* (*auzel*, Le Cendre, Orcet) ; *óusè* (*aucel*), *óujè* (*auzir*), aux Martres-de-Veyre ; *lüzẹtò* (Pérignat), etc. Même son dans l'aire de l'*au* tonique qui n'a pas éprouvé l'évolution vers *œu* (voir ci-dessus) à la protonique : ce sont seulement les patois du Sud-Ouest, dans la région montagneuse la plus reculée (région de Tauves, Latour, Besse : *óukàr*, jars, à Besse, etc.). — A partir de la latitude de Clermont (vers le Nord), la protonique ne garde le type *óu* → *u* qu'à l'Ouest dans la région montagneuse : *óuzi*, oiseau, etc., à Sayat (l'*u* était déjà très faible en 1898, sujet de 40 ans) ; id. à Chanat, Pontgibaud, où Edmont a noté tantôt *o*, tantôt *u*. En 1938 j'ai relevé *óu* encore net à Pontaumur (*põtóumè*, Pontaumur), Giat et Condat-en-Combraille (*óuvi* = *au-ir*, entendre, etc.). De même dans la montagne de Thiers (même hésitation d'Edmont au point 806). — Dans la plaine, la protonique *óu* perd rapidement son second élément, à mesure qu'on s'éloigne, vers le Nord, de la zone Orcet-Moissac. La basse Limagne offre l'*ó* à la protonique comme à la tonique, ainsi que la majeure partie de la Combraille : *cõzi*, choisir, à Randan, *ozyo*, ALF, 801 : c'est l'uniformité jusqu'en Bourbonnais. Ici l'action du français a atteint son maximum.

au tonique (ou le phonème de remplacement) se comporte comme protonique devant l'ancienne finale *-as* atone (pluriels féminins, 2e pers. sing. *chantas*) dans une partie du domaine où cette finale a abouti à *ã* [2], c'est-à-dire, *grôsso modo*, à l'Est de l'Allier, dans la

1. Déjà *choufar* dans le Fragment comique de 1477.

2. La finale n'exerce aucune action là où elle s'est confondue avec le singulier

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

partie Sud : Vinzelles et environs (*tọlå*, table, pl. *tu̯lă*, etc.) ; zone du *ău* tonique : *tă̯ulå*, pl. *tọ́ulă* à Saint-Jean-en-Val ; *tạolå*, pl. *tọ́ulă* à Tomvic, etc. En revanche : *tọ́lò*, pl. *tọ́lă* à Coudes et environs ; *tọ́ulå*, pl. *tọ́ulă* à la Roche-Blanche ; *tạulo*, pl. *tạulă*, au Mont-Dore ; *tạuwo*, pl. *tạuwă*, à Tauves, etc. [1]. — On sait que cette altération est due à la perturbation produite par la finale longue sur l'accent tonique, qui perd de son intensité [2].

Dernier phénomène important : la consonne labiale qui précède immédiatement *au* empêche l'évolution *au* → *œu* à la protonique (et à la tonique devant la finale longue) dans la région de Vinzelles (*au* tonique → *o*) : 1° à Vinzelles [et aux environs, sauf à l'Est] : *fu̯tsẹi*, manche de la faulx (*faucheir*), *pu̯tẹtå*, dimin. de *pọtå* (*pauta*), patte, *pu̯z̯u*, peureux, etc., et *pu̯tă*, pl. de *pọtå*, — en face de *u̯jẹ*, entendre (*auzir*), *tsu̯fà*, chauffer, *tu̯lẹtå*, dimin., et *tu̯lă*, pl. de *tọlå*, table, *u̯lạŋyå*, noisette (*aulanha*), etc. ; — 2° dans la petite aire du Nord-Ouest où *ạu* tonique évolue vers *œu* → *œ* : *pœ̀ru*, peureux, etc. à Monton et dans les villages à l'Ouest, à côté d'*u̯lạŋyò*, noisette (*aulanha*), etc. — Au contraire, dans l'aire orientale où *au* tend vers *œu*, la labiale précédente n'exerce aucune action (p. ex. *pœ́uru* comme *œ́uje*... à Saint-Martin-d'Ollières, etc.).

èu

Partout l'élément *è* se diphtongue en *iè*.

Le groupe *ieu* passe à *yọ́u* au Nord (labialisation de l'*e* par attraction de l'*u*), groupe conservé dans la région des Martres-de-Veyre (càd. au N. et à l'E.) : *yọ́u*, moi (*ieu*), *dyọ́u*, Dieu, aux Martres ; encore *yọ́u* à Gelles. Plus au Nord *yọ́u* passe à *yọ́* (Giat, Condat-en-Combraille..., et presque toute la basse Limagne ; *yo* déjà chez Faucon à Riom).

ieu devient *yœu grosso modo* dans tout le Sud par double assimilation vocalique : l'élément *e* palatalise l'*u* en *u̯* [3], et cet *u̯*, à son tour, labialise *e* en *œ*. Ce groupe (avec ses variantes *yœ*, *yu̯*...) s'ob-

(l'*s* disparaissant, comme en Provence, sans laisser de trace ; ci-dessus, p. 48) et là où elle a abouti à *è* (ci-après, p. 104).

1. Toutefois La Bourboule à *tạulò*, pl. *tọ̀ulà*.
2. Ci-dessus, p. 48.
3. Ou, plus exactement, favorise le passage de *u̯* à *u̯* qui se produit ici dans une aire plus vaste que pour la diphtongue *au*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

serve au Nord jusqu'à la Roche-Noire (*yẹ̀u*, moi), dans toute la région de Vinzelles jusqu'aux confins du Forez (*yœu*, *dyẹ̀u*, Vinzelles et environs, Tomvic, région d'Ambert et Viverols, Jullianges aux confins du Velay, etc.); à l'Ouest, *yœu*, moi, à Murat-le-Quaire, Rochefort, *yœ* à Lastic, etc.

Sur les confins du Brivadois, on aboutit à *yẹ̀i* comme pour la diphtongue *uèu* issue de *òu* (voir ci-après), ce qui fait présumer une action plus accentuée de l'élément *e* sur la voyelle finale (*ẹ̀u* → *ẹ̀u* → *ẹ̀i*) : *yẹ̀i*, *dyẹ̀i* à Orsonnette et dans les patois au Sud.

éu

A la tonique, le groupe n'est guère représenté que par *beure* = *bẹ́ure*, boire.

Dans une aire, constituée par la vallée de l'Allier et, *grosso modo*, la moitié nord du Puy-de-Dôme, *éu* paraît avoir passé anciennement à *iu*, qui se développe en *yeu* comme *ịu* roman. Même évolution de l'élément *eu* que pour la diphtongue précédente (et pour *yeu* issu de *ịu*) : *yœu* → *yù* au Sud (*byù̇rė*, Vezezoux ; *byœ̀urė*, d'Issoire à Busséol) ; *yóu* → *yó* ou *yu* dans l'extrême Sud (*byóurė*, Arvant et plus au Sud) et au Nord : *byọ́urė* (Les Martres-de-Veyre, La Roche-Blanche...) [1], *bz^{w}ọ́urė* à Giat, *blọ́urė* (par fausse régression) à Pontaumur, Condat-en-Combraille, Biollet et patois intermédiaires. A Lapeyrouse (enquête de 1938, sujets de 55 et 30 ans environ), *bwèr* paraît repris au français. — Au Sud-Est, une petite région présente, comme à Giat, un son intermédiaire qui doit être dû à l'action du *b* : *bẅœ́urė* à Sainte-Alyre, *bzœ́urė* (Saint-Jean-Saint-Gervais, Usson, etc.).

Ailleurs, il n'y a pas trace de diphtongaison : *bœ̀urė* (Orbeil, Sauvagnat), *bœ́urė* (Champagnat, Ponteix, Murat), *bœ̀rė* (Mont-Dore), *bœ̀r* (Murols), *bŭ̀rė* (Cunlhat), *bụ̈ǯė* (Vinzelles), *bœ̈u̯ǯė* (Chargnat); tout au Nord, sur les lisières du Bourbonnais, *bûr* reparaît à Ris et environs. Comme cette aire n'est pas homogène, on peut se demander si ces formes, au moins dans certains patois, ne reposent pas sur un ancien *bieure* comme les précédentes : c'est peu probable, car nous n'avons aucun exemple, dans la région, d'un élément

1. *by* peut évoluer vers *bz* ou *bz* comme tout groupe *by*. Cf. ALF, nos 703, 801 805, etc., et ci-dessus, p. 78.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

i → *y* expulsé après labiale, tandis que, dans ce cas, l'élimination de *ẅ* est fréquente.

A la protonique, les exemples sont également rares : aucun n'offre un développement en *iu* → *ieu*. Nous avons d'une part la crase proclitique *dél* → *déu*, où la diphtongue devient *éu* → *ǜ* au Sud dans les mêmes patois, *óu* → *ǜ* ou *ǒ* dans la vallée de l'Allier et le Nord : *dóu vyᶻi*, du vin, aux Martres-de-Veyre, etc., *dǒ* à Gelles, Giat, Condat-en-Combraille, *dǒ* à Pontaumur, Lapeyrouse, Ris, etc. ; *do* à Riom chez Faucon. — L'autre exemple est *felgeira* → *féugeira*, fougère, où la présence de la labiale a amené *óu* → *ù* dans la majorité des parlers : *fóudzẹ̀iro* (Les Martres-de-Veyre, Saint-Sauves...), *fǜdzẹ̆irò* (La Roche-Noire, Aydat, Saint-Victor...), *fǜdjyẹ̀iro* (Cunlhat et environs), *fudjyẹ̀ro* (Lastic), *fǜdzi̯ẓå* (Vinzelles et environs), etc. L'évolution *éu* → *ǜ* ne se rencontre que dans les patois du S.-E. rebelles à la palatalisation : *fœudzẹ́irå* (Tomvic), *-ẹirå* (Saint-Anthème), etc. [1], mais l'*u* reparaît à Eglisolles et environs (abbé Chataing).

iu

La diphtongue *iu* est devenue partout *yeu*, qui a passé soit à *yœu* (*yœ*, *yu*), soit à *you* (*yu*, *yó*), dans les mêmes régions que la diphtongue *éu*. Citons *ryọ́u* (*riu*), *yọ́uró* (*liura*), *ʦyóu* (*cul* → *kiu*) aux Martres, *ryù* (Cournon), *yọ́urå* (Arvant), etc. ; *yó* au N.-O. et dans la basse Limagne. L'élément *y* disparaît après *r* en groupe combiné : « écrire » repose sur **escreure ;* on a déjà *eycreore*, *ecreore* dans les Comptes des consuls d'Herment à la fin du XIV^e^ siècle (mais *escriuta,* part. passé fém., dans la Charte de Monferrand, XIII^e^ s.)

Du type *yeu* → *yœu* : *vyẹ́urè* (*viure*) à Saint-Georges, *åryẹ̀u* (avec *a* prosthétique) à Sugères, *ryẹ̀u* (Doranges, Fayet), *ʦyẹ̀u* (Rochefort, Enval), *ryù* (Saint-Maurice, Authezat), *iʦyù* (*estiu*, été, mot disparu dans bien des patois) [2] à Monferrand, Sauxillanges, etc. ; Vinzelles, qui ne conserve les diphtongues qu'à la finale, dit *ryẹ̀u*, et *ʎyǜẓå*, *vyǜẓè*. — Signalons le passage de *eu* à *èi* dans le groupe d'Orsonnette (*ryèi*) et Moriat (*úryèi* = *riu*).

1. La fougère, d'ailleurs, a quelquefois un substitut lexicologique dans cette zone (*tsåvạʎʸå* à Saint-Jean-Saint-Gervais et environs).

2. Voir mes *Essais*, fasc. III (1938), pp. 142, où on verra le détail des formes que j'ai recueillies.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Après *p* (pas d'exemple pour *b*), l'*i* en hiatus devient *f* au Nord-Est : *espiuna* (épingle) est *ɨpfɨ̆nå* à Cunlhat, etc. Partout ailleurs *y* se maintient : *èspyɐ̆unè* (Champeix), *ipyɨ̆nå* (Vinzelles), etc.

Le type primitif *ɨu* est conservé sur la périphérie S.-O. et S. de notre domaine (Haute Auvergne, Velay).

Le mot CŪLUS, qui de *cul* a passé à *kɥu* → *kɨ̀u*, a suivi l'évolution de la diphtongue *ɨu*, ainsi que PULICEM → *pɨuze* (*pyǒz* à Lapeyrouze), mot généralement remplacé par *nèira* (propr[t] [la] noire).

òu

Le traitement est complexe.

Il faut séparer *òu* ancien et *òu* provenant de *ò* + *l* vocalisé.

I. —*òu* ANCIEN.

L'*ò* s'est diphtongué dans un certain nombre de mots. Il est même probable que dans toute la région l'évolution a été jusqu'à *ueu*, et que les sons (v)*ou*, que nous allons rencontrer, viennent de *eu* comme *byóurè* de *beure* [1]. La diphtongaison a toujours lieu pour *bou* → *bueu*, *dijous* → *dijueus*, *ou* (œuf) → *ueu* ; jamais pour *nou* = NOVEM. Pour *nou* = NOVUM, il y a scission : l'Est ne diphtongue pas (Vinz. *nó*, et à l'Est), tandis que plus à l'Ouest on a *ɲyɐ̆u* (Issoire), *ɲyóu* (Martres), etc. — Quelle est la raison de la diphtongaison ? Le rapprochement de *dijous* qui a eu un *s* fixe et qui est toujours diphtongué, et de *nou* (9), qui n'a jamais eu d'*s* et n'a jamais subi la diphtongaison, paraît concluant. Comme pour la finale *-èl* (-ELLU), *-èls*, le dédoublement de voyelle ne se produit que devant *s* final. On a donc eu à l'origine, d'un côté *dijueus*, de l'autre *nou*, et *bou*, pl. *bueus* ; *ou*, pl. *ueus* ; *nou*, pl. *nueus*. Pour les noms, la forme diphtonguée du pluriel a été généralisée dans la majorité des cas, sauf pour *nou* dans la région de Vinzelles : je rappelle que, dans ces mêmes parlers, c'est la forme du singulier qui l'emporte pour le suffixe *-èl*.

Débarrassons-nous des formes non diphtonguées, où *ou* peut passer à *ó* par perte du second élément : *nọu* (9), les Martres-de-

1. Une autre preuve est, aux Martres, l'existence d'un féminin *nèvò* à côté du masculin *ɲyóu*, qui proviennent de formes *nueu*, *n(u)eva*. — On a *gios*, jeudi, dans les Comptes d'Herment, et *eus*, œufs.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Veyre ; *nó* (NŎVĔ et NŎVU) dans la région de Vinzelles. — En bordure du Bourbonnais et au S.-E. près du Forez (Saillant, Eglisolles...) *nœ* (9 et adj.) se rattache à la phonétique du français.

Dans les formes diphtonguées, il faut d'abord considérer le sort de la voyelle en hiatus. En principe celle-ci passe à *y* : *ɣyɛ̨u* (Issoire), *ɣyo̧u* (Martres). L'*y* initial de *i̯eu* → *yeu* peut se combiner avec *ʒ* prosthétique : à côté des Martres, Vic-le-Comte qui disent *yo̧u*, Vinzelles et les environs disent *jœu* = *ʒvœu*. Même combinaison aux Martres dans *dyidjo̧u* = *dijɨ̯eus*, le son *dj*, dans ce patois, provenant de *dʒ* + *y*. Enfin, après *b*, on trouve l'*y* dans la vallée de l'Allier, au Nord et au Sud (*byɛ̨i* Arvant ; *byɛ̨u* Issoire, Mirefleurs, Busséol ; *byo̧u*, Les Martres, la Roche-Blanche ; *byù* Cournon) et dans une région à l'Est (*byóu* Cunlhat ; *byɛ̨u* Église-Neuve-des-Liards ; *byɛ̨u* Sugères, Esteil, etc.). — Fausses régressions (*by* → *bl*) dans la région de Pontaumur : *blóu*, de Condat-en-Combraille à Pontaumur, — et (*by* → *bly*) au S.-E. : *blyɛ̨u* à Tomvic, Saillant, Eglisolles, etc. (Ci-après, 4e partie).

La voyelle en hiatus peut être expulsée. Le phénomène se produit après *b* au Centre et à l'Ouest : *b(u)eu* devient *bɛ̨u* à Vinzelles, Orbeil, Neschers, Sauvagnat ; *bɛ̨* à Murols, *bɛ̃* à Biollet, *bɛ̨u* à Champagnat, le Mont-Dore, Murat ; *bɨ̯̃* à Coudes, Ponteix ; *béi* (*bueu* → *beu* → *bei*) à Moriat. La même région expulse aussi la voyelle après *dʒ* : *dijueus* devient *didʒ(u)eu* → *dyidʒɛ̨u* à Vinzelles, Saint-Martin-d'Ollières, etc. — Dans la basse Limagne, on a *œ* comme en français (*bœ̃*, à Ris, etc.). Une étude approfondie de la zone frontière du Bourbonnais serait nécessaire pour établir jusqu'où *bœ* représente le type *bueu* et à partir de quelle limite il correspond au *buef* → *bœu(f)* français.

La labiale peut conserver l'élément *ɨ̯*, qui, on l'a vu, dans deux aires différentes évolue vers *ʒ* : au Sud-Est, *bɨ̯ɛ̨u* à Saint-Jean-Saint-Gervais, *bɨ̯ɛ̨u*, *bɨ̯ù*, au Fayet Ronnayes et environs, *bʒɨ̯̆ɛ̀* (Saint-Alyre, Doranges, etc.), *bʒɨ̯̆œu* (Usson...) ; — à l'Ouest, *bʒɨ̯̆o̧u* à Giat, *bʒɛ̨u* à Lastic, etc.

Considérons maintenant les deux dernières voyelles de la triphtongue (*u*)*eu*. La diphtongue, tout comme *éu* [1], passe à *óu* dans le

1. Il n'y a pas identité absolue de traitement entre les deux diphtongues, même dans la moitié Sud, pas plus que pour la diphtongaison et non diphtongaison : Cunlhat dit *bŭ̯ré*, boire, et *byo̧u*, bœuf ; Biollet, *bœ̃* et *blo̧uré* (régression de *byo̧uré*).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Nord, mais non au Sud (*byóu* Les Martres, Cunlhat, la Roche-Blanche ; *byù* Cournon ; *yóu* Les Martres, Vic-le-Comte...). L'évolution la plus générale (exemples cités plus haut) est *eu* → *œu* qui peut passer soit à *œ*, soit à *u*. Enfin, comme pour *eu* ancien, un îlot au Sud change *eu* en *ẹi* : *byẹi* (Arvant), *béi* (Moriat).

II. *-òu* PROVENANT DE *l* VOCALISÉ.

Le suffixe *-òl*, devenu *-ọu* (d'après les formes du pluriel), passe à *ó* dans la majeure partie de la région (Vinzelles — Issoire — Brioude, Saint-Victor et environs, Cournon et patois au Nord : type *filhol* → *fyilyó*) ; il devient *ù* aux Martres-de-Veyre, où il est distinct de *òu* ancien non diphtongué : cf. *fyˢilyù*, filleul, et *nóu*, 9. A Saint-Georges-sur-Allier et dans le petit groupe voisin à l'Est, *ou* passe à *œ* (*fsilyœ́*) sans doute par l'intermédiaire d'une diphtongaison (*uou* → *ueu* → *uœu*), qui s'est produite comme en français sur les confins du Bourbonnais. Dans la vallée de l'Ance (Eglisolles...) le couple *filyœ*, f. *filyọlo* montre qu'il s'agit bien d'une diphtongaison provoquée par la vocalisation de *l*.

Lorsque *l* précédait une consonne (autre que *s* final) au moyen âge, *òu* a passé à *œu* dans la majorité des patois. SOL(Ĭ)DU devient généralement *sœu* (→ *sœ* ou *sù*) : région Issoire-Vinzelles-Brioude, S.-E. (Eglisolles), etc. Mais on trouve *sou* → *su*, des Martres-de-Veyre, Lastic et région du Mont-Dore à la lisière du Bourbonnais (où on rejoint la phonétique française) : *sù* (Les Martres), *sóu* (Ris, etc.). — Si une consonne labiale précède la diphtongue, *òu* → *ù* se maintient partout (PŎLLĬCEM *pọ́usè*, Les Martres ; *pụ̀sè*, Vinzelles...), sauf dans le S.-E. (où *ou* passe à *œu*).

óu

Cette diphtongue ne s'observe guère qu'à la protonique.

La série non palatalisée *óu* (→ *ù* ou *ó*) est représentée par les patois du Sud, de la vallée de l'Allier et des montagnes de l'Ouest : *escoltar* est *skóutà* à Brioude comme à Murat-le-Quaire, *skutà* à Saint-Victor, *ikóutè* aux Martres-de-Veyre ; cf. aussi *ékọuta*, ALF, 703, 804, *ekụto*, 801 (impératif). — Le processus *ou* → *óu* → *ù* s'observe dans une aire assez vaste : région de Vinzelles (*ikŭta*) et tout le S.-E ; à l'Ouest, à partir de Monton dans la région montagneuse, jusqu'au Mont-Dore (*skœ́utà* ; mais il y a des îlots de *óu*,

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

v. ci-dessus). Le mot *soudard*, qui a le sens « soldat », a été repris au français, car il offre partout un *u* (pas d'*óu*, ni d'*œu* → *ù*) : p. ex. *sŭdar* à Vinzelles et environs, *sudà* à Mouton (à côté d'*ékùtà*).

Si une consonne labiale précède la diphtongue, l'*ou* → *ù* est conservé dans toute la région de Vinzelles (*mŭ̀tu*, *mŭ̀nẹ̀i*, mouton, meunier...) et dans la montagne de l'Ouest (*mŏ̀nịrå*, f., Royat, etc. jusqu'à Saint-Victor (*mŭ̀nẹ̀irò*, f.), Saint-Sauves (*mọutu*, *móunẹ̀irò*, f.), Lastic, Bourg-Lastic, Besse (*moutu*), etc. ; mais le Mont-Dore dit *mœunẹ́iro*, f., *mœ́utu*[u]. L'aire du S.-E. a *œu* même après labiale à partir de Moriat (*mœutu*) et Saint-Ilpize (*mœunẹ́irå*) : *mœunèi* (Saint-Étienne-sur-Usson, Le Vernet-la-Varenne, jusqu'à Doranges (*mœ́utu*), Ambert, Baffie); on retrouve *móunèi*, *móutu* dans la vallée de l'Ance (abbé Chataing; id. ALF, 816, *mutu*) et au Nord à Cunlhat (*mŭ̀nẹ̀i*).

ai

La diphtongue *ai* a été plus ébranlée que *au*.

Elle n'est conservée (plus ou moins nette) que dans un îlot archaïsant de l'Ouest (Montaigut-le-Blanc : *årạirė*, araire, *dzạ̀i*, coq = **jalh*) [1] et dans le S.-E. (en jonction avec le Velay) à partir de Saint-Alyre (*arạirė*...), Doranges (*gạitå* = *gaita*, regarde ; *sìtạirė* = *seitaire*, bûcheron, *pìsèlạirė* = *paisselaire*, celui qui fait les échalas), Ambert (v. le *Lexique* de Michalias), Saillant (*årậirė*) et la vallée de l'Ance (abbé Chataing). Au S.-O., aux approches du Limousin qui a gardé *ai*, on trouve parfois *ạe* (Lastic) qui évolue vers *è*. Mais, dans la majeure partie de la région, *è* a une autre origine (intermédiaire *èi*).

L'évolution *ai* → *ei*, qui est générale dans le Midi pour la protonique, a gagné la tonique dans un grand nombre de patois de basse Auvergne : *grosso modo èi* s'observe dans la zone autour des Martres-de-Veyre (Les Martres : *arẹ̀irė*, *pẹ̀irė*, père, *dzẹ̀i*..., Orcet, La Roche-Blanche, La Roche-Noire : *pẹ̀irė*...), les îlots archaïsants de Champeix (*pẹ̀irė*...) et de Nonette (*dzẹ̀i*, coq...), à l'Ouest dans la région du Mont-Dore (de Murat à Besse : *ẹ̀igå* = *aiga*, eau, *pẹ̀irė*...) en liaison avec l'*ai* cantalien, le Brivadois en liaison avec le Velay (à partir de Moriat : *dzẹ̀i*, comme à Saint-Ilpize ; *arẹ̀ire*, Arvant, Brioude...) et avec la zone *ai* du S.-E : *ẹ̀i* se trouve en

1. Pour ce mot, voir mes *Essais*, 3e série, p. 21 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

bordure à Saint-Étienne-sur-Usson et environs (S.-E. et N. jusqu'à Saint-Genès-la-Tourette : *dzèi*, coq, etc.).

èi passe à *è* au Nord des monts Dore et dans une région compacte autour d'Issoire : *ègå*, *årèr* (Murols), *éçèrò* (*esclaira*) Rochefort ; — *årèrè*, *pèrè* (Sauvagnat, Orbeil...); *åzèzè*, *pèzè*, *dzè* (Vinzelles et environs à l'Ouest, jusqu'à Madriat).

L'*e* est fermé sporadiquement. On dit *årérè* à Cunlhat (et *cïtérï* pl., bûcherons), Coudes, Saint-Yvoine, Saint-Nectaire, Ponteix. Si on remarque qu'à Coudes, par exemple, l'*e larc* roman est resté *è*, on en conclura que, dans ce parler, jamais la diphtongue *ai* n'a passé par le son *è* : *é* vient directement de *èi* par l'intermédiaire *éi* qui existe à Busséol (*dzéi*, etc.).

Ce son *éi*, au lieu de devenir *é*, peut passer à *i*. C'est le traitement de Mirefleurs, où l'on dit *årirè*, *frirè* (*araire*, *fraire*).

Sur l'atone, tous les patois sont au moins au degré *éi* (ou *é*, *i*) : *gaitar* devient *gïtă* (Vinz. et environs), *gètè* (Martres), etc.

Les labiales *p*, *b*, *m*, *f*, *v* changent *ai* atone en *wi* dans toute la région centrale, du Nord au Sud : *maisó* est *mwézõ* à Lapeyrouse, Ris et les confins du Bourbonnais, *mwézu* dans la basse Limagne jusqu'aux Martres de Veyre, *mwïzŭ* à Vinzelles et région d'Issoire. Le recul d'accent peut amener le renforcement de *i* en *èi* : *mwèizu* (Chargnat). A l'Est, il n'y a aucune action : *mïzŭ* (Saint-Martin-d'Ollières), *mèizu* (Saint-Jean-Saint-Gervais), etc.

L'action des labiales sur *ai* tonique ne s'exerce qu'au Nord, à partir de Cournon [1] : *pwèrè*, *fwèrè*, etc. (*paire*, *faire*), par la série *ai* → *ae* → *oe*. Ce phénomène occupe toute la basse Limagne, jusqu'à Riom et Sayat à l'Ouest, Ris au Nord.

ei

Les deux diphtongues *èi* et *éi* (avec *e larc* et *e estreit*) se sont confondues anciennement dans la région. Le premier élément ne s'est jamais diphtongué.

L'*e* est uniformément ouvert sur la tonique dans une aire assez vaste (mais pas homogène) au Centre et au Sud : *pèirò* = *peira*, pierre (Les Martres-de-Veyre [2], Aydat ; à l'Est, la Chapelle-Agnon,

1. Les plus anciens témoignages du phénomène sont chez Pezant (de Riom, 1580) : *moué* (mai), *poère* (*paire*).

2. Où l'*i* est très faible. Sur la finale, *ei* devient *ï* : *pürmï*, f. *pürmèirò*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

La Roche-Noire, Rochefort, Besse), *pẹ̀ir* (Murols), *pẹ̀irå* (Issoire, Saint-Floret, Pardines, Orbeil, Flat), *pẹ̀iz̊å* (Brenat, Chargnat, les Pradeaux). — *ĕi* a un *e* moyen (au S.-E.) à Saint-Romain.

Une évolution assez rare peut amener sporadiquement *èi* à *ai* ou à *oi* : j'ai relevé *pạirå* à Brioude, *pọiz̊å* à Saint-Yvoine, et, au S.-E., *ai* avec *i* très affaibli à Saint-Anthème ; à Saillant, un groupe *ọ̀i* dont l'*ò* se rapproche de *æ̀*, notamment pour les finales à suffixe *-eir*, *-eira*, comme *nuyọ̀i*, noyer, *bruyọ̀irò*, bruyère, *sèrọ̀irè*, pl., cerises, etc. (cet *ọ̀i* n'est pas entendu par les indigènes, qui croient prononcer *èi*). Si le passage *èi* → *ai* s'explique bien, on peut se demander si *ai* a été l'intermédiaire entre *ei* et *oi* ; je ne le crois pas, du moins pour Saillant où il s'agit sans doute d'une évolution analogue à celle de l'ancien français *éi* → *oi* ; la conscience linguistique des indigènes prouve qu'il n'y a pas eu cet intermédiaire entre *ei* et *òi*.

On a *ĕi* avec *e* moyen dans la région de Gelles-Pontaumur et à l'Est (Saint-Romain, etc.).

Dans un assez grand nombre de patois, à l'Ouest et surtout à l'Est de la vallée de l'Allier, *èi* se ferme en *éi* et aboutit à *ì*, plus rarement à *é*. On sait que Vinzelles-Bansat et Lamontgie gardent la diphtongue seulement en finale de phrase (*nẹ̀i*, noir, f. *niz̊å* ; *pìz̊å*, pierre) ; mais à Badarel, hameau montagneux à l'Est de la commune de Bansat, j'ai encore entendu *pẹ́irå*, pierre [Badarel n'a pas le *z̊*] en 1923, de la bouche d'un vieillard de 72 ans). Citons pour *éi*, *pẹ́irå* (La Roche-Blanche, Plauzat, Cunlhat, Usson, Saint-Alyre, Madriat), *mœ́unẹ́iro*, meunière (Mont-Dore), *-rå* (Chalus), *fœ́udzẹ́irå* (Tomvic), les masculins *mœ́unéi* (Saint-Étienne-sur-Usson, Saint-Jean-en-Val, etc.), *pìrò* (Coudes, Monton, La Sauvetat), *mṍnìrå* (Royat...).

A la protonique, *ei* devient partout *éi* → *ì*.

Le suffixe -ARIUS repose dans toute la région sur le prototype roman *-eir*, f. *-eira*, attesté dans les textes médiévaux (mais avec la variante *-ers*, masc., pour les cas en *s*. V. ma *Morphologie*, p. 38). Un type masculin en *-er* (*mù̀nér*, meunier, etc.), où l'*r* a été rétabli par régression, s'est conservé à Sauxillanges (à côté d'un fém. *-ẹ́iro*) et a subsisté (var. *-é*) plus au Sud (Vinzelles, etc. : *Morpho-*

C'est la loi contraire de Vinzelles. Il se pourrait aussi que la forme masculine vînt, non de *ei*, mais des anciens pluriels en *-ers* attestés par la Charte de Montferrand.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

logie, loc. cit.) jusque vers 1880-1885. — On retrouve le type français *-ier* → *-yé* au N.-O. à partir de Montaigut-en-Combraille et Lapeyrouse (*nujyé*, noyer [arbre], etc.) et à Lastic : Meinecke a noté que la limite entre *-ier* et *-eir* passe immédiatement à l'Est de Lastic, — j'ajoute : et au Sud (Bourg-Lastic a, p. ex., *fùdjiro*, fougère = *feugeira*).

òi

Partout le premier élément s'est diphtongué.

La première étape est *uoi*. Dans le Centre et l'Ouest, l'*i* est labialisé, d'où *uœu*. Le premier élément peut passer à *y*, dont on ne trouve que des traces (à Vinzelles et environs, *dèjœ̀u*, dix-huit, = **dèzyœ̀u*, qui postule *detz-uoit* → **des-ioit*). On peut donc admettre que les formes *kœ̀u*, cuit, *nœ̀u*, nuit, *vœ̀u*, huit, qu'on trouve à Issoire, Chargnat, Neschers, le Brivadois et dans l'Ouest jusqu'à Lastic proviennent de *cuoit*, *nuoit*, *uoit*, formes dans lesquelles l'*u* → *ẅ* a été absorbé par la voyelle tonique du jour où elle a passé à *œ*. La diphtongue se contracte en *œ* dans les montagnes de l'Ouest (Murols, région des monts Dore) et dans le Nord jusqu'à Ris. Contraction en *œ̀u* → *ù* dans le Centre : *nù*, *vù*... aux Martres-de-Veyre, Montaigut-le-Blanc, Aydat, Saint-Nectaire..., et, à l'Est, à Tomvic, Baffie. — Saillant a un son intermédiaire entre *ò* et *è* : *vò*œ, huit.

Quel a été l'intermédiaire entre (*u*)*oi* et (*u*)*œu* ? Si l'on observe qu'une partie du Velay a *œi* et que le type *èi* se trouve *grosso modo* entre *œu* et *œi*, on peut présumer qu'on a eu d'abord uniformément l'évolution *uoi* → *uei* (enregistrée dans des textes médiévaux). Le premier élément a labialisé *e* en *œ* dans la plus grande partie de la région ; ensuite, par une nouvelle scission géographique, l'*œ* à son tour, dans une aire encore plus restreinte, a labialisé l'*i* final en *u*. — On a déjà *neuyt* dans les Comptes d'Herment (1398) (actuellement *nœ̀u* dans cette région : preuve que *œu* est un développement de *œi*). La charte de Montferrand a *coir*, cuir, *pois*, puis.

L'évolution *uoi* → *uei* → *ei* s'observe dans le Sud-Est : *néi*, *vèi*... à Saint-Jean-Saint-Gervais, Saint-Alyre, etc., jusque dans la vallée de l'Ance (abbé Chataing) ; avec *é*, *néi*, *kéi*, *kéirè* (cuire) à Saint-Jean-en-Val, Esteil, *kérè* à Saint-Martin-d'Ollières et environs. Réduction à *è* sur les confins du Velay et du Forez : *yè*, huit, *nè*, nuit, ALF, 817 et à Champagnat-le-Jeune.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Si la plupart des patois offrent une série uniforme, il n'en est pas de même partout ; ni l'influence du français ni l'action des consonnes labiales ne suffisent à expliquer les divergences dans un patois donné, telles que M. Reinhold Michelly en a relevé en Velay. — A Vinzelles et environs, on a *œu* → *ụ̈* dans la majorité des mots (*vœ̣u*, 8, *dèjœ̣u*, 18, *kœ̣u*, cuit, cuir, *kụ̈ẓ̈è*, cuire), mais *nèị*, nuit, et le composé *anèị*, aujourd'hui (= anuit). J'ai cru que la diphtongaison s'était produite devant *s* final : *nèi* serait un ancien pluriel généralisé. J'en suis moins sûr aujourd'hui, car « nuit » s'emploie bien plus au singulier qu'au pluriel ; et puis il y a toute une zone qui n'offre que *èi*, même dans des mots qui n'ont jamais eu de pluriel, comme « huit ». Tout ce qu'on peut dire, c'est que la tendance labialisante ne s'est pas toujours généralisée uniformément.

On retrouve la phonétique française seulement dans l'Allier : *nẅi* à Saint-Bonnet-de-Rochefort ; mais encore *nu* à Saulzet près Gannat.

ói

En règle générale, le premier élément passe à *u* (comme l'*ó estreit* non en hiatus) et l'on aboutit, au Centre et au Sud, sur la protonique à *wi* : *bwisu*, buisson (ancien *boissó*). La semi-voyelle *w* devient *ẅ* après les linguo-dentales dans les parlers où *u* tend vers *u* après les mêmes consonnes [1]. Dans la région de Clermont et à l'Ouest, l'évolution est *oi* → *oe* → *wé* (*poueray* = *poirai*, je pourrai, 1477).

A la tonique, *wi* passe à *wẹ̀i*. L'intercalation de voyelle (analogue à celle qui se produit pour *ịu* → *iẹu* → *yẹu*), qui est due dans les deux cas à la difficulté de garder l'accent, dans une diphtongue descendante, sur une voyelle du type *i -u -u*, est antérieure au passage de *u* à *w*, qui s'est produit aussitôt après l'intercalation. L'ancien mot *óire* (ŭtrem), qui a pris le sens « marmite » ou « petit pot » [2] et s'est agglutiné un *d* initial, se présente sous la forme *dwẹ̆irè* dans la région d'Ambert et de la vallée de l'Ance, à Cunlhat, Saint-Julien-de-Copel, Les Martres-de-Veyre, Besse, etc. La diphtongue se réduit sporadiquement à *è* (*dwẹ̀rè*, Issoire, Riom, Beaurègard-l'Évêque,

1. Ci-dessus, p. 57 sqq.

2. Pour l'histoire de ce mot et le détail des formes, voir mes *Essais*, 3e série, pp. 103 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Thiers), *é* (*dwęrė*, Laps, Sugères...), ou, par attraction du second élément, à *i* (*dwirė*, Vic-le-Comte, Busséol... ; *dwiẓė*, Lamontgie, Vinzelles, etc.). — *bóis*, buis, est *bwęi* ou *bwi*.

Le Nord de la Limagne offre une évolution différente, analogue à celle de *oi* → *œu* : *dœrė* à Thuret, Saint-Denis-Combarnazat et environs.

ui

La diphtongue *ui* se réduit à *u*. *fruit* devient *fru* (on n'a parfois que l'ancien collectif *fruṭå*, f.) dans toute la région (y compris la vallée de l'Ance) ; on retrouve *frwi* à l'extrême Ouest (Lastic) et sur les confins du Bourbonnais — *truita* est *truṭò* au lac Guéry, un des rares endroits où le mot soit populaire (ailleurs la forme *trwiṭå* est reprise au français : seule forme qui, dès mon enfance, était connue dans les régions de Vinzelles [où pourtant la truite abondait], Les Martres-de-Veyre, etc.). — A la protonique initiale, *ui* aboutit à *i* : (*v*) *isu*, Usson [1].

*
* *

B. Diphtongues récentes.

1. — Diphtongues issues de la réduction de *l* mouillé a *y* → *i*.

alh

La diphtongue *ay* → *ai*, issue de *alh*, se comporte exactement comme la diphtongue romane *ai* (j'ai donné, à propos de celle-ci, des exemples de *-alh*).

èlh, *élh*

Au contraire, les groupes *èlh* → *èy*, *élh* → *éy* n'ont jamais fusionné avec les diphtongues romanes *èi*, *éi*.

èlh ne s'observe guère que dans *vèlh*, vieux. Ce mot a perdu partout la finale *lh*, qui ne laisse pas de traces : *vè*, fém. *vęlyò* (région

1. Ci-dessus, p. 53.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

des-Martres-de-Veyre, etc.); labialisation dans la région de Vinzelles (*vœ́*, f. *vœ́lyå*), le S.-E. et le Velay (ALF, 814, 815).

Pour *-élh*, j'ai choisi *solélh*, soleil [1]. La diphtongue *éi* n'est conservée que dans quelques parlers du Sud (*suvéi*, Champeix). — Cet *éi* peut s'ouvrir (*sŭvèi* Chalus, *sulœ̀i* Busséol) ou, au contraire, en se fermant davantage, aboutir à *i* (*surì* Arvant, *suvì* Moriat, *sulì* à Viverols, Sauvessanges [abbé Chataing]). — Une autre évolution fait tomber l'élément *i* (*su^{u}vé* Murols). L'évolution va ici plus loin que pour l'ancienne diphtongue *ei*, car cet *e*, à son tour, peut devenir *é* tout comme l'*é* roman soustrait à l'influence du *y*. C'est même là le traitement le plus général (Limagne centrale et montagnes de l'Ouest jusqu'à Lastic). Il arrive fréquemment que l'accent est reculé, comme pour les finales romanes toniques *-é*, *-ér*, *-ét* : *sulé* (Les Martres), *su^{u}lè* (Vinz. et environs), *su^{u}vè* (Saint-Nectaire), etc. De ce qui précède, il faut conclure que la diphtongue *éy* a évolué avant la diphtongue romane *éi*.

èlh

òy a une évolution parallèle, mais non identique, à celle de *oi* roman, car la finale *lh*, comme dans le cas précédent, peut disparaître sans laisser de trace. J'ai pris pour type *òlh*, œil.

Voici d'abord l'étape *uolh* → *uelh* → *ẅelh*, sans labialisation de l'*e* ; le groupe *lh* disparaît : La semi-consonne *ẅ* ne se maintient que dans quelques patois archaïsants du S.-E. : *ẅé*, à Doranges et aux environs. Le *ẅ* est éliminé, d'où *é*, au S.-O. (Tauves et environs ; ALF, 704, 706) et au S.-E. : Eglisolles (abbé Chataing), ALF, 809, 817, Champagnat-le-Jeune (*é^{œ}*).

La labialisation (*ẅely* → *ẅœly*) s'observe dans la majorité des parlers. L'élément *y* se conserve dans le Velay (*œy*, *œi*, ALF, 813, 814, 815). Je n'ai pas relevé l'étape *œu*, qui a pu m'échapper ; mais l'aboutissement (par *œu*) à *ù* s'observe dans une zone assez vaste : Monton *jyù* (*j* = ʒ agglutiné + *y* issu de *ẅ* ; notation inexacte d'Edmont, 805), *ù*, des Martres-de-Veyre à Église-Neuve-des-Liards

1. On sait que dans presque tout le Midi l'élément *y* du groupe *lh* (*l* mouillé) a disparu : *l* se vocalise au S.-E. (*suleü*) et se maintient au S.-O. (*sulel* → *surel*). L'Auvergne se présente ici comme la prolongation de cette dernière zone : quand l'élément *y* a été éliminé, la tendance à la vocalisation de *l* en *u* n'existait plus dans la langue (ci-après, 3^{e} partie, III [implosives]) et l'*l* s'est amuï en même temps que les autres consonnes finales.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

et au-delà, ALF, 804. — Dans la région de Vinzelles et une partie au moins du Brivadois, on a l'évolution *ẅœl̨y* → *ẅœl* → *ẅœ́* → *œ́*, avec disparition totale du groupe *l̨y* comme pour la finale *-élh*. — L'*œ* de la basse Limagne (Ris, etc.), parallèle à *nœ̆*, nuit, peut provenir d'un ancien *œi* → *œu*.

ólh

L'élément *y* est généralement conservé dans le Sud. Le groupe se comporte alors comme la diphtongue romane *ói* et passe à *wi*, *wèi* (*w* → *ẅ* dans certains parlers après les linguo-dentales). D'après un autre traitement, l'élément *y* disparaît et *ul* aboutit à *u* ; dans le Nord, on constate une vocalisation qui produit une diphtongue (*peolh*, pou, aboutit à *pl̨ou* [*pl*, régression de *py*] à Pontaumur et environs, *py̨ou*, région de Gannat [Saulzet...], *pyó* à Lapeyrouse et environs).

La répartition entre les types *-u* et *wi*, *wèi* paraît assez arbitraire, car il y a scission à l'intérieur d'un même patois. L'examen minutieux du patois de Vinzelles [1] m'a fait admettre que la première forme (à laquelle on rattachera les *-ou*, *ạu*, *ó* du Nord) représenterait un pluriel *-ul̨ys*, dans lequel l'*y* est tombé entre *l* et *s* comme en ancien français, l'*l* étant susceptible, par la suite, soit de disparaître, soit de se vocaliser en *u*. Le type *-ól̨y* → *óy* → *ói* → *wi* représenterait un singulier généralisé. A l'appui, l'opposition, à Vinzelles, entre *dzẅånẹ̀i* genou (id. au pl.) (métathèse de **dzånẅèi*) et la forme cristallisée *å dzånu* (à genoux) me paraît moins probante qu'alors, la dernière pouvant avoir été reprise au français par l'intermédiaire des prêtres ; mais il reste le flottement entre *pèzu* et *pèzẅé*, formes également usitées (aux deux nombres) à Vinzelles, *fåru*, verrou (l'*f* est dû à *fer*), qui pourrait être aussi repris au français [2], en face de *fènẅèi*, fenouil, *råtẅé*, chaume [3] d'une éteule, peu ou point employés au pluriel ; en outre, les faits analogues de la phonétique française me permettent toujours de croire à l'exactitude de mon interprétation. — Par contre, je n'admets plus l'équa-

1. Cf. ma *Morphologie*, p. 37.

2. Comme dans d'autres patois, cf. l'ALF. Celui-ci a *farwé* au point 807 (forme du sing. *-olh* → *ói* → *oé*) et *barwé* (id., influencé par *barre*) à 801.

3. Une coquille a fait imprimer « chanvre » dans mon *Glossaire étym. du patois de Vinzelles* (nº 3759).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

tion *kurkɯ*, pomme de pin, = CURCULIO [1] : ce mot est donc à écarter.

*
* *

2. — DIPHTONGUES ISSUES DE LA VOCALISATION DE *s*, *r* IMPLOSIFS ET DE *l* IMPLOSIF NON VOCALISÉ EN *u*.

L'évolution de ces diphtongues varie essentiellement suivant la voyelle qui précède la consonne amuïe. Par contre, pour une voyelle donnée, l'évolution est analogue (mais non toujours identique) qu'il s'agisse de *s*, *r*, ou *l* amuï. — Ces évolutions sont assez difficiles à reconstituer. Les textes des XIVe-XVIe s. (on le verra ci-après, au consonantisme) [2] ne nous donnent que peu d'intermédiaires entre la consonne et son point d'aboutissement : *y* (après *e* ; jamais après *o*, *i*) ; tardivement *e* après *a*.

Le cas le plus simple est le suivant : la consonne a disparu sans laisser d'autre trace qu'un allongement, souvent passager, de la voyelle précédente. Il en est toujours ainsi après *i* ; mais le fait s'observe dans certains parlers (surtout à l'Ouest) après les autres voyelles. Dans ce cas, on ne peut savoir si la consonne en voie d'amuïssement a disparu à l'étape *ĉ* ou à l'étape *y* (voire entre les deux). J'incline plutôt aujourd'hui pour la première hypothèse, car il est rare qu'un *y* disparaisse après voyelle sans laisser de trace. Le *y* des anciens textes peut représenter *ĉ* ou un son intermédiaire entre *ĉ* et *y*. Enfin la diphtongue *ąe* me paraît venir directement de *aĉ* et non de *ay*, car on ne s'expliquerait pas que cet *ay* n'ait pas fusionné partout avec l'ancienne diphtongue *ai*, ou *alh* → *ai* : or la fusion entre les deux séries est exceptionnelle.

A + *consonne amuïe*

Un mot d'abord de *-as* posttonique. On a vu [3] que l'analogie a amené les pluriels en *-ȧs* à *-a* → *å*, *ȯ* dans une partie du S.-O. et le Brivadois. En dehors de cette zone, *-as* atone final se comporte

1. V. mes *Essais*, t. III, p. 124-125.
2. 3e partie, III, amuïssement de *s*.
3. P. 48. La 2e pers. sing. *chantas* et parfois refaite en *-es* (*Morphologie du patois de Vinzelles*, 119).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

comme *as-* tonique ou protonique. — A Saint-Romain (Saint-Anthème, etc.) l'*e* issu de *-as-*, qui reste *è* à la tonique (*pè* = pas...), s'est fermé à l'atone jusqu'à devenir *i* : pl. *li vętei*, les vaches, *tɛɛ̨urò*, pl. *li tɛɛ̨uri*, chèvre, les chèvres.

Entrons maintenant dans le détail des évolutions.

Le son le plus archaïque est *ae* qu'on rencontre dans les patois montagneux du S.-E. (*pą̆ĕ* = pas, Saint-Alyre, Champagnat, etc. ; infinitifs *nąĕ*, *anar*, *suzą̆ĕ* [*ɛu-*], *suzar*...). En bordure des aires *ā* et *è*, il y a des variantes suivant la consonne amuïe, la position du mot, etc. A côté des infinitifs (en *-ąe*), Champagnat dit *ębrè*, arbre, mais *tsą̀té*, château. Saillant, qui réduit généralement *ae* à *è* (*ębre*, arbre, *ęnè*, âne, pl. fém. en *-è*...), garde la diphtongue après labiale dans *baetũ*, bâton. A Orcet, où l'*a* est le traitement général (inf. *ɛwà*, suer, *ɛ̨à* = *clar*, clair, *tsą̀tè*, château, pl. *tọulą̀*, tables), j'ai entendu [*nẽ vǫ̣lè*] *pąe*, [je n'en veux] pas.

Les parlers qui offrent l'évolution *aè* → *è* [1] forment une vaste zone, du S.-S.-E. au Nord, de Saint-Alyre à la basse Limagne, en s'étalant au N.-E., au delà de Thiers jusqu'à Chalebroche. Le bassin de la haute Dore (de Dore-Église à Ambert [2] et environs immédiats, Chaumont...) garde l'*a*, mais on retrouve l'*è* dans le massif à l'Est (sans doute en liaison avec le Forez), à Saint-Anthème, Saint-Romain, la Chaulme, Saillant, etc. Les villages les plus à l'Ouest, atteints par ce phénomène, s'échelonnent du Fayet-Ronnaye à Pérignat, en passant par Champagnat-le-Jeune, Saint-Genès-la-Tourette, Condat, Sugères, Vic-le-Comte, Corent, les Martres, le Cendre. Il est remarquable qu'à Saillant on a conservé *a* sur la protonique : comparer *lą̀* (les, fém. pl.), *tsąté*, château, et *ęnè*, âne, *ębrè*, arbre, pl. fém. posttoniques en *-è* (ainsi *lą̀ tɛɛ̨urè*, les chèvres), etc.

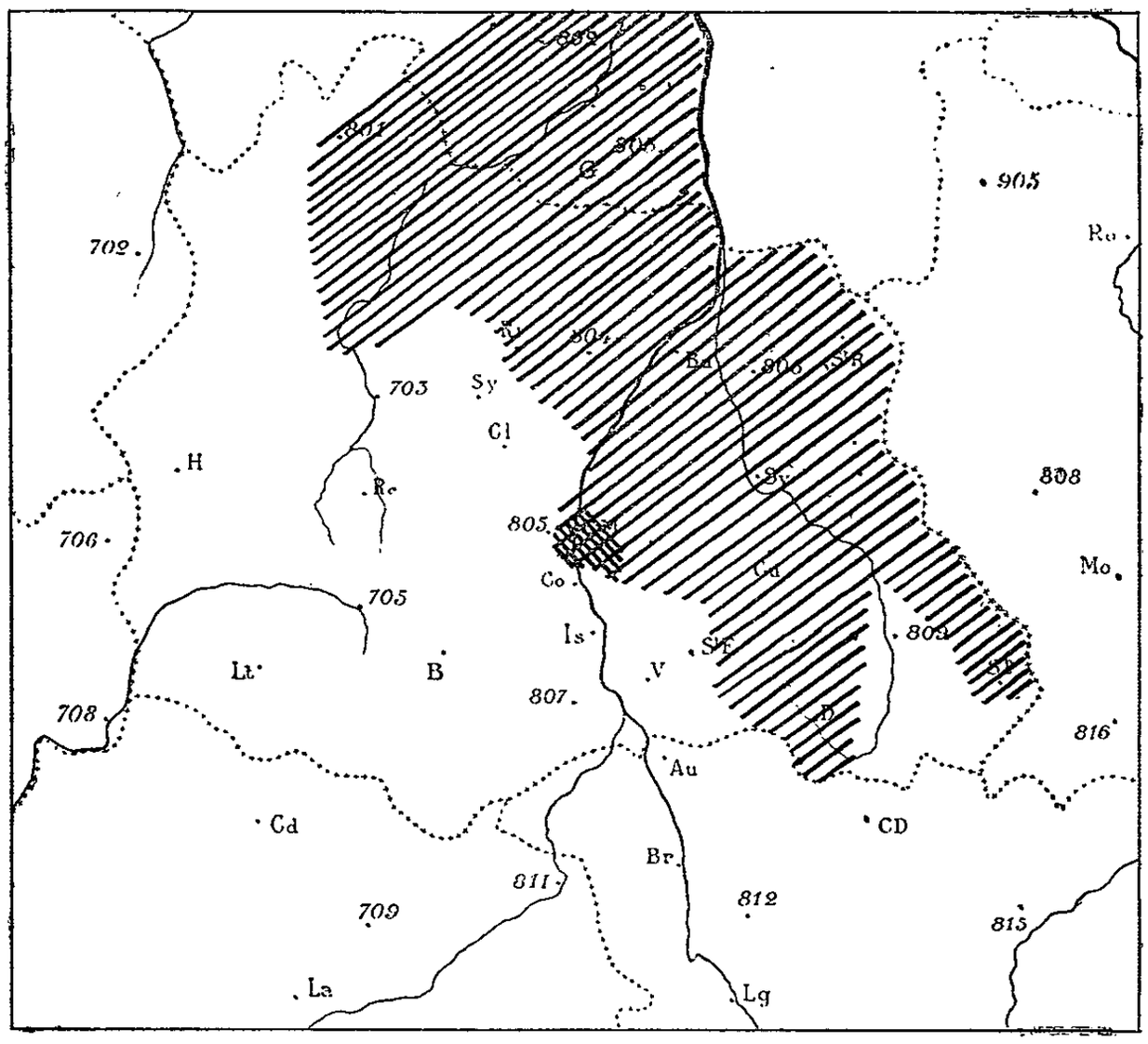
Dans le Nord, *-ar* → *è* s'étend sur un espace plus vaste que *-as* → *-è*. Cette dernière évolution est limitée *grosso modo* à la Limagne ; elle s'arrête, à l'Ouest, aux premiers contreforts montagneux, et n'atteint pas, au Nord, le Bourbonnais. Au contraire *-ar* → *è* pénètre dans l'Allier et déborde à l'Ouest sur le massif montagneux. —

1. Cette évolution coexiste dans maints patois avec l'évolution *a* (+ *r* implosif) → *e* (*terra* → *tarra*), mais elle peut coexister aussi avec l'évolution inverse.

2. C'est par erreur que l'ALF donne les infinitifs *-è* (= *ar*) à Ambert ; son sujet (cordonnier) a trompé Edmont en lui disant qu'il était d'Ambert. Voir les notations de Michalias dans son *Glossaire*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

4. — La finale romane *-ar* des infinitifs.



Passage de *-ar* à *aè* → *è* (*é*).

Zone où s'observe l'influence de la consonne labiale précédente.

(L'exploration n'a pas été faite sur la rive droite de l'Allier, ni dans la Loire).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Ainsi Ris a le pluriel *-ā* (*dė lā rạbā*, des raves, *dwā tạblā*, deux tables, *pa* pas, *ɛātʏ́ó*, château), en face des infinitifs en *-é* (*kravé*, crever, *m èn ané*, m'en aller, *syė*, clair...). Saint-Bonnet-de-Rochefort dit *maryę̆*, marier, *mẽję̆*, manger, *vẽdẽję̆*, vendanger, à côté de *pá*, pas, etc. ; à Saulzet (Gannat), *ɛabé*, finir, *syé*, clair, etc., à côté de *ma* (*mas* , au sens « ne... que »), pl. *ɛyę́brā* chèvres, etc. Plus à l'Ouest, Lapeyrouse a l'*a* dans tous les cas (*na*, aller, *pa*, pas, *ya* = [ver-] glas, *ɛātwó*, château...), sauf aux pluriels atones, qui ont disparu comme toutes les atones (*dā rab*, des raves).

M. Petiot (*Les patois du Puy-de-Dôme*, 1908, p. 10) a étudié de près la répartition des infinitifs en *-ar* dans le massif au N.-O. de Riom : il a relevé *è* à Davayat, Combronde, Charbonnières-les-Vieilles (ici *-é* ; en regard de *fiyạ̄trė* = *filhastre*, etc.), Manzat, Saint-Pardoux, Saint-Éloy [1], Saint-Priest-des-Champs, Ancizes et Teillet, hameau de Miremont ; au contraire Miremont-bourg, Biollet, Espinasse, Ayat disent *-a* comme pour *a* + *s* implosif.

Voici quelques exemples pour le Centre et le Sud : les Martres : *ẹ̀brė* (*arbre*, **aybre*), *tsę̆lė* (*chastel*, **chaytel*), pl. *vặtsė* (*vachas*), *nė* (*anar* et *nas*), etc. ; Saint-Germain-l'Herm : *pẹ̀tå* (*pasta*), pl. *vặtsė* (*vachas*), *pė* (*pas*), *nė* (*anar* et *nas*), etc. ; Doranges : *tạolė* (*taulas*), *tsétę̆* (château), etc. ; à Cunlhat, *ɛyẅė* (*suar*), *ɛyė*, ciel (*cèl* → *ceal* → **ceay*).

Cet *è* se ferme à Pérignat, à la tonique : *ɛẅé* (*suar*), *ɕé* (*clar*), *ɛé* (*cèl* → *ceal* → **ceae*), etc. A l'atone, il est moyen : *tsę̆tèi* (*chastel*) et les pl. fém. en *-as* → *-ę̆*.

Dans tous les parlers situés à l'Ouest et au Sud-Ouest de cette région, ainsi qu'à l'extrême Est, la diphtongue a abouti à un *å*, qui s'abrège généralement sur la tonique finale (ainsi à Vinzelles *på* = *pa*, *bå* = *bast*, et *pạ̀tå*, *tsạ̀té*, pl. *vạ̀tså*, etc.) ; *tsàté*, *tsàtè* (de Champagnat à Saint-Amand-Tallende ; à l'Ouest, Laqueuille, Messeix, Savennes), *tsàtì* (Aydat), *tsàtyė* (Rochefort), *tɛàtè* (Bourg-Lastic), etc. Dans la même région, les finales atones en *-as* sont *-å* : *vachas* → *vå̀tsā*, *vọ̀tså*. — A l'extrême Est, on retrouve *ā* à Chaumont (pl. *taulas* → *tɕ́ulā*, etc.), Grandrif, etc.

Il se peut que cet *a*, au moins dans certains parlers en bordure, provienne d'un ancien *ạe*. Cette dernière hypothèse est fortifiée par l'action qu'exercent les consonnes labiales sur la diphtongue.

1. Point 801 de l'ALF.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Cette influence se produit dans quatre patois (du Nord) contigus.

A Vic-le-Comte et à Corent, *ae* aboutit à *à* après l'une des labiales *p, b, f, v, m,* et à *è* après toute autre consonne : Corent *nè* (*nas* et *anar*), *çè* (*clar*), *tsè* (*chas*), *pẹ̀rè* (*peras*), *pìrè* (*peiras*), *brậtsè* (*branchas*)... à côté de *pà* (*pas*), *mà* (*mars*), *tsúfà* (*chaufar*), *rậbà* (*rabas*), *fậvà* (*favas*)... ; Vic-le-Comte *nè* (*nas* et *anar*) : *pu̇̀lè* (*pólas*), *bẹ̀yè* (*abelhas*), *fådzọ̀lè* (*fajolas*, haricots)... en regard de *pà* (*pas*), *fậvà* (*favas*), *etc.*

Aux Martres-de-Veyre, *ae* aboutit à *wè* après les mêmes labiales, à *è* dans les autres cas : *nè* (*nas* et *anar*), *tsè* (*charn*), *ẹ̀brè* (*arbre*), *tẹ̆tŏ* (*tasta*), *tĕtĕ* (*tastar*), *pu̇̆lè* (*pólas*), *pi̇̆rè* (*peiras*), etc. — en face de *tsóufwè* (*chaufar*), *pwè* (*pas*), *pwètè* (*pastét*, pâté), *pwẹ̀tó* (*pasta*), *bwĕtu* (*bastó*), *rậbwĕ* (*rabas*), *fậvwĕ* (*favas*), etc.

A Saint-Maurice, *ae* aboutit à *wé* après labiale (*pwé* = *pas*, etc.), mais devient uniformément *à̰* sur la protonique (*tsà̰tè*, *bà̰tú*...) et *è* sur la postonique (*pẹ̀rĕ*, *fậvè*...).

Dans un îlot à l'ouest, Ponteix (c^ne^ d'Aydat) a les posttoniques en *è*, sauf après les labiales où *ae* devient *à̰* ; *a* représente *ae* uniformément à la tonique et à la protonique [1].

Lorsque la consonne amuïe (*s*, rarement *l*) précédait une sonore *d, n, l*, le traitement n'est pas toujours le même que précédemment [2]. Le phénomène ne s'est évidemment pas produit à la même époque que dans les cas précédents [3].

Dans le Sud, où on a *a* dans les cas précédents, on observe ici l'évolution *aĉ* → *ai* → *ei* → *i* à la protonique et *aĉ* → *ai* → *oi* → *wi* après labiale, tout comme pour la diphtongue romane *ai* avec laquelle *aĉ* fusionne. On a ainsi *Chaslutz*, **tsailus*, **tseilu*, *tsìl̥yú* ; *Montasneir*, *mõtĩnèi* ; *fa̤ldada*, **faidada*, *fwidà̤då* (Vinz.). — A la tonique on a *ą̄ne* là où on relève *pa*, *tsātẹ̆*, et *ẹ̆nè* là où on observe *pè* (ou *pwè*), *tsètẹ̆*. L'assertion contraire, que j'avais émise dans ma

1. Toutefois, quand *ae* provient de l'amuïssement de *r* final, il y a deux traitements : tandis que les infinitifs en *ar* aboutissent à *è*, les autres mots ont *à̰* : *ĉl̥yà̰* (*clar*), *tsà̰* (CARRU)... L'amuïssement est évidemment postérieur dans ces derniers mots (Cf. 3^e^ partie, III, Implosives).

2. *palmola* se comporte comme *pasta* : *pàmu̇̆lå* (Vinz.), *pèmu̇̆lå* (la Roche-Noire), etc., sauf aux Martres où on a *à̰*.

3. Cf. p. 22, 40 et la graphie *ane* de la Charte de Montferrand.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Géogr. phon. de 1906, reposait sur une information incomplète et sur une interprétation inexacte de certaines formes de « hanneton » [1].

È + *consonne amuïe.*

L'évolution est souvent divergente suivant la consonne amuïe (preuve que ces amuïssements n'ont pas été simultanés).

1. *è* + *s* amuï.

L'évolution n'est pas très claire. A la place de *s*, on trouve un *y* (*beytia*, 1398 Herment, 1477 Clermont) dans des régions qui offrent aujourd'hui *bẹ̀tyo* sans trace d'élément *y* après *e*. Il faut en conclure, comme je l'ai dit plus haut, que cette graphie devait représenter une affriquée postérieure (voisine de *ĉ*) plutôt qu'un *yod*. Aucune forme de la région (même l'*ì* des Martres-de-Veyre, contrairement à ce que j'ai cru) ne s'explique par un ancien *èy*. Il faut admettre, au moins pour tout le Nord-Ouest, une évolution *èĉ* → *ẹ̀è* parallèle à *aĉ* → *ạe* ; le groupe *ẹ̀è* a passé ensuite à *ẹ́è* → *ĭe* : ces deux dernières étapes ont été notées dans l'Est de la Creuse, en 1877, par Antoine Thomas (*op. cit.*, 440 ; et par J. Petit, 1872, qu'il cite en note) [2]. Dans le Puy-de-Dôme, j'ai encore entendu nettement *ẹ́è* à Biollet en 1938 (*tẹ́ẹ̀to*, tête : 1938, jeune femme 28-30 ans).

Il n'est pas surprenant qu'un son aussi instable ait éprouvé un glissement d'accent sur la seconde syllabe [3], aboutissant à *yè*, *yé*, son général dans l'extrême Ouest : *ty̯ẹ̀tò*, Condat-en-Combraille, *ty̯ẹ́tò*, Giat, un son intermédiaire à Pontaumur (*ty*^{i}*ẹ̀tò*, 1938, homme 35-40 ans) ; *ty̯ẹ́to* à Lastic, à Bourg-Lastic, Eygurande.

Comment expliquer les formes des Martres-de-Veyre, patois qui, entre les *ĕ* des patois environnants, offre *ì* : *bì̯tyò*, *tì̯tò*, *fènì̯trò*..., et, après *f*, *fùtò*, fête ? Je penche aujourd'hui pour un passage direct de *ĭe* à *ì*. L'explication par une ancienne diphtongue *ei* est impossible, *èi* roman s'étant conservé et *éi* roman s'étant ouvert en *èi*.

1. Voir mes *Essais de Géogr. ling.*, t. I (1921), p. 103.

2. Edmont a mal entendu ce son dans la Creuse (sauf *tïëto*, 602) : il note *beytya* aux points 602, 702, 704.

3. La labiale peut empêcher ou retarder le glissement : à Lastic *fẹ̀ẹ̀to*, fête (son où Meinecke a cru entendre un *ʒ* après *f*), à côté de *tyẹ̀to*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Les patois qui offrent *ẹ̀* → *é* (parfois abrégé en finale) forment un groupe compact (îlot des Martres à part) au Centre et à l'Est, à partir de la limite de conservation de *s* + consonne sourde, jusqu'au Bourbonnais et au Forez. L'évolution a dû être, comme en français, *èc̀* → *èè* → *ẹ̀*. Au S.-O., l'*e* apparaît, entre les *tẹstå* du Sud (Murat-le-Quaire, Latour, Tauves, Singles) et les *tyẹtå̆* du N.-O., à Rochefort, Laqueuille, Saint-Sauves (*tẹ́tò*), Messeix (*tẹ̀tò*), en Corrèze à Aix-la-Marsalouse, etc. ; à l'extrême Nord, *tét* à Lapeyrouse, *tẹ́tò* à Ris. — Cet *e* est généralement différent de l'*e* issu de *e larc* roman normal. Ainsi *ẹ̀* + *s* aboutit à *é* à Cunlhat (*bẹ́tyå*...), Saint-Georges, etc., tandis que *ẹ̀* tonique non suivi d'*s* amuï reste *ẹ̀* ; les Pradeaux, au contraire, disent *bẹ̀tyå*... à côté de *pẹ̆*, pied ; Ponteix (Aydat) *bẹ̀tyò*... en face de *pì*, pied (*ì* étant le produit normal de *e larc* tonique). — Il y a fusion, quant au timbre, à Vinzelles et environs, mais la quantité varie, sauf pour les finales (uniformément abrégées) : *bẹ̀tyå*, *jẹ̀tå*, *tẹ̀tå*... et *prẹ̆*, près... d'une part, *vèdẹ̆lå* (VĬTĔLLA), *pẹ̆*, *mẹ̆dzå-nèi*, minuit... de l'autre.

2. *ẹ̀* + *r* amuï.

Les exemples sont beaucoup plus limités, car on sait que l'*r* final a été rétabli dans un grand nombre de mots, en beaucoup d'endroits, pour des causes analogiques.

Il faut mettre à part le cas où l'amuïssement de *r* s'est produit après le changement de *e* en *a* devant *r* [1] : dans ce cas, il ne reste aucune trace du produit de l'amuïssement de *r*, qu'il y ait eu, ou non, intercalation de voyelle : *iver*(*n*) devient d'une part **ivar*, *ivà* (Sauvetat, Ponteix), de l'autre **ivear*, **iviar*, *ivyà* (Monton). Contrairement à ce que j'ai cru jadis, des formes comme *ivẹa*, hiver (Mont-Dore) représentent le même phénomène (*iver* → *ivẹar* → *ivẹa*). — Il n'y a guère que *mercre*(*di*) où l'amuïssement de *r* soit antérieur au changement de *e* en *a* devant *r* implosif : les Martres offrent *dỹimìkrè* parallèle à *tìtò*, mais je n'ai pas relevé de *yè* dans l'Ouest : Lastic a *dyímèkrè* ; *dyimẹ́krè* à Vinzelles comme *tẹ́tå*, etc.

3. *ẹ̀* + *l* (non vocalisé EN *u*).

On verra plus loin que la vocalisation de *l* dans le suffixe -ĔLLUS ne s'est produite que devant l'*s* final (en principe au pluriel) et c'est

1. Étudié ci-dessus, p. 74 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

la forme du singulier qui s'est généralisée dans la région, sauf : 1° dans les patois où il existe encore des formes différenciées aux deux nombres, comme aux Martres-de-Veyre [1] ; 2° dans l'extrême Nord, où, en liaison avec le français, la forme du pluriel *eau* → *yau* s'est généralisée pour le singulier (Ris, Gannat et le Bourbonnais, Lapeyrouse et la Combraille jusqu'à Biollet inclus ; mais *ę̆* à Condat, Giat, Pontaumur, où on retrouve le pluriel différencié, *eau* → *iau*...).

Ce qui distingue cette série, c'est une évolution *ęl* → *ęi* (intermédiaire probable *ęĉ* → *ęy*) plus ou moins sporadique. La diphtongue *ęi* s'observe dans le Sud, à Moriat (*ǖsęi* = *aucel*, *gåvęi* = *gavel*, *flådzęi* = *flagel*...), et, tout au Nord, à Pérignat, (*tsĕtęi* = *chastel*, *fęi* = *flagel* = **f*(*l*)*ael*...) ; *ęi* passe à *ęi* à Moissat (*ɛ̀ątęí* = *chastel*...), à *i* (comme *ęy* = *ęs*) à Saint-Victor : *bi̇̀ tẽ* (*bel tems*, été), etc.

Plus souvent *ęĉ* passe à *ęę*, qui subit, suivant la région, une triple évolution. A l'Ouest, *ęę* passe à *ęa* (*tsą̊stęa* à Murat-le-Quaire). Au Nord-Ouest *ęę* devient *ie*, *yę* : *tsą̀tyę*... à Rochefort (où *ę* + *s* vocalisé aboutit à *ẽ*).

La majorité des patois offrent une seule voyelle : *å̊* à Saint-Georges, Busséol (*tsĕtå̊*... en face des fém. *pådęlɔ̀*, etc.), *è* ouvert dans tout le Nord (*tsĕtè*, Martres, etc.), qui se ferme au Sud (*tsą̀té*... région de Vinzelles ; *tsåsté* au Sud-Ouest). Généralement cet *e* fusionne avec l'*e* issu de *e larc* normal. Mais parfois le traitement est différent, comme à Cunlhat où on a *ĕ̊* (*tɛyą̀tĕ̊*...) au lieu de *ẽ̊*.

É + *consonne amuïe*.

Les exemples font défaut pour *l* amuï.

1° *é* + *s* amuï.

L'*s* ne laisse aucune trace (processus : *éĉ* : → *ée* → *ẽ*), à la tonique et à la protonique, dans un groupe de patois de l'Ouest : *krę̃to*, crête (Messeix et environs), *épįnå* (Savennes, Rochefort), *étą̀blè* (Saint-Sauves, etc.). De même à l'extrême N.-O. : *krèt*, *ékutą* (écouté) à Lapeyrouse et environs.

Dans tout le reste de la région où *s* + consonne sourde est amuï,

1. Voir ma *Morphologie*, p. 35.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

on observe l'évolution *éĉ* → *éy* → *éi*. Cette diphtongue *éi* fusionne avec la diphtongue romane *éi* et peut, comme celle-ci, s'ouvrir en *èi*, ou se fermer en *ì* : *krẹ́itå*, *-ò*, à Lastic, Giat, Biollet, Ris, Cunlhat, etc. ; *krèitå*, *-ò* à Condat-en-Combraille, Pontaumur, Sayat, Aydat, les Martres-de-Veyre, etc. ; *krìtå*, *-o*, à Vinzelles et environs, Orbeil, Sugères, Champagnat-le-Jeune et le S.-E. jusqu'à Églisolles [1]. La protonique est parallèle, avec *éi* généralement fermé en *ì* : *espiar* est devenu *ìpyé* (les Martres-de-Veyre, et patois à l'Est), *ìpyā* (région de Vinzelles et tout le S.-E. jusqu'à Églisolles) ; *ĭpyọ́nò*, épingle, à Biollet, etc. ; l'*éi* est resté sporadiquement au N.-O. (Giat, etc.). A Lastic, Meinecke entend *é* à l'initiale (*épịdjò*, épi, *étɛạlò*, échelle...), *é* ou *éy* dans le corps des mots (*bétyau*, bétail, et *méytyé*, métier) : en réalité l'*é* est suivi d'un *i* très faible et qui tend parfois vers zéro.

Pour *s* final, on observe *éi* → *èi*, conforme à la loi des finales, dans le Sud (Vinzelles *pèi*, poids = *pés*) ; aux Martres-de-Veyre et environs (Saint-Georges, etc.), la diphtongue se ferme en *ì* : *pì* (poids et pois) [2] ; la 3[e] pers. sing. *es*, du verbe être (*és* au moyen âge) est parallèlement *éi* → *ì*, et peut s'ouvrir aussi au Sud en finale de phrase [3].

2° *é* + *r* amuï.

Les infinitifs se divisent en deux séries. On a vu [4] que la plupart des infinitifs en *-ẹ́r* (lat. -ĒRE) ont reculé anciennement leur accent par analogie avec la conjugaison en *-er* (lat. -ĔRE). Dans ce cas, la chute de l'*r* est ancienne et la consonne n'a laissé aucune trace.

Il en est autrement du verbe « avoir » et de rares infinitifs substantivés (et anciennement détachés du verbe) comme « plaisir ». Pour *aver*, en dehors des faits de régression étudiés plus loin, l'évolution *ér* → *éi* est attestée dans la région des Martres-de-Veyre, où l'aboutissement est *i* (*vì*) comme dans la section précédente ; les Martres et la même région disent aussi *plazì*, plaisir (mais Vin-

1. *maestre* labialise l'*a* dans toute la région et aboutit à *mwẽ̆itrè* (les Martres-de-Veyre...), *mwịtrè* (Vinzelles...) et *mwẽ̆trè* là où on a *krẽ̆tå*. — On a *maytre* dans les Comptes d'Herment.

2. Plus au Sud, « pois » est représenté par une forme allongée **pes-i* → *pẹ̆jè*.

3. Ci-dessus, p. 82.

4. P. 43-44.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

zelles *plåzė*, plaisir [avec recul d'accent tardif], comme *mụ̈zė*, *mọlzer*, [*l'*]*ésė*, *esser*, etc.). Pezant (en 1580) note *vezey* = *vezer* : preuve que l'évolutlon *ér* → *éi* affecta, à cette époque, tous les infinitifs où *ér* était resté tonique, et qui ont éprouvé, par la suite, des réfections d'ordre analogique (*vezer* en *veire*, *plazer* en *plaire*, d'après le futur ; recul d'accent d'après les verbes en *-ẹr* : dans ce dernier cas, la finale actuelle *-ė*, de *plåzė*, *mụ̈zė*... doit être aussi analogique, contrairement à ce que j'avais cru). — Les mots isolés sont peu nombreux : citons *klyèi*, enfant de chœur (*clérc*) à Vinzelles, *sì*, soir (*sėr ;* remplacé par *séra* plus au Sud) aux Martres-de-Veyre et environs.

o ouvert + *consonne amuïe*.

Dans un vaste groupe de parlers à l'Ouest, *s* amuï ne laisse d'autre trace qu'un allongement, souvent peu durable : « côté » est *kòtò* à Pontaumur et environs, *kọ́tò* à Saint-Sauves (où *bosc*, bois, devient *bô*) ; *kọ̈klyė*, noyau (type *còscle*) [1] à Royat, Sauxillanges, Saint-Étienne-sur-Usson. L'allongement peut provoquer, au N.-O., une diphtongaison (*oo* → *uo* → *wo* → *we*) qui est identique à celle de l'*ǫ* libre en ancien français : *kwǫ̈tò* (Giat, Condat-en-Combraille), *kwèt* (Lapeyrouse, etc.) ; sporadiquement au S.-E. après labiale : *bwò*, bois, à Saint-Étienne-sur-Usson.

C'est également l'évolution suivie à peu près partout par *ò* + *r* vocalisable. Les exemples sont assez rares, pour des causes analogiques qui ont conservé ou restitué *r* final [2]. Citons *mọ́drė* (mordre), *ódrė* (ordre) à Vinzelles, *kó* (*còr*) dans quelque patois du Nord. Ces phénomènes sont relativement récents.

Dans la plupart des patois, *ò* + *s* vocalisable est devenu *óu* au Nord ; *œu* au Sud, susceptible de se fermer en *ọ́u* → *ụ̈*. Il faut sans doute admettre, dans le premier cas, l'évolution *oĉ* → *ọo* → *ou*, dans le second *oĉ* → *oy* → *oi* → *œu*. — On trouve *kọ́uto* dans le Centre et le Nord (les Martres-de-Veyre, Biollet, Ris...), *óu*, « os », aux Martres, Malintrat, etc. [3], *kọ̈utå* à Orbeil, Flat, Chargnat..., *kọ̈utå* à Champagnat-le-Jeune et la région à l'Est jusqu'à Églisolles,

1. Pour ce mot, voir mes *Essais*, t. III, p. 116.
2. Ci-après, 4e partie, Régressions.
3. Remplacé au Sud par un type *osse*, refait sur le pluriel *osses*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

kṳ̈tå à Vinzelles, Lamontgie et patois au Sud. A Vinzelles et environs la labiale empêche le passage à *œu* : *bọ̈u*, bois.

Quand le second élément de la diphtongue provient de *l* amuï, le traitement est différent : il faut en conclure que cet amuïssement ne s'est pas produit à la même époque que les autres. Ici on aboutit à *òe* ou *òi*, qui, par un glissement d'accent, deviennent *wè*, *wi* : *còl* est ainsi *kwi* aux Martres et environs, *kwé* à Vinzelles, etc. Nulle part cet *òi* ne fusionne avec *òi* ancien, qui a suivi une évolution différente.

o fermé + *consonne amuïe*.

1° A la finale, *óy*, devenu sans doute *uĉ*, aboutit généralement à *u*, comme l'*ó estreit* ordinaire : suff. *-ós* → *-u*, suff. *-adór* → *-ådú* ; *sådú* (*sadól*) à Vinzelles ; *pyŭbŭ* (*pịból*), *dzŭ* (*iórn*) aux Martres ; *gŭ* (*górg*) à Ponteix, etc.

Parfois la diphtongue aboutit à *ù* (tandis que *ó estreit* normal y reste *u*) : *flù*, fleur (*flór*) à Vic-le-Comte, Pérignat, le Mont-Dore ; *sẽ ŷitù*, « Saint-Victor » à Saint-Victor-la-Rivière.

2° Devant une consonne subséquente (l'article masc. pl. *lós* rentre dans cette catégorie) [1], l'évolution est semblable à celle de *ò* + *s* amuï. On observe *ŏ* (parfois abrégé), d'une part vers le S.-E. (*krọ̆tå*, croûte, Champagnat-le-Jeune et environs, *kŏtyumà* = *acostumar*, Saint-Étienne-sur-Usson), d'autre part sur la lisière du Bourbonnais (région de Gannat, *krŏt* à Lapeyrouse, etc.). *óu* domine au Centre et à l'Ouest : *krọ̆útò*, *mọ̆utsò*, *lóu* = les, aux Martres-de-Veyre, *króutu*, croûton, etc., à Saint-Sauves ; *krọ̆útò* à Pontaumur, Giat, Condat-en-Combraille, Biollet, Ris... En se fermant *óu* peut se réduire à *ŭ̈* et va même jusqu'à *ŭ̈* à Cournon : *kŭdyŭ̈rŏ* (*cosduro*), *krŭ̈tò*, (*crósta*), *mŭ̈tsò*, etc.

Dans la moitié sud, la majorité des patois n'observe ce dernier traitement (*óu* → *ŭ̈*) qu'après labiale (*mŭ̈tså*, région de Vinzelles, etc.) ; ailleurs on a l'évolution *èu* → *éu* → *ŭ̈* : *krẹ̆̈utò* (Saint-Georges), *krẹ̆utò* (Aydat), *krẹ̆̈utå* (Orbeil), *krẹ̆utå* (Saint-Alyre, Chaumont, Ambert), *krŭ̈tå*, *lŭ̈*... (Vinz.), *krŭ̈tụ* (*crósto*, Messeix),

1. La forme devant initiale vocalique a été refaite sur la forme *los* avec *s* amuï (V. ma *Morphologie*, pp. 32 et 73).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

krœ̆utò, *lœ̆u* (les) à Lastic, Volvic. Au S.-E. on trouve *lù* (les) à Saillant ; l'abbé Chataing note *lou(s)*, *croutâ* (= *krutâ*) à Églisolles.

u + *consonne amuïe.*

La consonne amuïe est *s* ou *r*.

Dans l'Ouest et le Nord, toute trace de la consonne disparaît et l'on a *u*, identique à l'*u* issu de *u* roman normal : *rŭtsò* (*ruscha*, écorce, Saint-Sauves), *brŭtso* (*bruscha*, ruche, Busséol), *mådyŭ*, mûr (*madur*) aux Martres-de-Veyre, le Mont-Dore..., *mådu* à Biollet, *pŭ́*, plus (Martres-de-Veyre, etc.).

Le Sud fait la même distinction que pour *o estreit* + consonne amuïe. A la finale, réduction à *u* : *pfu*, plus, *fu* (*fust*, s. m. fût), *dzu*, jus, dans les régions de Brioude, Issoire, Vinzelles, etc., *mådyu* à Chalus. Dans le corps des mots, on observe l'évolution *us-* → *uĉ* → *ui* → *ŭ̈i* : ainsi à Vinzelles *rŭ̈itså*, écorce, *budŭ̈itså* (*boduscha*, rayon de cire), la semi-voyelle pouvant être expulsée après labiale : *mi̯klye*, ancienne forme populaire de *muscle*, usitée seulement dans l'expression *lèvà lŭ̈ mi̯klyé*, lever les épaules. — Au S.-E., on retrouve l'*u* : *rutso*, *-å* à Ambert et dans la vallée de l'Ance (abbé Chataing).

V. — VOYELLES NASALES

Toute voyelle située devant *n* ou *m* implosif s'est nasalisée. La consonne nasale a peu à peu disparu comme en français, mais elle reste encore sensible à l'oreille dans le Brivadois et la région d'Issoire, où il faut noter *tsãntà* (Issoire, Pardines...), *ĩm bãmbŏ́r*, un hanneton (Nonette), etc. — La consonne est *n* devant dentale, *m* devant labiale, *ṅ* devant palatale. A la finale on observe souvent un léger *i* (comme dans une grande partie du Midi), qui doit être l'aboutissement de l'évolution *ṅ* → *y* → *i*, mais qui ne se produit pas après les nasales labiales *õ*, *ũ*. Ce son n'existe pas à Vinzelles ; on le rencontre plus ou moins dans la vallée de l'Allier ; dans mon enfance, il était très sensible, aux Martres-de-Veyre, dans le français régional des gens âgés, surtout des vieilles (*vyˣilẽi*, vilain). Il faut en conclure que la nasale finale a subi, après voyelle palatale (et *a*), l'évolution *ẽn* → *ẽṅ*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Jamais la voyelle nasale n'est longue : généralement brève, tout au plus moyenne.

La dénasalisation devant *m, n* intervocaliques, qui a affecté le français depuis le XVII[e] siècle, s'observe surtout au Nord et au Centre, ainsi que vers la périphérie E. et O. Pour « année », j'ai relevé *ånọ̀dò* à Monton, *ånạ̀dò* à Busséol, *ånèdò* à Doranges, en face d'*ãnạ̀dò* à Chalus, Madriat, Moriat, région de Vinzelles, etc. (où on a aussi *dãmạ̀dzè*, dommage, *sãnà*, saigner = *sanenar* → *sanar*) ; Pérignat a une demi-nasale (*ãnạ̀dò*). — Pour FEMINA → *fenna*, *fẹnò* (Martres-de-Veyre, Mont-Dore, Lastic), *fọnå* (Brassac), en face de *fẹnå* (région de Vinzelles ; Biollet), *fẹnò* (Condat-en-Combraille, Pontaumur), *fẽn* (Lapeyrouse). — Un ancien *ou* est nasalisé (donc récemment) dans *mũnẹirå*, meunière, à Saint-Victor-la-Rivière. — L'influence de la préposition *ẽ* (en) et des initiales *en* + consonne a fait nasaliser *ẽnọ̀* (en haut), *ẽnyidzà* (ennuyer), dans presque toute la région (formes de Vinzelles).

Je rappelle que la lisière du Bourbonnais a des diphtongues nasales, étudiées dans notre première partie.

Le phénomène le plus caractéristique de la région est le dédoublement *ĩ* → *yẽ*, *ũ* → *ẅẽ* et *õ* → *wã*, qui pourrait avoir été favorisé, sinon provoqué par les palatalisations et labialisations consonantiques.

Ces généralités posées, analysons les diverses voyelles nasalisées.

a NASALISÉ.

a se nasalise en *ã* dans l'immense majorité des parlers. Sporadiquement il peut passer à *õ* (comme *a* oral à *o* ; mais ici l'extension géographique est bien plus restreinte). J'ai relevé le fait à Saint-Maurice (*plọ̃tsò*, planche...) et à Montaigut-le-Blanc (*åyõ*, gland = *aglan*...).

e NASALISÉ

ẹ̀ et *é* se sont anciennement confondus dans cette position. La majorité des parlers nasalise en *ẽ* : *dẽ*, *tẽ* (*dent*, *temps*) à Vinzelles, Parentignat, Saint-Jean-Saint-Gervais, Cunlhat, Les Martres, Montaigut, le Mont-Dore, Besse, Lastic, Pontaumur, Giat, Biollet, Lapeyrouse, Sud du Bourbonnais (Saint-Bonnet-de-Rochefort [qui allonge certains *ẽ* protoniques : *vẽdẽjé*, vendan-

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

ger], Gannat), Ris et la basse Limagne. Cette nasale est toujours ouverte, ce qui explique son passage à *ã* dans le Sud-Ouest et le Sud à partir d'Issoire inclus [1] à Saint-Floret, Orsonnette, Auzat (*mãtu*, menton), Jumeaux (*vãḍyu*, vendu), Chalus (*tã*, temps) et le Lembron, ainsi que tout le Brivadois jusqu'à Jullianges (*sã*, cent) vers l'Est ; sur les confins du Velay, j'ai noté, à Darsac, un son intermédiaire : *vãᵉdré*, vous viendrez, *vãᵉḍyú*, venu. Évolution assez récente, car des mots repris du français, tels que *bien*, sont entrainés (*byã* à Issoire, Chalus, etc. ; on va jusqu'à *byõ* à Moriat). *lenga* donne *ḷyĩⁿgå*, *ḷyẽgå*, dans toute la région (Brivadois Issoire-Vinzelles, Martres-de-Veyre...), ce qui fait supposer un ancien **linga* (cf. it. *lingua*). L'influence du *g* se manifeste de même dans *ɣyĩgrė* (*negre*) qu'on trouve dans tout le Sud (à l'Ouest, *nẹ̀grė* au Mont-Dore, etc.).

o OUVERT NASALISÉ.

L'*o* ne reste ouvert que dans quelques mots, *frònt*, *fònt*, *pònt*, *sòm* et les composés de *-còm* signifiant « quelque chose » (*qualacom*, *qui(á)com*, *siacòm*...) et « quelque part » (type *endăcòm*) [2].

La nasalisation a lieu généralement en *wã*, avec expulsion de *w* après certaines consonnes.

Vinzelles dit *frã*, *fwã*, *pwã*, *swã*, *ʦyikã* (*quicòm*), *ẽdåkã*. Les Martres disent *fwã*, *swã*, *ẽdåkwã*, mais *kòĉḷyõ* (*qualacom* → **quaclom*) ; ils ont fermé l'*o* dans *frũ* et *pfũ* [3] (*front*, *pont*).

Voici quelques exemples pour les dérivés de *-còm* signifiant « quelque chose ». Finale *wã* : *ɛåkwã* (*siacòm*) à Monton. — Finale *à* : *ʦyikã* (*quicòm*) à Chalus, Moriat, Saint-Jean-Saint-Gervais, Doranges..., *ǩyikã* (Cunlhat...), *kòĉḷyã* (*qualacom* → **quaclom*) à La Sauvetat, *ʦyåkã* (*quiacom*) à Ponteix. — Finale *õ* : *ʦyikõ* (*quicòm* à Tomvic, *ʦyòkõ* (*quiacòm* à Pérignat, Saint-Georges), *ĉòkõ* (*qualacom* → **klacòm*) à Cournon ; *kòçõ* (*qualacom* → *quaclòm*) à Corent, *kocḷyõ* à

1 Le *ã* pour *ẽ* et la conservation de *s* + consonne sourde sont les caractéristiques du patois d'Issoire pour les habitants des villages situés plus au Nord et plus à l'Est.

2. Pour l'explication de cette finale et le détail des formes, voir mes *Essais*, 3ᵉ série, pp. 154 sqq.

3. Ne se dit que dans l'expression *lè pfũ dè pèiro*, le Pont de pierre (nom d'un pont de ce bourg, qui dut être le premier construit en pierre) ; dans tous les autres cas on emploie la forme allongée *pfũlè*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Vic-le-Comte. La plupart de ces derniers patois (finale *õ*) nasalisent *ó* fermé en *ũ*.

o FERMÉ → *u* NASALISÉ.

La première étape, *ũ*, est conservée à l'Ouest (Lastic, etc.) et au Centre : *rĭpfu̯ndrė* (Les Martres), *ɛwũ* (*su̯on*, [ils] suent) Mirefleurs, etc. Dans le corps des mots, *u̯ũ* — comme *ũ* et *ĩ* — est toujours suivi d'un léger *n* ou *m*. A l'atone, on peut avoir *õ*, correspondant à *ũ* tonique, comme à Mireffeurs (*mõ pă* [1] = mon père).

Dans la majorité des patois, *ũ* passe à *õ*, qui est d'abord *ỏ*, puis *ỗ*. A Vinzelles les vieux seuls disaient *ỏ*. Voici quelques exemples : *ripõ̯drė*, *sõ̯* (SUNT), *tõbă* à Vinzelles ; *rėspõ̯drė* (Saint-Nectaire, Issoire), *vėdrõ* (Saint-Amant), *gulåyõ* (condit. *golarion*) Monton, *sõ* Mont-Dore, *ripwõ̯drė* (Cunlhat, Église-Neuve-des-Liards), *réipõ̯drė* (Saint-Martin d'Ollières), *tõbėdå* (Doranges), etc.

Dans une petite région au Nord de Vinzelles, *ỗ*, accentuant son évolution, va jusqu'à *ã̊ : kãtà*, *mã̯dė* (compter, monde) à Chargnat, Saint-Jean-en-Val. A Vinzelles, mais près de ces deux communes, le lieu-dit *Tsålãtã* (en fr. *Chalantan*) est un ancien *Carantonno* (*Cart. de Brioude*, charte 58).

i NASALISÉ.

i nasal reste *ĩ* dans quelques patois archaïsants à l'Ouest, (*ɛĩ*, *vĩ*, cinq, vingt, à Lastic), au Centre (*rajĩ* = *razim* à Malintrat, *rĩ* = *raïm* à Dallet, Mezel) et dans une petite région de la zone issoirienne (O. et N.-O.) : *iɛĩ*, *vĩ* à Issoire, Neschers, Saint-Floret.

Dans la plus grande partie de la région, la voyelle nasale se dédouble en *yẽ* (l'*y* absorbe le *s*, *ʒ* précédent, d'où *s* + *y* → *ɛ*, *ʒ* + *y* → *j* [2]) : *ɛẽ*, *vyẽ* à Saint-Sauves et région des Monts Dore, Vinzelles et contrée au Nord, ainsi que tout le S.-E. jusqu'à Saillant ; *ɛẽ*, *vy̆ẽ* aux Martres-de-Veyre et patois à l'Est, ainsi qu'en basse Limagne. Vers le Sud, *yẽ* va jusqu'à Nonette, Aubiat, Auzon (*ɛẽ*, *vyẽ*). Cet *ẽ* est toujours ouvert. En continuant son évolution, il arrive à *yã* là où *ẽ* a passé à *ã : lyãɟå*, langue, à Brassac ; *ɛã*, *vyã* à Vezezoux, Arvant et tout le Brivadois (jusqu'à Jullianges inclus à l'Est).

1. Issu de *papa* ; n'a rien à voir avec *paire*.
2. Voir ci-après p. 144-145.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

C'est seulement sur les confins du Bourbonnais (ci-dessus, p. 23) qu'on retrouve une évolution parallèle à celle du français.

u NASALISÉ.

u nasal reste rarement *ũ : vũ* (*un*) [1] à Lastic, aux Martres-de-Veyre (pronom : mais l'adjectif est *ẽ*).

Dans le Sud et le Sud-Ouest, *ũ* passe à *ĩ : ĩ* (*un*) à Issoire, Neschers, Pardines, Chalus, Moriat... Par analogie, le féminin devient *i̯nå*. La résonance nasale varie suivant la consonne subséquente. Ex. : *ĩm bé̯ı* (*un bueu*), *ĩn dzè̯i* (*un jalh*) à Moriat, etc.

A Vinzelles, et dans la région au Nord et à l'Est, *ũ* se dédouble en *uen* → *ẅẽ*, comme *ĩ* en *yẽ*. Ici les exemples sont un peu plus nombreux, car à *vẅẽ* (*un*) s'ajoute *l̯yẅẽdar* (*lundar*, LIMITARE, montant de porte), qui n'existe pas partout, et le nom de lieu Cunlhat (*kᵗẅẽl̯ya* à Cunlhat, *tyẅẽl̯yà* à Vinzelles).

Dans le groupe *ẅẽ*, le premier élément peut passer à *y*, le deuxième à *ã*, voire à *õ*. Ambert dit *ẅõ*, Saillant *yõ* ; Montaigut-le-Blanc, *yõ* ; Saint-Jean-Saint-Gervais, *ẅᵛõ* à l'atone (adj.) et *yã* à la tonique (pronom).

aun.

Le groupe *aun* qu'on trouve assez rarement (**vaunt*, ils vont, *aunta*, honte) est réduit à *ã* dans le Centre : *vã*, *fã* (ils font), *nã̤tò*, honte, aux Martres-de-Veyre et environs. Au Sud, on a *õ* comme en français : *võ*, *nõ̤tå*, Vinzelles et environs.

anh, *enh*.

Ces groupes se comportent en principe (ainsi que *aint : saint* → *sẽ*) comme *e* nasalisé. Signalons l'action des labiales sur *anh*, qui se manifeste au Nord et à l'Ouest : *banh* devient *bwẽ* aux Martres, Mont-Dore, etc., mais reste *bẽ* à Vinzelles et aux environs.

Toutefois *planh*, correspondant à « il plaint » comme à « plainte », aboutit à *plã* dans la région de Vinzelles.

1. Les exemples de *u* nasal sont malheureusement très rares ; *un*, un, peut subir parfois des influences analogiques.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

ònh

ònh aboutit toujours à *ẅẽ* par diphtongaison ancienne de *o* en *ue* : *lònh* → *luenh* → *lyẅẽ* ou *lẅẽ*.

ónh

Comme pour la finale *ólh*, il y a deux séries, issues peut-être l'une de *ónh*, l'autre de *ónhz*, et généralisées chacune dans des conditions différentes : l'une aboutit à *wẽ*, *ẅẽ* (*bèzwẽ*, *bèzẅẽ*, besoin), l'autre à *ũ* → *õ* (*ripõ*, point de côté, à Vinzelles = **res-ponh*) ; *puẽ*, point, paraît repris au français.

unh

unh aboutit toujours à *ẅẽ* (*dzẅẽ*, juin, Vinzelles, etc.).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

TROISIÈME PARTIE

CONSONANTISME

I. — EXPLOSIVES

(Déplacement de l'articulation).

On sait que la consonne est susceptible de déplacer son point d'articulation suivant la nature de la voyelle qui la suit. Ce type d'assimilation régressive a produit, dans la période préromane, de nombreuses palatalisations, dont l'aire géographique s'est restreinte à mesure qu'on passe chronologiquement de l'évolution de *c* + *y* (commune à toute la Romania) à celle de *c* + *e*, *i* (générale, sauf en sarde central et illyro-roman) et à celle de *c* + *a* latin, spéciale au franco-provençal, à l'occitan du Nord et au français (normanno-picard à part). La basse Auvergne, qui appartient, pour les faits anciens, à l'aire de palatalisation maxima, a vu se reproduire sur son territoire, à l'époque moderne, des évolutions analogues, mais avec une intensité accrue au point de vue des conditions phonétiques, intensité dont on ne retrouve l'équivalent sur aucune autre partie du domaine roman. En même temps, fait assez particulier, les voyelles labiales ont produit une action labialisante sur certaines consonnes précédentes. — Dans les deux cas, la cause du phénomène est identique : la consonne déplace son lieu d'articulation pour se rapprocher de celui de la voyelle ; les organes, au moment où ils articulent la consonne, cherchent inconsciemment à prendre déjà la position ou une position voisine de celle qui va être nécessaire pour l'émission de la voyelle. Donc tendance très marquée à l'anticipation par rapport à la voyelle qui suit.

Les faits de palatalisation se sont progressivement développés. Ils ne sont pas attestés dans les textes avant le XVI^e^ siècle ; ils semblent avoir commencé par atteindre *k*, *g* et *s*, *z*. Au XVI^e^ siècle, ils ont déjà pris une grande extension. Mais les labiales n'ont dû être atteintes que plus tard. — Les faits de labialisation paraissent récents, car l'*u* traditionnel, voyelle à la fois labiale et palatale, a

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

palatalisé les linguo-dentales, et, dans certains parlers, les palatales et les sifflantes, tandis que l'*u* secondaire (issu de *u* peu à peu palatalisé en *u* — vers le XVIII[e] siècle) labialise les mêmes consonnes que *u*.

L'évolution phonétique des palatalisations présente une courbe, si l'on peut dire, montante, puis descendante : elle va d'abord vers un maximum de palatalisation (*ty*, *ĉ*...), puis le phonème ou le groupe phonétique se dépalatalise, par exemple par évolution de l'élément *y* vers *ɛ* ou *s* (*tỹ* → *tɛ*, *ty*[s] → *ts*, etc.). Géographiquement la dépalatalisation apparaît d'abord et surtout dans les plaines. Sur ce point comme sur d'autres, les régions montagneuses sont plus conservatrices ; elles offrent aussi les palatalisations maxima (p. ex. *fy* → *ĉ*).

A côté de cette dépalatalisation phonétique, qui se développe par une évolution lente, on observe des dépalatalisations régressives : un des aspects de la régression analogique qui, sous l'action d'un parler directeur, substitue plus ou moins brusquement, et avec des erreurs de classement, des sons sortis de l'usage aux sons indigènes. Ces phénomènes, sur la nature desquels je m'étais souvent mépris autrefois quand je parlais de « démouillements », seront groupés à la fin du présent travail.

En face de l'action de la voyelle suivante, il faut placer l'influence de la consonne précédente dans les groupes combinés. M. Grammont a fort bien expliqué ce phénomène, par double assimilation progressive et régressive [1] (régression phonétique).

Les évolutions indépendantes sont rares : il n'y a dans ce cas que l'évolution bien connue *l* mouillé → *y* et *r* apical → *ṙ*.

Changeant le plan de ma thèse de 1906, qui était phonétiquement logique, mais qui groupait des faits trop éloignés dans l'histoire, j'étudierai tour à tour : les produits des palatalisations anciennes ; — l'évolution de *l* mouillé et des groupes combinés *kl*, *gl*... ; — enfin les palatalisations consonantiques produites, depuis le XVI[e] siècle, par la voyelle ou l'*y* subséquent. La dernière section sera consacrée, comme jadis, aux labialisations consonantiques.

*
* *

1. *Traité de phonétique*, Paris, 1933, p. 210 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

A. — Les sous-produits de *c.*(+ *a*) latin[1].

J'ai étudié la question pour l'ensemble de la Gaule romane[2]. Je renvoie à ce travail pour les faits d'ordre général, au sujet desquels mon opinion n'a pas changé. Rappelons brièvement que *k* devant *a* latin (et *e*, *i* dans des mots réintroduits : germaniques, etc.) s'est palatalisé en français central, franco-provençal, Auvergne (Aurillacais à part), Limousin, etc., à partir du VII^e^ siècle[3] suivant l'évolution *ky* → *ty* → *tɕy* (*tɕ*). Le son paraît s'être stabilisé à cette dernière étape pendant quelques siècles. En français du Centre et de l'Ouest, *tɕ* s'est réduit à *ɕ* à partir du XIII^e^ siècle environ, évolution qui a atteint beaucoup plus tard l'extrême Nord et le Nord-Est de la basse Auvergne. L'évolution spécifiquement auvergnate est *tɕ* → *ts* : l'examen de la carte, joint aux données historiques (dont nous parlerons), tend à établir que cette évolution a dû, en Auvergne, venir de Lyon, d'une part à travers le Velay (*viâ* Le Puy-Brioude), de l'autre, sans doute, par la trouée de Thiers (recouverte, plus tard, par le *ɕ* français)[4]. Clermont a été, en basse Auvergne, avec Riom, Issoire, Brioude (Saint-Flour en haute Auvergne), le centre de propagation de cette évolution, qui n'a pu éliminer complètement, dans les massifs montagneux de l'Ouest et de l'Est, le *tɕ* archaïque.

Précisons les aires respectives de ces trois groupes.

Le phonème le moins évolué est *ʧɕ* (*dj*), qui se présente parfois sous la forme plus archaïsante *ʧɕy* (*djy*). Il occupe au Sud-Est un îlot dont Ambert et Olliergues sont les centres de résistance et qui s'adosse à la chaîne du Forez. Les villages extrêmes sont au Nord La Renaudie, Augerolles, Sauviat (limite très nette du côté de l'aire *ɕ*) ; à l'O., S.-O. et S. (face à l'aire *ts*), Cunlhat, Saint-Amant-

1. Je laisse de côté l'évolution de *c* + *y* et *c* (+ *e*, *i*) en latin vulgaire, les deux sons ayant abouti à *s* (*z*), qui se comporte comme *s* originaire. On sait que *g* (+ *e*, *i*) et *i* consonne ont suivi la même évolution que *g* (+ *a*), qui est envisagée ici parallèlement à *c* (+ *a*).

2. *Essais de géographie linguistique*, II, 1928, p. 46-99, avec 3 cartes.

3. Les plus anciens témoignages écrits apparaissent, on le sait, dans la région parisienne vers le premier tiers du VII^e^ siècle.

4. Il serait intéressant de rechercher si, dans le massif de La Madeleine (à la jonction du français, du franco-provençal et de l'auvergnat), il ne reste pas de traces d'un *ts* originaire.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Roche-Savine, Ambert et sa banlieue. Le son est *tɛy* à Cunlhat : *tɛyātè* (*chastel*), *tɛyā* (*champ*), *mọutɛyò* (*móscha*), *fùdjyẹ́irò* (*foljeira*), *parɛẹ̀djyò* (*parseja*). A Ambert (ALF, 809), c'est un *tɛ* assez net (voir les nombreuses transcriptions du *Glossaire* de Michalias). — La frontière est bien marquée au Sud, moins à l'Ouest : dans le Livradois, la quinquagénaire de Cunlhat dont j'ai longuement étudié le patois en 1896-98, avait un son intermédiaire entre *tɛ* et *tsy* ; après hésitations, je l'ai noté *tɛ̂y*. Du côté de Saint-Anthème, le *ts* n'est pas encore très pur ; j'ai l'impression que l'évolution n'est pas ancienne. Les sons hybrides qu'on observe attestent que l'évolution *tɛ* → *ts* continue.

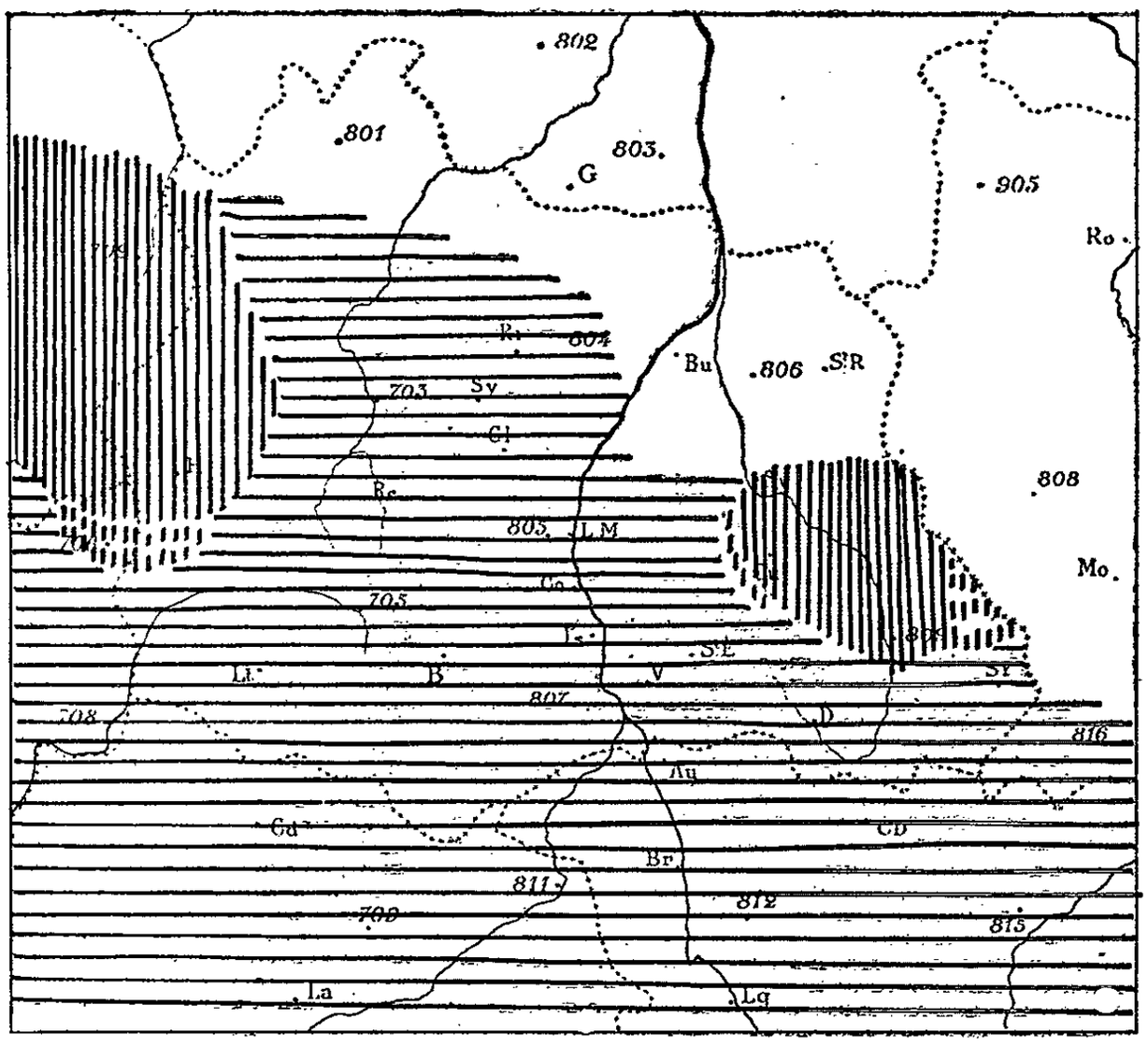
Le même son se rencontre au Nord-Ouest, au delà de la grande chaîne et de la vallée de la Sioule, dans une région qui prolonge le *tɛ* (*dj*) haut limousin. L'extrême limite au Sud est Bourg-Lastic, commune entourée de nombreux hameaux, où j'ai entendu, au bourg, en 1899, *tɛyāté*, *fùdjyìrò*, *djyèṇyé* (genêt), etc. ; B. Petiot a cru trouver une limite dans la commune ; en 1933-34, Meinecke a observé qu'on y entendait *tɛ* (*dj*) et *ts* (*dz*) : j'ai l'impression que ce dernier son gagne sur le précédent. — Vers l'Est, l'aire *tɛ* est bien délimitée par Pontaumur, comme l'a noté M. Petiot ; mal renseigné (de seconde main ?), Meinecke a dit à tort qu'on y prononçait *ts* (*dz*). Mon enquête de 1938 (confirmée par des notations antérieures de M. Fournier d'après un autre sujet) ne laisse aucun doute ; j'ai relevé, notamment, *tɛopə̆*, chapeau, *pẹ̆tɛò*, pêche (fruit), *djọ̆u*, coq, *ọ́tɛò*, oie (homme de 35 ans environ). — La limite se dirige au Nord, laissant à l'Est Biollet (*tsāṭyó*, château) et rencontre, au Sud de Château-sur-Cher, l'aire *ɛ* dont la limite méridionale va d'Ouest en Est. — A Condat-en-Combraille, le son est *tɛ* (*dj*) comme à Pontaumur (*tɛapə̆*, *pẹ̀djò*, poix) ; plus à l'Ouest, à Giat, il est encore *tɛy* (*djy*) : *tɛyapé*, *tɛyāté*, etc. (en 1938 : femme de 55 ans environ).

Le domaine du *ts* (*dz*) est phonétiquement très homogène : le son est fixé depuis longtemps, et géographiquement uniforme. Il se palatalise devant *i*, *y* exactement dans les mêmes conditions que *s*, *z* : il passe à *tɛ*, *dj*, comme *s*, *z* à *ɛ*, *j* (ces phénomènes seront étudiés conjointement un peu plus loin).

Un phénomène curieux dans l'aire *ts* est la présence d'un *ɛ*, correspondant à *sts*, sur une petite zone (en bordure de l'aire extrême de *s* conservé devant *k*, *t*, *p*), sur le versant oriental des monts Dore,

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

5. — Les sous-produits de *c*, *g* (+ *a* latin).



Aire de *tɛ*, *dj* (variante *tɛy*, *djy*).

Où *tɛ*, *dj* tend vers *ts*, *dz*.

Aire de *ts*, *dz*.

L'aire de *ɛ*, *j* est en blanc.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

de Murols inclus à Saint-Jean-Saint-Gervais (extrémité du Puy-de-Dôme) inclus [1]. Voici quelques exemples empruntés à des mots essentiellement populaires dans la région. Type *baschola* (cuveau portatif pour la vendange: BASCAUDA, avec changement de finale) : *bǎɛ̭ṷv* (Murols), *bǎɛ̭ṷvò* (Saint-Nectaire), *bǎɛ̭o̭wè* (Champeix), *bǎɛ̭o̭vå* à Ludesse, Neschers, Chalus, Orsonnette, Moriat, *bǎɛ̭lå* à Saint-Yvoine, etc. ; — type *móscha* : *mu̯ɛå* (de Montaigut-le-Blanc à Saint-Jean-Saint-Gervais) ; — type *peschar* (PĬSCARE) : *pɛ́ɛà* (Issoire, Saint-Floret), *pɛ̀ɛà* au S.-E. ; — type *paschada* (crêpe, propr[t] « de Pâques », *Paschas*) : *påɛ̭àdå* à Meilhaud, etc. Ce phénomène occupe *grosso modo* le Lembron et l'Ouest issoirien jusqu'à Saint-Floret ; mais il ne va pas, en profondeur, jusqu'à Besse (qui dit *mu̯stså* et même *èstɛ̭ɛ̭nå*, échine, gardant *sts* devenu *stɛ* par palatalisation), ni à Dauzat (*stsa̭vå*, échelle...), ni à Anzat-le-Luguet (*èstsa̭vå*). Aux deux extrémités O. et S.-E., Murat-le-Quaire dit *bastso̭lò*, *mu̯stso*, Auzon (H[te]-Loire) *èstsåvé*, escalier, etc. — Comme je l'ai déjà établi [2], il ne s'agit pas d'une réduction de *sts* à *ɛ*, mais d'une ancienne simplification du groupe à l'étape antérieure *stɛ* : ainsi qu'en italien prémédiéval, *stɛ* s'est réduit à *sɛ*, puis *ɛ* prolongé (it. *vascello* : *vaɛɛèllo*), enfin *ɛ* [3].

Cette évolution est précieuse. Elle confirme (avec d'autres arguments, voir mon travail précité) que *ts*, en auvergnat comme en franco-provençal, dérive de *tɛ* (ou *tɛy*) et elle aide à établir la date approximative de cette évolution. En effet, la réduction de *stɛ* à *ɛ* — qui a figé le *ɛ* en l'empêchant d'évoluer vers *s*, du fait qu'il n'était plus en groupe — est postérieure à l'amuïssement de *s* devant *k*, *t*, *p*, puisqu'elle commence exactement à la limite de *s* non amuï, ce qui suppose cette limite stabilisée. On verra [4] que les premiers témoignages écrits de cet amuïssement n'apparaissent qu'à la fin du XIV[e] siècle ; d'autre part, la réduction de *stɛ* à *ɛ* est antérieure à

1. Voir carte 10, p. 177.

2. *Essais de géographie linguistique*, II, 77-78.

3. J'ai répondu dans mes *Essais* (II, 77, n. 3) à une critique de M. Terracher qui voyait dans ce *ɛ* une influence du français. Hypothèse à écarter, parce que : 1° Toute la série (y compris des mots essentiellement populaires comme *baschola*, *paschada*) est atteinte ; 2° il est invraisemblable que l'influence du français (venant d'où ? du S.-O ?) s'arrête exactement à une limite phonétique, celle de *testa-tēta*, car tous les patois de l'aire *tēta* disent *bātsola*, *mūtsa*, *pītsà*, *pātsa̭da*, *itsa̭la*, *itsalé*...

4. Ci-après, p. 178 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

l'évolution *tɛ* → *ts*. Celle-ci ne peut donc s'être produite avant la fin du XVI[e] siècle au plus tôt, à peu près à la même époque qu'en Valais; on sait que dans la région lyonnaise on a relevé une graphie *tz* en 1352 (abbé Devaux, *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional*, p. 415).

Les sons *tɛ* ou *ts* forment des groupes combinés; les indigènes ont la conscience d'un son unique, à preuve que dans des mots français comme *tsar*, *adjoint*, *caoutchouc*, les groupes *ts*, *tɛ*, *dj* n'ont pas été rendus par *ts*, *tɛ*, *dj* patois, mais ont été brisés : *tèsar* ou *tèzar*, *adèjwẽ*, *kaütèeu* ou *kaüdèeu* (fait que j'ai déjà noté dans l'Introduction)[1]. L'*è* intercalaire est plus ou moins faible suivant les sujets, et il va en diminuant au fur et à mesure que l'instruction se développe : mais, même à la limite, l'indigène, en français comme en patois, articulera *ad-jwẽ*, tandis qu'en patois il prononce, p. ex., *pi-tsà* (pêcher) ou *pi-tɛà* suivant les parlers. — La dentale dans ce groupe diffère d'ailleurs assez peu du *t*, *d* normal. Je prononce en patois *tɛ*, *dj*, avec la pointe de la langue sur les alvéoles supérieures, tandis que pour *t* + voyelle et pour *ts*, *dz*, la pointe de ma langue appuie sur les alvéoles inférieures, mais la première prononciation (qui est celle de Vinzelles pour *tɛè* = *chi*) n'est sûrement pas celle de tous les patois à *tɛ*; en particulier le son *tɛy* s'articule avec la pointe de la langue sur les alvéoles inférieures.

L'aire du *ɛ* a été bien délimitée au Sud par M. Petiot dans le travail que je cite au début du présent livre, et que je n'ai eu qu'à préciser sur quelques points. Elle est jalonnée au Sud par Château-sur-Cher, Youx, Menat, Saint-Pardoux, Aigueperse, Thuret, Saint-Ignat, Maringues, Sainte-Laure; la limite remonte l'Allier jusqu'à la hauteur de Pont-du-Château (qui a *ts*), laissant au *ɛ* Cunlhat et Beauregard; les derniers patois à *ɛ* sont ensuite Moissat, Glaine-Montégut, Neuville, Courpière, Aubusson et Vollore. La limite est très nette, donc cristallisée. Cela ne veut pas dire que le *ɛ* soit indigène : les substitutions de *ɛ* à *ts* (sous l'influence du français) que M. Duraffour a observées en franco-provençal sont susceptibles de créer des limites phonétiques tranchées. — Le domaine du *ɛ* forme un saillant, dont Thiers, ancienne ville industrielle (gagnée au français dès le XVIII[e] siècle)[2] et foyer évident de propagation, occupe à

1. P. 6.

2. Arthur Young a pu converser longuement (en français) avec les ouvriers d'une fabrique située aux environs de Thiers.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

peu près le centre : c'est une fraction de la vaste « déchirure » (décrite par M. Duraffour), qui, du N.-O. au S.-E., a ouvert une faille, à une époque relativement récente, à travers le *ts* → *ʂ* franco-provençal jusqu'au cœur du Dauphiné.

*
* *

B. — Évolution de *r*.

L'*r* a été longtemps apical (prépalatal) dans toute la région. Il se présente encore tel dans la grande majorité des patois. Toutefois des îlots de *ṙ* (*r* dorsal) se sont développés, peut-être sous l'action du français, surtout dans de gros bourgs (Les Martres-de-Veyre, Saint-Germain-Lembron), mais aussi dans de petites communes rurales (Saint-Martin-des-Plains) [1] au milieu de villages où *r* est nettement apical. Cette évolution doit dater au moins du début du XIX[e] siècle, car en 1896-1898 il n'y avait aucun vieillard, ni aux Martres ni à Saint-Martin, qui prononçât *r* apical, et on n'avait pas le souvenir de ce son. Ce *ṙ* était, dans l'ensemble, plus pharyngal et plus « grasseyé » que le *ṙ* parisien ; intermédiaire entre *ṙ* et *r̂*, il se rapprocherait assez de l'*ṙ* de Marseille ou de Cassis. — Depuis la guerre, comme partout en France, le *ṙ* (moins pharyngal) gagne un peu partout chez les jeunes, où il est une marque de « beau langage », d' « accent » parisien [2]. L'articulation se conserve le mieux à l'intervocalique. — Au cours de mes dernières observations, j'ai encore entendu *r* apical, en 1937, chez M[me] P., de Biollet (30 ans à peine : *i vuryò lë vẹ̈ire*, je voudrais le voir) ; mais sa jeune sœur (de vingt ans environ), qui parlait rarement patois, avait *ṙ*. A la même époque, chez une jeune femme de Condat-en-Combraille, *madẏuro*, *vẹ̈irë*. A Lapeyrouse, même devenu final, *r* est encore apical (*bwèr*) — mais peu vibrant — chez le père (la soixantaine) et le fils (la trentaine). A Pontaumur (homme de 35 ans environ), scission très nette : *r* initial ou appuyé est apical,

1. En 1898, une jeune boulangère de Murols (25 à 30 ans) avait *ṙ* en finale.

2. En revanche, les gens âgés se moquent de ceux qui « râclent » par snobisme. Je signale ici qu'à Toulouse, ce sont les jeunes femmes (et d'abord dans la bonne société) qui ont les premières prononcé *ṙ* (aussitôt après la guerre de 1914-18). — Aux Martres-de-Veyre, depuis la guerre de 1914-1918, il y a retour de *r̂* à *ṙ* sous l'influence du français.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

intervocalique $\dot{r}$, final tend à $\dot{r}$ voyelle (faits qui seront examinés ci-après) [1]. On s'explique ainsi l'altération de *r* intervocalique, et la vocalisation de *r* final.

A l'initiale, *r* est parfois redoublé par valeur intensive. Entendu à Vinzelles (vers 1920, vieillard de 75 ans), *ł nà r̃ātsà*... « il est allé arracher... ».

*
* *

C. — Évolution de *l* mouillé.

Tandis que *n* mouillé (*ny*) reste intact, *l* mouillé (*ly*) tend vers *y*. C'est là une évolution qu'en maint village on peut saisir sur le fait [2].

Le son primitif *ly* provient des sources suivantes (les formes patoises citées sont de Vinzelles) :

lh roman : (*l* + *y* latin) *fyi̯lyå* (FILIA) ; (*cl* intervocalique) *bɑ̀i̯lyå* (APÍC(U)LA) ;

l + *y* récent : *lyu̯i̯zå* (*li̯ura* → *li̯oura*) ;

l + *i* : *lyi* (*li*[*n*]) et *l* + *u* : *lyu̯nå* (*luna*) (dans les patois où se produisent ces palatalisations ; ci-après p. 144) ;

gl : *lyåså* (*GLACIA).

La fusion est complète entre ces divers *ly*.

La basse Auvergne se trouve sur les confins de deux vastes aires : celle du Sud-Ouest de la France, où, dans l'ensemble, l'*l* mouillé est conservé — et celle, beaucoup plus vaste, du Centre, du Nord, de l'Est et de la plus grande partie du Sud-Est, où *ly* s'est réduit à *y*.

L'extrême avancée de l'aire de résistance est formée en basse Auvergne par la chaîne montagneuse de l'Ouest, où j'ai relevé encore en 1938, et même chez des sujets de trente à quarante ans, *ly* à Pontaumur, Giat, Condat-en-Combraille, Biollet (*gulyò*, etc.), mais *y* dans la région de Montaigut-en-Combraille (Lapeyrouse, etc., *ya*, verglas...) [3] ainsi que sur toute la lisière du Bourbonnais (*butéyo*, bouteille, à Saint-Bonnet-de-Rochefort, etc). La basse

1. P. 171 et 203-205.
2. Pour ma notation de *l*, *n* mouillés, voir ci-dessus, *Introduction*, p. 16-17.
3. Edmont a entendu *l* aux points 801 (Saint-Eloy, sexagénaire) et 800 (Désertines, ouvrier de 48 ans, pour « aiguille », mais *y* pour « fille »).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Limagne et la région de Thiers n'ont plus que *y* (*gu̯yo*, Ris, etc.). Au S.-E., *l̥y* est conservé dans la région d'Ambert (jusqu'à Saint-Romain et Saillant inclus) ainsi que dans le massif entre Dore et Allier ; vers le Nord j'ai encore noté *l̥y* à Sallèdes, à La Chapelle-Agnon (homme, 35-40 ans, en 1920), Moissat (quadragénaire, 1899), Laps (quinquagénaire, 1920). Sur la rive gauche de l'Allier *l̥y* très net et général à La Roche-Blanche en 1903, encore à Royat en 1919.

Par contre, dès 1899, dans le massif de l'Ouest, Rochefort avait *y* (homme de 30 ans : *gu̯yo*, etc.), les vieillards d'Aydat offraient le son intermédiaire que je note par y^l, et Sayat (quinquagénaire, homme) déjà *y* (*fiyœu*, filleul, *fiyu̯trè*, gendre, = *filhastre*). Les Martres-de-Veyre et le Cendre offraient, à la même époque, une étape intermédiaire, entre des patois qui en étaient déjà à *y* : Orcet (*yuzu̯rno* = *luzerna*, ver luisant...), Pérignat (*yuzèrnò*, *bèyè*, abeilles), Vic-le-Comte (*d̥yu̯yò*, aiguille), Authezat (*fèyọ̀* = *filhat*, gendre), Monton (*fiyu̯trè*). Au flanc d'un petit massif, Saint-Georges et La Roche-Noire avaient conservé *l̥* (*l̥yuzèrnó*, *fy*^{s}*il̥yœ̆*, *bè̥l̥yè*), tandis que Mirefleurs et Busséol, chez les sujets d'âge moyen, offraient y^l. Le Cendre [1], au moins pour les sujets de trente à quarante ans, en était encore à l'étape intermédiaire : *fiy*^{l}*ètre*, *vwiy*^{l}*o* (*oïlha*), *vèr y*^{l}*ŭzè*, etc.

Aux Martres-de-Veyre, où j'ai séjourné longtemps, j'ai pu saisir l'évolution entière. Mon grand-père, né en 1824, avait un *l̥y* à peine ébranlé ; mon père, né en 1846, offrait un y^l très net, son dont il n'avait pas l'équivalent dans son français. Chez les personnes au-dessous de quarante ans, le son était réduit à *y*. Ainsi on avait tour à tour *l̥yŭ̯nò*, y^l*ŭ̯nò*, *yŭ̯nò* ; *fy*^{s}*ĭl̥yò*, *fy*^{s}*ĭy*^{l}*ò*, *fy*^{s}*ĭyò*. Aujourd'hui, toute trace du *l̥y* a disparu.

Au Sud de Vic-le-Comte et d'Authezat (déjà à La Sauvetat) la Limagne conserve *l̥y* comme les montagnes des deux rives. Mais à l'Ouest, à Saint-Floret, j'observais un ébranlement, dès avant 1914, chez un quadragénaire (facteur) immigré dans une région (Lamontgie-Vinzelles) où *l̥y* était resté encore intact. D'autre part, dans le Brivadois, dès 1898 je notais *åyã*, gland, *yọ́urå*, livre chez un quadragénaire d'Arvant et j'entendais *bé̥y*^{l}*å* à Brioude. En 1913, *l̥y* était encore net à Auzon (homme quadragénaire, sa femme, etc.).

1. Une coquille, rendant le texte incompréhensible, a remplacé *Le Cendre* par *Le centre* dans ma *Géogr. phon.* de 1906 (p. 9, l. 16).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Dans toute la Haute-Loire, Edmont n'a entendu que *y*. — Enfin, en 1934, Meinecke notait à Lastic le remplacement de *ly* par *y* chez les jeunes, dans une région où je n'avais observé aucun ébranlement en 1899.

D'une façon générale, l'évolution *ly* → *y*, venue du Nord, a gagné rapidement la basse Limagne et la région de Thiers. Son avance a été ralentie par les massifs montagneux. Mais à l'intérieur même des zones de résistance se sont formés des centres d'évolution locaux qui, en rayonnant à leur tour, les disloqueront peu à peu [1].

*
* *

D. — Évolution des groupes combinés *kl, gl, fl, pl, bl.*

La palatalisation de ces divers groupes a dû être générale dans la basse Auvergne : une enquête plus complète m'a fait revenir sur l'opinion que je professais en 1906. Dans beaucoup de patois, des faits de régression se sont produits : il est remarquable que les régressions ont surtout atteint les groupes à élément labial (elles seront étudiées à la fin du présent travail).

kl, gl

La première étape de palatalisation est *kly, gly*. Mais cette étape ne se rencontre presque jamais [2] pour le second groupe, qui est instable : la sonore, moins intense que la sourde, est rapidement absorbée par *l* mouillé. Partout où on observe *kly*, le groupe *gl* se présente sous la ferme *ly* (dont l'évolution ultérieure vient d'être étudiée).

kly persiste dans tout le Sud et le Sud-Est : *klyèr* (*clar*), Doranges, *klyar*, *klya* dans la région d'Ambert, Églisolles, etc. ; *klyàr*, Vinzelles, Issoire et environs, Sauxillanges ; *klyå*, Murols, Saint-Nectaire, le Mont-Dore, Besse ; *klyar* dans le Brivadois. Le groupe cesse d'être palatalisé dans le Velay et la haute Auvergne (sauf en lisière nord). L'évolution *kly* → *ky* est inconnue.

Dans la moitié Nord (sur l'Allier, à partir de Coudes), s'ob-

1. Edmont a noté *y* à Saint-Germain-Lembron, bourg plus évolué sur ce point que les patois ruraux environnants.

2. Tixier a noté *avuglle*, aveugle (*ll* = *l* mouillé) à Escurolles.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

serve une évolution régionale [1], dont la première étape demande à être précisée : il se produit, dans le premier élément du groupe *kly* (*k* + *l* mouillé), une rupture de l'occlusion déterminant le passage de *k* à *ĉ* : c'est pour cette raison que je note désormais ce groupe *ĉly*. Mais cette notation, préférable à celles qui ont été adoptées jusqu'ici (en ce sens qu'elle indique une étape du son), n'est pas rigoureusement exacte, cat les deux éléments *ĉ* — *ly* (dont le second forme déjà un complexe : *l* dorsal + *y*) fusionnent dès la rupture de l'occlusion, avec échappement d'air bilatéral.

C'est à Cunlhat que j'ai entendu l'étape la plus archaïsante et la plus rapprochée de ma notation (*ĉlyọ̀tɛyo*, cloche). Ailleurs la fusion précitée est accomplie. Le son est sensiblement le même à Coudes (*ĉlyằr*, clair), Vic-le-Comte (*kòĉlyõ*, quelque chose = **caclom*, contraction du médiéval *qualacom*) [2], Les Martres-de-Veyre (*ĉlyɛ̀ɛ̂r*, *kòĉlyõ*...), Aydat (*ĉlya*), La Sauvetat (*kòĉlyõ*...). Le même son se retrouve à l'Ouest : Monestier (près d'Eygurande, Corrèze : *ĉlyàr*), Lastic (relevé par Meinecke), Pontaumur (*ĉlyà*...), Giat (*ĉlyà* ; *ĉlyạu*, clef), Condat-en-Combraille (*ĉlyó*, clef), ALF, 703, Biollet (*ĉlyò*, clef).

L'évolution se poursuit dans la Limagne du Nord, parallèlement (mais non conjointement) à la réduction de *ly* à *y*. Ici et là l'élément dorsal disparaît et *ĉly* aboutit à *ç̂*, qui représente une palatale spirante à articulation plus avancée que *ĉ*, et résultant de la combinaison intime de *ĉ* + *y*. Le son *ç̂* se rencontre à partir de Monton (*iç̣ɛ̀ro* = éclaire, 3e pers. sing. ind. prés.), Mirefleurs (*ç̣é*, clair), Pérignat (*ç̣é*), Le Cendre (*ç̣ɛ̀r*), Orcet (*ç̣a*), Cournon (*ç̣òkõ* = **clacom*, contraction du *qualacom* précité) ; dans la montagne, Sayat (*iç̣ɛ̀rò*...), plus à l'Ouest Rochefort (*ç̣a*...). Au Nord, le son s'étend sur toute la basse Limagne, plus ou moins recouvert par les régressions → *kl*. L'ALF l'a noté à Ennezat (804) et je l'ai entendu jusqu'aux environs de Gannat (à Saulzet *ç̣ó*, clef,..) ; l'ALF note *ç̣lu*, clou...) à 801 et 802, où on entend aujourd'hui *ç̣* (*ç̣u*) : peut-être, voilà quarante ans, entendait-on chez certains un son intermédiaire entre *ĉly* et *ç̂*. Le *ç̣ly* reparaît à l'Est dans le Forez (905, 819) d'après l'ALF.

1. Elle déborde vers l'Ouest sur une grande partie de la Creuse (ALF, 602, 702, 704) ; on la retrouve en franco-provençal (Lyonnais, Bresse, etc.). Tout l'Ouest (Poitou...) a *kly* → *ky*.

2. Voir mes *Essais de géogr. ling.*, t. III (1938), p. 151 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Le son *sy*, qu'on rencontre sporadiquement dans la basse Limagne et le Sud du Bourbonnais, est une fausse régression, qui sera analysée à la fin du présent travail.

L'évolution *ly* → *y* est en avance sur *ĉly* → *ç*. Car si tous les patois à *ç* que j'ai observés offrent toujours *y* pour représenter *l* mouillé (issu de *gl* → *gly* comme de *lh* médiéval), en revanche certains patois connaissent l'évolution *ly* → *y* tout en conservant le *ĉly* : ainsi les Martres-de-Veyre, Aydat, Vic-le-Comte.

fl

La première étape de la palatalisation *fly*, ne s'observe que dans le Sud-Est (région d'Ambert), où la régression en *fl* l'a plus ou moins refoulée du vocabulaire, suivant les patois. On ne la relève que dans quelques mots à Ambert (cf., dans le *Glossaire* de Michalias, *flur*, fleur, et *flino*, taie de chevet, qui est pourtant un mot populaire). Il est général à Églisolles (abbé Chataing : *flhou*, fleur, *uflhe*, enflé, *souflhe*, soufflet ; même dans des emprunts récents au français comme *flhanéla* ; la régression est dominante à Viverols [bourg] et Sauvessanges : *soufle*, *ufle*...).

Cette palatalisation, que l'ALF a enregistrée, comme *kl* → *kly*, sur divers points de la France, a dû avoir jadis en basse Auvergne une extension géographique beaucoup plus grande qu'aujourd'hui : la régression *fly* → *fl* l'a effacée sur un territoire dont on ne peut plus reconstituer l'aire. Les formes *rufa*, ronfler, *ufé*, soufflé, qui ont perdu l'*l* de façon anormale (cf. « enfler » resté *ifla*, *iflé* dans la même région) dans toute la Limagne moyenne et son pourtour (Vinzelles, etc.) s'expliquent-elles par une évolution *fly* → *fy* et un retour à *f* ? Une régression de ce genre serait isolée. Plus topique peut-être la forme *fyǫunè* des Martres-de-Veyre (flan, gâteau) correspondant à *flǫmè* de Vinzelles : quelle que soit l'origine de ce mot [1], il peut représenter, aux Martres, le vestige cristallisé d'une évolution *fly* → *fy*, dont je n'ai retrouvé aucune autre trace dans ce patois que j'ai été pourtant à même de fouiller.

L'évolution *fly* → *fy* paraît notée à Escurolles par Tixier (*afiâ-*

1. Je l'ai expliqué, dans mon *Glossaire du patois de Vinzelles*, nº 1300, par une survivance hypothétique de PHLEGMŎNE(M) → **fleumne* avec la contraction *m'n* → *n* aux Martres, *mn* → *m* à Vinzelles. J'avais supposé que *eu* s'était diphtongué seulement dans la région des Martres, hypothèse excluant une palatalisation de *fl*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

ter, flatter), mais comme nous manquons d'exemples (la lettre *f* n'a pas paru), il faudrait refaire l'enquête pour savoir s'il ne s'agissait pas du *ç* qu'on rencontre à Gannat et Saulzet.

fly passe comme *kly* à *ĉly*, mais dans une région plus restreinte, évolution également relevée par l'ALF, en basse Auvergne (703), sur les confins du Bourbonnais (801, 800, 802), et ailleurs. Elle s'explique par un déplacement d'articulation de l'initiale du groupe : la spirante labiale étant remplacée par une spirante palatale. Le *ĉly* ne s'observe que dans l'Ouest du Puy-de-Dôme (en liaison avec la Creuse); dans tous ces patois, *kl* → *kly* a abouti au même son. A Pontgibaud (703) joignons Lastic (*éĉladjé*, fléau), Pontaumur (*ĉlyu*, fleur, *ĉlyąmo*, flamme...), Giat, Condat-en-Combraille (*ĉlyu*...), Biollet (*ĉlyu*, *ẽĉlyà*, enflé...). Le son est réduit à *ç* dans la basse Limagne (804) et en aval : *çó*, fléau (Gannat, Saulzet...). — Les régressions ont submergé le phonétisme de nombreux parlers.

pl, *bl*

Comme pour le phonème précédent, la première étape de l'évolution, *ply*, *bly*, se retrouve au Sud-Ouest, mais dans un plus grand nombre de parlers et avec plus d'exemples conservés : Ambert (*blyã*, blanc...), Saint-Romain (*pębly̆å*, peuplier), Saillant (*drublyœ̆i*, char à 4 roues = doublier), Doranges, etc. Ces phonèmes ont provoqué de nombreuses régressions *py* → *ply*, *by* → *bly*, dont je parlerai plus loin. On relève çà et là une seconde étape *py* (*by*) : ainsi Saillant a *pyóvo*, pluie, à côté de *drublyœ̆i*. — L'abbé Chataing a toute la série *plh-blh*, avec formes régressives (comme pour *fl*) à Viverols, Sauvessanges. — Rien dans l'ALF pour l'Auvergne et le Bourbonnais, en dehors du *plĕ* (plein) d'Ambert (809).

Ailleurs on n'observe que des vestiges d'une évolution qui dut avoir une grande extension géographique.

Certaines formes m'ont embarrassé jadis [1] ; je reviens, dans l'ensemble [2], aux idées que j'ai exprimées dans ma *Phonétique : tsåpyà* (Vinzelles), *tsåpyè* (Les Martres-de-Veyre), couper en menus mor-

1. *Phonétique historique du patois de Vinzelles*, 1897, p. 31, et *Géogr. phon.* de 1906, p. 10, n. 1.

2. Il y a eu des palatalisations produites par *i* sur *l* du groupe *pl*, *bl* : *remplir* (repris au français) a donné **rãplyi*, d'où *rãpyi*, *rãpyè* (Martres-de-Veyre et environs) et par régression *rãplyè* → *rãplè* à Vinzelles, comme *ublèda* (*oblidar*, oublier).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

ceaux, est bien une palatalisation de *chaplar*, attestant l'évolution *ply* → *py* (car **chapleiar*, que j'avais postulé en 1906, n'est pas attesté dans l'ancienne langue). — *mi̯klyå*, nèfle, comme je l'ai dit dans mon *Glossaire du patois de Vinzelles*, est une forme importée (du Sud-Ouest ; les nèfles n'étaient pas connues autrefois dans la région), forme qui suppose un *mesplya* originaire, qui s'est confondu avec le groupe *kly* peut-être à l'étape *py-ky*, et qui, en tout cas, a provoqué une fausse régression. — Je ne crois plus à l'hypothèse *STŬCULA d'Antoine Thomas (*Essais de philologie fr.*, 238) pour expliquer l'auvergnat moderne régional **estolha* : c'est *estobla* qui s'est palatalisé en *estoblya*, et le groupe *bly* intervocalique, dans une vaste zone, s'est réduit à *ly* (comme *gly*). Enfin, si je renonce toujours à expliquer *plus* → *pu* par une palatalisation (car on a déjà *pus*, fin XIV^e^ s., dans les *Comptes... d'Herment*), je crois désormais que la forme régionale *purar*, pleurer (de la variante médiévale *plurar*) postule **plyurar* → **pyurar*, quoique l'expulsion de *y* dans le groupe *pyu*, dont je ne connais pas d'analogue, fasse difficulté [1].

Enfin, dans d'autres patois, de fausses régressions (comme *blo tẽ*, beau temps = été, à Romagnat) suffisent pour faire présumer d'anciennes palatalisations *pl* → *ply*, *bl* → *bly*, plus ou moins effacées aujourd'hui.

NOTE SUR LES GROUPES COMBINÉS AVEC *r* [2].

En fin de mot, le groupe combiné dont le second élément est un *r* tend à perdre son *r*, même lorsque la finale est stable, mais seulement dans les mots qui peuvent être employés comme proclitiques. A Vinzelles et dans une vaste région aux alentours, dans *nostre*, *vostre*, l'*r* ne reste que pour le pronom (*lè nu̯^u^trè*, *lè vu̯trè*) et disparaît chez l'adjectif (*nu̯^u^tè*, *vu̯te* ; aussi au féminin) — A Besse, j'ai entendu l'*au̯tè*, l'autre (avec *è* très net). Tendance à ses débuts.

Quand la voyelle finale tombe, l'*r* tend à se voiser. A Pontau-

1. Cette explication est appuyée par les formes du S.-E. données par l'abbé Chataing : *plhourà* (Sauvessanges), *plhurà* (Églisolles), forme régressive *plurà* à Viverols, et, par *pyœrè* (ALF, 809) qui, pour ne pas être la forme ambertoise, n'est pas moins intéressant. Le type *purar* a été relevé par l'ALF dans tout le reste du Puy-de-Dôme et, dans l'Allier, aux points 800 et 803.

2. Pour la métathèse, voir ci-après p. 190.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

mur, il se produit (récemment) un *ṛ* voyelle dans ce cas comme en finale après voyelle [1].

*
* *

E. — Palatalisation devant voyelle.

La palatalisation produite par une voyelle subséquente (ou un *y*) atteint son maximum d'intensité en basse Auvergne. Non seulement les palatales (*k*, *g*), les dentales (*t*, *d*, *l*, *n*), les sifflantes (*s*, *z*) sont atteintes, mais le phénomène touche aussi les labiales, dans des conditions, il est vrai, un peu différentes : tandis que, pour les groupes précédents, la voyelle (ou l'*y*) produit un déplacement d'articulation de la consonne, — après labiale l'*i* (car l'*u* et l'*e* sont sans effet) dégage, par anticipation d'articulation, un *y*, et le groupe, ainsi produit, *py*, *fy*... est susceptible d'évoluer comme le groupe *ky* ou *ty*. Ce parallélisme justifie ma notation *ky*, *ty*, *ly*... (et non *k*, *t*, *l*), car dans ces groupes, s'il y a un déplacement d'articulation (dorsalisation de la consonne), il se produit également un dégagement anticipatif de *y*, qui évolue, après *p*, *f*, comme après *t*. L'intensité de ces faits est due à deux causes : 1° tendance de l'auvergnat à l'anticipation ; 2° grande fermeture ou mieux « palatalisation » de *i* et *u*, qui se prononcent avec forte pression de la langue, celle-ci formant gouttière étroite dans une région du palais plus antérieure que chez les Français du Nord et du Midi.

Il est remarquable qu'ici, contrairement à ce qu'on observe généralement en France : 1° les dentales se palatalisent plus généralement que les palatales (notamment devant *u*) ; 2° l'*u* a une action plus palatalisante que *é* fermé, tandis que *a* n'exerce aucune action.

Le « démouillement » (suivant mon expression de 1906) est une régression, qui s'exerce ici encore sur un vaste domaine et qui sera étudiée à la fin de ce travail.

Si l'on veut juger de l'extension territoriale des différents phénomènes, le maximum est offert, du côté consonantique, par *k*, *g*, palatalisation qu'on observe, au moins à ses débuts, dans la majorité des parlers de France (Midi à part) ; sifflantes et dentales ne sont guère touchées que dans le Massif Central et une partie du Dau-

1. Ci-dessous, p. 184.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

phiné [1] (ce phénomène recouvre l'Est de la Creuse comme le précédent) [2] ; la palatalisation après *p-b*, *f-v* est spécifiquement auvergnate (la première débordant sur la haute Auuergne).

L'élément *y* évolue généralement vers *s* (*z*), tendance commune avec le franco-provençal : elle s'est produite ici et là pour l'ancien groupe *tɛy* → *ts*, et elle se reproduit ici (notamment en Dauphiné) pour diverses consonnes suivies de *y*. Sur les confins du Bourbonnais, on observe l'évolution *t* + *y*, *d* + *y* → *tɛ*, *dj*, et le Sud-Est du Puy-de-Dôme offre le maximum de palatalisation après *f*, *v* (*fyi* → *ĉi*, *vyi* → *ĵi*).

Les premiers témoignages de ces palatalisations apparaissent au XVI[e] siècle, à la fois pour les palatales, les sifflantes et *l* + *y*. Les *Statuts* édités par A. Thomas (transcription de 1507) notent *lhoc*, lieu (*luoc* → **lioc*) et *pogèys*, poussins (vers 10) qu'il faut lire *pojis*, palatalisation de *pouzis* (on a *pozes* au vers 39, transcription plus maladroite ; l'*i* originaire est assuré dans toute la région). Chez Pezant, 1580 (Riom), à côté d'*ouzi* (*auzir*) on a pour *z* + *y* un *j* écrit *ge* dans les imparfaits (*beguegeo*, buvait). A la même époque, sur les confins du Brivadois et du Velay, le nom de la montagne appelée aujourd'hui la *Durande* (et qui représente vraisemblablement un *EQUORANDA) est *Guirandes*, *Guyrandas*, en 1470, 1550 et, pour la première fois, *Dirandes* en 1560 (*Dict. top. de la Haute-Loire*) : ce *di-* représente *dyi-* et a subi ensuite l'attraction paronymique de *Durand*. — Au XVII[e] siècle, chez Pasturel se multiplient les formes témoignant de la palatalisation : *vegi* (*vezi*, voisin), *paugi* (*pouzi*, poussin), *ti* (*aqui*, ici). Les sons *ty*, *dy*, *ly*, *ny* devant *i* (et *myi*) sont attestés en 1672 [3]. — Néanmoins les formes

1. On le retrouve hors de France (Grisons...).

2. Grosso modo l'arrondissemenr d'Aubusson et la lisière de celui de Guéret (Ahun). Limite tracée par A. Thomas, *Rapport sur une mission philologique dans la Creuse* (*Archives des missions...*, 1879, 423 sqq. avec une carte).

3. Dans le petit traité *De l'accent de la langue française et la manière de le purifier dans notre province* (Clermont-Ferrand, 1672), signalé et commenté par M. Gougenheim dans la *Revue d'Auvergne*, 1933, 33 sqq. L'auteur reproche à ses compatriotes (*loc. cit.*, p. 40) « ce qu'on appelle nôtre *chi*, qui consiste en ce que dans les syllabes qui finissent par *i*, comme *ci*, *di*, *li*, *ni*, *mi*, etc., on prononce si fortement *i* qu'il semble qu'on en met deux ». Remarque juste, à cela près que le premier *i* est semi-voyelle. La remarque suivante est digne d'un phonéticien : la « mauvaise » prononciation vient de ce que les Auvergnats appliquent le plat de la langue au palais de la bouche [ce que j'appelle dorsalisation de la consonne] :

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

traditionnelles subsistent encore longtemps. Ainsi à Riom où existait une tradition littéraire patoise, Faucon (au début du XIX^e^ s.) écrit encore *tu, vegu, counigu,* alors que *k, g, t* y étaient palatalisés depuis longtemps ; à la fin du XIX^e^ siècle, Pommerol enfin écrit *dindiu* (*dengu,* personne, nég.), etc.

k, g

Trois cas sont à distinguer.

1° *k, g* DEVANT *i* ANCIEN ET *y*.

Le phénomène recouvre toute la basse Auvergne, mais est masqué parfois (en particulier sur les confins du Bourbonnais) par des régressions.

La première étape *ky, gy* ne s'observe que dans quelques patois archaïsants : je l'ai notée, en particulier, en 1898-1900 à Cunlhat et à Murols (ici, même chez des jeunes de l'époque) : *kyi* = *aquí* (ici).

La grande majorité des parlers offrent *ty, dy* : *tyi* = *aqui,* du Brivadois à Randan, et à l'Ouest jusqu'aux confins du Limousin. Meinecke à Lastic a noté *atyi, tyi* (p. 159 et ailleurs), après avoir écrit imprudemment (p. 21) que « la palatalisation de *k* n'existe presque pas à Lastic ». A Gelles, Roy écrivait *ati* (= *atyi*) au milieu du siècle dernier. — Rappelons une fois pour toutes [1] que le *y* ramène, dans certains parlers, l'*i* subséquent à *e*. — Pour *k* + *y*, signalons l'évolution de *cul* → **kuu* → **kiu* → **kieu,* qui devient *tyóu* (Les Martres), *tyœu* (Vinzelles... jusqu'à Églisolles au S.-E.).

Trois évolutions ultérieures divergentes.

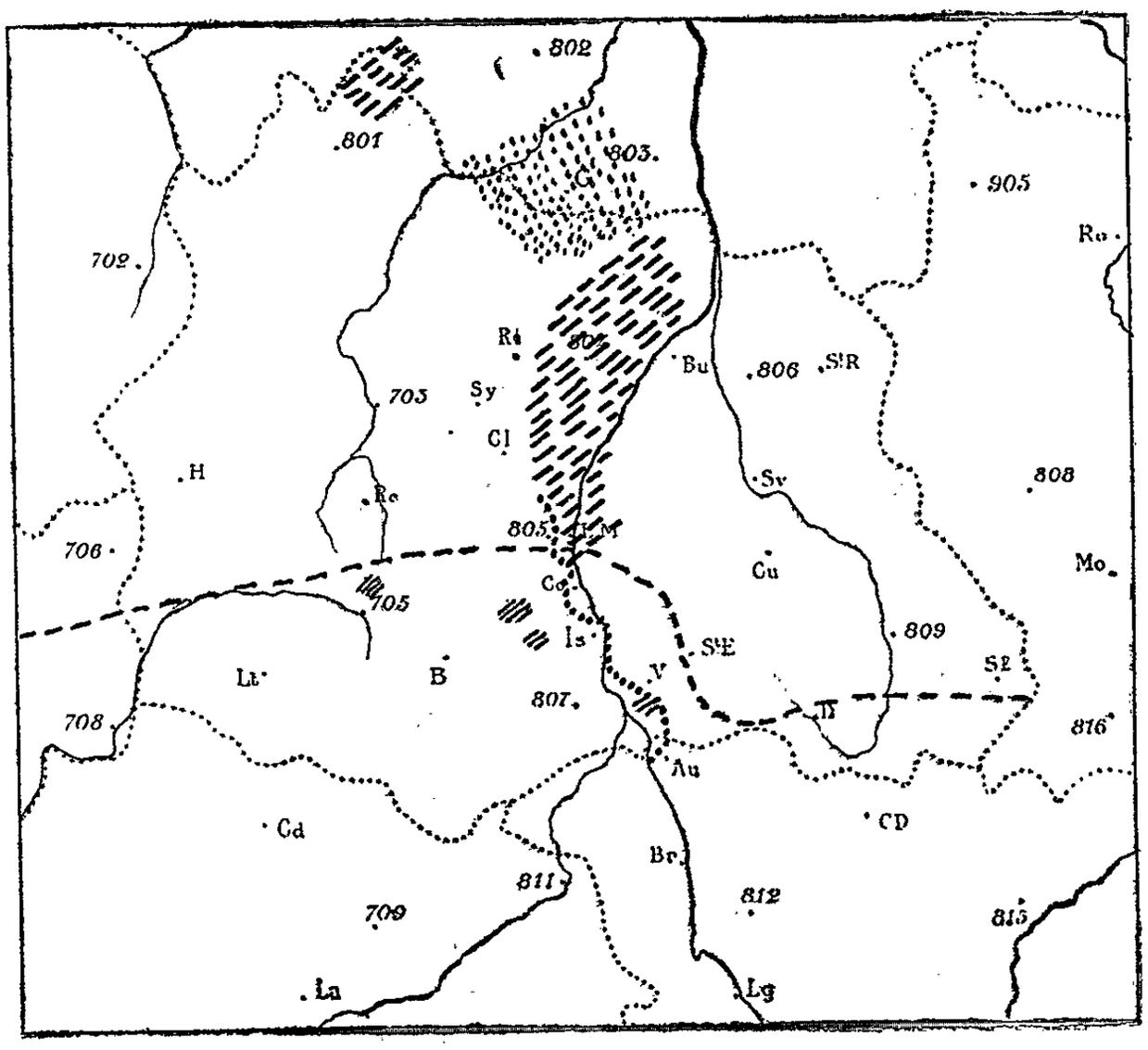
Dans des patois de montagne, à l'Est et à l'Ouest, la palatalisation s'accentue (je note par *ŷ* un *y* très palatalisé). A Saint-Étienne-

pour bien parler, on doit « prononcer ces syllabes délicatement : en appliquant subtilement la pointe de la langue contre les lèvres [ici, il y a erreur], les dents ou le palais » ; ce n'est que pour *l* mouillé [qui existait encore dans le français cultivé de Paris sous Louis XIV] qu'« il faut prononcer à l'Auvergnat ». Allant plus loin, l'auteur estime que la différence de prononciation tient à une différence d'organes : en Auvergne langue et lèvres « grosses et pezantes», dans le reste de la France, langue et lèvres déliées (*loc. cit.*, p. 36). Il y a du vrai dans cette observation, en particulier pour la langue, dont la forme peut expliquer les tendances à palatalisation.

1. Ci-dessus, p. 67.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

6. — Palatalisations consonantiques devant *u* roman.



----- Limite méridionale du passage de *s*, *ʒ* (+ *u*) à *ɛ*, *j*.

..... Limite entre *ku*, *gu* (à l'ouest) et *t̪yu*, *d̪yu* (à l'est).

Ilots de *t̪yu*, *d̪yu* dans l'aire *ku*, *gu*.

Zone où *t̪y*, *d̪y* passe à *tɛ*, *dj*.

Zone où *t̪y*, *d̪y* tend vers *ts*, *dz*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

sur-Usson et les patois à l'Est, *ʦyi* devient *ʦŷi*, presque *ʦçi* (le fait est plus sensible pour la sourde que pour la sonore) ; de même à Condat-en-Combraille (1938, jeune femme). Le point extrême de l'évolution est fourni par les patois marchois de la région d'Aubusson qui offrent *ç*, *y* (noté *χ*, *y* par A. Thomas dans le travail précité, p. 436 : *χi* = *aquí*).

Dans une partie de la Limagne, des environs des Martres-de-Veyre jusqu'au Nord de Maringues, *ʦy*, *ʣy* tendent vers *ts*, *dz*. L'évolution est encore à ses débuts aux Martres et la région immédiatement au Nord, où le son est *ʦy*^{s}, *ʣy*^{z}. Elle atteint son maximum à Maringues et aux environs (Sainte-Laure, Cunlhat, Saint-Ignat), un peu moins accentué à Joze, d'après M. B. Petiot, qui a noté à Maringues *tsi* (*aqui*).

Sur les confins du Bourbonnais (Ouest excepté), l'élément *y* évolue vers *ɛ*, *j*. Ici les régressions sont nombreuses. Ainsi le verbe *quitter* (peut-être repris au français), qui est *ʦyita* (avec les variantes précitées) dans tout le reste de la basse Auvergne, est *kita* à Ris, dans la région de Gannat (finale *-é*) et dans le Nord-Ouest jusqu'à Pontaumur (où *k* → *ʦy*) : mais *aqui* se présente sous la forme *tɛi* à Ris, *étɛi* à Gannat, Saulzet (et *kótɛi*, celui-ci = *quau-aqui*).

2° *k*, *g* DEVANT *u* ANCIEN [1] ET *ẅ*.

La région que j'avais étudiée en 1906 est coupée à cet égard du N.-N.-O. au S.-S.-E. par une limite, à l'Ouest de laquelle *k* (*g*) reste intact dans cette position. Les communes qui forment la bordure Est du domaine *k* (*g*) sont, en allant du Nord au Sud, La Roche-Blanche, Veyre-Monton, La Sauvetat, Authezat, Plauzat, Neschers, Chadeleuf, Pardines, Issoire, Le Broc, Nonette, Lamontgie, Auzat (sauf le hameau d'Aubiat), Jumeaux, Vezezoux. — La limite est nette (ce qui n'exclut pas une possibilité de régressions dans la zone S.-O.) ; toutefois dans l'aire *k-g*, j'ai relevé *ʦyuḅå* à Auzat (cuve, objet fabriqué) ; à l'inverse, parfois *kura*, curé, par régression (mot influencé par le français) dans la zone palatalisante (qui offre *ty-dy*).

Lorsque j'ai étendu mes recherches, j'ai renoncé à tracer la limite de la palatalisation vers le N.-O. et le S.-E., car j'ai rencontré des faits plus complexes.

1. C'est-à-dire l'*u* médiéval (issu, en principe, de ū latin). Mais l'*u* de *cusi* = *cosi*, cousin, relativement ancien (ci-dessus, p. 59) palatalise également.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Vers le Nord, il y a d'abord, dans la zone de résistance, des patois, comme Sayat, qui offrent un début de palatalisation (*kyurą*, *kyubò*). Il y a surtout un grand nombre de patois qui ont des formes divergentes : Pontaumur, Biollet ont *vèḑyu* (*vegut*), *vẽḑyu* (*vengut*) et *gulyò*, aiguille ; Meinecke a noté à Lastic les deux variantes pour un même mot, en remarquant que la palatalisation s'observe surtout pour les formes verbales. Celles-ci, on le conçoit, ont mieux résisté à la régression, — régression qui s'affirme par de fausses analogies, comme *vẽdu* (*vengut*) à Giat (à côté de *vẽḑyu*, vendu). Au Sud-Est, Lamontgie a *vẽdu* à la fois pour « venu » et « vendu ». Enfin au point 902 l'*Atlas linguistique* a noté *éduy*. — Sur la lisière du Bourbonnais, d'Ouest en Est, Lapeyrouse a *vwẽdzu* (*vengut*) à côté de *gũy*, aiguille (forme régressive), Gannat et Saulzet ont les participes en *-dju* (*-gut*) à côté de *guyo*, tandis qu'immédiatement au Sud, à Saint-Genest-du-Retz et Effiat, la régression a rétabli *vègu*. A Ris, *guyo* est également régressif. La forme régressive *éduy*, aiguille (ALF, 902) montre que tout le Bourbonnais dut être atteint. — La palatalisation (sous réserve de régressions) occupe tout le Nord du massif montagneux jusqu'à Olby et Gelles inclus, et plus à l'Ouest jusqu'à Lastic. Il est plus difficile de préciser si la région du Sud offre un *k-g* régressif et, en cas d'affirmative, jusqu'où il faut distinguer.

En ce qui concerne la zone issoirienne en bordure Est de l'aire *k-g*, je présume qu'elle est le résultat d'une régression, pour des raisons d'ordre social (patois évolués et non archaïsants), phonétique et géographique. Phonétiquement, dans une région où *u* est plus palatalisant que *é*, le *g* occlusif net de *gulyò*, à La Sauvetat, est anormal á côté du *g* palatalisé de *vẽgĕ* (*ĕ* moyen). Géographiquement enfin, au Sud du Lembron, en entrant dans le Brivadois, qui est le prolongement naturel de la Limagne issoirienne et lembronnaise, la limite s'effondre littéralement, ou, si l'on préfère, tourne brusquement vers l'Ouest, en cessant d'être aussi nette : on a *ityulyèi*, cuiller..., à Auzon; *vą̃ḑyu*, venu..., à Brioude. Le Brivadois a *ṭvu*, *ḑyu*, et le Velay oscille entre *kyu*, *ḳyu*, *ṭyu*. La zone montagneuse à l'Ouest des Martres-de-Veyre et d'Issoire paraît bien représenter, en liaison au Sud avec le Cantal, une zone ancienne de résistance à la palatalisation, induction appuyée par les labialisations de *k*, *g* devant *u* observées à Murols [1].

1. Ci-après, p. 153.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

On retrouve *ku-ɡu* au S.-E. du Puy-de-Dôme dans un îlot qui englobe Saillant, Églisolles et quelques parlers voisins, mais non Ambert (*dẽḏyu* = *dengu*, personne, *Glossaire* de Michalias), ni Grandrif, ni Chaumont (*dyuḷyå*, aiguille, etc.). A Saillant, *åguḷyè*, s. f., aiguillon pour les vaches (*ACULEATA), *kuji*, cousin, participes passés en *-ɡu*, etc.

L'évolution du son palatalisé se présente comme dans le cas précédent; mais avec un peu de retard, en ce sens que la première étape se rencontre plus fréquemment. En dehors de Cunlhat, (*ḵyïvẽḷyà*, nom du village; etc.), j'ai cité un peu plus haut Sayat (*ḵyuḷbo*...) et, tout à l'Ouest, j'ajouterai Monestier (N.-O. de la Corrèze : *ḵyurò*, curé ; jeune garçon, 1899). Ces réserves faites, *ty-ḏy* se rencontre comme devant *i* et *y*, dans la majorité des parlers palatalisants. — L'évolution vers *ts-dz* est à peine sensible dans la région des Martres-de-Veyre, mais elle s'affirme, comme devant *i*, dans la zone de Maringues, et on l'observe au Nord-Ouest à Lapeyrouse (*vwẽdzu* = *vengut*). — L'évolution vers *ɛ-j* se manifeste dans la même zone que devant *i*, *y* : *vẽdju* (*vengut*) à Gannat et environs Nord, *courdjiu* = *corregut* (Escurolles : Tixier), ainsi que plus à l'Est sous réserve des régressions.

3° *k*, *ɡ* DEVANT *e* ANCIEN (*è*, *é* ; EN DIPHTONGUE, *ei*, *eu* → *ì*, *ù*).

Le phénomène est sporadique et reste souvent à la première étape. C'est le cas de La Sauvetat : *vẽgy-* (*venguet* ; 1899 ; quadragénaire) ; Meinecke (*loc. cit.*) a relevé à Lastic des palatalisations dans les mêmes parfaits.

J'ai observé *ty* : au S.-E. à Tomvic (Chaumont : *tyit ã* = *aquest an* ; 1898) ; entre Vinzelles et Issoire, aux Pradeaux, en 1920 (*ḏyi-ḏyéʰžẽ*, *fåḏyéʰžẽ* : *diguerem*, *faguerem*) ; au Nord des Martres-de-Veyre, à Orcet, en 1899 (*ḏyèpê*, guêpe).

t, *d*; *n*, *l*

J'ai déjà dit que la palatalisation des linguo-dentales avait plus d'extension géographique, en Auvergne, que celle des palatales (p. ex. devant *u*) ; toutefois elle ne se produit pas devant *e*, ni devant *ì* récent (contraction de *ei*). Régressions à part — on peut se demander si les régressions n'ont pas joué davantage dans le cas

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

précédent [1] — l'intensité de la palatalisation s'explique ici par la prononciation des dentales qui s'articulent avec la pointe de la langue sur les alvéoles des incisives inférieures (et non supérieures comme dans une grande partie de la France). Le contact avec la partie antérieure du palais (*l*) ou son pourtour (*t, d, n*) est donc effectué par la partie moyenne-antérieure de la langue (et latérale pour *t, d, n*) et non avec la pointe. La langue est donc toute prête à se dorsaliser : elle n'a qu'à se bomber davantage dans la partie moyenne. Il est possible que cette tendance — commune à l'Ouest de la France, au Nord du Massif Central et à une grande partie du franco-provençal (cf. aussi les palatalisations de *t, d* + *i* en romanche) — corresponde à une structure particulière de la langue. L'influence d'un substrat arverno-alpestre est vraisemblable [2].

1° *l, d* DEVANT *y*, *i* ANCIEN, *u* ANCIEN.

Devant *y*, la palatalisation s'observe partout [3]. L'étape *ty, dy* est la plus répandue. — Évolutions ultérieures comme pour le même son issu de *ky gy*, c'est-à-dire : palatalisation plus accentuée, sporadiquement, dans des patois de montagne (*tyète*, tête, Condat-en-Combraille : le *y* provient d'un dédoublement vocalique, consécutif à la chute de *s* devant *t*) [4] ; tendance vers ty^s → *ts* des Martres-de-Veyre au Nord de Maringues, mais moins accentuée que devant *i* ; évolution *ty* → *tỷ* → *tɛ* sur les confins du Bourbonnais, Ouest à part, encore faible à Ris (*ɛātỷó*, château), avec maximum dans la région de Gannat (où *t* + suff. *-ier* devient *-tɛi* ; *ɛātɛó*, aussi à Saint-Genest-du-Retz ; *tɛirè*, haie = *tieira*, *REW*, 8663 b, mot francique ; *partɛā* = *partias*, parties, part. passé fém., etc.).

Devant *i* ; palatalisation générale jusqu'au Sud-Est (où elle provoque la dissimilation de *i* en *è* : à Églisolles l'abbé Chataing note *dïere*, c.-à-d. *dyèrè*, dire). J'ai entendu *ti, di* sans aucune mouillure sur les confins du Bourbonnais (Saint-Bonnet, région de Gannat, 1921, femmes d'âges divers), mais il est remarquable que Tixier

1. Parce que les tendances organiques paraissent ici plus impérieuses. Voir la suite.

2. Ci-dessus, pp. 14-15 et les notes.

3. Même à Saillant (S.-E.) *tsādyèlò*, chandelle (*e* → *ee* → *ye* devant *l*). La palatalisation est très faible à Lapeyrouse, p. ex. dans *vudyo* = *voudria*, voudrait.

4. Ci-dessus, p. 108.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

notait, il y a 70 ans, *dji* = dit à Escurolles ; les *ti*, *di* actuels doivent donc être des régressions, comme le fait est certain pour l'îlot de Champeix (*dịrė, pėtí*) [1]. — Par contre, l'évolution vers *s* est très nette devant *i* : *pėtyˢi*; petit... aux Martres-de-Veyre ; *partsi*, partir; *matsi*, matin, *dzimar*, *dzilyu*, mardi, lundi (notations de B. Petiot) à Maringues. Mêmes renforcements en *ţŷ* dans des patois de montagne. — A Ambert la palatalisation atteint *t*, *d* devant *i* récent (provenant de la monophtongaison de *éi*) ; Michalias note régulièrement par *ḍi-* le préfixe correspondant à *des-* → *déi-*.

Devant *u*, la palatalisation est beaucoup plus générale qu'après *k*, *g*, sans l'être toutefois autant que dans le cas précédent. Il y a des îlots de *tu*, *du* qui ne sont pas des îlots de résistance, ainsi que je l'ai cru jadis, mais des zones où les régressions ont triomphé ; ce sont des patois de la plaine, généralement de petits centres : Champeix, chef-lieu de canton, déjà vu pour *t*, *d* + *i* (*mådụrė*, mûre, adj. f.), Saint-Cirgues, que m'a signalé B. Petiot (*madu*), avec quelques agglomérations voisines. Lamontgie, très caractéristique avec *vèdu* qui représente à la fois *vendut* et *vengut*, *mådur*..., bourg qui tranche entre des villages ruraux, et qui avait la fierté d'un patois « plus beau » que celui des environs, « parce qu'il se rapproche davantage du français » [2]. — Le renforcement de palatalisation est ici peu sensible. L'évolution vers *ts* est très nette (*madzu*, mûr, *dzu*, dur, *partsu*, pertus, à Maringues [B. Petiot]). — En bordure du Bourbonnais, *tu*, *du* est net (*tu*, *du*, dur, à Lapeyrouse, finale *-du* à Saint-Bonnet ; *perdu*, *du*, dur, à Gannat ; *mådụro*, Ris), mais le *djwa* = *doas*, deux, de Gannat, me fait présumer, avec les analogies des autres consonnes (et bien que Tixier donne *dû*, dur) qu'il s'agit de régressions. A l'Ouest, la zone *tu-du* atteint Biollet (*tu*, *ētēdu*, *mådu*), où les régressions offrent un maximum d'intensité. Un peu plus au Sud, j'ai noté en 1937 une faible palatalisation (*mådyụrò*) chez une jeune femme de Condat-en-Combraille : tendance à une « correction » régressive, à côté de *vėdyu*, vendu, *ţyu*, tu.

1. D'après le réactif de *ti*, fausse régression de *tyi* (*ati*). Voir ci-après, 4e partie, p. 200.

2. Autre îlot à Murat-le-Quaire, village de montagne au Nord de La Bourboule, où il y a eu beaucoup d'émigrants temporaires.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

2° *n*, *l* DEVANT *y*, *i* ANCIEN ET *u* ANCIEN.

n se palatalise en *ṉy* qui n'évolue pas ; *l* en *ly* qui suit la même évolution que *ly* représentant *lh* médiéval (voir plus haut).

Devant *y*, la palatalisation est générale, même sur les lisières du Bourbonnais ; ainsi *u ṉy ò*, il y en a, à Ris. Cette palatalisation passe plus inaperçue que les précédentes : elle ne saurait donc donner lieu à régression.

Devant *i*, le phénomène a englobé toute la région. A Saillant, *muli*, moulin, etc., est une régression, car, à côté, Églisolles dit *lyèmasâ*, limace, et même *lyèkidè*, liquide. (On a beaucoup émigré temporairement à Saillant). Même îlot régressif à Champeix. — Sur les confins bourbonnais, *ni*, *li* régressifs (*vèni*, venir, Gannat...). Tixier notait *llîe* à Escurolles. — Au S.-O., pas de palatalisation de *n* à Singles (*èstsavani*, scarabée), patois qui palatalise *p* + *i*.

Devant *u*, mêmes îlots régressifs de Champeix, Lamontgie (*lụnò*, *nu* = nu...), Saint-Cirgues, Murat-le-Quaire (*nụò*, nue, adj. fém.). Les confins du Bourbonnais ont *lu-nu*, sûrement régressifs [1] (Tixier écrit *alliumer*, *alliûte*, alouette). Aux deux extrémités : O. : Lastic *lyụno* ; E. : Églisolles, *dïe-lhu*, lundi (Chataing, c. à. d. *dyèlyu*) ; *luẽdo* [mieux *lyüẽdò*], encadrement d'une porte, Glossaire de Michalias, dédiminutivisation de *lundar*, seuil.

s, *ʒ*

L'*s* (*ʒ*) du latin vulgaire avait fusionné, on le sait, au cours du moyen âge avec le son issu de C latin palatalisé devant E, I (prononcé *ts*, *dʒ* jusque vers le XII[e] siècle), et (quant à la sonore) avec le *ʒ* roman (issu de D latin intervocalique) prononcé longtemps *ʒ*. La fusion de ces diverses spirantes est très antérieure à la palatalisation, dont les premiers témoignages, on l'a vu, apparaissent au XVI[e] siècle.

L'évolution se produit par la dorsalisation de la consonne, dont le point d'articulation est reculé, du palais antérieur vers le palais médian (pour *k*, *g*, l'articulation est avancée, de la partie postérieure à la partie médiane du palais dur). Cette première étape peut être notée par *sy* ; ensuite la spirante tend vers la chuintante *ʃy*,

1. L'ALF a relevé *yụno* à 804, *lụno* à 801, 806, 807 (2 centres industriels, un bourg).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

puis l'élément *y* (comme en moyen français *bergier* → *berger*) est absorbé et on aboutit à *ɛ* ; le passage de *i* à *ė* (par dissimilation), dont nous avons parlé au vocalisme [1], est produit par l'élément *y*, donc avant la réduction du groupe à *ɛ* (*j*). — Le début de l'évolution ne s'observe nulle part, même devant *y* de formation récente. D'après les graphies du XVI^e^ siècle, le son devait être, à cette époque, au moins à l'étape *ɛy* (*jy*).

1° *s* (*z*) DEVANT *y*.

Le phénomène a dû recouvrir toute la région, y compris le Sud du Bourbonnais (où Tixier, à Escurolles, donne p. ex. *alegîe*, alisier). Mais il est souvent effacé par des régressions. Il peut aussi ne pas se produire quand *y* est de formation plus ou moins récente (on sait [2] que *e*, *i* en hiatus s'est conservé, bien après le XVI^e^ siècle, dans des cas d'intercalation vocalique, comme *fiau*, fil, *ceal*, ciel). Il n'est pas facile de séparer les deux phénomènes, la régression ayant joué aussi dans ce dernier cas, et même dès l'étape *ʂy* ou *ɛy*. Ainsi à Monton, l'opposition entre *ɛo̯*, ciel et *syạro*, « serre » (montagne allongée), mot essentiellement populaire, pourrait faire présumer que les intercalations *cEau*, *sEarra* ne se sont pas produites à la même époque ; mais je ne suis pas formel, en l'absence d'autres exemples du second type.

Partout où la palatalisation suit son cours, *s* + *y* a abouti à *ɛ* : « ciel » est *ɛạu*, *ɛo* (région d'Issoire), *ɛa* (Les Martres-de-Veyre) ; imparfait *ʤyijå*, *-o* dans toute la région (Roy, à Gelles, écrivait *digias*, 2^e^ pers. pl.; lire *ʤyijā*). — Condat-en-Combraille, comme dans les groupes analogues, offre un *y* très palatalisé : *sŷò*, ciel.

2° *s* (*z*) DEVANT *i* ANCIEN.

Le phénomène est très général. J'ai observé à Cunlhat le phonème le plus archaïque, *ɛy*, *ʃy* ainsi que dans le cas précédent : *ɛyė*, ciel, *vóuʃyė*, entendre (*auzir*). Partout ailleurs, *ɛ*, *ʃ* (un peu plus palatalisé qu'en français : variations suivant les sujets) [3] : *cosi*, cousin est *kuji* à Saillant, *kuji* à Montaigut-le-Blanc, *ʧyuʃė* à Vinzelles

1. Ci-dessus, p. 67.
2. Ci-dessus, p. 77.
3. En particulier, *ɛ* à Moissat (1899 ; quadragénaire homme).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

et environs, Les Martres-de-Veyre, *kèjẹ* à Monton, etc., ici *iɛi* à Pontaumur, etc. Sur les confins du Bourbonnais, on a *si*, *zi* qui peut être régressif : *siyå* (*seria* → *siria*, serait) à Saint-Bonnet, *ɛõzi*, choisir, à Randan ; *kuzin*, cousine, à Gannat et Saulzet (ici les formes *sãi*, cinq, *kuzãi*, cousin, feraient plutôt présumer que *s-z* ne s'est pas palatalisé ; s'il y a eu palatalisation, elle est postérieure à l'évolution *ĩ* → *ãi*).

3° *s*(*z*) DEVANT *u* ANCIEN.

Les patois qui ont palatalisé offrent aujourd'hui *ɛ* (*j*) devant *u* (*ü*) ; étape antérieure *ɛy* conservée à Cunlhat (*ɛyuvè*, suer). Dans une étape antérieure, *u* (*ü*) a été ramené à *u* (*w*) par dissimilation dans certains parlers [1].

ɛ (*j*) s'observe aujourd'hui sur une large zone de l'Ouest à l'Est, depuis Aix-la-Marsalouse, Saint-Sauves, Rochefort, Monton, Orcet, (*ɛwa*...), Les Martres-de-Veyre (*ɛuzè*), Pérignat (*ɛüé*), Vic-le-Comte (*ɛüè*) et tout le massif montagneux, de Cunlhat au Fayet-Ronnayes (*ɛüa*), y compris Saint-Jean-en-Val, Champagnat-le-Jeune (*ɛuzà*), mais non Saint-Alyre (*suzạe*), ni Doranges (*suzè*) [2]. L'aire a sans doute été jadis plus étendue, car cette prononciation, réputée « montagnarde » et grossière dans la région d'Issoire et ailleurs, a dû être refoulée en maint endroit par les régressions.

4° *s*(*z*) DEVANT *e* ANCIEN.

Le phénomène est sporadique.

La première étape est *sy*, *zy*. Là où elle existe, peu importe que l'*e* roman soit devenu *è*, *é*, *ẹ*, *œ*, *ì*. On la trouve à l'Ouest comme à l'Est, mais jamais au Sud : *ạzyé* (ASINU) Saint-Victor-la-Rivière, La Bourboule, Le Mont-Dore ; *lèzyar* (= *lezert*), *vèzyé* à Rochefort.

Ensuite le son devient *ɛ*, *j*, sur un territoire un peu plus homogène. Les représentants de **lezert* (lézard) sont *yijé* (Pérignat, Busséol). Ces patois ne mouillent que devant *é* fermé, mais ni devant *è* (issu comme le précédent de *e larc* roman), ni devant *ẹ* (provenant de *e estreit*) : ainsi *yuzèrno* et *luzẹto* (*alauzeta*) à Pérignat. La bifurcation de *e larc* en *è* et *é* (sur la finale) n'étant pas très

1. Ci-dessus, p. 68-69.

2. L'abbé Chataing note *choucre*, sucre, à Sauvessanges, forme isolée (au point de vue phonétique) dans son Glossaire.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

ancienne, on doit en conclure que le mouillement de *s* devant cette voyelle est un phénomène tout à fait récent. — A Saillant, *ɛiė*, faucher, s'explique par *seiar* → *siar* (SECARE).

Saint-Georges, au contraire, village voisin de Pérignat, mouille devant *è* ouvert : *lùjęrnė* (pl.).

Les patois du Nord-Est qui connaissent ce phénomène mouillent à la fois devant *e larc* et *e estreit*. Mais si l'*e* est devenu *ė*, le son reste à sa première étape *sy*, *zy* : ainsi *bęzyė* (bouleau, type *bez-e*), *syęlu* (*selhó*[*n*]) à Cunlhat, à côté de *ɛyilęri* (*seitaires*), etc. L'*ė* issu récemment de *as* → *ai* ne mouille pas : *grossas* → *gròsė*. Donc ce phénomène (réduction de la diphtongue) est postérieur au mouillement.

A Doranges, *ɛėr* = *serp* s'explique tout autrement, en face de *sìtąe*, etc. : *ɛ* provient de *sy*, l'*y* étant issu du dédoublement de *e* devant *r* : *serp* → *séėr* → *syer* → *ɛėr*. (Cf. ci-dessus, p. 74); de même à Auzon *lyijà*, lézard, suppose *lizear* → *-ziar* → *-zya*(*r*).

5° *s*(*z*) DEVANT *u* DE FORMATION RÉCENTE.

Le fait est rare et sporadique. Je citerai *zyù* (pluriel de «œil », *z* épenthétique) à Monton, etc., *ɛũta* (*sautar*), etc., à Saint-Jean-en-Val et au Nord-Est.

Les labiales n'offrent de phénomène que devant *i*, au contact duquel peut se développer un *y*, ou devant un *y* susceptible d'évoluer comme le *y* dégagé par l'*i*. Le premier phénomène est particulier à la basse Auvergne. On comparera le phénomène analogue en russe (M. Grammont, *Traité de phonétique*, p. 80).

f, *v*

1° *f*, *v* DEVANT *i* ANCIEN.

Les limites du phénomène sont assez nettes. Au Sud, *f*, *v* est intact dans le Brivadois à partir d'Arvant (*vi*, vin, etc.) et au Sud d'Auzon (où j'ai relevé *fŷilyą*, gendre, encore chez un quadragénaire, en 1913). Au Sud-Est, les patois intacts commencent à Doranges, avec Chaumont, Saillant... (*vi*, *filyå*, fille). Au Nord, la région de Thiers palatalise (voir la carte *vilebrequin* de l'ALF, qui n'a relevé aucune palatalisation pour *fille !*). Les confins du Bourbonnais sont indemnes, ainsi que le Nord-Ouest du Puy-de-Dôme

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

(*vi* à Biollet, Condat-en-Combraille, Giat, Pontaumur, ainsi que *ʃilyò* ; mais *vyi-* à Pontgibaud, ALF, 703), et l'Ouest (*vi* à partir de Montaigut-le-Blanc, Saint-Nectaire, Rochefort, La Bourboule et le massif des monts Dore ; mais Besse a *vŷi*, *fŷilyå*). Il est probable que l'évolution a dû être refoulée, comme le ferait présumer, au S.-E. de la Creuse, le *vyèro-* (*vile-brequin*) de l'ALF au point 704 (le dédoublement *ye* ne peut s'expliquer que par l'intercalation d'un *y* entre *v* et *i*).

A l'intérieur de la zone ainsi délimitée, on trouve le phonème *fŷ-vŷ* dans les régions de Besse, Issoire, Vinzelles-Lamontgie. Deux évolutions ultérieures :

Dans les montagnes à l'Est de Vinzelles, la palatalisation s'intensifie au point que l'élément labial disparaît, et l'on aboutit à *ĉ*, *ŷ* : on a *ĉi* = *fi* (fin) et *ŷi*, vin, à Saint-Étienne-sur-Usson, Le Vernet-la-Varenne, Cunlhat, Saint-Germain-l'Herm, jusqu'à Ambert inclus.

Au Nord, à partir de Vic-le-Comte, l'élément *y*, comme dans les groupes *ty*, *dy*, tend vers *s*, *z*. Les Martres ont encore un son intermédiaire (*fy^{s}i*, *vy^{z}i*). L'évolution est plus avancée à Vic-le-Comte (*vzė* = *vi*, *fsilya* = *filhat*), Mirefleurs (*vzė*, *fsėlyą̀*), Saint-Georges (*fsilyœ́*), Saint-Maurice, etc.

2° *f*, *v* DEVANT *y*.

Le groupe *fy*, *vy* tend soit vers *ĉ*, *ŷ*, soit vers *ʃs*, *vz*, dans les mêmes localités que précédemment. Toutefois l'évolution est parfois un peu moins avancée dans le cas actuel. Ainsi Mirefleurs dit nettement *fsė* (*fi*) devant *i*, tandis qu'il n'en est qu'à l'étape *fy^{s}* devant une autre voyelle, par exemple *fy^{s}ø̀* (*fil* → *fiau*). — L'évolution a été relevée par l'ALF aux points 703, 804 et 805 (son noté *vzy*) [1].

p, *b*

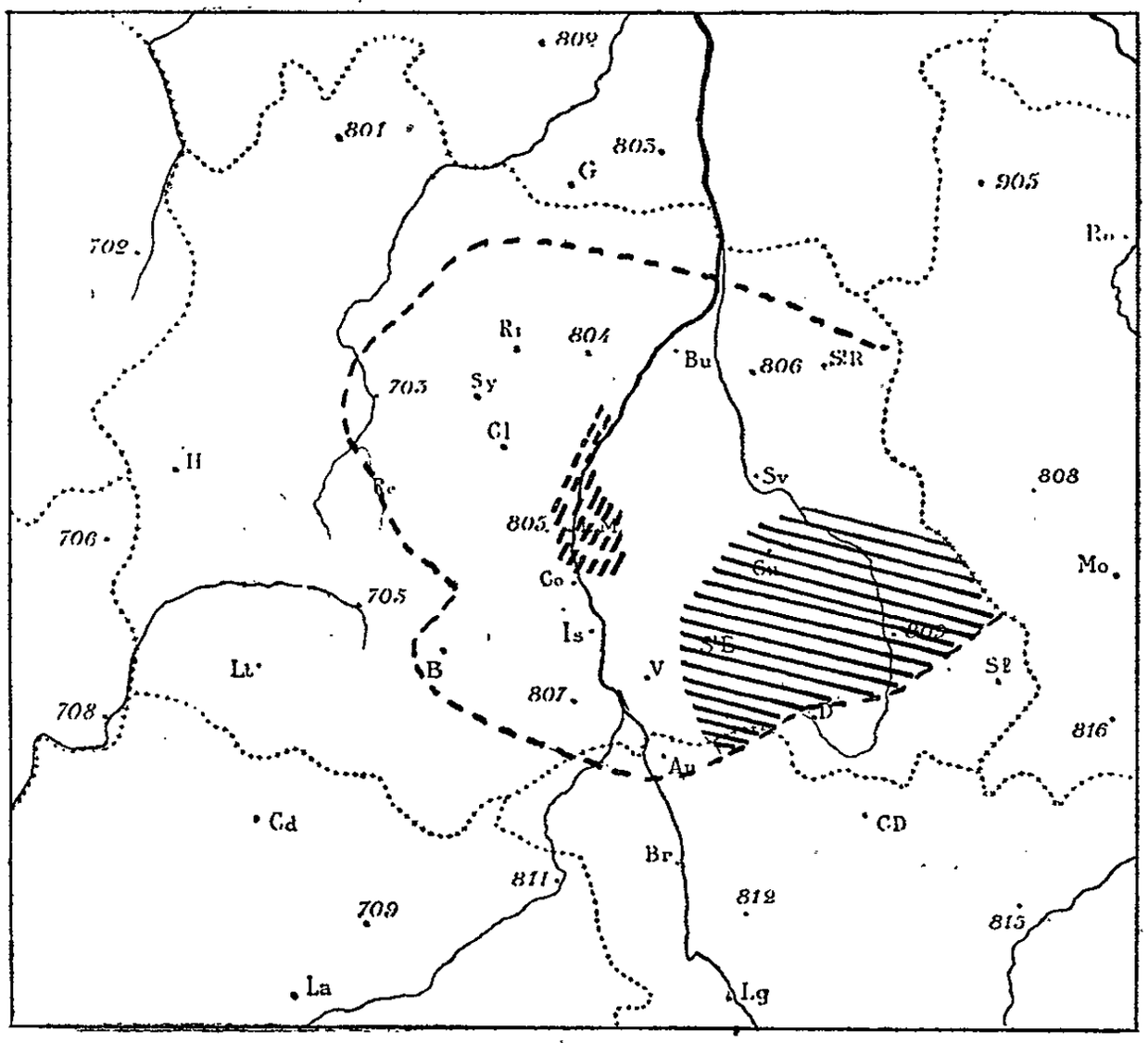
1° *p*, *b* DEVANT *i* ANCIEN.

L'aire de la palatalisation est voisine de celle de la précédente, mais non identique. L'ALF a relevé le phénomène dans une zone plus vaste que pour l'*f*, notamment dans une partie du Velay et

1. L'évolution *vy* → *vz* a été étudiée ci-dessus en même temps que celle des consonnes labiales devant voyelle en hiatus (p. 78).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

7. — Palatalisation des groupes *fi*, *vi*.



---- Entoure l'aire de palatalisation de *fi*, *vi* (→ *fyi*, *vyi*).

Où *fyi*, *vyi* (*fyė*, *vyė*) tend vers *fsi*, *vzi* (*fsė*, *vzė*).

Évolution *fy* → *ĉ*, *vy* → *ŷ*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

du Cantal (709, 719, 811, 815 ; dans le Puy-de-Dôme, 703, 705, 804, 805, 806, 807, 809). Pour ma part j'ai observé, à la même époque qu'Edmont, que l'évolution était à ses débuts à l'Ouest du massif des monts Dore : je notais « l'évolution point à peine » au Mont-Dore (*sǻpyi*, *espyinǻ*, ce dernier mot entendu presque *espinǻ* ; l'*y* est plus net dans *pyisa*, pisser, mot à valeur intensive) ; *pyi* avec *y* assez net à Murat-le-Quaire. Plus au Nord, la région montagneuse ignore la palatalisation (à l'Ouest, jusqu'à Singles, depuis Rochefort (*épinò*) jusqu'à Giat, Condat, Biollet et la Combraille (*sǻpi*...). Par contre, le versant oriental connaît *py*, *ty* : *pyi*, pin (Aydat et environs), *pyė* (Murols, Saint-Nectaire) [1] *pyi* dans tout l'Ouest issoirien jusqu'à Besse. Au Sud on vient de voir que la palatalisation échancre largement le Cantal. Elle est sporadique en Velay (815) et en Brivadois, où on observe un barrage au Sud du Puy-de-Dôme (*pi*, *sǻpí* à Auzon) ; *pyi*, *sapyi* à Issoire et environs, Vinzelles et environs et à l'Est, par Saint-Alyre (*pŷiuyǻ*, grappe de raisin) jusqu'à Ambert et Chaumont. Elle est ignorée au S.-E. à Saillant et dans les communes voisines (*pi*, etc.). Toute la région de Thiers la connaît ainsi que la basse Limagne, mais les confins du Bourbonnais l'ignorent.

L'*y* dégagé est un peu plus intense après *p* qu'après *b* ; mais il y a surtout une différence très nette entre l'atone et la tonique : à Chaumont, par exemple, j'ai noté *pyi*, *ǻbyi* et *bitsu* (petit pot) [2].

Un renforcement de palatalisation s'observe dans « la montagne » à l'Est de Vinzelles : la région du Vernet-la-Varenne prononce *pŷi*, presque *pçi*. A Vinzelles, après 1918, chez les jeunes, j'ai observé une évolution *py* → *ty* dans les emplois intensifs, au point que le « pique la ! » (c.-à-d. mords-là !), répété à son chien par une fillette en colère contre une vache désobéissante, s'entendait presque *tyikǻ lǻ !* Le renforcement du *pŷ* arrive à produire une seconde occlusion (dans le palais moyen) concomitante à l'occlusion des lèvres, et qui aboutit à rendre celle-ci inutile. Le phénomène est intéressant à observer ; une évolution analogue s'est produite autrefois en portugais, génois, etc., où *pl* a abouti à *ɛ* par les intermédiaires *ply* → *py* → *ty* → *tɛ*.

py, *by* évolue vers *ps*, *bz* dans la même région où *fy*, *vy* va vers

1. Région où *f*, *v* (+ *i*) est intact.
2. Sur ce mot, voir mes *Essais*, III (Paris, d'Artrey), p. 110.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

fs, *vz* : mais l'évolution de ce dernier groupe est plus avancée. Ainsi aux Martres l'ébranlement de *py*, *by* était à peine sensible vers 1900 ; il s'est un peu accentué depuis. A Mirefleurs, pour *pic* (oiseau) j'ai hésité dans ma notation entre *pyʿė* et *psė*. Saint-Georges, par exemple, avait nettement *psė* dès 1899.

m

m dégage un *y* devant un *i* dans les mêmes régions que *p*, *t*, mais cet *y* est un peu plus faible qu'après *b*. — Une évolution vers *ʒ* est à peine perceptible dans la Limagne moyenne.

*
* *

F. Labialisation devant voyelle.

Ce phénomène est particulier à la Limagne et aux versants montagneux qui la bordent. Il est inconnu aux confins du Bourbonnais. Depuis une trentaine d'années il est en régression et moins perceptible chez les jeunes : cette prononciation (qui paraît liée aux « lèvres épaisses » des Auvergnats observées par l'anonyme de 1672 « surtout en Limagne ») a la réputation d'être particulièrement grossière.

Les actions labialisantes sont produites par *u* et par *u̯*, là où, bien entendu, cette dernière voyelle n'a pas provoqué de mouillement et est restée en contact direct avec la consonne.

Presque toutes les consonnes sont affectées. Le phénomène a plus d'intensité à la tonique qu'à l'atone.

Les formes patoises citées sans indication sont de Vinzelles.

f, *v*

Devant *u* et *u̯* (et *ũ*, *ṵ̃*), *f* et *v* deviennent bilabiaux [1], tandis qu'ils ne le sont pas devant *ù̯*, *ù̯* issus des diphtongues *óu̯* et *éu̯*. Ainsi *f*, *v* sont bilabiaux dans *fúr* (four), *vú̯dre* (vouloir), mais non dans *fù̯radzė* (fourrage), *vù̯dre* (valoir) ; *vú̯nå* (une) est bilabial, *vù̯tẹnå* ne l'est pas.

1. Dans l'ALF, Edmont a quelquefois — pas toujours — rendu ce son par *bf*. Mais il n'a pas soupçonné les *t d*... labialisés.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Dans certains patois, le souffle paraît beaucoup plus fort qu'en français. Souvent un *w* — comme tout à l'heure un *y* — s'intercale entre la voyelle et la consonne. Ainsi, aux Martres, *fũ* (*font*) devient à peu près *fwũ*, avec *f* bilabial, bien entendu.

p, b, m

Les bilabiales *p*, *b* s'aspirent devant *u* et *u*, si bien qu'on peut croire à l'intercalation d'un *f* (*v*) entre la consonne et la voyelle. Il en est ainsi dans des mots tels que *pu* (puits), *bũ* (bon), *pu̯ʒå* (il pleure), *bu̯dzå* (cruche). A Monton (805), Edmont a noté *pfura*, pleurer (forme régionale : *purar*). — Les consonnes se prononcent comme en français devant *ü* et *ü̯* : *pütã* (pl. pattes), *bü̯dzà* (tu bouges), *pü̯lyu* (pouilleux), *bü̯ʒè* (boire), etc.

Si l'*ũ* nasal devient *õ*, dans les patois où le phénomène s'est récemment produit, le *p* (*b*) aspiré se résout en *pw*. Ainsi à Cunlhat, *ripwõdrè* provient de *ripũdrè* (avec *p* aspiré), où *ũ* est devenu *õ* après le phénomène d'aspiration.

Pour *m*, le contact des lèvres est plus prolongé qu'en français.

s, ʒ

Devant *u* et *u*, la prononciation de *s*, *ʒ* se modifie : les lèvres viennent en contact, et il ne reste, au milieu, qu'une fente très étroite pour le passage de l'air : ainsi dans les mots *sü̯lè* (« seul » et « soleil »), *su* (dessus : *sus*), etc.

Même phénomène, mais moins accentué, pour *ɕ*, *j*.

t, d

Devant *u* et *u*, *t* et *d* deviennent bilabiaux. C'est peut-être le phénomène le plus curieux. Avant l'explosion, une double occlusion se produit : l'une, normale, formée par la langue, l'autre formée par les lèvres comme pour la prononciation de *p*, *b*. Ces consonnes sont prononcées avec une grande force : car l'effort doit être plus grand pour vaincre une double occlusion.

Exemples : *tu*, *tü̯tå* (tout, toute), *du*, *dü̯så* (doux, douce). Devant *ü̯* (*ü̯* n'existe pas après *t*, *d*), le son reste comme en français : *tü̯ dyizè* (je te le dis), *dü̯ʒa* (dorer), etc.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Le phénomène atteint son maximum d'intensité devant *u*, et surtout devant *u* tonique et final.

n

Même phénomène que pour *t*, *d*, mais moins apparent : l'occlusion est ici incomplète, puisqu'une partie de l'air s'échappe par le nez.

l, *r*

Pour la prononciation de *l* devant *u*, *ü*, les lèvres prennent la même position que celle que nous avons décrite pour *s*, *z*.

Quant à *r*, qu'il s'agisse de *r* apical ou de *ṛ*, l'émission de la consonne, qui est toujours fortement roulée, s'accompagne d'un rapprochement des lèvres, très visible pour *u*, peu sensible pour *ü*, *u* et qui n'existe pas devant *ü̇*.

k, *g*

Lorsqu'on prononce *k*, *g* devant *u*, *u*, les lèvres se rapprochent : mais il n'y a pas occlusion complète comme pour *t*, *d*. Comme toujours, *ü̇* et *ü̇* ne produisent pas le phénomène.

A Murols la palatale prend, à l'oreille, un son intermédiaire entre *k* et *t*, *g* et *d* : *kᵗujė*, cousin, *ǧẅẹ́lå*, aiguille, etc. J'avais cru jadis à un « démouillement » — qui serait une régression. Mais la régression, après une palatalisation en *ty*, *dy*, aurait ramené *t*, *d*, ou *k*, *g* nets et non un son mixte. Si l'on ajoute que Murols est au Centre d'une zone qui ne palatalise pas *k*, *g* devant *u*, ce sera un argument de plus pour faire admettre qu'il s'agit d'une zone de résistance à la palatalisation [1].

Tous les phénomènes qui précèdent sont évidemment dus à ce fait que les lèvres prennent d'avance la position de l'*u* pendant l'émission de la consonne précédente.

Ajoutons qu'à l'initiale *u*, *u* produisent une aspiration qui se résout en la préposition d'un *v* : *u* (*hoc*) devient *vú*, *una* devient *vụnå*, etc.

1. Ci-dessus, p. 140.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

II. — INTERVOCALIQUES

A. Sonorisation des occlusives sourdes.

Nous rappellerons pour mémoire cette évolution, qui a affecté toute la Romania occidentale vers le VI^e^ siècle. La basse Auvergne, nous l'avons dit au début, a gardé, sur ce point, le consonantisme occitan, qui en est resté à la 1^re^ étape : *t* → *d* ; *p* → *b* ; *c* (+ *o*, *u*) → *g*, *c* (+ *a*) → *dj* (→ *dz*), *d* (+ *e*, *i*) → *z*. C'est seulement sur les confins du Bourbonnais, et, au S.-E., du Forez qu'on peut observer des évolutions plus avancées (voir notre première partie, p. 23 sqq.).

Je parlerai seulement ici des cas d'appui.

On sait que la syncope de la contre-finale, ou de la pénultième des proparoxytons s'est opérée en Gaule, suivant les mots et suivant la région, tantôt avant la sonorisation des sourdes intervocaliques, tantôt après : dans le premier cas, la sourde persiste ; dans le second, nous avons une sonore. C'est généralement dans le Nord que la contraction a été précoce ; l'aire est variable suivant les mots : *coute* dans l'extrême Nord s'oppose à *coude* du Centre et du Sud, *cousture* de l'ancien français à *cosdura* de l'occitan. Au contraire, *oisel* français et *auzel* guyennois s'opposent à *aucel* provençal, le fr. *malade* au prov. *malaut*(*e*).

La basse Auvergne offre des faits intermédiaires, mais plus apparentés, en général, à l'occitan, voire au provençal.

La diphtongue *au* fait toujours appui. Cf. latin vulgaire GAUTA, auj. *djạutò* à Ambert, *dzạůto* même à Saillant, au Nord *jǫ́to* (Saint-Remy-sur-Durolle), *jụto* 806 ; sur les confins bourbonnais, *jǫ̊t* 802, *jaut* 800, *jǫ̃to* 801, *jot* 601 ; AUCA donne *ạůtsò* à Saillant, *ǫ́tso* à Saint-Anthème, encore au Nord *ǫ́ɛyò* à Ris ; on passe directement de la sourde chuintante au *y*, qu'on trouve à Saint-Yorre (*œyo*), Gannat (*óyo*...) et le reste du Bourbonnais.

Il est remarquable qu'il n'y ait pas parallélisme pour le traitement d'AVĬCA → AUCA et d'AVICELLUS → AUCELLUS ; il faut en conclure que la contraction est plus ancienne dans le premier mot. On sait que la langue d'oc est partagée en deux zones à ce sujet : *aucel* est le type de l'Est, *auzel* de l'Ouest. En basse Auvergne, *aucel* → *ause* occupe le Sud (Vinzelles *ůsé*, forme qui va, à l'Est, jusqu'à Égli-solles) et le Centre jusqu'aux Martres-de-Veyre (*ǫ́usè*). On trouve

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

óuzė à partir du Cendre et d'Orcet, et, avec la finale *eals* → *yo*, *ojó* en basse Limagne (*ogeaux*, pl., chez Faucon, de Riom) ; à l'Est *ézé* à Lastic, *œuzé* à Messeix, etc. — Dans le suffixe -ĭcīre, la consonne est généralement sonore (contraction tardive) au Sud et au Centre : *esclarzir*, éclaircir (d'où *iklyårjė*, région de Vinzelles), *abastarzir*, abâtardir (*bwėtarjė*, Martres-de-Veyre ; mais *bătårɛ̀ė*, Vinzelles). « Noircir » est d'un autre type (*neirejar*).

male-habitus offre une contraction tardive dans le Nord comme en français (mais avec évolution *b* → *v̊* → *u*) : *malaude* → *malọudė* (Martres-de-Veyre) ; *malaute* → *malạutė*, Églisolles, *målọtė*, Vinzelles et environs.

La finale -ĭcu appelle quelques observations. Le suffixe -aticum est devenu *-ạdje* → *-ạdzė* conformément à l'évolution occitane (à laquelle l'ancien français a participé). — Arvernĭcu a abouti à *Alvernhe* au moyen âge, d'où, avec féminisation de la finale [1] (a-t-on pensé à « province » ?), *óuvẹ̀rṇyò* (Martres-de-Veyre...), *ūvạ̀rṇyå* (Vinzelles et environs), etc. — Joignons un nom de saint, repris anciennement au latin d'église et cristallisé en toponymie, Saint-Cirgue (forme médiévale adoptée par le français ; lat. Cyrĭcus), en patois *sẽ ɛårgė*.

Dans les noms de nombre entre onze et seize, le Sud offre le groupe *dj* → *dz* pour 12, 13, 14, 16, mais *z* après nasale. Ainsi Vinzelles a *dṳ̈dzė*, *tạ̊rdzė*, *kåtọ́rdzė*, *sẹdzė* à côté de *võzė*, *tyẽzė*. Cette opposition s'observe à l'Est jusqu'à Églisolles et Saillant (*dṳ́dzė*... et *võzė*, *tyẽzė*), à l'Ouest jusqu'à Lastic (*dụdjė*... *võz*...). Au Nord-Est de Vinzelles j'ai relevé *dṳ̈zė*... dès Esteil.

En ce qui concerne t médiatement appuyé, la basse Auvergne a le *d* dans *cosetura (*kurḍyụra*, Vinzelles, *kuḍyụro*, Sayat ; sauf là où le mot est repris au français), cŭbitu (type *cóude*), perdĭta (*perda*), vocĭtare (*vóidar*) et sanĭtate (*sandat*) ; au contraire debitu → *deute* (*ḍyṳ̈tė*, Vinzelles ; *ḍyọ́utė*, Martres-de-Veyre ; partout masculin). *vẽtå*, vente (en face de *pẹrdå*, perte) paraît influencé par le français ; *vọ́utå*, voûte, à cause de sa diphtongue, semble indigène. — J'ai relevé *dzạdo*, jatte, de Riom à Biollet ; plus au Sud, le mot n'était pas connu là où je l'ai demandé.

Pour le *p*, je ne connais que l'exemple de « chanvre », pour lequel, comme l'a montré A. Thomas, il faut postuler *cannapus :

1. La féminisation n'existe pas à l'Ouest : *óuvzᵉạrṇyi* à Condat-en-Combraille, etc.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

l'aboutissement en basse Auvergne est *b* ; le vocalisme est obscur, l'*i* du type régional *chirbe* étant difficile à expliquer (c'est sans doute une forme anciennement empruntée à une autre région : le *tɕ* de Vinzelles, etc. [*tɕa̯rbè*] représente *ts* + *i* ; ailleurs il y a métathèse : *tɕi̯brè*, *tɕé̯brè* ; à Lastic *tɕyèbrè*).

*
* *

B. Traitement des occlusives et spirantes sonores du latin.

G

En général cette consonne disparaît. L'hiatus est diversement traité : il se conserve plus longtemps, en général, au Sud et à l'Ouest qu'au Nord et à l'Est. Voici quelques exemples.

FAGĪNU (fouine) : *fa̯yè* (Vinzelles), *fwi* (Saint-Jean-en-Val).

AGUSTU : *a̯vɯ* (Jumeaux), *a̯ʊ̯* (Brioude), *ɐ̯u* (Vinzelles, etc.), *o̯u* (Les Martres).

MAGISTRU : *mèstrè* (Nonette, etc.), *mwi̯trè* = *maestre* (Vinzelles et au Nord, Martres-de-Veyre et au Nord).

Le Centre et le Sud conservent *g* devant *e* (type FUGERE, *fú̯dzè*, FLAGELLUM, *iflà̯dzé*). Plus au Nord, *dz* en cette position peut se réduire à *z* : *flà̯zè* à Mirefleurs. En remontant encore, on assiste à la très ancienne chute du *g*, qui a produit une dissimilation intéressante à Pérignat : *fèi* vient en effet de **flael* par les intermédiaires **faèl*, **fèl*.

Les exemples sont rares devant *a*. Le G est tombé avant les premiers textes occitans dans LIGARE *liar* ; *plà̯yà*, plaie, peut être repris au français.

J

La question est complexe, d'abord parce que nous ne sommes pas sûrs que *j* et GI, DI (+ voyelle) aient toujours fusionné en *y* en latin vulgaire [1] ; ensuite parce qu'en ancien provençal la graphie *i–j* peut représenter indifféremment *y* ou *dj*, — enfin parce que le français a pu modifier récemment certaines formes. Je ne crois plus aujourd'hui [2] à une différence de traitement

1 Cf. E. Bourciez, *Élements de linguistique romane*, 3e éd., § 57 *b* et 175 *b*.
2. Avec des matériaux plus nombreux qu'en 1906.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

avant et après l'accent. Les formes divergentes, p. ex. pour les verbes -IDIARE → *ejar* ou *eyar*, à l'intérieur d'un même patois (ainsi à Vinzelles, *pǎžẹdzà*, appareiller, *plìdẹdzà*, plaider, *blātsẹ-dzà*, devenir blanc..., série la plus nombreuse et la seule vivante, en face de *kurdẹyà*, corder, *nẹtyà*, nettoyer) s'expliquent pour la seconde série par l'influence de formes du français ou du Nord de la basse Auvergne : la prononciation régionale *nẹtéyé*, nettoyer, a abouti à *nẹtyé* (d'où *nẹtyà* en patois). Le Sud a normalement *dj* → *dz* : à Vinzelles *dzudà* (*ajudar*) aider, *kurdzå* (*correja*, courroie), *mẹdzå-nẹi*, minuit et dérivés *mẹdzạnå*, *mẹdzånė* (*mejanel* : pièce du joug située au milieu), *plẹdzå*, pluie (*plueja*), *trẹdzå*, truie (*trueja*), *ẽnyidzà*, ennuyer (d'après la forme tonique *enueja* → **enieja*), *pudzó*, tas (*pojol*) et les verbes en *-ẹdzà* précités.

Vers le Nord, les formes en *dz* se rencontrent, en principe, jusqu'aux Martres-de-Veyre : verbes en *-ẹdzė*, *pudzŭ*, *ẽnyidzė*, mais *trọyọ*, truie [1] (qui peut venir des patois plus au Nord : on n'élevait presque pas de porcs aux Martres). Les formes en *y*, à l'Est, descendent assez bas vers le Sud, ce qui concorde avec la direction (N.-O. — S.-E.) de nombreuses limites phonétiques. Elles s'observent immédiatement au Nord et au Nord-Est de Vinzelles, dès Usson et Saint-Jean-en-Val : *trọyå*, *plọyå*, *puyó*... ; *vạyå*, subj. d'« aller » à Esteil (éliminé par *an-e*... à Vinzelles) ; *ẽnuyà*, qu'on rencontre généralement, peut être une adaptation du français. — Plus à l'Est, dans l'Ambertois, *dzudà* seul va jusqu'à Baffie (la région de Viverols a, comme en français, la forme contractée : *aidar* → *éidà*, *-ė*). Ambert a *myạno*, pièce du joug, *trọyọ* (id. à Baffie) ; *pariyà*, appareiller... Comme nom de lieu, *Chaméane* (N.-E. de Vinzelles ; *Casa Meana*, 995, d'après A. Tardieu) paraît représenter CASA MEDIANA.

A l'Ouest, *trėdjò*, truie, à Lastic.

Le Sud du Brivadois (812) et le Velay ont *nėtėdza*, nettoyer ; le N.-E. du Velay, qui appartient au franco-provençal, offre *y* dans tous les mots : 817 dit *kurẹyå*, courroie, etc.

D

Les nouveaux matériaux que j'ai recueillis depuis 1906 ont modi-

1. « Pluie » y a été refait en *plèvò* (d'après la conjugaison de « pleuvoir ») de même que dans l'Ambertois (type régional *plova*).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

fié, ici encore, mon opinion, en me montrant qu'il n'y a pas de différence de traitement avant et après l'accent. Exception seulement pour *d* après pénultième de proparoxyton, qui s'est effacé anciennement dans toute la contrée : CŬPĬDUM → **cǫbee* → *kụbye*, envieux (Vinzelles, et plus au Sud). — J'ai traité à nouveau la question en 1928 (*Essais de géogr. ling.*, t. II, p. 38 sqq.). Je reprends, avec plus d'exemples, ce que j'ai écrit alors à ce sujet.

La basse Auvergne est (une fois de plus) sur les confins de deux grandes zones phonétiques : au Sud, *d* aboutit à *z*, suivant le traitement languedocien-provençal (*d* → *ḍ* → *ẓ* → *z*); au Nord, *d* tombe suivant le traitement français : *d* → *ḍ* → chute). Mais il est impossible, à l'heure actuelle, de tracer entre ces deux évolutions une limite phonétique. Comme je l'ai relaté dans la *Géographie linguistique* (Paris, Flammarion, 1923, p. 51), « on ne peut que tracer une zone de flottement, au Nord de laquelle D tombe toujours, au Sud de laquelle on trouve toujours *z*, mais à l'intérieur de laquelle *nuo* peut coexister avec *suzà*, ou *pẽzüé* (pou) avec *süà*, — tandis qu'un même langage peut hésiter entre *mèzụlo* (moelle) et *meola* → *myụlo* → *ŋyụlo* ».

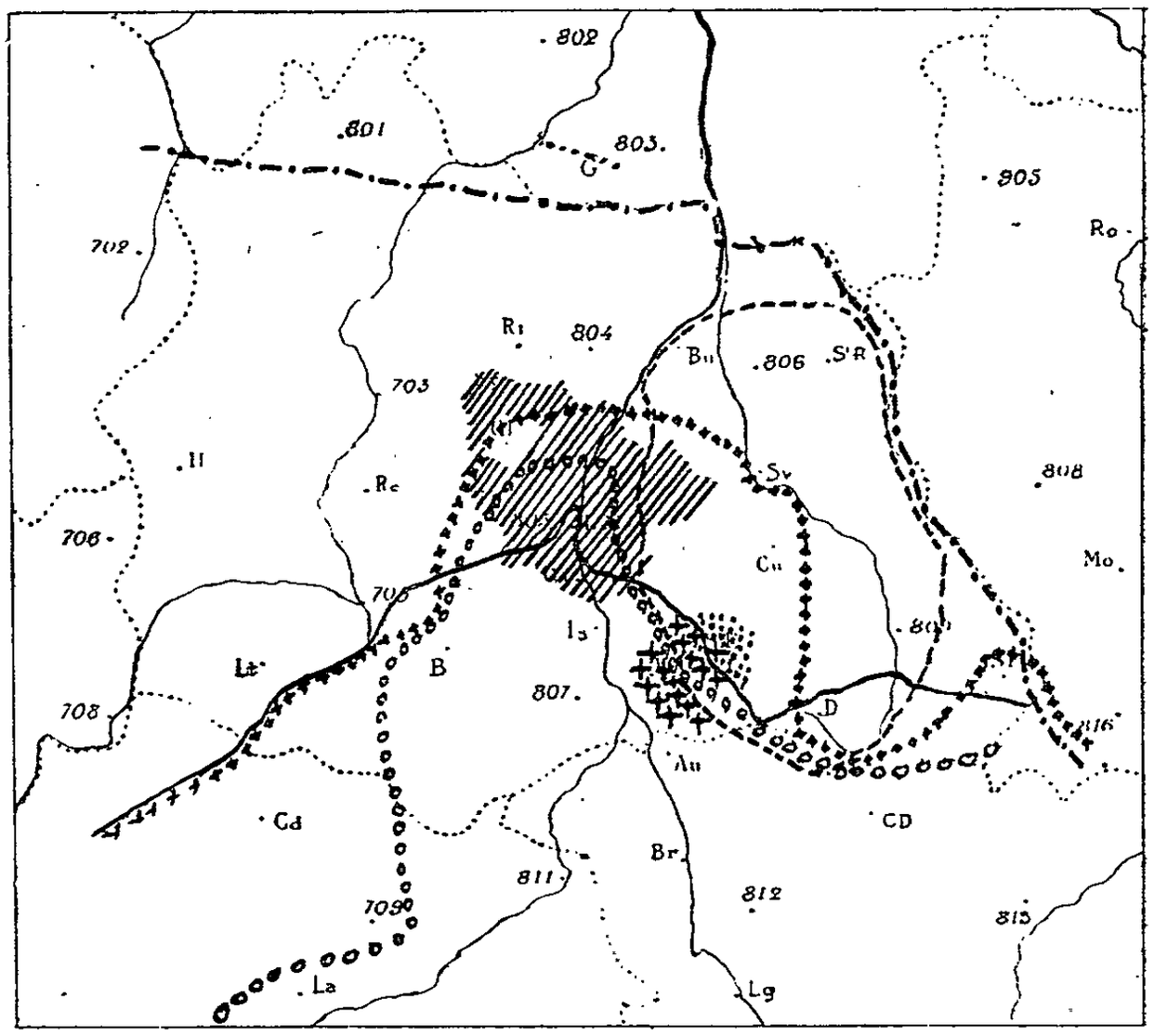
La carte ci-jointe [1] montre qu'il existe une limite pour chaque mot. Telle de ces limites, comme celle de *vezes*, *vèzem* (tu vois, nous voyons), a l'aspect d'une limite phonétique ; mais il en est tout autrement pour l'aire, capricieusement découpée, d'*alauzeta*, alouette, ou *pezolh*, pou.

Comme dans le cas précédent, Les Martres-de-Veyre représentent l'extrême avancée, dans la vallée de l'Allier, des formes occitanes : c'est le patois le plus septentrional qui conserve *z* dans presque tous les mots : *bèza*, bief (*bezal*), *vóujè*, entendre (*auzir*) ; *ɛuzè* (*suzar*, suer) ; *krụzò*, crue ; *ŋyụzò*, nue ; *lũzẹ̀tò* (*alauzeta*, alouette), *pèzü̃* (*pezolh*, pou), *rizẽ* (*rizem*, [nous] rions), *vèzẽ* (*vezem*, [nous] voyons) ; fait exception *ŋyọ́ulò*, moelle (*meola* → *miola*, et changement de *my* en *ny* — commun à toute la région — peut-être par attraction paronymique de l'ancien *niola*, luette, ou, plus récemment, de *ŋyóulo*, brouillard [de NEBULA]). TEDA, qu'on verra ailleurs (passé au sens « résine »), n'est pas représenté dans cette localité (où il n'y a pas de pins).

1. Elle a paru sous une première forme dans mes *Essais*, t. II ; les matériaux que j'ai recueillis depuis 1928 m'ont permis de la compléter et m'ont fait apporter des retouches.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

8. — Traitement de D intervocalique latin et chutes anormales de ʒ issu de S latin intervocalique.



Limite septentrionale du ʒ { pour *rizem* ••••••
— *vezem* – • – • – •
— *alauza* + + + + + +
— *suzar* ————
— *pezolh* o o o o o o o.

Limite de l'aire *laert* → *layer(t)* = *lazert* – – – – –.

Aire de *raïm* (*ryĩ*, *ryẽ*, *rẽ*) = *razim*

Région où a été relevé *chamia* = *chamisa*

Région où a été relevé *tremia* = *tremesa*

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Vinzelles, au S.-E. des Martres-de-Veyre, est aussi un des points extrêmes du *z* : on y dit *üjè*, entendre, *bèzò*, bief (BEDALE), *suzà*, suer, *kruzå*, *ŋyuzå*, *lüzètå*, *pèzüvé*, *rizè*, *vèzè*, *mèzülå*, moelle, et *tèzå*, résine ; mais la forme *ŋyülå* est usitée concurremment à *mèzülå*, et, comme dérivé de « pou », « pouilleux » se dit également *pülyu* et *pèzèlyu*. Ici *pülyu*, *ŋyülå* sont des formes venues du Nord (région de Sauxillanges).

Passons maintenant à l'examen comparatif : presque chaque mot a une aire phonétique différente. Il semble que le voisinage de la labiale favorise la chute de la consonne.

SUDARE laisse tomber le *d* à l'Ouest des Monts Dore ; puis la ligne de démarcation entre *suar* et *suzar* court à l'Est : au Sud de Saulzet (*ɛwa*), Aydat (*ɛüè*), Monton (*ɛwa*), contourne Les Martres au Nord, et redescend au Sud, puis au Sud-Est, laissant à l'Est Mirefleurs (*ɛwè*), Saint-Maurice (*ɛüè*), Vic-le-Comte (*ɛwè*), Église-Neuve-des-Liards, le Vernet-la-Varenne, le Fayet-Ronnayes, remonte ensuite au Nord, en laissant au domaine de *d* → *z* la région de Saint-Alyre (*suzae*) et Doranges (*suzè*) à Tomvic (*suza*), séparant ce dernier village de Beurières (*süè*). Enfin la limite passe au Nord d'Églisolles, qui dit *suzà*.

Pour NŪDA, CRŪDA, le *z* déborde au Nord et à l'Est sur la région de *suar* : *ŋyüzò* (Saint-Georges, Pérignat, jusqu'à Sayat). Ne pas conclure, comme je l'ai cru jadis, que dans cette région *d* intervocalique tombe avant l'accent, et se change en *z* après : dans cette petite zone, les formes du Nord ont gagné davantage pour *suar*, tandis que les féminins *nuza*, *cruza* ont mieux résisté... L'ALF, dans le Puy-de-Dôme, donne *kruza*, *krœzo* aux points 804-5-6-7, et offre la chute (avec *y* intercalaire) à 703-6-8 (*kruya*, *krœyo*). Dans les parages des monts Dore, *d* tombe aussi bien dans NUDA, CRUDA que dans SUDARE : *nuo*, *kruo* (Murat-le-Quaire, etc.). Plus à l'Ouest, il y a réduction de l'hiatus et on dit *nu* (*ŋyu*) aussi bien au féminin qu'au masculin (Monestier [Corrèze], etc.). Ces féminins, d'ailleurs, peuvent subir des influences analogiques [1].

*PEDŬCLU ne se comporte pas comme SUDARE. Sans doute la limite « *z* — zéro » passe dans les deux cas au Nord de Vinzelles,

1. ALF : *kruno* 705 ; *krut* 802 ; *krud(o)* au Nord (800, 801) aussi bien qu'au Sud (709, 811, 815) ; *kruzo* a été relevé en Forez (808) où il est analogique ; *kruo* à 803.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

qu'elle sépare de Saint-Jean-en-Val (*püvéi*). Mais dans la vallée de l'Allier, on trouve *pèzu* jusqu'à Aubière (forme préférée au pluriel en face de *pœu*, plutôt singulier). A l'Ouest, d'après l'ALF, la forme sans *z* déborde sur la Corrèze et le Cantal, où elle ne peut pas être phonétique (*piu* 708, 709). — A l'Est enfin, Églisolles a *pu*, en face de *suza*.

Pour TEDA, le *z* déborde au N.-O. sur l'aire *suar* : Aydat dit *tèzò*, à côté de *ewè* (mais Saulzat-le-Froid *tså* = *tea*, avec *ewa*). A l'Est, au contraire, c'est *tea* → *tyå* qui, à Tomvic (Chaumont) et Églisolles coexiste avec *suza*.

ALAUDITTA [1] nous offre un autre phénomène. Lorsque *d* tombe, un *v* vient combler l'hiatus. La limite des deux aires n'est pas la même que dans les cas précédents : du côté occidental, *(a)lauveta* déborde à l'Est des monts Dore : *lüvèto* (Saint-Victor), *lœuvèto* (Mont-Dore), etc. Au contraire, à l'Est il faut aller jusqu'à Doranges pour retrouver ces formes ; Saint-Jean-en-Val qui dit *püvéi* = PEDUCULU, dit *lüzèså* ; il en est ainsi jusqu'au Fayet-Ronnayes, où on a *lüzèto* à côté de *püvi*. L'aire où le *v* remplace l'hiatus creuse donc un grand golfe dans la haute vallée de la Dore (preuve que ces formes sont venues du Nord et ont rayonné d'Ambert vers le Sud). Tout au S.-E., Saillant dit *lœuzètò*. A noter qu'entre Saillant et Ambert, un hameau au Nord de Grandrif, appelé officiellement *Chantelauze*, est appelé *tsãtålaůvå* en patois à Saillant.

AUDIRE ne marche pas de pair avec ALAUDITTA, comme on aurait pu le présumer : *auzir* va plus loin qu'*(a)lauzeta* (Saint-Victor : *üjè* = *auzir*, à côté de *lüvètò*). On a *vüjè* à Cunlhat. — L'Ouest a *óuvi* jusqu'à Giat, Condat-en-Combraille [2].

Enfin *vezem*, *rizem* → *vèzẽ*, *rizẽ* ont une aire beaucoup plus vaste et s'étendent jusqu'aux lisières du Bourbonnais. Pour « voir », la chute du *d* s'observe en Combraille à partir du point 801 (2e pers. sing. dans l'ALF), à Lapeyrouse (*vyé tu ?* vois-tu ? ; *kìk nœ vyẽ ?* qu'est-ce que nous voyons), Saint-Genet-du-Retz (*vèyẽ*, voyons ; mais *vèzẽ* à Effiat). Gannat et Saulzet (*vèyè* ; *vèyé*, voyez),

1. Il se trouve qu'ALAUDA n'existe que dans la région où *d* intervocalique devient toujours *z*. — « bief » est *bé* (*BĔDUM) au S.-E. (Églisolles...).

2. Pour le traitement du *d* germanique, je citerai un exemple curieux : tandis que le féminin de « laid » y est *lèdå*, « enlaidir » y est *dìlìzå* (ton. *dìlèzå*) = *deslaizar*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Saint-Yorre (*vyé*, voyez ; mais *vèzẽ*, *vèzé* à Ris ; *vèzé vu*, voyez-vous, à Saint-Sylvestre-Pragoulin). Il est remarquable que, au moins sur un point, *rizẽ*, *-é* va plus au Nord que *vèzẽ*, *vèzé* : Gannat et Saulzet disent *rizẽ-rizé* en face de *vèyẽ-vèyé*.

Que conclure de ce désordre phonétique, qui se manifeste jusque dans l'existence de formes doubles à l'intérieur d'un même patois ? La série D → *z*, appuyée sur un petit nombre de mots, a été impuissante à conserver son unité, à réagir contre la perturbation provoquée par les échanges de vocables, les importations de mots et de formes, contre l'influence du français enfin, alors que les séries numériquement plus fortes (comme *s* devant *k*, *t*, *p*, ou *l* intervocalique vélaire) ont résisté. — Toute la région, soumise jusque vers la fin du moyen âge à l'influence linguistique et sociale du Midi, a dû connaître l'évolution D → *z* (sauf peut-être le Nord, quand la consonne avoisinait une voyelle labiale). L'influence du Nord, du français, qui prend le dessus à partir du XV^e^ siècle, a introduit pour ces mots, ou pour certains d'entre eux, les formes sans *z* : d'où lutte, dont le résultat a varié suivant les mots. A noter que le maximum de résistance est offert par les formes verbales de deux verbes appartenant à la conjugaison morte, RIDERE et VIDERE.

B, V

Ces deux consonnes, confondues en *v* (d'abord bilabial) en latin vulgaire, sont demeurées en principe à l'étape *v*, dans toute la région, entre deux voyelles comme dans les autres positions. On sait que *v*(*b*) est tombé très anciennement dans cette position au contact de *ō*, *ŭ* et *ū*. L'hiatus est diversement traité suivant la région (*saüc* : Vinz. *isåyu*, Martres *süi*).

Quelques évolutions particulières :

A Tauves, *v* intervocalique tend vers *w*, comme l'attestent, entre autres, *nẹ̀wå* = *n*[*u*]*ɛva* ; mais suffixe *-ịvò*.

Aux Martres et à Monton, le *v* tend à s'affaiblir au contact de *å*, *o*, *u*. J'ai ainsi noté *påvó* (Monton), *åvãsé* (Les Martres), etc. Ce *v* est devenu labial et voisin de *w*.

*
* *

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

C. Groupes combinés.

TR, DR

Les groupes TR, DR placés entre deux voyelles ou devenus tels à la suite de la chute d'une atone, ont donné lieu très anciennement, dans toute la région, à la vocalisation en *i* de la première consonne : PATRE est devenu *paire*, VIDERE-HABEO *veirai*, etc. (on sait que les formes verbales *medre*, *secodre* [auj. *mẹ́drė*, *sėkụ́drė*], futur « pourrai », *podrai* [auj. *pudré*] qui élimine peu à peu *poirai* [forme archaïsante *pwiré*] sont dues à l'influence analogique des radicaux du présent, de l'imparfait... où T intervocalique devenait *d*).

Les formes labialisées du type *paire* → **poere* → *pwẹ̀rė*, qu'on rencontre jusqu'au Nord de la basse Limagne, prouvent que cette évolution couvre toute la basse Auvergne. Il est difficile de savoir où elle s'arrête exactement sur les confins du Bourbonnais, car dans ces patois *pèrė* peut venir de *pedre* comme de *paire*, *véré* de *vedrai* → *vẹdré* comme de *veirai*.

CR, GR

CR intervocalique a dû devenir *gr* comme dans tout le domaine occitan. Mais les exemples sont rares et peu sûrs : ni « aigre », ni « maigre » n'offrent de formes indigènes dans la région (*ègrė*, *mègrė* sont des francisations). On sait qu'en français même l'évolution phonétique de ce groupe n'est pas claire.

GR offre deux zones phonétiques très nettes. Le S.-O. de notre région, en liaison avec le Cantal et la Guyenne, garde *gr* : NĬGRŬ est *ŋyigrė* (l'*i* est difficile à expliquer) dans le Brivadois et le Velay (ALF, 812-3-4 ; formes analogues dans tout le Cantal et la Corrèze ; *nĩ̃grė* 704), et, dans le Puy-de-Dôme, de Moriat à Saint-Yvoine (point extrême au Nord) et patois au S.-O. ; *nègrė* au Mont-Dore et environs. Vers le Nord, cette dernière forme va jusqu'à Miouze (mais *nẹ̈i*(*ro*) à Gelles, *nièr* à Pontaumur). A Lastic, Meinecke a noté la conservation de *nigre* dans le Centre communal, tandis que deux hameaux (Grange à l'O., La Garde au S.-E.) disent *nèi*. Il ne saurait donc s'agir ici de limite phonétique : la forme *nèi* est en progrès, suivant les conditions locales.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

PR, BR

Le groupe PR aboutit à *br* (CAPRA → *chabra*, type régional), sauf à l'extrême S.-E., sur les confins du Forez, où l'évolution de la consonne a suivi l'évolution *b̥* → *w* → *u* : d'où *tɛyœurå*, forme qui, par la palatalisation de l'*a*, accuse une importation du Forez [1] (il faut postuler **chieb̥ra* → **chieura* → **tsieura* → **tsyœura* : *tɛ* = *ts* + *y*). Du côté du Bourbonnais, le *b* dépasse largement les lisières de l'Auvergne [2]. — Après AU, BR a perdu tardivement son *b* : PAUPEREM est devenu *paubre* au moyen âge (encore *paubra*, au fém., dans la pièce clermontoise de 1477). Tous les patois actuels, jusqu'en Brivadois et à Églisolles, reposent sur *paure*.

Dans le groupe BR intervocalique, *b* suit toujours l'évolution *b̥* → *w*, en se vocalisant en *u* : ĔBRIUS devient **ieure* → *yyóurė*, mais le terme est rare (je l'ai trouvé dans la région des Martres-de-Veyre) ; LABRA, de son côté, a disparu dans une grande partie de la région [3] et n'est conservé qu'à l'Ouest, à l'Est et sur les confins du Bourbonnais : la forme régionale est *laura* dans la vallée de la Dore comme à l'Ouest des monts Dore ; au Nord, Gannat et Saulzet (*lọrå*), les points 801 et 803 (*lụro, lur*) postulent la même forme, mais 802 a *lovr* et le reste du Bourbonnais *lèvr*.

PL, BL

PL devient *bl* comme dans toute la Gaule romane (DŬPLUS → *dụblė* [généralement repris au français]).

P'L passe à *bl*. Nous avons vu [4] que le type régional *estulẏa*, éteule, est l'altération d'*estubl̥yo*. — POPULUS, peuplier, n'est contracté qu'au S.-E. [5], où il devient (évolution analogue à celle de l'espagnol) **puebla* → *pẹblå* (Viverols, Sauvessanges), *pẹbl̥yå* (Saint-Romain, Églisolles).

B'L suit la même évolution que *br* : la forme régionale de TABULA est *taula*, celle d'ĔBULU, hièble, *ieule* (devenu *ẽdyụlė* dans la région

1. Ci-dessus, p. 26 et 31.
2. Ci-dessus, p. 26-27.
3. Voir, pour plus de détails, mes *Essais de géogr. ling.*, t. III (1938), p. 92 et la carte.
4. P. 134.
5. Ci-dessus, p. 37.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

de Vinzelles, par double agglutination — de *d(e)* et de *ẽ* = un). Mais « table » se présente sous la forme *tạblå, -ȯ* dans le N.-O. : à Lastic, Pontaumur, Giat, Condat-en-Combraille, Biollet, Lapeyrouse, etc. ; au milieu du siècle dernier, Roy écrivait *taula* (*tọ́lå*) à Gelles. J'ai l'impression que *tạblå* est une forme importée par le français (il y a eu beaucoup d'émigration temporaire à Paris dans cette région, qui est sur l'axe de la ligne Eygurande-Paris) ; pour en être sûr, il faudrait avoir le réactif d'« hièble », qui manque dans beaucoup de patois. Mais les hésitations que j'ai relevées en 1899 sur les confins corréziens me le font présumer : un jeune berger de Monestier m'a dit *nå tœ̣ublo* (hybride visible) et au pluriel *là tạblā* ; à Merlines on m'a dit tantôt *tạuvo* (*v* = *l*) [1], tantôt *tạblå* et, au pluriel, *dė tạblā*.

*
* *

D. Liquides.

L

J'ai étudié ailleurs [2], dans leur ensemble, les altérations de L intervocalique dans le Massif Central. Je vais en rappeler les grandes lignes, en donnant ensuite le détail des faits pour la basse Auvergne.

L latin intervocalique s'est vélarisé dans une grande partie du Massif Central. Comme le phénomène n'a pas atteint LL et que la simplification *ll* → *l* paraît effective dès le Xe siècle [3], il faut en conclure qu'il s'agit d'une tendance très ancienne, et que la région la plus archaïsante du Massif Central a gardé à l'intervocalique (comme la plus grande partie de la Gaule en position implosive) l'*l* vélaire (*l̰*), qui semble appartenir au substrat gaulois. Une tendance inverse amena, à partir de la Renaissance, la dorsalisation de *l* (et celle d'autres consonnes) devant voyelle palatale, évolution dont le foyer est tout différent, puisqu'il se trouve, on l'a vu, en basse Auvergne (et aussi en franco-provençal) [4].

1. Ci-après, p. 166.
2. *Essais de géogr. ling.*, t. III, 1938, pp. 50 sqq. et la carte.
3. E. Bourciez, *Éléments de linguistique romane*, 3e éd., § 271. D'après ce réactif on conclura que la région a eu la forme ŌLA (d'où *ụvo...*) et non ŌLLA, STĒLA (*estyavo...*). — L (après E, I) provoque une intercalation de voyelle, ci-dessus p. 72.
4. Pp. 135 et 144.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

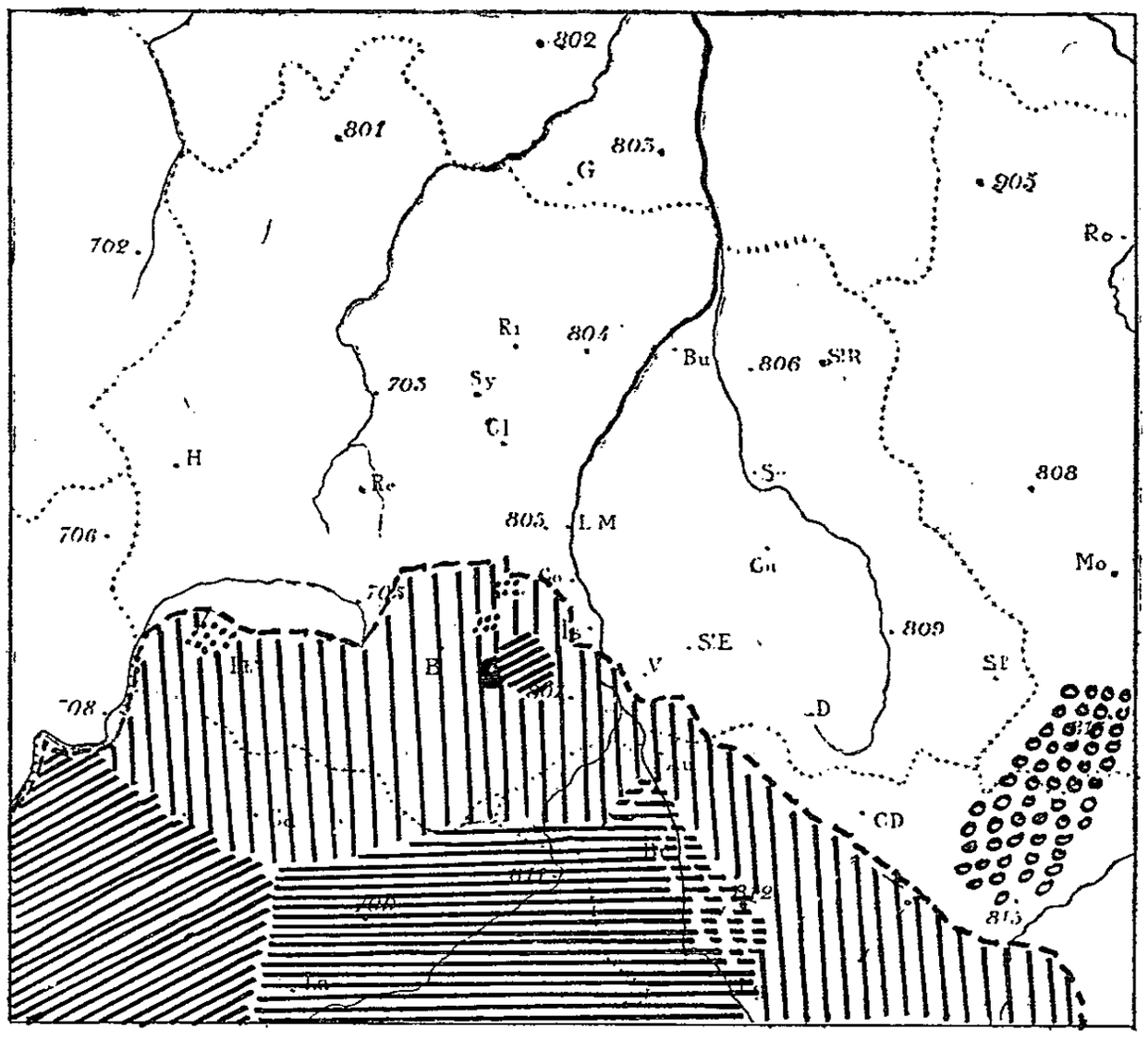
Continuant son évolution, *l* a passé à *w* ; *w* à son tour est devenu *v* sur le pourtour N. et N.-E. de la zone atteinte, tandis qu'à l'intérieur il passait à *gw* → *g*, ce *g* lui-même étant susceptible de s'affriquer dans la partie centrale de l'aire *gw* → *g* : d'où l'évolution *j* → *ĵ* → *ř*. Dans l'ensemble, l'aire de vélarisation comprend le S.-O. du Puy-de-Dôme, le Brivadois et le Centre du Velay (N.-E. et S.-E. exclus), le Gévaudan (sauf la bordure est et la région de Florac au Sud), la pointe septentrionale du Rouergue (N. d'Espalion) et le Cantal sauf le S.-O. (arrt d'Aurillac) et la lisière ouest. Le Limousin n'est pas touché. — Historiquement, le premier témoignage écrit de *v* pour *l* se trouve en 1631 dans les *Noëls vellaves* de l'abbé Cordat (écrits dans le canton de Solignac-sur-Loire et publiés en 1676 au Puy par l'abbé Payrard) ; mais cette évolution est sûrement plus ancienne : la dernière étape *w* → *v* a dû s'effectuer vers le XVIe siècle. Le Puy a dû être le premier foyer d'irradiation du *v*, plus tard le Lembron.

A l'heure actuelle, voici comment les faits se présentent. L'aire du *v* (à part des îlots sur lesquels je reviendrai) couvre le S.-O. du Puy-de-Dôme, le Nord et l'Est du Brivadois et le Centre du Velay. Du côté du N. et du N.-E., c'est-à-dire face à l'*l* (conservé ou rétabli), la limite, que j'ai étudiée commune par commune, est nette, donc assez ancienne. Fait curieux : cette limite suit de près celle de *tĕsta-tēta*, sans toutefois se confondre avec elle, sauf sur de faibles parcours. Cette coïncidence ne s'explique ni par une solidarité phonétique d'évolutions très dissemblables, ni par des frontières naturelles ou politiques. Il s'agit, ici et là, d'une même zone de résistance, qui a opposé une barrière à des évolutions venues du Nord. Car divers faits me font croire que l'aire de *l* s'étendait jadis beaucoup plus loin vers le Nord, et que les populations de la basse Auvergne ont peu à peu rappris *l* dental [1] sous l'influence latino-romane, puis française, propagée par la société cultivée : *l* vélaire, réputé grossier et rural, a dû reculer peu à peu jusqu'à la limite actuelle, qui s'est figée parce qu'au delà le son avait tellement évolué que la parenté avec *l* n'était plus perçue. Des faits analogues seront mentionnés bientôt. Il est remarquable qu'Issoire, sur la limite des deux aires, ait gardé *s* devant

1. Il n'y a plus d'*l* vélaire en basse Auvergne. — Ma théorie explique aussi des palatalisations anormales de *l* devant consonne (ci-après, p. 188).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

9. — ALTÉRATIONS DE *l* INTERVOCALIQUE LATIN.



- , --- Limite septentrionale de la vélarisation de *l*.

Où *l* reste (au moins partiellement) à l'étape *w* ou $\overset{v}{w}$.

Où *l* aboutit à *v*.

— — *g*.

Où *v* s'est substitué à *g*.

Évolution *l* (→ *w* → *gw* → *ƒ*) → $\hat{r}$ → $\dot{r}$.

Hésitation entre $\dot{r}$ et *v*.

Évolution *l* apical → *r* apical.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

consonne (par conservatisme), mais ait éliminé le vulgarisme *l* → *v* : la commune est entre les deux limites *l* → *v* (O. et S.-O.) et *s* (+ consonne) → chute (N. et E.). Dans des communes de l'aire *l*, assez loin de la limite actuelle, p. ex. à Vinzelles, des formes *pyåvàlyî*, pelure (= *pel-elha*), *isŭvålyà*, mettre au soleil (= *essole-lhar* ; *suvålyadå*, coup de soleil, à Bergonne) à côté de *pyålà*, peler, *sŭlè*, soleil, s'expliquent comme des résidus d'un ancien *v*, qui n'ont pas été touchés par la régression [1].

Les villages extrêmes du pourtour N. et N.-E. qui offrent le *v* sont (d'Ouest en Est) : Champs (Cantal), Labessette, Larodde, Singles [2], Tauves, Latour, Besse, Chambon, Murols, Le Vernet-Sainte-Marguerite, Saint-Nectaire, Olloix, Ludesse, Neschers, Pardines, Perrier, Le Broc, Nonette, Orsonnette, Auzat, Esteil, Saint-Jean-Saint-Gervais (Puy-de-Dôme), Auzon, Saint-Hilaire, Champagnat-le-Vieux, Berbezit, Sembadel (Haute-Loire : Saint-Vert, Saint-Alyre, La Chaise-Dieu ont *l*). Voici quelques exemples : Singles, *sụvè*, soleil, *tạovå*, table ; Besse, *èstyạvå*, étoile, *tạůvå* ; Murols, *baɛ̃v*, « bachole » [3], *pavo*, pelle, *sŭvé*, *tŏv* ; Neschers, *båɛọ́vå*, *pạvå*, *sŭvè*, *tọ́vî* (pl. *tœ̃uvā*) ; Moriat, *n èstyạvå*, une étoile, *gårzọ́vå* (*gris-ola*, lézard gris), *tœuvå*, *båɛọ́vå*, *avœ̃uzè*, alouette (*alauza*, et changement de finale) ; Auzon, *èstsåvé*, escalier, *lyêgrọ́vå*, lézard gris (*lingròla*), *tạ̃uvå*, *avå*, aile, etc.

J'avais cru que dans quelques patois la diphtongue *au* empêchait l'évolution *l* → *v*. Phonétiquement pareil fait était inexplicable. J'ai compris que j'avais mal interprété les faits observés. Les *tạulå*, *tọlå* que j'ai relevés dans l'aire *l* → *v* (Montaigut-le-Blanc, Orsonnette) s'expliquent par des importations de la zone voisine. Depuis lors, j'ai observé des faits du même ordre : j'ai entendu, p. ex., à Orsonnette *pàlå* à côté de *pàvå* (à Vic-sur-Cère, M. Delhostal a entendu, chez des indigènes, *tạulå* à côté du traditionnel *tạuwå* ; la graphie *cauïo* de 1806 [*Parabole de l'Enfant prodigue*] en patois aurillacais — qu'il faut lire *cawịo* — prouve que l'*l*, qui existe seul aujourd'hui à Aurillac, a été rétabli dans ce centre urbain sous l'influence conjuguée de l'occitan et du français). — A noter qu'à

1. J'avais pensé jadis à une dissimilation, mais une dissimilation *l* → *v* est phonétiquement inexplicable.

2. Dans cette partie, la limite suit le cours de la Dordogne.

3. Cuveau pour vendanges, ci-dessus p. 125.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Besse et dans d'autres localités *l* a été rétabli dans des formes verbales de la conjugaison morte : *vulì nånà*, « vous voulez aller ».

La zone *l* → *v* n'est pas complètement homogène. Un bourg sur la lisière nord, Champeix, qui est à la fois un foyer de conservatisme et de régressions[1], est resté à l'étape antérieure *w* : *baɛǫ́wė*, *pą̀wė*, *suwéi*, *tąuwė*. Ailleurs (sur des points isolés) les faits sont plus complexes. Latour a *w* après *au* (*tą̊uwo*), ce qui s'explique par l'action conservatrice de l'*u* qui a empêché l'évolution *w* → *v*, effectuée dans d'autres positions. J'avais cru à un retour *v* → *w* à cause du féminin *nę́v̊o*, neuve[2]; mais les deux évolutions ne sont pas nécessairement connexes, d'autant plus que le dernier exemple, qui semble isolé, peut être dû à l'influence du masculin (la finale *-ivò* = *-iva* a, en particulier, un *v* très net). A Saint-Victor-la-Rivière, j'ai relevé de même *tòv̊å* en face d'*éstyą̀vå*. A Saint-Floret, au contraire, le même sujet (50 ans, vers 1920) disait *tǫ̀vå* en face de *pą̀v̊å*, *båv̊ė*, balai ; le *v* traditionnel était intact (*gåvé*, fagot, même racine que *javelle*)[3]. A Arvant enfin, *tǫ́vå*, table, s'oppose à *èstyą̀vą̊*, *båtsǫ́vå* (effacement à l'étape *tauwa*, ci-après, p. 171).

Au Sud du Puy-de-Dôme, un groupe de six communes de montagne, représentant une aire géographique d'isolement, offre un *g*, issu de l'évolution précitée *l* → *w* → *gw* → *g*: ce sont Vodable, Soignat, Antoingt, Villeneuve, Mareugheol et Ternant. Vodable, siège d'une cour féodale aux XII^e^-XIII^e^ siècles, et qui fut longtemps un centre important, a été le foyer de cette petite aire. Celle-ci était jadis plus vaste. A Dauzat, en 1930, le curé m'a indiqué des vieillards prononçant *pągå*, pelle, *tą̊ugå*, table, alors que les personnes au-dessous de cinquante ans environ disaient toutes *tą̊uvå*, *pą̀vå*. Influence évidente de la plaine et du bourg de Saint-Germain-Lembron, foyer de rayonnement du *v*, avec un autre bourg, Ardes : le *g* a été jugé « montagnard », donc grossier.

Au XVII^e^ siècle, l'aire du *g* devait être encore plus vaste, d'après le témoignage de 1672 dans l'opuscule que nous avons déjà cité[4]. Il est dit que « le vulgaire du canton d'Issoire et d'Ardes » disait *chandahhei* pour *chandelier*, en « substituant des aspirations aux *l* ».

1. Ci-dessus, pp. 84 et ci-après p. 200. Pour *a* atone final devenu *è*, voir p. 67.
2. Cf. ci-dessus, p. 92.
3. Voir mes *Essais de géogr. ling.*, III, 137-8.
4. P. 136, n. 3.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Que doit-on inférer de ce texte ? D'abord que, dans cette région, le son issu de *l* vélaire devait être, comme je l'ai présumé [1], un *g* affriqué qui, par la suite, a évolué d'une part vers un *g* normal, de l'autre vers le *ǰ* → *r̂* cantalien. Ensuite que cette zone réunissait sans doute l'îlot actuel de Vodable et environs à la zone des *r̂* cantaliens et s'étendait largement autour d'Ardes (peut-être jusqu'à Issoire ?) où plus tard le *v* de la plaine (voire, en bordure, l'*l* dental) s'est substitué à la palatale tournée en dérision dès le XVII[e] siècle.

Enfin le *r̂* cantalien déborde sur l'Ouest du Brivadois. Dans l'ouvrage précité (p. 65-6), j'ai indiqué que ce son, issu de *ǰ*, offre son maximum d'intensité et de frication dans la région Saint-Flour-Murat (où il est très « raclant ») et évolue vers un *r* pharyngal puis dorsal (*r̂* → *ṙ*) à mesure qu'on descend (en altitude) vers le Nord-Est, vers le Brivadois : Brioude et le pays à l'Ouest jusqu'à Molompize ont *ṙ*. La limite entre *r̂* → *ṙ* et *v* échancre le Cantal à la hauteur et à l'Est de Bort en passant au Nord de Riom-ès-Montagnes et d'Allanches, puis elle suit la limite Nord du Cantal et entre dans la Haute-Loire entre Grenier-Montgon et Blesle. L'extrémité de la zone *l* → *ṙ* est jalonnée par Grenier-Montgon, La Garde (Espalem), Saint-Beauzire, Bournoncle-Saint-Pierre, Bournoncle-Saint-Julien, Paulhac, Brioude, Vieille-Brioude, où la zone franchit l'Allier pour gagner Paulhaguet, point à partir duquel la limite tourne vers le Sud, laissant au *r̂* Couteuges, Cerzat, Reilhac, Langeac. Nous entrons dans le Velay, où nous nous arrêtons.

On observe quelques mélanges de formes sur la lisière. A Brioude, où les jeunes gens affectent de ne plus parler patois, le *v*, qui était général tout au début du siècle, et qui est conservé dans des termes archaïques comme *u̯vå*, marmite (l'ancien type de cet objet), a cédé la place au *ṙ* : j'ai noté jadis *èsṭyạ̀vå*, *tọ̀vå*, alors qu'on n'entend plus guère que *èsṭyạṙå*, *tọ̀ṙå* : l'*ṙ* a peut-être bénéficié d'une similitude de rencontre avec l'*ṙ* parisien dit grasseyé, symbole de beau langage. A Vieille-Brioude, j'ai noté *grizọ́vå* (*grisola*) à côté de *u̯ṙå*, marmite, et de quelques autres mots avec *ṙ* (1913). A Paulhaguet (ALF, 812) Edmont, en 1901, a relevé *r* (en réalité *r̂*) chez un sujet qui avait la quarantaine ; d'après l'abbé Missonnier, curé de la paroisse en 1931, le *v* s'est répandu sous l'influence de l'immigration (venant des communes de l'Est où on a *v*) et l'ancienne pro-

1. *Essais de géogr. ling.*, III, p. 63.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

nonciation indigène était bien *r̂*. Par contre, à Langeac, *r̂* a résisté : *ʃyårà*, filer, *murî*, moulin, *pàrå*, pelle, *surì*, soleil, *tarå*, table, etc. Au Nord du Brivadois, même opposition nette entre deux localités voisines, Grenier-Montgon (*ar̀ò*, aile, *estsar̀ò*, échelle, *fyårà*, *murĭ*, *par̀ò*, *tàr̀ò*) et Espalem [1] (*àvò*, *ĕstsàvò*, *fyåvà*, *pàvò*, *tàvo*) ; ici et là, la consonne (à l'étape *w*) s'est effacée après l'*u* : Espalem et Montgon disent *mui*, moulin. Dans tous les exemples précités, *tarå-tavå* s'explique par un effacement inverse de l'*u* de la diphtongue *au* devant la consonne à l'étape *w* : *tauwa* → *tawa* (d'où *tavå* d'une part, *tagwa* → *taja* → *tarå* de l'autre). — En bordure de l'aire *r̀*, j'ai longtemps expliqué le *surì*, soleil, d'Arvant (en face de *bårǫ́vå*, *èstyàvå*, *tǫ́vå*...) comme une ancienne dissimilation *solelh* → *sorelh* ; mais un telle dissimilation isolée est peu vraisemblable ; je crois aujourd'hui à une forme importée de la zone voisine.

R

La différence entre R et RR intervocaliques s'est conservée beaucoup plus tard qu'entre L et LL, — jusqu'à nos jours dans la plus grande partie du Midi [2]. L'ébranlement d'*r* intervocalique n'atteint jamais l'*rr* de TERRA et mots similaires, qui est presque partout prononcé *r̄* là où *r* simple n'est pas altéré.

La tendance à l'assibilation, qu'Oscar Bloch a magistralement étudiée pour l'ensemble de la France, ne paraît pas ancienne en basse Auvergne. J'ai d'abord relevé quelques îlots où l'évolution est à ses débuts. A Pontaumur, en 1938, j'ai entendu (homme de 35 ans), *vulè blóuř ẽ kŏ* (je veux boire un coup), *vudryò lè vẹ̆ř̀è* (je voudrais le voir), *pẹ̆ř̀ò*, pierre, *ařẹ̀ř̀è*, araire, mais *ólaŋyẹ̀r̀ó*, noisetier (*aulanherg*). A Saint-Yvoine (Nord immédiat d'Issoire), en 1898, *åř̀ẹ́ř̀è*, *bẹ̀uř̀è* (boire), *pẹ̀ř̀å* (pierre). A Murols, en 1898, chez un charron de 40 à 45 ans, je notais sans altération *arẹ̀rè*, *pẹ̀rè*, père, *pā ẽkẹ́rå*, pas encore, *pẹ́rè* (pauvre), *kutụ̀rå* (couture) ; en 1912, j'entends un *r̰* (*r* interdental) chez plusieurs sujets dans les mêmes mots.

Mais la région la plus intéressante, où les débuts de l'évolution doivent être plus anciens, est une petite zone rurale étirée du Nord

1. On a vu qu'un hameau au S.-E. de la commune d'Espalem, La Garde, appartient au domaine du *r̀*.

2. En français, la simplification de *rr* n'est attestée qu'au XVIIe siècle, et elle fut d'abord populaire (cf. la graphie *Piarot* des Mazarinades).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

au Sud, entre Issoire à l'Ouest, Sauxillanges et « la montagne » à l'Est. Voici la liste des communes où j'ai relevé ce phénomène : Brenat, Varennes, Chargnat, Les Pradeaux, Saint-Martin-des-Plains, Bansat, Vinzelles (sauf le hameau de Badarel, à l'Est, qui est en montagne), Lamontgie, Esteil, Saint-Jean-Saint-Gervais, Jumeaux, Auzat, Orsonnette.

Ce n'est là qu'une énumération approximative, car, en plus d'un point, il est impossible d'établir une limite nette, et le son varie. Esteil et Saint-Jean-Saint-Gervais ont plutôt un *r*. Aux Pradeaux (observations 1918-1923), les gens âgés ont *r*, les jeunes un son voisin de celui de Vinzelles. Sur le pourtour, Usson, Sauxillanges, Saint-Étienne-sur-Usson, à l'Ouest Nonette, Issoire (enquête 1913-1920) n'offrent aucun ébranlement de l'*r*. Léger ébranlement à Parentignat, Saint-Jean-en-Val (hameaux du Sud), la Chapelle-sur-Usson, Champagnat-le-Jeune, Vezezoux.

Le son de Vinzelles, Lamontgie, Chargnat est un *z* relâché : la pointe de la langue appuie sur les incisives inférieures avec un léger gonflement de l'avant qui la rapproche de l'intervalle des dents ; l'expiration étant assez forte, je garde la notation *z*, bien qu'elle soi imprécise.

Aucune diphtongue ne fait appui, qu'elle soit ou non réduite en voyelle dans la langue actuelle : *vẹ̈iz̤ẹ* (Chargnat, VIDERE), *vi̇z̤ẹ* (Vinzelles), *bœ̈uz̤ẹ* (Chargnat, BIBERE), *bœuz̤ẹ* (Orsonnette), *bu̇z̤ẹ* (Vinz.), etc.

Dissimilation.

Un seul cas intéressant de dissimilation, celui de CERĔSIA devenu *cerieira*, *cereira* (par attraction du suffixe *-ier* ?) dans une partie de l'ancienne langue d'oc. La dissimilation *cereira* → *celeira* a affecté la majeure partie du Massif Central : l'ALF la relève au Sud dans la Haute-Loire (812-13-14), le Cantal (709, 719, 811), la Lozère (810, 811, 739), l'Aveyron (716, 727, 728), et dans la majorité des parlers du Puy-de-Dôme (804-5-6-7 : forme contractée *slèro* à 703, 705). J'ajoute, pour le Puy-de-Dôme, *sèlẹ̈irå* à Chalus, Usson, Les Martres-de-Veyre et les patois entre ces trois localités. Une zone s'intercale dans la précédente, de Brioude à Sauxillanges : c'est le type *cerjeira* (consonnification de *cerieira*) → *sardzeira* qui règne à l'Est de l'Allier (*sårdzi̇z̤å* à Vinzelles, Lamontgie..., *sårdzẹ̈irå* à Saint-

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Jean-en-Val, à Sauxillanges et à l'Est). A Ambert, curieuse forme *sardẹ̀iro*, dont le *d* s'explique mal. On retrouve *sèlẹirå* au Sud d'Ambert (Viverols, Sauvessanges) et au S.-E., en bordure extrême de l'aire à rhotacisme, la forme primitive non dissimilée *sèrẹ̀iro*, *sèrọiro*, à Saint-Anthème, Saillant, Églisolles. — Le type sans rhotacisme règne sur la Loire, l'Allier, la Combraille (*srizo*, 801) et la lisière Ouest du Puy-de-Dôme (*sèryẹ́zò* à Lastic) : quelques-unes de ces formes peuvent avoir subi l'influence du français.

*
* *

E. **Chute de** *r*, *v*, **devant** *y*.

Un phénomène très caractéristique de la basse Auvergne est la chute de *r* et de *v* intervocaliques devant *y* ; le phénomène atteint aussi *r* appuyé. Les exemples les plus nombreux sont offerts par la conjugaison : imparfaits du type *avịa* → *åvyạ̊* → *ạ̊yå* ; conditionnels *amarịa* → *åmåryå* → *åmåyå*, *respondria* → *respondryå* → *respõd̩yå*, *rìpod̩yå* ; et aussi suffixe (subst. fém.) *-arịa* → *-åyạ̊*. Je renvoie à ce qui a été dit ci-dessus [1] pour le déplacement de l'accent tonique.

La chute d'*r* et *v* intervocaliques est générale en basse Auvergne, de Saillant à Lastic et aux confins du Bourbonnais. Toutefois la lisière du Bourbonnais n'ayant pas déplacé l'accent dans les imparfaits en *-ịa* ne connaît pas ici de chute de *v* : Saint-Bonnet-de-Rochefort, p. ex., dit *savịa*, savait, à côté de *siyå*. — Aux Martres-de-Veyre et plus au Nord, la série des substantifs en *-aria* ne marche pas de pair avec les conditionnels : elle garde l'*r* et recule l'accent (*gòlọ̀ryò*, galerie, etc.) [2].

En groupe combiné, *r* se conserve devant *y* à l'Ouest : Lastic (*vẽdryò*, je viendrais), Pontaumur (*vudryò*, je voudrais) ; il y a diérèse, comme en français, à Giat, Condat-en-Combraille (*vudriyò*) ; Biollet dit *vuryò*. Lapeyrouse fait tomber *r* comme en Limagne (*vud̩yò*). L'ALF a relevé *butria* (l'*i* est plutôt un *y*) au point 703 (Pontgibaud, même région que Pontaumur). Le bassin de la Dore offre la chute, jusqu'à Thiers (806 *metɛyõ*, mettrions ; ici *ty* → *tɛy*).

La chute de *r* non combiné devant *y* déborde sur le Velay et la

1. P. 42.
2. Voir les exemples, p. 42.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

haute Auvergne (ALF, 709, 811, 812, 815) ainsi que le Forez (808); l'*r* reparaît dans la majeure partie du Velay et du Cantal.

III. — IMPLOSIVES
(amuïssement et vocalisation)

A. Occlusives finales et groupes non combinés.

Nous n'étudions les faits qu'à partir du moyen âge :

Rappelons que N latin intervocalique, devenu final en roman, est tombé en basse Auvergne (comme dans l'occitan du Centre et de l'Ouest) vers les IX^e^-X^e^ siècles, sans nasaliser la voyelle précédente ; les limites de ce phénomène ont été indiquées plus haut [1]. Les faits relatifs à la nasalisation ont été étudiés à la fin du vocalisme.

Les occlusives en fin de mot se sont effacées vers le XVI^e^ siècle, d'abord après voyelle (Pezant, 1580 a *vengu* = *vengat*). A partir de la fin du XIII^e^ siècle (*Mazairat*, 1288, Mazeyrat-Crispinhac, Haute-Loire) la finale *-ac* des noms de lieux est peu à peu remplacée par *-at* en basse Auvergne, graphie qui est générale dès le XV^e^ siècle. (Le Fragment comique clermontois de 1477 a *Gerzat*, *Seyrat*, *Romanhat*, *Panhat*, *Royat*). Ce *t* n'était pas graphique, car cette orthographe est trop générale (*-as* ou *-a* sont exceptionnels et plus tardifs) et la chute des occlusives finales est postérieure. Mais, contrairement à ce que j'ai cru, l'évolution *c* → *t* est phonétiquement inexplicable et doit être due à une analogie avec les finales *-at* (-ATUM, -ATEM), si nombreuses dans la langue ; d'autres finales (comme *esclop*, sabot, → *esclot*) ont cédé à une analogie semblable.

L'assimilation des groupes de consonnes médiévaux (non combinés) donne lieu à peu de remarques. Le fait le plus intéressant est la réduction du groupe *mn* à *n*, évolution par laquelle la basse Auvergne s'oppose, une fois de plus, au français et au franco-provençal. FEMINA, *femna*, dans la Charte de Montferrand, aboutit partout a *fènå*, *-o* (régions d'Ambert, de Vinzelles, de Besse, de Biollet...), *fènò* (les Martres-de-Veyre et au Nord, Le Mont-Dore) ; encore à Escurolles, Tixier note *fenne*. — Lorsque *semenar* se con-

1. Pp. 21-23.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

tracte, il donne *sènà*, *sènė* (ALF, 801, 802, 800). *ọ́mė* s'explique par HOMINEM → *ọme(n)*, évolution admise par Ronjat et confirmée par l'opposition *femna-ome* de la Charte de Montferrand. *dāmậdzė*, dommage, paraît influencé par le français.

Le *t* → *d* de *espatla* → *espadla*, épaule, a passé à *n* : forme régionale *espanla* (*éipậlå*, *-o*, région d'Églisolles, Vinzelles, Martres-de-Veyre ; ALF, 703, 705, 809, toute la Haute-Loire, et 719, 709, 708, 821) ; forme avec deux *l* à 806, et au Sud 715, 717, 824, 825, dans l'Hérault, etc. A rapprocher la nasalisation de *POTTINARE *pwônà*, *-è* bouder [1] (Vinzelles, Martres-de-Veyre).

En revanche, le groupe *nl* d'*espinla*, épingle, a opéré une métathèse fort ancienne, puisque *l* s'est vocalisé en *u* : *espilna* → *espiuna* → *espyeuna* (*ipyậnå*, Vinzelles et environs, *ipyọunò*, Martres-de-Veyre, *ipyọ́nò*, Biollet, Saint-Anthème, *ipyœunå*, à Églisolles...). Pas de palatalisation dans *sancnar* → *sãna*, *-è*, saigner (Églisolles, Vinzelles, Martres-de-Veyre, Lastic...). Églisolles a repris la forme *såṇyạ* au français comme terme médical.

Le groupe N'M est devenu *rm* dans ANIMA → *anma* → *arma*, graphie attestée dès le XII[e] siècle [2]. La forme *ạrmå*, *-o*, généralement archaïsante et évincée par la forme francisée *ậmå*, *-o*, a survécu en interjection à Vinzelles (*på mun ậrmå* !). On la retrouve dans la région des Martres-de-Veyre, et dans d'anciennes prières jusqu'en basse Limagne [3].

J'ai montré, pour les noms de lieux en -ANĬCU, -ANĬCA [4], que le premier type aboutit à *an'gue* → *-argue* → *-argė*, le second à *-an'ja* → *-ậdzå* (nombreux exemples dans la région d'Ambert). De même MONĂCHU était devenu *morgue* (Charte de Montferrand) qui n'a pas vécu, et MONĂCHA → *monja* (d'où un masc. *monge* et le dérivé *la Mongịa*, auj. *Lamontgie*, en patois *låmọ̄djå* : *dj* = *dz* + *y*).

*
* *

1. Racine prélatine POTT-, lèvre. Le verbe a signifié d'abord « faire la moue ».
2. En 1135, dans le Toulousain (Brunel, *Les plus anciennes chartes*, ch. 28, 58, 60, etc.).
3. Berriat-Saint-Prix, *Vieilles prières*, Clermont-Ferrand, 1906.
4. *La toponymie française*, p. 171-172.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

B. Vocalisation et amuïssement de *s*.

1. *s* DEVANT *k*, *t*, *p*.

La limite septentrionale de *s* devant *k*, *t*, *p* peut être tracée dans la Haute-Loire et le Puy-de-Dôme d'une façon très nette. Au Sud de la limite, *s* est resté intact; au Nord, au contraire, l'amuïssement de la consonne a été le point de départ d'évolutions variées [1].

Les communes en bordure de la limite phonétique (avec *s* conservé) sont les suivantes, en allant de l'Ouest à l'Est : Port-Dieu (Corrèze), Singles, Tauves, Latour, la Bourboule, le Vernet-Sainte-Marguerite, Saint-Nectaire, Olloix, Ludesse, Plauzat, Neschers, Sauvagnat, Saint-Yvoine, Issoire, le Broc, Nonette, Orsonnette, Auzat, Jumeaux, Saint-Jean-Saint-Gervais (Puy-de-Dôme); puis la limite entre dans la Haute-Loire en suivant de près les confins du Puy-de-Dôme comme la limite *l-v*; elle passe, comme celle-ci, entre Sembadel au S.-O. et la Chaise-Dieu au N.-E., mais ensuite elle s'infléchit vers l'Est, laissant à l'*s* le point 815 de l'ALF (Chamalières-sur-Loire). — Dans son ensemble, la limite forme une courbe dont la convexité est orientée vers le Nord-Nord-Est. D'après la situation linguistique du Puy-de-Dôme, le Vernet Sainte-Marguerite, Olloix et Plauzat sont les localités de France les plus septentrionales qui aient gardé *s* dans cette position.

Au Sud, l'*s* est également net devant *k*, *t*, *p* : *tsåsté* (de Singles à Saint-Jean-Saint-Gervais), *tęstå* ou *tęstå*, *ęskŭtà* ou *ęskòutà*, *ęspịnå* ou *espyịnå*. Il n'en est pas de même devant *ts*, comme je l'ai dit plus haut : on sait qu'au centre de cette zone, en bordure de la limite phonétique de la conservation de *s*, *stɛ* médiéval s'est réduit à *ɛ*, tandis que ce groupe a passé à *sts* à l'Ouest, au S.-E. et en arrière vers le Sud [2].

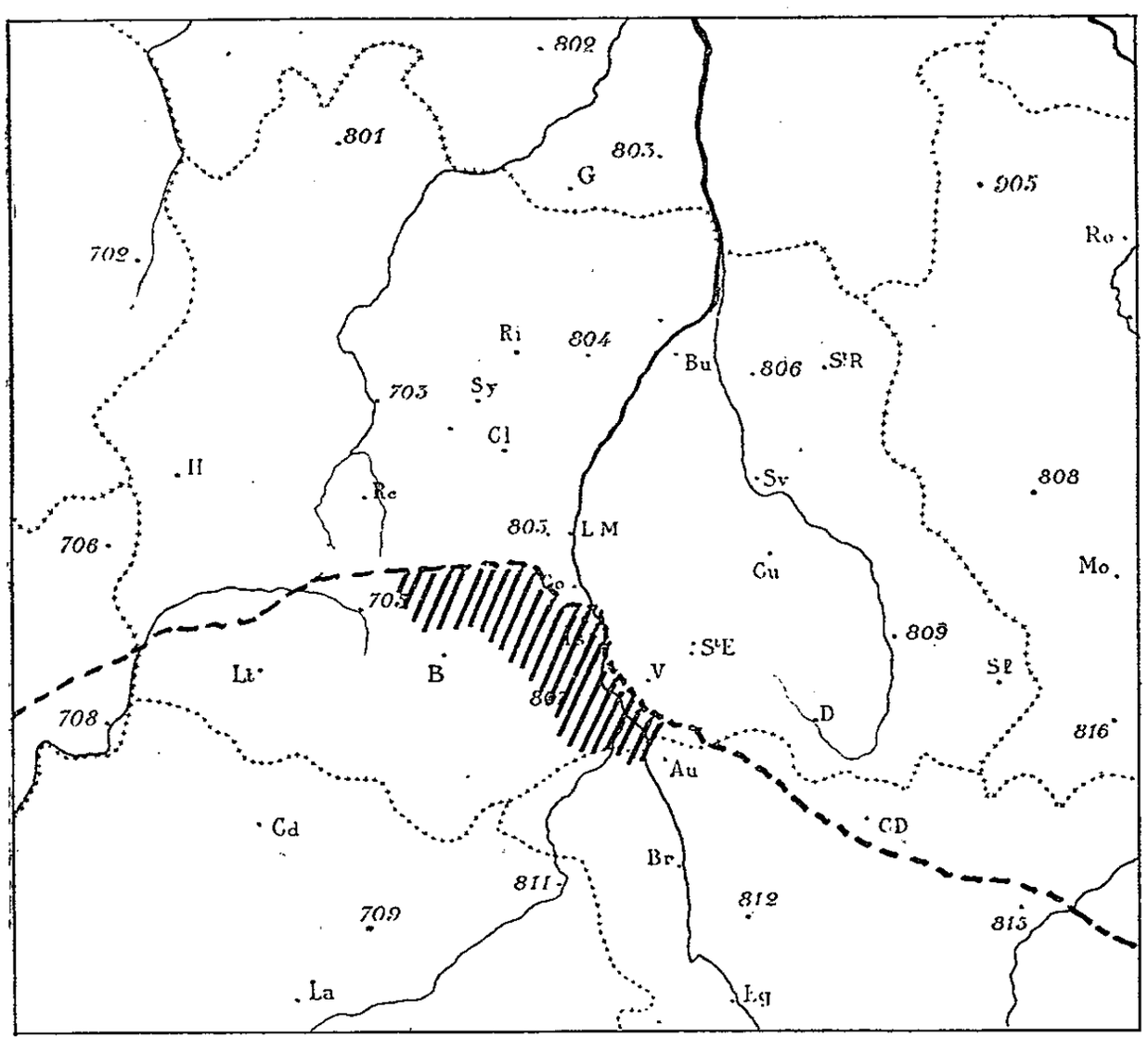
Un autre phénomène intéressant est la métathèse de la voyelle précédant *s*, qui se produit après les groupes *kr*, *pr*, etc., et qui

1. J'ai traité ce sujet avec détails dans un rapport inséré dans l'*Annuaire de l'École des Hautes-Études* de 1901. N'envisageant ici que la question purement phonétique, je renvoie à ce petit travail pour l'étude des formes étrangères, surtout méridionales, qui ont pénétré d'un territoire sur l'autre, et des influences analogiques.

2. Ci-dessus, p. 123-125.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

10. — *s* DEVANT CONSONNE SOURDE.



----- Limite septentrionale de la conservation de *s* devant *k*, *t*, *p*.

Zone où l'ancien groupe *stɛ* a abouti à *ɛ* (dans cette zone, l'ancien *tɛ* est devenu *ts*).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

amène, au Centre et à l'Est, la chute de *r* : *krẹ̀stà* (Murat, Arvant...) devient *kèrstå* (Saint-Victor), puis *kẹ̀stå* (Saint-Jean-Saint-Gervais, etc.), *kèst* (Murols). De même *prestar* devient *pårstà* (Auzat), *krụstå* aboutit à *kụstå* (Saint-Nectaire, Saint-Jean-Saint-Gervais, etc.), *kùst* (Murols).

Dans la zone du Nord, l'altération de l'*s* est attestée par les textes du XIV^e^ siècle. *Coteuges* (Puy-de-Dôme) est écrit *Coytoghol* en 1327, *Costeughol* en 1382 (le prototype doit être *Costoialum*)[1]. A la fin du XIV^e^ siècle, les *Comptes des consuls d'Herment* offrent les formes concurrentes *bestia-beytia*, *nostre-notre*, *escreore-eycreore-ecreore* (écrire), *batida* (bâtie), *deypendem*, *vepra*, *eyta* (*esta*), *eytar* (*estar*), *tout* (tôt), etc. Le Fragment comique de 1477 a d'une part *aquesta*, *chasteaux*, *despendre*, *noustres*, *cognoistre*, *trestout*, de l'autre *beytias*, *gueype*.

Le point de départ est le passage de *s* à *ĉ*, qui a eu lieu en ancien français vers le XII^e^ siècle [2] et que l'abbé Rousselot, le premier, a observé dans le Midi [3] où il est sujet à passer à *y*. L'évolution de ce phonème en corrélation avec la voyelle précédente a été étudiée au vocalisme [4]. Contrairement aux faits observés dans diverses régions du Midi, l'évolution en basse Auvergne (de même qu'en français) est la même devant *k*, *p* ou *t* ; les graphies médiévales le confirment. L'évolution s'est diversifiée ultérieurement, mais d'après la nature de la voyelle précédente.

2. *s* DEVANT CONSONNE SONORE.

Nulle part l'*s* n'est conservé, sauf dans les préfixes *es-*, *des-* (par analogie avec les composés dont le radical commence par une sourde) : dans ce cas, *s* devient *z* devant la sonore.

L'*s* a passé à *ĉ*, qui peut devenir *y* → *i* (élément de diphtongue) ou s'amuïr. Ce traitement (suffixe à part) couvre toute la basse Auvergne. Mais le Sud, dans une zone qui déborde largement au Nord celle de *testå*, *gespå*, offre l'évolution *s* → *r* devant *n* et *d* (préfixes à part).

1. A. Dauzat, *La toponymie française*, p. 209.
2. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes* (trad. Rabiet), t. I, § 468.
3. Dans *Les Modifications phonétiques du langage*, p. 225 et sqs., et dans *L's devant k, t, p* (*Études romanes dédiées à Gaston Paris*, p. 475-485).
4. P. 103 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

La chute de *s* devant sonore est beaucoup plus ancienne que dans le cas précédent. Le Cartulaire de Sauxillanges a déjà *Chaluz* (CASTELLUCIUM) au XII^e^ siècle (charte 429) ; la charte de Montferrand, *ane*, âne ; ajoutons *valet* dans les Comptes d'Herment et *bramas*, brêmes (poisson), 1477.

Voici une liste de formes devant *l* et *m* pour Vinzelles : *mālyà*, Malhat (ancien *Maslhac*), *vạ̄lė*, valet (*vaslet*), *tsi̯lyu*, Chalus (*Chasluz*); la consonne labiale, dans les deux premiers exemples, a empêché l'évolution de *aĉ* à *ay* ; *dęmė*, s. m., dîme (mot archaïque ; *dèsme*), *i̯mė* (subst. verbal [donc avec *é* estreit] d'*esmar*, estimer), *ìmåyà* (*esmaiar*), *kåǯi̯må* (*caresma*) ; *blåmà* vient du français.

Devant *dz*. Même évolution que ci-dessus : FORESTICUM *foresge* → *fuǯędzė*, à Vinzelles (mot rare).

Devant *d*. CONSUETURA → *COSETURA s'est contracté, comme en français, en *costura* dans le Nord. La plus grande partie de la région présente une contraction postérieure à la sonorisation des occlusives intervocaliques : *cosdura*. L'*s* s'amuït à l'Ouest et au Centre : *kudyu̯ro* à Lastic, Sayat, Cournon . . . ; il devient *r* au Sud : *kurdyu̯ro* à Saint-Sauves, Corent, *kurdyu̯ǯå* à Vinzelles et plus au Sud.

Devant *n*. *almosna* se comporte à peu près comme *cosdura* : amuïssement de l'*s* au Nord et au Centre (*ómọ̀unò* à Cournon, *ómọ̀nò*, Sayat, etc.), passage à *r* au Sud : *émọ̀rnò*, Saint-Sauves, *imọ̀rnò*, Corent, *imọ̀rnå*, Vinzelles et environs, *umọ̀rnå*, Brioude, *ũmọ̀rnå*, Églisolles. Pour « âne », la région où *almosna*, *cosdura* passent à *almorna*, *cordura* n'a pas contracté ASĬNU en *asne*, mais repose sur le type *ase*(*n*)[1] ; toutefois, Églisolles dit *ạ̄nė* (forme qui paraît influencée par le français) en face d'*ùmọ̀rnå* ; le dérivé, quand il existe, n'offre jamais *r* : l'influence du français ne saurait être alléguée pour un nom de lieu comme *Montaignier*, hameau d'Usson (*in Monte Asinario*, Cart. de Sauxillanges, 49, 135), en patois *mòtìnèi* = *mont-asneir* → *montayneir*.

Devant *g*. Un seul exemple, *mesgue*, petit lait (REW, 5537) : *mèrgė*, Vinzelles et environs, Martres-de-Veyre et environs, Lastic, etc. Le mot paraît manquer dans la région d'Ambert. Forme *mègė* en basse Limagne.

Les formes *almorna*, *cordura* sont attestées en langue d'oc dès le XII^e^ siècle (*almorna*, Rouergue, 1182), mais on trouve *almoina* à

1. Ci-dessus, p. 40, et carte p. 22.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

la même époque (Quercy, 1170)[1] ; *almoina* a été relevé aussi en Rouergue (1198) et en Albigeois (1200)[2].

3. *s* FINAL.

1° Dans toute la région où *s* est amuï devant *k t p*, *s* final se comporte exactement comme devant les consonnes sourdes.

Quelques traces de *s* final, changé en *z*, subsistent dans la région de Vinzelles dans certains proclitiques (article, etc.) devant deux ou trois noms commençant par des voyelles (*ome, autre...*) : *lu̇z ómė, làz n̤trà*. Mais ces formes ont subi des contaminations. Comme les formes *lu̇, là*, employées le plus souvent (*lu̇ ă̤brė ; là ity ă̤là...*), équivalent respectivement à **lóĉ = los* et **laĉ = las*, — *lu̇z, làz* représentent donc en réalité *los* + *s*, *las* + *s*[3].

Dans les pluriels des oxytons à voyelle finale en patois, l'*s* des pluriels disparaît toujours par analogie[4]. J'ai cependant relevé quelques pluriels différenciés aux Martres : *mò* (*ma(n)* → *mą́* → *mo*), pl. *mwé* (*ma(n)s* → *mas* → *maĉ* → *mae*), et *dè* (*dét* → *dé*), pl. *dì* (*déts* → *dés* → *déy*).

Les pluriels des proclitiques (*los, las* ; *mos, mas...* ; *dos, doas*) se comportent phonétiquement. Pour ceux des atones, il faut distinguer. La finale atone *-as* se comporte partout phonétiquement, ayant passé d'abord à *-aĉ*, puis, suivant les patois, soit à *-ā*, soit à *-ae* (→ *è, wè*) suivant les évolutions examinées au vocalisme (p. 103). Au contraire, pour la finale atone *-e*, la disparition analogique de *s* final (limitée, après l'*a*, à la région suivante), déborde ici largement dans la zone de Vinzelles : *ǫmė*, pl. *ǫmė*. Le traitement pho-

1. Cl. Brunel, *Les plus anciennes chartes en langue provençale*, chartes 195-7 et 119.

2. Id., *ibid.*, ch. 316 et 342.

3. Ce *z* s'est accolé au début de certains mots dans beaucoup de patois : *œ́*, pl. *zœ́* (Vinz.), *jù* (Monton) (œil) ; *jœ̀u*, *jù* (s. et pl., œuf) à Vinzelles et à Monton. Vinzelles fait précéder d'un *z* tous les temps et modes personnels (sauf l'impératif) des verbes *ă̤mă̤̆* et *ę́sė* (*amar, esser*).

4. Cf. A. Dauzat, *Morphologie du patois de Vinzelles*, p. 33 et sqs. — Il y a d'ailleurs de perpétuelles réactions morphologiques qu'il importe de bien dégager pour étudier ces phénomènes. Ainsi *los* → *lù, lu̇*, est susceptible d'influencer les finales atones en *-es*, qui deviennent *-ù, -u̇* (ainsi dans quelques mots aux Martres, Vinzelles). En revanche, les pluriels en *-es* → *-ì* changent *lu̇* en *lì* à Chalus, etc.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

nétique s'observe plus à l'Est et au Nord, où *-es* aboutit à *ė*, plus souvent à *-éi* → *i* (voir le vocalisme). On a ainsi *ọmì* dans la région d'Ambert (compris Saillant), Les Martres-de-Veyre et plus au Nord, et tout l'Ouest (Lastic *ọmé*; Biollet *ọméi*, Condat-en-Combraille; *ọmì*, Giat; plus rien à Lapeyrouse, *ọ̃m*, sing. et pl.). — La forme phonétique est presque toujours conservée, même à Vinzelles, dans les adjectifs épithètes précédant les substantifs [1].

2° La deuxième région amuït *s* final, en principe, à la tonique, dans les mêmes conditions que la première [2]. *bì* (*bès*, bouleau), *djėnì* (*genèst*)... à Saint-Victor-la-Rivière; *trì* (*trés*) à Brioude, *tréi* à Tauves, Picherande, *trẹ̀i* à Murols, Orsonnette...; *dwà* (*doas*) à La Bourboule, etc.; *dŭ* (*dós*) à Murols, Orsonnette...; *ăų̆* (*aóst*) à Brioude, *åvŭ* à Vezezoux. — Dans les pluriels des oxytons à voyelle finale, l'*s* a disparu, comme dans la région précédente, par voie analogique.

Pour les pluriels atones en *-es* et *-as*, l'Ouest seul offre l'évolution phonétique, identique à celle de la première région. Le Mont-Dore dit *fẹnò*, pl. *fẹnå̀*; *tạulò*, pl. *tạulà*; *nẹ̀grė*, pl. *nẹ̀gré*, etc. De même La Bourboule, Latour, Tauves, Singles, etc. — Plus à l'Est et au S.-E., les pluriels sont identiques au singulier par analogie : ce phénomène, on l'a vu, déborde la 1re région pour les atones en *-e*; mais ici, il englobe les atones *-a* (analogie qui s'étend jusqu'en Provence). Le fait s'observe ici de Saint-Victor-la-Rivière (versant E. des Monts Dore) jusqu'en Brivadois, en passant par Murols, Saint-Nectaire, Montaigut, Besse, Chalus, Moriat, Sainte-Florine, Arvant, Brioude, etc. A Murols, *dė tõv*, des tables, *é ɛ̃ẽ vats*, j'ai cinq vaches; à Besse, *lė̃ tsą̃bå*, les jambes, *ẹ̃trė lė̃ rọ̃då*, entre les roues, *dė brạvì tsą̃-brå*, de belles chambres (l'article et l'adjectif épithète, au pluriel, ont pris ici la forme masculine [voir la note précédente pour Chalus] : *bravì* = *braves*).

Cette région est surtout caractérisée par les survivances de *s* final → *z* après certains proclitiques.

L'amuïssement a toujours lieu dans *chas*, chez (phonétique à l'Ouest, remplacé ailleurs par une forme reprise au français : *tse*) : *tså̀*

1. A. Dauzat, *Morphologie...*, pp. 31-32.

2. On a « de *vey* seir » dans les *Statuts* de Saint-Julien-de-Copel (copie de 1507), locution qu'Antoine Thomas n'avait pas comprise ; sur l'exemplaire qu'il m'avait donné, il proposait de corriger *vey* en *ney*. Or *vey* est *vers* → *ves*; on dit toujours *dė vé sèro*, (de) vers le soir.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

yœ̀u, chez moi, Murat-le-Quaire — et dans *es* (tu *es*, il *est*) : *ʒ ì ȁtyi*, il est ici (Arvant, etc. ; plus souvent *ʒ ì tyi*).

Pour l'article pluriel *los*, *las*, et les noms de nombre *dos*, *doas*, *tres*, on trouve le *ʒ*, dit « de liaison », très fréquemment. L'*s* se conserve devant un mot commençant par *k*, *t*, *p*, dans le Sud (Arvant, Brioude) et au S.-O. (Picherande). Beaucoup de ces formes sont d'ailleurs influencées par l'analogie des formes amuïes (devant les mots à initiale consonantique).

On observe la forme phonétique *trèʒ* dans le groupe *trèʒ ã*, trois ans (*tres ans*) en face de la forme à *s* vocalisé *tréi* = *trì* employée dans tous autres cas. Saint-Jean-Saint-Gervais fait la métathèse *tèrʒ ã*.

A part cette expression, les *ʒ* sont fort rares dans le patois de Murols qui emploie les formes amuïes même devant voyelles : *lé òtrì* (*los autres*), *pȁ ẽkẹ́rå* (*pas enquera*), etc.

Elles sont, au contraire, générales — et influencées par l'analogie des formes amuïes — à Moriat : *lȕʒ ålyã* (*los aglans*), *lȁʒ åvœ̀uzè* (*las alauzas*) ; à Chalus : *lȉʒ ålyã*. Dans ces patois, *lȕʒ*, *lȉʒ* = *los* (→ *loĉ*) + *s* ; *lȁʒ* = *las* (→ *laĉ*) + *s*. A Brioude, *nuʒ èskòutå* est phonétique.

Voici d'autres variantes. Brioude conserve *s* devant un mot commençant par *k t p*, *ʒ* devant un mot commençant par une voyelle, et amuït devant un mot commençant par une consonne sonore, ou à la finale d'un membre de phrase. On a ainsi *dwȁs tọ̀vå* (*doas taulas*), *dwȁʒ èstyȁvå* (*doas estelas*), *dwà béyå* (*doas abelhas*), *nã vẹ́zè dwà* (*en *vese doas*). Mêmes phénonèmes pour *tres*, mais avec des influences analogiques : seules sont phonétiques la forme amuïe *trì* (= *tréi*) de *trì mì* (*trés més*), *nã vẹ̀zè trì*, etc., et *trèʒ* dans l'expression *trèʒ ã*. Devant tout autre mot commençant par une voyelle, on dit *trìʒ* (contamination entre *trì* et *trèʒ*) : *trìʒ årẹ̀irè* (*tres araire*), etc. ;. devant un mot commençant par *k*, *t*, *p*, on dit *tris* (contamination entre **très* et *trì*) : *trìs pȁirå* (*tres peiras*), etc.

Mêmes phénomènes à Arvant (*dwȁs tọ̀vå*, *dwȁs ẽstyȁvå*, etc.), et à Picherande (*làs tréi*, *làs kȁtrè* = *las tres*, *las quatre*, trois heures, quatre heures, etc.).

Montaigut-le-Blanc a un amuïssement spécial devant *f*, *v* : il dit *dwài vatså*, tandis qu'en toute autre circonstance *doas* a été amuï en *dwà*.

*
* *

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

C. Vocalisation et amuïssement de *r*.

Ces phénomènes offrent quelque analogie avec les précédents. Mais la chute ou vocalisation de *r* s'observe dans toute la région ; d'autre part, *r* a été rétabli fréquemment en finale par voie de régression. Enfin le phénomène n'affecte que *r* final ou précédant une consonne finale caduque, et *r* précédant les groupes combinés *kr*, *gr*, *pr*, *br*, *tr*, *dr*.

Ce phénomène s'est produit en deux étapes. L'*r* en finale atone a d'abord été atteint (dans les verbes de la conjugaison -ĔRE à infinitif non contracté, et dans quelques mots isolés) ; puis les verbes en *-ér* (*avér* excepté), par analogie avec les précédents, ont éprouvé un recul d'accent assez anciennement. Dans la première série, *r* s'amuït sans laisser de trace. La charte de Montferrand a deux fois *esse* (*ẹsser*), le Fragment comique de 1477 deux fois *seignhe* contre une fois *seignher*. Les patois actuels ont uniformément *ẹ̈sé*, être (*esser*)... et *mọ̈uzé*, traire (*molzér*...). — Mais des graphies du XVI[e] s. (*vezey* [*vezér*], Pezant, 1580) nous prouvent que les infinitifs en *-ér* tonique qui subsistaient (la plupart ont été refaits d'après le futur : *vezér* en *veire*, etc.) ont éprouvé, comme *avér* [1], une vocalisation avec les mots de la seconde couche. — Les Comptes d'Herment (1398) ayant *cleyr* = *clerc*, on peut se demander si ce mot n'a pas subi l'attraction paronymique du suffixe -ARIUS, ce qui expliquerait le vocalisme, phonétiquement anormal, de la forme actuelle à Vinzelles et environs : *klyèi* [2]. Le Fragment de 1477 a *aver*, *choujar*, etc.

A la fin du XIV[e] siècle, les textes nous offrent des chutes d'*r* final après diphtongue : les Comptes d'Herment ont *feurey*, *premey* (suff. -ARIUS) à côté des formes en *-eyr* plus fréquentes.

Dans la catégorie la plus nombreuse, l'altération de *r* est postérieure au changement d'*e* en *a* devant *r* implosif (puisqu'on a des formes *va* ou *vya* = vert ; cf. ci-dessus au vocalisme). Une série fait exception : c'est celle où *r* précède un groupe combiné avec *r*, car

1. Un autre vestige de cette évolution est l'infinitif substantivé *plazi̯*, plaisir (*i̯* = *ëi*) aux Martres-de-Veyre. Vinzelles et environs ont *plåzé*, avec chute de *r* sans vocalisation. — Les Statuts de Saint-Julien-de-Copel (copie de 1507) ont des graphies *jazeyr*, *seir* (soir), qu'il faut lire *jazei*, *sei*, l'*r* ayant été rajouté par traditionalisme graphique.

2. Ci-dessus, p. 112.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

jamais *e* ne passe à *a* dans *dimercre*, mercredi (les Comptes d'Herment ont déjà *mecres* ; — formes actuelles : *ḍyimẹ̀krė*, Vinzelles et environs ; *ḍyimi̇̀krė*, Martres-de-Veyre, où *i* est la contraction de *ei* ; *ḍyimèkrė*, Lastic, etc) ; cependant après *a*, *r* se comporte ici comme *r* final : *àbrė* à Vinzelles, Églisolles... avec les infinitifs *-ar* → *à*, *èbrė* (Martres-de-Veyre...) avec les infinitifs *-ar* → *-é*. Pezant (1580) écrit encore *assetar* ; au siècle suivant, Pasturel écrit *cèar*, cerf, *fear* fer. — On sait que le changement *e* → *a* devant *r* implosif est attesté à la fin du XIVe siècle.

Ce qui complique beaucoup le phénomène, ce sont les régressions, l'*r* final ayant été rétabli dans des conditions variées que nous étudions avec l'ensemble des régressions [1].

Quels ont été les débuts du phénomène ? Si l'on doit admettre un amuïssement pur et simple pour la première couche (avant le XVe siècle), dans la seconde série l'*r* a dû s'altérer en *ĉ* (spirante palatale) comme *s* : la similitude des évolutions présentées par chaque voyelle suivie de *s* ou *r* implosif permet de l'inférer.

On sait d'autre part que *r* implosif a tendance à devenir dorsal. Voilà longtemps que l'abbé Rousselot a relevé (dans *La Parole*) ce fait en irlandais et ailleurs. On l'observe en basse Auvergne à l'heure actuelle. Dès 1899, à Mirefleurs je notais *fluėr*, fieur (*ṛ* régressif). A Pontaumur chez un homme de 35 ans (1938), j'ai entendu en finale après voyelle, ou comme second élément d'un groupe combiné ayant perdu sa voyelle d'appui, un son analogue, très voisin de *ṛ* voyelle dorsal, que j'ai noté par *èṛ* : *puplièṛ*, peuplier, *nièṛ*, noir, *ɛ̣ibèṛ*, seau ; le même sujet avait *r̃* pour *r* intervocalique, et *r* dans les autres cas.

L'*r* est parfois tombé avant la consonne finale : *vŭã*, ver, au Fayet-Ronnayes, postule l'évolution *verm* → *vearm* → *veam* → *vuam*.

Les combinaisons de *r* vocalisé avec la voyelle précédente ont été étudiées au vocalisme [2].

*
* *

1. Ci-après, p. 203.
2. Ci-dessus, p. 103 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

D. Vocalisation et amuïssement de *l*.

1. Vocalisation de *l* en *u*.

C'est le phénomène le plus ancien. Il est difficile d'en fixer la date : au XIII^e^ siècle la charte de Montferrand écrit encore *altre*, *molto*, *alna*, *salners*, etc. ; à l'inverse il y a des graphies *au* = *al* (*ausberc*, *auça*) dès la fin du X^e^ siècle (*Boèce*). L'*l* étant vélaire, dès le gallo-romain, dans cette position [1], l'évolution *l* → *l*^{w} → *u* a été progressive comme pour *l* intervocalique.

Il semble qu'en basse Auvergne comme en français *l* ne se soit vocalisé en *u* que devant consonne. S'il y a doute pour *l* intervocalique latin devenu final, par contre il est certain que LL devenu final n'a pas passé à *u*. Les pluriels, à l'origine, étaient différents des singuliers dans les groupes *chaval-chavaus*, *chastèl-chasteaus*, et probablement dans *fial-fiaus*, *filhòl-filhòus*, etc. Les Comptes d'Herment ont encore *abrial* (auj. *abriyau* → *abriyò* partout ; mais *Abrial*, nom de famille), *qual* (mais aussi *quals* ; auj. *kau* → *kò*) ; en 1477, *qual* et *quo*, forme qui atteste déjà une monophtongaison. — Certains repères aident à reconstituer l'état de choses primitif.

Les pluriels différenciés sont conservés, pour le suffixe -ĔLLU, aux Martres (et aux environs), où on dit *tsété*, pl. *tsĕtyọu* (*chastel*, *chasteaus*) ; *óusè*, pl. *óuɛ̀ọu* (*aucel*, *auceaus*), etc. Tout l'Ouest a le même type, jusqu'à Lastic et en Limousin, et vers le Nord jusqu'à Condat-en-Combraille. — La forme du pluriel a été généralisée, comme en français, sur les confins du Bourbonnais : *ɛātẅó* Lapeyrouse, *ɛātʏ́ó* de Saint-Genest-du-Retz à Ris. Le phénomène commence à Biollet : *tsātyó*, s. et pl.

Dans tout le Sud, la forme du singulier s'est généralisée. Vinzelles, par exemple, dit *tsàté*, etc., au singulier comme au pluriel. Mais le souvenir des anciens pluriels s'est conservé dans quelques formes cristallisées qui ont échappé à l'analogie, telles que le nom de lieu *djèmyò* (*Gimeaus*, Jumeaux) et le pluriel figé *ɛèjò* (= *ciseaus*, ciseaux à couper) que la sémantique a distingué de *ɛèzé*, pl. *ɛèzé* (ciseau de menuisier : *cisèl*).

1. Rappelons les graphies du IX^e^ et du VII^e^ siècle rapprochées par E. Bourciez, *op. cit.*, § 176 a. Celle du VII^e^ siècle n'est pas probante, car *Saocitho* peut représenter *sabucetum* et non *salicetum*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Pour la finale *-al*, à côté de *tsåvọu*, etc., les Martres ont conservé les deux mots *bèzå* (*bezal*, bief) et *sẽ mwărså* (Saint-Martial), qui n'ont jamais été employés au pluriel (il n'y a qu'un bief dans la commune). Donc ce patois a connu jadis l'alternance *-al*, pl. *-aus*. — De même à Vinzelles, qui a conservé l'adverbe *åvå* (*aval*) et le nom de lieu *ãvå* (*Valle* dans le Cartulaire de Sauxillanges), à côté de toutes les finales en *-ò* = *aus*.

Pour la finale -ĔL(U), les Martres nous montrent *ɛå*, *myå* (*cel*, *mel*) en face de *fyˢọu* (*fel*). Ces formes accusent une contamination intéressante. On a eu d'abord *cel*, pl. *ceaus* ; puis, par analogie, *ceal*, pl. *ceaus* : *ceal*, *meal* aboutit régulièrement à *ɛa*, *myå*.

A Saint-Alyre, *fil* est *fya* à côté des formes en *au*.

Le suffixe *-ol* paraît avoir généralisé la forme vocalisée du pluriel [1].

L'évolution des diphtongues qui résultent de ces vocalisations a été étudiée au vocalisme [2]. L'intercalation de voyelle, corrélative à la vocalisation, a été aussi analysée ci-dessus [3].

2. Vocalisation de *l* en *y* et chute de *l*.

a) *A la finale.* — *l* non vocalisé en finale de mot s'amuït, dans la majorité des parlers, sans laisser de trace. Après *a*, on se reportera aux exemples cités plus haut. Pour le suffixe -ĔLLUM → *-èl*, la finale est *-è* → *-é* dans la majeure partie de la basse Auvergne : *tsåsté*, Besse, Mont-Dore, La Bourboule et environs au Sud ; *tɛàté*, Bourg-Lastic, Pontaumur, Giat, Condat-en-Combraille ..., *tsèté*, Les Martres-de-Veyre et région au Nord, *tsãté*, région de Vinzelles, etc. ; l'ALF a la finale *-ĕ* dans tout le Puy-de-Dôme (801 à part), ainsi qu'aux points 806 et 812.

Entre la région qui conserve *l* final (Aveyron, S.-O. du Cantal : 714, 715, 717, Lozère) et celle où *l* disparaît sans laisser de trace,

1. Ci-dessus, p. 94. — Après *ó*, qui était peut-être déjà *ọu* à cette époque, *l* disparaît sans laisser de traces, soit final, soit devant *s* final : *póls*, *dóltz* deviennent *pọu*, *dọu* dans toute la région ; on a de même *sådu* (*sadól*), et à l'atone *pyibu* (*pibol*) aux Martres. Les Martres disent phonétiquement *dọusó* (*dolsa*, *dousa*) en regard de *dọu* (*doltz*, *dós*), tandis que Vinzelles a refait un féminin *dọuˢsa* = **dóssa* sur *dós* (devenu *dọu*).

2. Ci-dessus, pp. 81 sqq.

3. P. 72 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

il existe une zone où *l* (issu de LL latin) a suivi une évolution parallèle à celle de *s* implosif. Le premier stade a dû être *ĉ*, car on trouve un son voisin, *r̂* [1] (noté parfois *r* à tort — inadvertance ? — par Edmont) sur le pourtour N.-E. du Cantal (points 719, 709, voire 708) : *tsavar̂*, *-bar̂*, cheval, *tsastêr̂*, château. Entre cette zone et celle de l'amuïssement, le son a passé à (*y* →) *i* : *tsavai*, *-bai*, 811, 812, 813, 814 ; *tsastëi*, 811, 813, 814. Contrairement à ce que pourraient faire présumer ces derniers exemples (je n'ai pas vérifié le *tsastẽ* de 812), les formes en *ei* vont plus loin au Nord que les formes en *-ai*, car elles débordent sur le Puy-de-Dôme (où *-ai* ← *-al* est inconnu) jusqu'à Moriat (*flåʒẹ̀i*, fléau, *gåvẹ̀i*, fagot, *ũsẹ̀i*, oiseau, etc. ; mais *-é* à Vezezoux, Jumeaux, Saint-Jean-Saint-Gervais) ; plus au Nord, on trouve sporadiquement *-ėi* à Pérignat (*tsẽtėi*, château, *fėi*, fléau = *fla(g)el* → *f(l)ael*) ; Rochefort a *tsatyė*... où la finale *yè* s'explique comme le *yè* de *tyẹ̀to* = *testa* [2] (*èĉ* → *èė* → *éè* → *iė* → *yè*). Après *a*, l'ALF note *tsava* aux points 705-6-8, 815, 817 (mais on a *tɛavạu* à Lastic et environs). — Pour *a* intercalaire (après L simple), j'ai relevé (type CĔLUM → *cėl* → *ceal*) *ɛa* aux Martres-de-Veyre (avec *myà*, miel ; *fyà* à Saint-Alyre, voir ci-dessus), mais *ɛyè* à Cunlhat, *ɛé* à Pérignat, *ɛèr* à Mirefleurs [l'*r* est une fausse régression]. — Tout à l'Ouest, Murat-le-Quaire a *tsastẹ́a*... (l'*a* final s'explique par une vocalisation de *ĉ*) et au Nord, en bordure de l'aire analogique *-yó* (forme du pluriel généralisée), le *ɛatay* d'Effiat et environs au Sud est un ancien *ɛatẹ̀i* (ou l'*è*, devant *i-y* a passé à *a* comme dans la finale *-élh* → *éy* : *ɛạlay* = CALĬCULUS, ancien type de lampe). — COLLUM postule *col* → *coi* dans la majorité des patois : *kwé* (Vinzelles et environs, jusqu'à Églisolles à l'Est), *kwì* (Martres-de-Veyre et environs). — Il faut en conclure que, dans l'ensemble de la basse Auvergne, LL → *l* final (qui ne s'était pas vocalisé en *u*) comme *l* final non vocalisé a passé d'abord à *ĉ* à l'instar de *s* implosif : ensuite se sont produites des évolutions divergentes.

β) *Dans le corps des mots*. — Le passage de *l* à *i* est assez général devant consonne sonore.

1. Il ne semble pas qu'il y ait de rapports avec l'évolution de L intervocalique, qui passe à *l̰* → *w* → *gw* → *g* → *ĵ* → *r̂* dans une partie de cette région (ci-dessus, p. 166).

2. Ci-dessus, p. 108.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Voici quelques exemples : *fwidậdå* (*faldada* → **faidada*, contenu d'un tablier), Vinzelles; dans toute la région, *palmola* (orge) voit son *l* traité comme *s* implosif, donnant *pèmu̯lo* au Nord et au Nord-Est (La Roche Noire, etc.), et *pămu̯lå* ailleurs (Vinz., etc.) avec un allongement de *a* attestant une ancienne diphtongue.

Un autre mot est caractéristique en basse Auvergne, c'est COLLOCARE. Partout où s'est formé le type *colchar*, *l* s'est vocalisé en *u* ; mais là où on a *coljar*, c'est-à-dire à l'Ouest, c'est la vocalisation en *i* qu'on observe : *kwéidzò* (*coljat*, *coijat*) au Mont-Dore, etc. — Toutefois, dans d'autres parties du Massif Central, des formes de l'ALF postulent l'évolution *colchar* → **coichar*.

La basse Auvergne offre aussi l'évolution *l* → *i* devant sourde. Au S.-E., Saillant a *fètsòi*, manche de la faulx (*falcheir* → **faitseir*). Enfin *moltó*, mouton, qui est *móutu* dans la majorité des parlers, est *mwitu* (= **móitó*) à Bansat, et dans les parlers à l'Est: la commune de Bansat est coupée en deux : Vinzelles, à moins d'un kilomètre à l'Ouest de Bansat, dit *mùtu*, comme les villages situés plus à l'Ouest et au Sud ; *mwitu* est sporadique dans le Massif Central.

On est tenté d'expliquer aussi cette évolution par un intermédiaire *ĉ*. Mais ici; l'ancienneté des formes *moitó* (et *aitre* = *altre*) peut faire penser à une différenciation [1], qu'il n'est cependant guère vraisemblable d'admettre après un *a*. Comme le phénomène est surtout répandu dans le Massif Central, région où l'ancien *l* vélaire a été le plus tenace (puisqu'il a persisté en position intervocalique), je me suis demandé [2] si le point de départ n'était pas une tendance à régression : l'*l* dental étant plus difficile à articuler quand il est implosif (c'est dans cette position que la vélarisation d'*l* est plus généralisée), on a pu forcer l'articulation et arriver à un *l* dorsal, qui aurait abouti à *y* → *i*.

3. Passage de *l* a *r*.

C'est un fait tout récent et qui montre combien *l*, même implo-

1. Ronjat, *Gramm. ist. des parlers provençaux*, II, § 333 ; M. Fouché propose une explication analogue pour l'espagnol *muito* (*Le fr. moderne*, 1939, 76) ; en sens contraire, Millardet, *Linguist. et dialect. romanes*, p. 272, et E. Bourciez, *op. cit.*, § 176 c ; *l* est devenu *l* mouillé par différenciation d'après Grammont (*Traité de phonétique*, 236).

2. *Essais de géogr. ling.*, III (1938), p. 89, n. 1. Cf. ci-dessus p. 166.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

sif, est devenu nettement dental. On l'observe dans *valse* (mot vulgarisé au milieu du XIX^e^ siècle) qui a passé à *vạrså*. (On pourrait penser à l'attraction de *versar* → *varsar*, mais *vạrså* existe dans les patois qui disent *versè*).

Il faut écarter les faits analogiques, comme *Vyiṇyar*, Vignal (nom de famille importé), d'après le suffixe *-ard*.

*
* *

E. Simplification et amuïssement de *l* mouillé.

l mouillé (noté *lh* au moyen âge) s'est réduit de bonne heure à *y* à la fin des mots ; devant l'*s* du pluriel, il perd au contraire son élément *y* et se vocalise en *u* (on a vu, aux diphtongues, que tantôt la forme du singulier, tantôt la forme du pluriel a été généralisée) [1].

Les Comptes d'Herment écrivent encore *lh* à la finale (*coselh*, *Mareulhs*) ; en 1477, on a *filz* (et non *filhz*).

1 P. 100-102.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

INTERVERSION (MÉTATHÈSE)

DANS LES GROUPES COMBINÉS AVEC *r*.

L'interversion (métathèse) des éléments d'un groupe combiné avec *r* est un phénomène bien connu, non seulement dans les dialectes de France, mais dans toutes les langues (cf. M. Gramnont, *Traité de phonétique*, p. 239 sqq.).

Le premier cas — interversion par transposition — est rare en basse Auvergne. Il n'y a guère à citer que *cobrir*, couvrir (spécialisé à : couvrir la semence, par extension semer) devenu **corbir* → *kurbyi* dans la région issoirienne (Vinzelles inclus) ; l'Ouest et l'Est ont eu recours, pour ce mot, à un autre procédé de transposition *croubi* (attesté à Gelles en 1840, Roy ; mais *kubri* [au sens « recouvrir la semence] à Lastic), *krèbi* à Ambert et Églisolles, mais *kubri* à Sauvessanges. Ces divergences d'évolution sur un territoire restreint ne doivent pas être anciennes. Il est curieux que ce seul mot, parmi tant d'autres offrant *br* intervocalique, ait subi ces altérations. — Le cas de « chanvre », quoique assez different, doit être rapproché pour le dernier type d'évolution : le mot repose sur une forme régionale *chirbe* → *chibre*, vraisemblablement d'origine lyonnaise comme *chi*, chien[1] ; dans la région, on trouve généralement *teibrė* (Martres-de-Veyre...) ou *teębrė* plus au Sud, mais cette dernière forme était vieillie dès avant 1900 à Vinzelles et tendait à être remplacée par la forme à interversion *teębrbė*, tout à fait analogue à *kurbyi*.

L'interversion par pénétration — qui brise le groupe combiné en intercalant la voyelle qui le suivait — est beaucoup plus fréquente, comme dans d'autres régions de France. Cependant, même sur un territoire limité comme la basse Auvergne, il y a des zones plus ou moins rebelles à cette évolution. La régression a pu jouer un rôle. Le passage de *r* apical à *r* dorsal n'est pas en relation avec ce

1. Pour *chi*, voir mes *Essais de géographie linguistique*, t. III (1938), p. 15.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

phénomène, qui doit lui être antérieur : on observe un maximum d'interversion à Saint-Germain-Lembron (ALF, 807 ; *r̀* ou *r̂*) comme à Vinzelles et environs (*r* apical), un minimum aux Martres-de-Veyre (*r̀*) ainsi qu'à l'Ouest (région de Lastic) et au S.-E. (Saillant, Églisolles) où *r* est également apical.

Il y a d'autres conditions phonétiques plus caractéristiques. Le phénomène se produit plus fréquemment à la protonique qu'à la tonique. Mais la nature de la voyelle qui suit le groupe combiné joue un rôle essentiel. L'interversion ne se produit jamais avec une voyelle nasale, ni avec une voyelle longue. Quant aux voyelles brèves, les plus atteintes sont *u* et *u*, ensuite *ė*, jamais *a*, exceptionnellement *i* (si l'on a *bårlyà*, briller, c'est parce que **brilya* était devenu *brėlyà* par dissimilation). De même *gårlė*, grillon, repose sur une forme régionale *grelet*, altération de *grilhet* d'après *grelet*, grelot. — Mais j'ai relevé *gårzóvå* = *grisola* à Moriat.

Divers repères d'ordre phonétique sont intéressants à préciser. Quand la voyelle précédait *s* amuï devant consonne sourde, elle ne donne jamais lieu à métathèse (preuve que lorsqu'elle s'est abrégée — dans certains patois — le fait est récent). Au contraire, l'*s* de *bruslar*, tombé bien plus anciennement, n'a laissé aucune trace de nature à empêcher l'interversion, ni — ce qui est plus inattendu — l'*s* final de *crótz* → *crós* (CRŬCEM), puisque le mot a passé à *kur* (comme *pró* → *pru* [*prou*, 1477] à *pur*), mais seulement dans une aire restreinte[1]. Il faut en conclure que la métathèse est de beaucoup postérieure à l'amuïssement de *s* final. Il est d'ailleurs difficile de la dater (XVII^e^-XVIII^e^ siécles, sans doute), car nous ne la trouvons dans aucun texte historique : sous le premier Empire, Faucon écrit encore *troupet* (lisez *trupé*), troupeau (*Les deux perdrix*). Cependant, dans une chanson du XVIII^e^ siècle[2], une vieille femme de Vinzelles, née en 1810, disait *tourpeau*.

Interverti, *u* garde son timbre, *u* devient *u*, *ė* reste au début (première étape, attestée dans certains patois), puis passe à *å* ou *a^ė^*. — Il est probable que l'interversion doit être antérieure à l'assourdissement de *a* protonique, car on conçoit mal qu'une voyelle aussi peu consistante que *å* ou *a^ė^* ait fait obstacle à la métathèse, alors que précisément l'*ė* interverti aboutit à *å* ou *a^ė^*.

1. La zone d'interversion de ce mot, autour de Vinzelles, n'atteint ni Issoire, ni le Brivadois, ni la région d'Ambert.

2. Que j'ai éditée dans l'*Auvergne littéraire*, 1938, p. 28.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Le phénomène atteint son maximum dans la région issoirienne. Prenons pour exemple le patois de Vinzelles.

L'*ĭ* provoque l'interversion, qu'il soit tonique ou protonique : *kur*, croix (*crotz* → *crós* → *kru*), *pur*, assez ; diminutifs anciens ou tardifs, avec recul récent d'accent : — *durlè*, petit garçon (*drolet*), *kurtsè*, crochet, *gursè*, un peu gros (*grossét* → **grusè* ; « gros » se dit *grœu*, f. *grósâ*) ; protoniques divers : *purdyò*, timon de l'araire (PROTĒLUM), *guryyi*, murmurer (*gronhir*), *turpé*, troupeau ; même des mots repris au français (avec l'ancienne prononciation régionale *ó* protonique devenant *u* patois) : *gurɛé*, grossier, *kurpyõ*, croupion, *purɛèɛœu*, procession, *purfŷità*, profiter, *tursó*, trousseau. — Dans les verbes dont les personnes toniques avaient un *o* larc (devenu *ó* ou *é*) et dont la voyelle aux personnes atones était devenue phonétiquement *u*, les secondes seules offrent la métathèse (ainsi que la 2e pers. sing. ind. prés. à cause de l'atone finale longue)[1] : ainsi *âprœtsâ*, [il] approche, *âpurtsà*, approcher ; *ẽbrótsâ*, [il] embroche, *ẽburtsà*, embrocher ; *ikrótsâ-ikurtsà* (écorcher) ; *tró-lyâ-turlyà* (pressurer), etc. Par analogie avec cette série, des verbes offrant normalement *r* + consonne ont éprouvé l'interversion inverse aux personnes toniques : *trónâ* (anciennement *torna*) *-turnà* (tourner)[2]. — Protonique en hiatus : *ikuẑ̌élã*, écrouelles, — preuve que l'interversion est antérieure au changement de *r* intervocalique en *ẑ̌*.

L'*u* provoque l'interversion, qu'il soit tonique ou protonique, et devient *u* : *burlâ-burla* (brûle, brûler), *purnâ*, prune, comme *purnèi*, prunier ; *purmèi*, premier, repose sur l'ancienne forme labialisée *prumeir*. La métathèse ne paraît pas atteindre l'*u* final : *kru*, cru, qui a maintenu le féminin *kruzâ*. Dans *bru*, bruit, *fru*, fruit (et le collectif *frutâ*), l'*u* remonte à une diphtongue *ui* et a dû longtemps rester long. — *bârdzi̯ẑ̌â*, bruyère, repose sur une forme *brèdzeirâ* qu'on trouve plus à l'Est (ci-dessus, p. 53).

Enfin l'*è* provoque l'interversion et devient *â* tonique : *bârtsâ*, brèche (l'*e* tonique était *estreit*, comme l'indique justement Emil Levy, donc il est devenu phonétiquement *è*), *târdzè*, treize, *târlyâ*, treille, etc. ; protonique : *bârdzà* (*brejar*, broyer), *fârtà* (*fretar*,

1. Comparer ci-dessus, pp. 47-49.

2. Il est remarquable que *trubà*, trouver, n'est pas atteint à Vinzelles (ni ailleurs, sauf 707), pas plus que *trupâ*, troupe, *trublà*, troubler (celui-ci repris au français).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

frotter), *ifårjė* (*esfrezir*, refroidir), *fårjėnà* (**frez-inar*, frissonner), *gårgwę́ẓå*, imbécile (ancienne forme de *Grégoire*, prononcé *grègwę́rė*), *gårlė* (*grelet*, grelot), *pårzẽ* (*present*, présent [cadeau]), *tårsà* (*tressar*, tresser), *tårtã* ([*al*]*tretant*, autant), etc. ; du français, avec *é* protonique prononcé *è* : *pårjėdã*, président, *pårkɔ́ɛ̀ẹu*, précaution, etc. Comme protonique en hiatus, *prière*, devenu *påryé̯ẓå*, offre un cas spécial : contrairement à l'*u* d'*écrouelles*, où l'interversion doit être plus ancienne, l'*i* (réfractaire à l'interversion) n'a pas bougé, mais il s'est développé, pour briser le groupe combiné, un *è* → *å* intercalaire ; même fait pour *brouette*, devenu *bårwę́tå* à Vinzelles et dans une vaste région (Voir l'ALF). — Même alternance que dans la série *ó-u* chez les verbes où la voyelle tonique est *é* (ancien *e* larc), *è* aux personnes atones (tout *e* atone était *estreit*) : *krę́bå-kårbą̀* (il crève, crever), *prę́dzå-pårdzą̀* (il prie, prier) ; quand la tonique était *e estreit* (devenu *è*), il y a partout la métathèse : *bą̀rdzå-bårdzą̀*, *fą̀rtå-fårtą̀*. Mais l'analogie a joué dans des verbes de la conjugaison morte [1] : à côté de *ką̀rzè*, je crois, on dit aussi *krę́zè* (la 3e pers. sing. est *krèi*) ; le verbe « prendre », à l'infinitif, était jadis *prę́nye* (**prenher* d'après *planher*...), puis *pą̀rnyè* l'a peu à peu emporté ainsi que *pą̀rnè*, je prends (en face de *prę́nè*), l'interversion se produisant phonétiquement dans la majorité des temps et des personnes.

kurmè, crémaillère, repose sur une forme labialisée **cromalh*, attestée ailleurs en Auvergne, dans le Massif Central et à l'Est (Voir l'ALF). — Le type *tremesa* (qui est devenu *trę̀myå* à Vinzelles : seigle qui vient en trois mois) n'a éprouvé nulle part la métathèse, sans doute parce que la composition a été longtemps sentie. — *gurnę̀lyå*, grenouille, repris au français, offre une permutation vocalique combinée avec l'interversion : *grènu̯lyè* → **grunę̀lyè* → *gur-*.

Les Martres-de-Veyre ne pratiquent l'interversion qu'en présence de *u* et *u̯* : *burlè*, brûler, *pur*, assez, *pu̯rnò*, prune, *pu̯rmi̯*, premier. Jamais avec *è* muet : *brą̀dzò-brèdzè*, *krą̀bò-krèbwè*, *prą̀dzò-prèdzè*. L'*a* tonique est assez difficile à expliquer ; il n'est pas analogique (l'*a* originaire ne devient pas *è* à la protonique) ; il semble provoqué par l'*r* précédent, pour donner plus de corps à l'*è* tonique.

1. Elle commence aussi pour la série précédente : j'ai entendu, aux environs de Vinzelles (voiturier de localité non identifiée) : *yù kårbè dè sè*, je crève de soif.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Un cas particulier est présenté dans les patois du Sud qui conservent *s* devant consonne sourde. Entre les monts Dore, Issoire et Jumeaux, l'interversion tend à se produire quand le groupe combiné précède *è* ou *u*, suivi lui-même de *s* + *k*, *t*, *p*. L'évolution est à ses débuts, car si Auzat dit *pårstà*, Saint-Victor-la-Rivière était encore à l'étape *kẹrstå* en 1899, et même, en groupe de phrase, j'ai entendu *tèrz ã*, trois ans, à Saint-Jean Saint-Gervais. Le groupe *rst* étant difficile à prononcer, l'*r* tombe souvent, d'où *kẹstą̊* (Murols, Saint-Jean-Saint-Gervais...), *kụstå*, croûte (Murols, Saint-Nectaire, Moriat, Saint-Jean-Saint-Gervais, etc.).

En dehors du point 807 (Saint-Germain-Lembron, qui représente chez lui la région issoirienne) et d'une zone corrézienne favorable à la métathèse (707, Meymac, et, à un degré moindre, 706, Merlines), l'*Atlas linguistique* a relevé peu de faits d'interversion, au point qu'on peut se demander si les questions posées en français n'ont pas, sur ce point comme sur d'autres, altéré les réponses. Ainsi aucune interversion pour « premier », « prendre », « prune », « treille » et « troupeau » n'est enregistrée en basse Auvergne (pas même à 807) ; par contre, il y a quelques exemples pour « prunier » et « prunellier ». Les mots qui offrent les plus nombreux exemples d'interversion sont « brûler » (jusqu'en Gascogne ; et aussi en Savoie, Valais), « crémaillère », et « broyer » (où la métathèse va assez loin au S.-O., mais dans le Puy-de-Dôme elle n'est enregistrée qu'au Mont-Dore, 705, pas même à Saint-Germain-Lembron !).

Hors de la zone issoirienne, je n'ai relevé que des faits isolés, comme *tèrmou*, tremble (arbre) à Merlines (point 706), *kurzålyịvo*, lézard gris, au Mont-Dore (point 705 : type **croz-al-iva*, c.à.d. la bête qui forme une croix; aux alentours, formes *kruz-*, *kruz-*, à Murat-le-Quaire, Besse, Tauves, Picherande) [1], *bèrjyèr*, bruyère (évolution au début) à Lapeyrouse ; *gårlè*, grillon au Sud (Auzon, Hte-Loire) et au Nord jusqu'à Enval. Dans le Glossaire d'Ambert, de Michalias, je relève *burlą-bụrlo* en face de *brèdjà* (conformément, sur ce point, à l'ALF), et en outre *purdyau*, timon, et *turlyu* (chiffon... tordu, de *turlyà*, pressurer). Rien dans le glossaire de l'abbé Chataing, ce qui est conforme à mes observations personnelles dans la haute vallée de l'Ance.

1. Voir le détail des formes dans mes *Essais de géographie linguistique*, t. I, 1921, p. 51.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

QUATRIÈME PARTIE

RÉGRESSIONS

Les régressions jouent un rôle important, que Gilliéron a mis en relief, dans l'histoire des parlers populaires plus encore que dans l'évolution des langues de civilisation. J'ai cru utile de les grouper dans cette dernière partie, quitte à renvoyer aux pages où je les ai traitées quand leur étude était inséparable de celle des évolutions phonétiques.

Je placerai ici une anecdote qui mettra en lumière un état extrême des tendances régressives. Vers la fin du siècle dernier, un inspecteur primaire, ami de ma famille et originaire du village voisin (Lamontgie), était venu voir mes parents à Vinzelles. Habitant depuis longtemps la région de Paris, il avait, comme mon père, acquis, dans l'ensemble, la prononciation parisienne du français. Mais tandis que mon père, lorsqu'il lui arrivait de parler le patois de son village, reprenait exactement l'« accent » du terroir, M. M., à ma grande surprise, voulant dire quelques mots en patois de Lamontgie, les déforma sur le modèle du phonétisme français, et cela inconsciemment, car il voulait opposer une locution de Lamontgie à la locution correspondante dans le patois parlé au pays de sa femme. Il dit ainsi (je l'ai noté à ce moment) *prin tikã*, « prendre quelque chose », alors qu'à Lamontgie (comme à Vinzelles) on prononce *prę̣nyė ṭyikã*. J'étais alors au début de mes études dialectologiques. Quand j'ai réfléchi plus tard à la question, j'ai compris ce qui s'était passé. M. avait parlé, dans son enfance et sa première jeunesse, le français avec le phonétisme patois. Il avait prononcé, comme son entourage, *pėṭyi*, petit, avec un *t* palatalisé, *asyėtė*, assiette, avec un *ė* final. Sorti d'Auvergne, et sa prononciation tournée en dérision, il s'était corrigé en disant *pėti*, *asyėt*. Instinctivement il appliquait la « correction » au patois, en dépalatalisant les *ty* (issus de *k* ou de *t*) et même *n*

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

mouillé, et en supprimant l'*é* atone final. Comme le français ne tolère pas d'*é* fermé devant deux consonnes, il avait rendu *é* par *i*.

J'ai compris alors par quel mécanisme a fonctionné la tendance à rapprocher — tendance consciente, mais moyens inconscients — le français du patois, et quel rôle ont joué, d'une part le français régional, de l'autre les émigrés temporaires, les immigrés et les éléments les plus cultivés du village. Et je rappelle ce jugement d'un autre habitant de Lamontgie (bourg entre de petits villages ruraux) : « notre patois est plus beau que celui des environs, parce qu'il se rapproche davantage du français ».

I. — RÉGRESSIONS VOCALIQUES.

Celles-ci sont très rares : sans doute parce que la différence de timbre entre les voyelles du français et du patois n'est guère perçue. Celle qui attire le plus l'attention des patoisants concerne l'*a* protonique : *à* en français régional comme à Paris, *å* en patois. Mais je n'ai pas observé de régressions à ce sujet, toute réserve faite pour la basse Limagne qu'il faudrait explorer plus en détail.

La seule régression vocalique caractérisée que j'ai enregistrée et que j'ai signalée ailleurs [1], est d'une toute autre nature. Il s'agit d'une régression analogique à l'intérieur d'un parler, sans influence du français. Voici comment elle se produit à Vinzelles.

A l'époque où j'ai étudié ce patois par le menu (1896-1900), l'*i* tonique final devenait *èi* quand le mot était en fin de phrase ou en fin de groupe avant une pause, mais seulement après l'une des trois consonnes *r*, $\overset{b}{z}$ (produit de *r* intervocalique) et *w*. On disait ainsi *vè muzèi*, il va mourir, mais *pó muzi ånèi*, il peut mourir aujourd'hui. J'avais cru ce phénomène phonétique, mais j'ai observé ensuite qu'on n'entendait jamais *påzèi*, pour « Paris », qu'une vieille femme se singularisait en appelant *māzèi !* Marie ! et que ma grand-mère était une des dernières de sa génération à prononcer *pånåzèi*, panaris. Il s'agissait donc bien d'un fait analogique.

L'explication devait être cherchée dans le traitement des diph-

1. *Essais de géogr. ling.*, II (1928), pp. 26 sqq.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

tongues. Les rares diphtongues qui subsistaient à Vinzelles, *èi, ọ̀u*, et *òu* (plus rare) se monophtonguaient en *ì, ù, ù̇* dans le corps des mots ainsi que dans le cours des phrases, et ne restaient diphtongues qu'en fin de groupe : *ʒ å lì̇ ʒ é nẹ̀i*, il a les yeux noirs ; mais : *lì̇ ʒ é nì sõ dʒ̑ẹ̀lė*, les yeux noirs sont beaux. Or la différence entre le timbre et la quantité de *ì* (réduction de *ėi* → *éi*) et de *i* issu de *i* roman (*i* plus fermé et rarement long) s'efface après *w*, *r*, $\overset{h}{ʒ}$. On dit *lė ri* [*ʒ ì mór*], le roi [est mort], comme *lė ri* [*ʒ ì kọ̀u*], le riz [est cuit] : d'où la création, par quatrième proportionnelle, de *rẹ̀i*, riz, le parallélisme avec [*vyịvå*] *lė rẹ̀i* étant complété par [*ʒ' é tsåtà*] *dė rẹ̀i* (vive le roi ; j'ai acheté du riz).

La monophtongaison ayant peu à peu gagné la tonique finale en fin de groupe chez les jeunes générations, le type de régression *ri* → *rẹ̀i*, *muʒ̑i* → *muʒ̑ẹ̀i*... est en voie de disparition.

II. — RÉGRESSIONS CONSONANTIQUES

Ce sont de beaucoup les plus importantes. Elles affectent surtout les palatalisations, qui sont si caractéristiques de la prononciation auvergnate et qui ont dû être ridiculisées de bonne heure par les éléments plus cultivés. — La restitution de la consonne finale amuïe prolonge un mouvement qui a eu une grande importance en français depuis le XVI^e^ siècle. — Quant aux intervocaliques, il s'agit essentiellement d'influences et de réactions régionales.

A. Réaction contre les palatalisations.

1. Groupes combinés *kl, gl, pl, bl, fl*.

J'avais cru autrefois (en 1906) à une évolution phonétique *py* → *ply*, *by* → *bly*. Ce fait avait frappé l'abbé Rousselot, qui, lors de la soutenance de ma thèse, l'avait rapproché d'une évolution slave. A l'aide de nouveaux matériaux, j'ai compris qu'il s'agissait d'une régression, susceptible d'atteindre, par analogie, des séries où il n'y a jamais eu de groupes combinés[1] : le hasard m'avait fait rencontrer d'abord uniquement des groupes de ce genre.

1. J'ai exposé la question pour *pl*, *bl*, dans le t. II précité de mes *Essais*, pp. 31 sqq. Depuis, j'ai encore complété mes matériaux.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Pour bien saisir ces phénomènes, il faut se rappeler que le phonétisme du français régional a été longtemps très altéré. Tandis que les patois suivaient l'évolution *kl* > *kly* → *ĉly* → *ç̣y*, *pl* → *ply* → *py*... le français régional dut s'arrêter plus ou moins longtemps à la 2e étape avant de revenir à la première. Ainsi s'expliquent des régressions incomplètes comme *py* → *ply*.

J'ai trouvé la régression *kly* → *kl* à Montaigut-le-Blanc (*mèskla*) et *y* (← *ly*) → *gl* (*glàsâ* au sens propre [1], à côté d'*ayõ* = *aglan*, gland) : fait notable, dans la bouche d'un mendiant ambulant, qui demandait généralement l'aumône en français. M. l'abbé Chataing oppose *klyà*, *klyaů*, *klyọtsâ*, *klyaûrė*, *klyœu* (clair, clef, cloche, clore, clou) d'Églisolles à *klar*, *klaů*, *klọtsâ*, *klaûrė*, *klœu* de Viverols (le bourg) et de Sauvessanges, village au Sud. Cette régression se généralise aussi du côté du Bourbonnais. Lapeyrouse (1938) a *klé* (clef), *klèr* (clair), *glas* (glace), mais *dó ya*, du verglas. Saulzet (près Gannat) a *ç̣ó*, clef, mais *klér* (Claire, prénom), *klo͡ɛ*, et une fausse régression *syé*, clair (de même à Ris...) par confusion avec la série *sy* → *ɛ* ; « clef » est *syõ* à 803. Cette dernière régression m'a donné la clef d'une forme que j'avais mal comprise dans la région de Monton, où j'avais cru que la forme *ç̣okwã*, quelque chose, notée par Edmont, était une erreur : il y avait simplement divergence entre deux sujets, celui d'Edmont ayant la forme phonétique (analogue au *ç̣akã* de Rochefort, *ç̣okõ* de Cournon, donc forme contractée de *calacom* → **clacom*, et non type régional *siacom* [que son isolement rendait peu vraisemblable], comme je l'ai présumé dans mes *Essais*, III, 156) ; le mien (Faure, charretier, 45 ans environ, 1899) offrait la confusion entre les séries *ç̣* et *ɛ* que je présume à Ris et Gannat ; Olloix a *syåkã*, la même forme régressive que dans la région Gannat-Ris.

Pour le groupe *fl*, j'ai dit plus haut [2] que la palatalisation *fl* → *fly* avait dû-couvrir en basse Auvergne un territoire à peu près aussi vaste que *kl* → *kly* → *ĉly*, mais cette évolution, dont on trouve de rares vestiges, a été effacée, sauf à l'Ouest, par un retour régressif à *fl*. — La région de Biollet, qui garde *ĉly* dans la plupart des mots populaires, offre de fausses régressions qui ont

1. Dans la région d'Issoire-Vinzelles, *lyạsâ* au sens propre, et *glạsâ* = glace-miroir.

2. P. 132.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

atteint, non seulement des *fy* représentant *f* + *e*, *i* en hiatus (*fla*, fer, régression d'un *fea*[*r*] → *fya*), mais le groupe *vy* de même origine : *ivla*, hiver, *travlasà*, *vlǫ́uvò*, veuve (avec *vĕ*, vert). Condat-en-Combraille et Giat ont *flą̀mo*, *ãflà* (flamme, enflé) à côté de *ĉl̨yu*, fleur, *éiĉl̨yadz̨é*, fléau, et, dans la série analogique, *fla*, fer (à côté de *farrà*, ferrer ; *fŷèr*, fier, *fyé* à Giat, n'est pas atteint, pas plus qu'aux environs), *vlǫ́uvo*, veuve, à Condat (mais *vz̨ʷ̈ǫ́uvò* à Giat, phonétique) ; « vert » est indemne (*vèr*, C, *vz̨ᵉą̀r*, G) ; forme bizarre *fŷèl*, flair. Pontaumur a *ĉl̨yu*, fleur, *ĉl̨yą̀mò*, flamme [1], en face d'*ãflà*, et *vlà*, vert, *ivlà*, hiver, *flà*, fer (avec *farà*, ferrer). Mêmes faits à Miremont (*flò*, fer, *éivlė*, hiver) et sporadiquement en Limagne à Cebazat où B. Petiot a relevé *ivlà* en face de *fya*. — La palatalisation en *fl̨y* s'observe au S.-E. ; la régression en *fl* domine, comme pour *kl̨y* → *kl*, à Viverols et Sauvessanges ; fausse régression *fl̨yą̊rė* à Églisolles. — Régression de *ç* en *sy* en Bourbonnais : *ésyóu*, fléau, à 803 (comme pour *kl*) [2].

Les groupes *pl*, *bl* offrent parallèlement, au S.-E., l'étape *pl̨y*, *bl̨y*, mais ce groupe doit être une régression de *py*, *by*, car on observe des formes en *py*, *by* (à Saillant *pyǫ́vò*, pluie..., à côté de *drubl̨yòi*...). Encore régression en *pl*, *bl* à Viverols et Sauvessanges (*plǫ́vå* ; *pl̨yǫ́vå* à Églisolles). Quelques fausses régressions en *pl̨y*, *bl̨y* : *bl̨yœ̧u*, bœuf, à Saillant et Églisolles (à côté de *byœ̧urė*, boire) ; à Églisolles, *blyą̊ů-pèrė*, *blyaů-frèrė*, *blyaůkǫ́* (précisément dans des mots repris au français). Enfin à Chaumont, nombre de régressions analogiques en *bl̨y* (que je signalais en 1906) : *bl̨yœ̧u*, bœuf, *v'èbl̨yar*, [*à*] Ambert, *pl̨yò*, poils, cheveux, mais *byœ́ur̨ìrā*, Beurières (nom de village). — Mêmes faits que pour *fl* à l'Ouest. Régressions analogiques en *pl*, *bl* à Biollet : *óubl̨ą̀rdz̨ò*, auberge, *blǫ́ulė*, Biollet, *blǫurė*, boire (« bœuf » a une évolution sans *y* : *bœ̃*), *pló*, poil, cheveu, *tsåpló*, chapeau (forme du pluriel généralisée ; après une autre consonne : *tsãt̨yó*, château, etc.) ; à Condat-en-Combraille, *tɛapə̆̃*, pl. *tɛaplò*, *drapə̆̃*, pl. *drå̊plǫ̀* (chapeau, drapeau), *plò*, *blou*, bœuf, *blǫurė*, boire, *blokò*, beaucoup ; à Pontaumur, *plò*, *blóu*, *blǫ́ur̆(è)*, *tɛapə̆̃*, pl. *tɛaplǫ̆*, *plŏu*, pou (le mot est *pwė* à Biollet, *pœu* à Condat, donc sans *y*), *blokǫ̆* ; rien à Giat. Dans ces localités, *pl*, *bl* pri-

1. Un autre sujet, M. Pigeon, secrétaire de mairie, dit *flą̀mo*.
2. C'est sans doute une coquille qui a fait imprimer *á* à la finale de *flhaurâ*, fièvre, dans le Vocabulaire de l'abbé Chataing. L'agglutination d'un *é-* (analogie du préfixe) à « fléau » est fréquente en basse Auvergne.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

mitif a été restauré partout : *plò*, il pleut, *plò*, plot [billot], *ku plé*, ça plaît, *plé*, plein, *blã*, blanc, *blœ*, f. *blœvå*, bleu (à Pontaumur, etc.). — Dans le reste de la basse Auvergne, on ne trouve plus que *pl-bl*, mais quelques résidus de palatalisation examinés plus haut [1] ainsi que de fausses régressions sporadiques comme *blo tẽ*, beau temps (= été) à Romagnat, permettent d'inférer que la palatalisation a dû être générale pour les groupes combinés avec labiale comme avec palatale.

2. Dépalatalisation devant *i*, *u*.

Bien que critiquées dès 1672 dans un opuscule précité, les palatalisations devant voyelle ont tenu bon, car elles répondent à des tendances invétérées. Cependant quelques régressions se sont effectuées depuis.

J'ai observé la dépalatalisation *ty* → *t* à Champeix et à Latour (deux bourgs), opérant également, cela va sans dire, sur d'anciens *t* → *ty* et *k* → *ky* → *ty* : ainsi *aqui* revient à *ati*, à côté de *dire*, *pèti* ; mais Latour garde *l* devant *i* (*lyizò*, église) et la dentale palatalisée devant une autre voyelle que *i* (*nyidzò*, brebis d'un an : annōtica). Les patois entourant ces deux localités disent *atyi*, *pètyi*.

Les régressions sont beaucoup plus étendues pour les consonnes palatalisées devant *u* : je crois que la dépalatalisation a été beaucoup plus aisée dans ce cas pour les Auvergnats, qui ont, au contraire, le plus grand mal à dépalataliser devant leur *i* très fermé. Cette tendance à dépalataliser devant *u* s'est produite à diverses époques ; on peut même dire qu'il s'agit d'une « reprise » inconsciente qui revient sans cesse à la charge, à mesure que se multiplient les contacts avec le français, et que s'affirme le phonétisme du français régional. Je l'ai montré avec Meinecke à Lastic [2], et, d'après la fausse régression *vẽdyu* → *vẽdu* pour « venu » (*vengut*) relevée à Gîat comme à Lamontgie [3], j'ai présumé que les *ku-gu* de Limagne et de l'Ouest devaient représenter une vaste zone de régression ; je crois avoir établi que les parlers offrant *tu*, *du*, dans

1. P. 133-134.
2. P. 140.
3. Et *édwy*, aiguille, ALF, 902.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

l'aire *tyu*, *dyu*, constituaient des îlôts, non de résistance, mais de régression.

En ce qui concerne *s*, *ẓ*, je n'ai pas observé de régression pour *ɛ*, *j* provenant de *s* + *i*; la question serait à approfondir sur les confins bourbonnais. — Au contraire, j'ai présumé [1] que la prononciation *ɛu* (*ɛu*), *ju* (*ju*), réputée « montagnarde », a dû être refoulée par les régressions. — C'est surtout pour *ɛ*, *j* issu de *s* + *y*, *ẓ* + *y*, qu'on trouve des faits patents de régression. A Monton, *ɛò*, ciel (type *ceau* → *syau*), s'oppose à *syạ̀ro* (*serra* [la Serre du Crest] → *searra*). On trouve *syɛ́* à Aydat (Ponteix), *syɛ̣u* à Rochefort, *syŏ* à Pontaumur, et, fait plus curieux, *ṣyò* à Saint-Nectaire (1898) : par réaction exagérée, et étant donnée la difficulté pour l'Auvergnat de prononcer *s* devant *y*, on aboutit à une interdentale. A Condat-en-Combraille, *sŷò*, avec *y* très palatalisé comme dans *fŷèr*, fier. — La régression s'étend au maximum sur les lisières du Bourbonnais, où les formes en *ɛ* sont devenues très rares.

Il est possible que l'aire *pi* → *pŷi*, *fi* → *fŷi*... ait été rétrécie par des régressions sur le pourtour, mais je n'ai relevé à l'appui aucun fait probant.

B. Consonnes intervocaliques.

1. Chute anormale de *ẓ* intervocalique.

Je résume un phénomène que j'ai étudié ailleurs en détail [2].

J'ai relevé cinq mots qui offrent, dans des aires différentes, la chute (anormale) de *ẓ* intervocalique provenant de s latin ou de c latin devant E, I : **bis-alh* (rac. *bis*, gris) est devenu **bialh* (d'où *byai*, *byè*) dans la majeure partie des arrondissements de Clermont, Issoire, Ambert ; — **chamisa*, age de l'araire (altération régionale de *chambija* [3] ← *CAMBĪCA, tombé dans l'attraction de « chemise ») devient *chamia* → *tsåmyå̀* dans une petite zone autour du Vernet-la-Varenne (Chaméane, Saint-Étienne-sur-Usson, partie N.-E. de Saint-Jean-en-Val, etc. ; les villages à l'O. disent *tsåmyi̯ẓå*) ; *lazert*, lézard (généralement lézard vert) → **laert* → **layert* → *layèr*, *layar*

1. P. 146.
2. *Essais*..., t. II, pp. 34 sqq.
3. Resté à l'Ouest (*tɛ̃ãbi̯djo* sur les confins du Limousin et en Limousin) et au S.-E. : *tɛ̀ãbi̯djo* à Ambert et environs.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

(et *ilayar*... par agglutination de *es-* → *éi-*) dans une vaste zone englobant *grosso modo* le bassin de la Dore ; *razim*, raisin → *raïm* → *ryè*, *rè*, sur le pourtour et surtout au S.-E. de Clermont, dans une région qui n'est pas homogène (*ryĩ* à Sayat ; *ryè*, Aubière, Martres-de-Veyre, Cournon, La Roche-Noire, Saint-Maurice, Saint-Julien-de-Copel..., *rẽ* à Moissat, Glaine-Montaigut, etc.) ; *tremesa* (seigle de printemps, qui vient en trois mois, *tres mes*) → **tremea* → **tremia* → *trẹmyå* à Vinzelles et environs (*trẹmẹzo* au S.-E., Saillant, etc. ; le mot paraît ignoré dans la région de Clermont). — Pour ces cinq mots aucune des aires de la chute de *z* ne coïncide : la chute, suivant le mot, affecte des aires totalement différentes et d'étendue fort inégale (voir la carte, p. 159). C'est la caractéristique du phénomène analogique.

Pour l'expliquer, il faut se reporter à l'étude du D intervocalique latin [1] et se rappeler le chaos phonétique qu'on observe, les aires *vezem* — *veem*, *suzar* — *suar*, *alauza* — *alau(v)a* ne coïncidant pas ensemble. Nous avons montré que les formes sans *z*, bénéficiant de la suprématie du français, se substituèrent aux formes indigènes, qu'elles refoulèrent plus ou moins loin, suivant les mots. Le *z* intervocalique ainsi infériorisé, la série voisine (s) → *z* fut entraînée pour les quelques mots précités. Il est remarquable que, sur cinq mots, quatre sont relatifs à la culture (3 à la culture des céreales) : or presque tous les progrès de la culture (comme la plupart des néologismes) sont venus, en basse Auvergne, depuis la fin du moyen âge, du Bourbonnais ou de Lyon par Clermont.

2. Substitution de *v* a *g*, *ĵ* (*l* intervocalique latin).

Je rappelle [2] la vélarisation de L intervocalique dans le Sud de la basse Auvergne et sa scission, suivant la zone, en *v* d'une part, *gw* → *g* -> *ĵ* de l'autre. Ce dernier phonème s'étant produit dans la « montagne » fut par là même inférioriséé, tourné en dérision dès le XVII[e] siècle : nous apprenons ainsi, d'après l'opuscule de 1672, que le *g* → *ĵ*, usité alors dans la région d'Ardes, a cédé la place au *v* de la plaine, et j'ai noté qu'à une époque récente, à Dauzat, le *g*

1. P. 158.

2. P. 165. La substitution de *l* apical à *l* vélaire (p. 166) doit être rappelée ici.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

traditionnel avait cédé la place au *v* de Saint-Germain-Lembron, jugé plus élégant par les jeunes générations.

Un fait analogue a substitué *ɛ* à *ts* dans la « déchirure » Thiers-Grenoble [1].

C. Rétablissement de la consonne finale amuïe.

Ce phénomène peut s'observer surtout pour l'*r*. On sait qu'il s'est produit en français sur une grande échelle à partir du XVI^e^ et surtout des XVII^e^-XVIII^e^ siècles [2]. Le français a joué un rôle d'adjuvant, surtout à l'époque contemporaine. Mais on observe aussi une réaction interne, dans laquelle l'analogie morphologique a joué un grand rôle : les adjectifs masculins, p. ex., étant refaits sur le modèle des féminins (*klar*, d'après *klarå*, *var* d'après *vardå*...). Il est remarquable que les patois du Nord sont plus passifs (sauf depuis une trentaine d'années, où l'influence du français les transforme). Ceux du Sud sont plus actifs, tant pour le rétablissement des consonnes finales que pour les réfections analogiques (p. ex. Vinzelles refait *sętse*, sec, d'après le fém. *sętså*, tandis que les Martres-de-Veyre et les patois au Nord gardent *sė*).

La régression (tout dépend de la phonétique des patois) peut rétablir l'état des choses antérieur, en trompe-l'œil parfait : p. ex. *klya*, ancien *clar*, refait en *klyar*, *ver*(*t*) → *var* → *va*, refait en *var*. Mais souvent la consonne a été ajoutée à un élément vocalique qui représentait le vestige d'une consonne vocalisée : dans les patois où on a l'évolution *ar* → *aĉ* → *ae* → *è*, *klyèr* (sauf cas de reprise récente au français) représente *clar* (→ *klyae* → *klyè*) + *r* (on a des variantes *klyaer*, Aix-de-Marsalouse, etc.) ; *flųèr* à Mirefleurs représente *flur* (*fluĉ*, où *ĉ* a palatalisé *u* en *u*) + *r*, etc. — Enfin nombre de patois offrent des flottements : à Lastic, Meinecke a relevé les variantes *vulœ*, *-œr*, *tɛa-tɛar*, *la-lar* (lard), *da-dar* (faulx). Jusqu'à une époque toute récente, les patois de Limagne et de l'Est avaient des formes plus cristallisées. — Comme en français, les monosyllabes sont plus sujets aux régressions, par lesquelles ils s'individualisent mieux en échappant aux homonymes.

Les fausses régressions, là comme ailleurs, peuvent apparaître. L'*r* (la consonne la plus rétablie) se présente surtout dans d'autres

1. Ci-dessus, p. 126.
2. A. Dauzat, *Histoire de la langue française*, pp. 96 et 115.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

séries : *ɛèr* à Mirefleurs (de *ɛè*, ciel) ; *dar*, faulx, à Lastic, que je viens de citer (de *dalh* → *da*) [1] ; *fådar*, à Vinzelles (de *fadas* → *fadà*).

Le rétablissement de *r* a produit quelques troubles (métathèses) au Centre : *turdzu*, toujours (Martres-de-Veyre, etc.) ; une explication *tosjors* → *turjur* me paraît peu admissible) ; *espintór*, barre pour fermer une porte (de *espintar*), qui est *ipyêtur* à Vinzelles, est *ipyètru* aux Martres-de-Veyre.

L'altération la plus complexe est celle qui a été éprouvée par l'infinitif *avér*, réduit de bonne heure à *vér* et isolé ainsi, en tant que monosyllabe, des infinitifs à même terminaison. Je résume les faits, que j'ai étudiés dans les *Mélanges Haust* [2]. La forme phonétique *vé*, *vì* est conservée au Nord (à partir des Martres-de-Veyre). La région d'Issoire-Vinzelles (avec Orsonnette, Gignat, etc.) a rétabli l'*r* après un *é* qui représentait déjà *e* + *r* (*é estreit* tonique devient ici *è*) : *vér*. Plus au Sud, on observe un *s* au lieu de *r* : *vés* à Molompise. Entre les deux points, on a hésité : on a combiné les deux consonnes (*vérs* à Saint-Germain-Lembron ; Edmont a recueilli une variante individuelle rare, *vòrs*, plutôt *vèrs* [3], voire *s* et *t* (*vest*, Segonzat) et, par nouvelle régression, *vestr* : Boudes hésite (suivant les sujets ou les phrases) entre *vés*, *vest*, *vestr*, avec un vocalisme variable *é*, *e*^{œ}, *œ*.

Voici maintenant des exemples pour donner la comparaison entre divers patois.

Vinzelles, comme les patois situés à l'Ouest et au Sud, a généralement rétabli l'*r* : *ùtàr* (*altar*, autel), *tsar* (« cher » et « chair », celui-ci archaïque), *ivàr*, hiver (et « neige »), *vàr* (vert), *dzur* (*jorn*), et tous les subst. et adj. en *-ór* et *-ur* (*-ůr*, *-ůr*). De même au Nord jusqu'à Sugères et Cunlhat. Mais aucune régression pour le suffixe *-ådu* (*-adór*), ni les infinitifs (sauf *avér*).

Le patois des Martres-de-Veyre, gros bourg de passage, au milieu d'une région où la chute est à peu près générale, rétablit l'*r* dans *êlyéèr* (*clar*), *tséèr* (CARU), *ivéèr* (*ivèrn*), *véèr* (*vért*), *fur* (*fórn*), *tsalur* et tous les mots de même suffixe ; au contraire, *tsè* (*charn*), *dzů* (*jórn*), *madyu* et tous les mots en *-ur*, *vì* (*aver*), *sì*, soir (plus au Sud, *sèrå*).

1. Ici l'analogie de *dard* a pu jouer, comme celle de *dær*, il dort, pour *dèr*, orvet, à Vinzelles (double déglutination d'*anadæ*, cf. mes *Essais de géogr. ling.*, t. I, p. 125, n. 3).
2. Liége, 1939, pp. 83 sqq.
3. Le sujet, retrouvé par M. Fournier, entend *vrs*.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

Aux alentours des Martres, Mirefleurs rétablit l'*r* des finales en *-ór* (*flu̯èr*), etc. Ailleurs, on n'observe pas de régression en général : Ponteix *ĉl̥yà* (*clar*), *tsà* (CARRU), *lèzà* (*lezert*), *gǔ* (*górg*) ; Corent : *ç̑è* (*clar*), *mà* (*mars*) ; Monton : *vyà* (*vert*), *ivyà* (*ivern*) ; Vic-le-Comte : *flù* (*flór*) ; Pérignat : *yíjé* (*lezert*), *flù* (*flór*) ; La Sauvetat : *và* (*vert*). Région des monts Dore : Le Mont Dore : *évẹ̀a* (*ivern*), *mǎd̥yú* (*madur*), Saint-Victor-la-Rivière : *sẽ yl̥tŭ* (*Saint-Vitór*), etc. — Quelques exemples sporadiquement au Sud et à l'Est : *mǎd̥yu* à Chalus, *vüã* (*verm*) au Fayet-Ronnayes, etc.

L'*r* de *clar* a disparu à La Bourboule, Murat, Rochefort, Murols, Saint-Nectaire, Ponteix, Monton, Corent, Orcet, Vic-le-Comte, Mirefleurs, Pérignat.

Les patois de l'Ouest sont passifs : même *fer*, qui offre l'*r* ailleurs, le perd ici. A Pontaumur [1], *fla*, fer, *vla*, vert, *ivla*, hiver, *ĉl̥ya*, clair, *ĉl̥yu*, fleur ; à Giat, *fz̑ᵉa*, *vz̑ᵉa*, *ĉl̥yu* ; à Condat-en-Combraille, *fla* et *ĉl̥yu*, mais *vèr* (chez une jeune femme) ; à Biollet, *fla*, *vĕ* (vert), *ivla*, *ĉl̥yu*, *madu* (mûr). Partout *fyer* (mot repris au français), sauf *fyé* à Giat. — L'*r* reparaît sur les confins du Bourbonnais : *vèr*, *klèr*, *flœr* à Lapeyrouse. Mais plus à l'Est *syé*, clair (de Gannat à Ris), suffixe *-au̯* (-ATOREM) région de Gannat, *kókà*, jars (= *kokar*, croisement de *coq* et de *aukar* venu du Midi). (Enquête de 1938).

Tous ces faits montrent la place que tiennent les régressions dans les patois. Ce n'est pas spécial à cette région [2]. Il y a là un phénomène de première importance pour les études de phonétique dialectale.

Paris. A. DAUZAT.

1. Voir toutefois, en regard, les formes citées p. 184.

2. Pour le franco-provençal en particulier, voir l'excellente argumentation de A. Duraffour, *Studia neophilologica*, X, 175 sqq., et l'article fondamental de L. Gauchat, *Régression linguistique* (*Festschrift zum 14ᵉⁿ Neuphilologentage in Zürich*, 1910, 335-360).

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

TABLE DES CARTES

		Pages.
1.	Phonétisme occitan et phonétisme français	22
2.	Altérations de *a* tonique libre	64
3.	La diphtongue romane *au*	83
4.	La finale romane *-ar* des infinitifs	105
5.	Les sous-produits de *c*, *g* (+ *a* latin)	124
6.	Palatalisations consonantiques devant *u* roman	138
7.	Palatalisation des groupes *fi*, *vi*	149
8.	Traitement de D intervocalique latin et chutes anormales de issu de s latin intervocalique	159
9.	Altérations de *l* intervocalique latin	167
10.	*s* devant consonne sourde	177

Carte de la basse Auvergne (hors-texte à la fin de l'ouvrage).

Abréviations qui figurent sur les cartes 1 à 10: Au. Auzon, Br. Brioude, CD. La Chaise-Dieu, Lg. Langeac (Haute-Loire); — Cd. Condat, La. Lavigerie (Cantal); — Mo. Montbrison, Ro. Roanne (Loire); — G. Gannat (Allier); — B. Besse, Bu. Bulhon, Cl. Clermont-Ferrand, Co. Coudes, Cu. Cunlhat, D. Doranges, H. Herment, Is. Issoire, LM. Les Martres-de-Veyre, Lt. Latour, R. Rochefort, Ri. Riom, Sl. Saillant, St E. Saint-Étienne-sur-Usson, St R. Saint-Rémy-sur-Durolle, Sv. Sauviat, Sy. Sayat, V. Vinzelles (commune de Bansat) (Puy-de-Dôme). — Les chiffres désignent les points relevés par l'*Atlas linguistique* Gilliéron-Edmont.

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

SOMMAIRE

INTRODUCTION

Pages.

La région étudiée; caractéristiques phonétiques..... 1
La différenciation des parlers..... 6
Les limites phonétiques; comment elles se présentent..... 8
L'unité linguistique du village..... 13
Le substrat..... 14
Plan ; sources historiques; notation phonétique..... 15

PREMIÈRE PARTIE

LES CONFINS LINGUISTIQUES DU NORD ET DE L'EST

Considérations générales..... 18
Les principales limites; l'*n* « caduc », final en roman..... 21
Les occlusives intervocaliques..... 23
L'*a* final atone et les voyelles toniques libres..... 28
La réduction des hiatus..... 32
Divers..... 34

DEUXIÈME PARTIE

VOCALISME

I. L'ACCENT TONIQUE, SES DÉPLACEMENTS.

1. *Traitement de certains proparoxytons latins*..... 36
2. *Déplacements d'accent tonique dans les paroxytons*..... 41
   A. L'accent portait sur une voyelle en hiatus..... 41
   B. L'accent porte sur une voyelle grêle..... 42
   C. Recul analogique dans les formes verbales..... 46
   D. Troubles provoqués par la posttonique longue..... 47
3. *Les tendances générales ; leur explication*..... 49

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

II. Mutations vocaliques (changements indépendants).

i 52
u 52
e ouvert (*larc*) 54
o ouvert (*larc*) 55
o fermé (*estreit*) 57
e fermé (*estreit*) 60
a 63

III. Mutations conditionnelles.

A. *Action d'un phonème précédent* 67
1. Phonème palatal (action sur *i* et *u*) 67
2. Phonème labial 69
B. *Action d'un phonème subséquent* 71
1. Action de *l* ou *r* subséquent 71
2. Diphtongaison conditionnée de *ŏ* tonique 76
C. *Hiatus* 76
D. *Dissimilations et assimilations à distance* 79
1. Dissimilation 79
2. Assimilation 80

IV. Diphtongues.

A. *Diphtongues médiévales* 81
au 82
èu 89
éu 90
iu 91
òu 92
óu 94
ai 95
ei (*èi* et *éi*) 96
òi 98
ói 99
ui 100
B. *Diphtongues récentes* 100
1. Diphtongues issues de la réduction de *l* mouillé à *y* → *i*.. 100
2. Diphtongues issues de la vocalisation de *s*, *r* implosifs et de *l* implosif non vocalisé en *u* 103
(*a* + consonne amuïe, 103 ; *e*, 108 ; *o*, 112 ; *u*, 114)... 112

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

V. Voyelles nasales.

a nasalisé 115
e nasalisé 115
o ouvert nasalisé 116
o fermé →*u* nasalisé 117
i nasalisé 117
u nasalisé 118
aun 118
anh, enh, onh → *uenh, ónh, unh* 118

TROISIÈME PARTIE

CONSONANTISME

I. Explosives (déplacement de l'articulation).

A. *Les sous-produits de* c + a *latin* 122
B. *Évolution de r* 127
C. *Évolution de* l *mouillé* 128
D. *Évolution des groupes combinés avec* l 130
kl, gl 130
fl 132
pl, bl 133
Note sur les groupes combinés avec r 134
E. *Palatalisation devant voyelle* 135
k, g 137
t, d, n, l 141
s, z 144
f, v 147
p, b, m 148
F. *Labialisation devant voyelles* 151

II. Intervocaliques.

A. *Sonorisation des occlusives sourdes latines* 154
B. *Occlusives et spirantes sonores latines* 156
g 156
j 156
d 157
b, v 162

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)

C. *Groupes combinés* 163
tr, dr 163
cr, gr 193
pr, br 164
pl, bl 164
D. *Liquides* 165
l 165
r 171
Dissimilation 172
E. *Chute de* r, v, *devant* y 173

III. Implosives (amuïssement et vocalisation).

A. *Occlusives finales et groupes non combinés* 174
B. *Vocalisation et amuïssement de* s 176
1, *s* devant *k, t, p* 176
2. *s* devant consonne sonore 174
3. *s* final 176
C. *Vocalisation et amuïssement de* r 179
D. *Vocalisation et amuïssement de* l 181
1. Vocalisation de *l* en *u* 181
2. Vocalisation de *l* en *y* et chute de *l* 183
3. Passage de *l* à *r* 185
E. *Simplification et amuïssement de* l *mouillé* 185

QUATRIÈME PARTIE.

RÉGRESSIONS

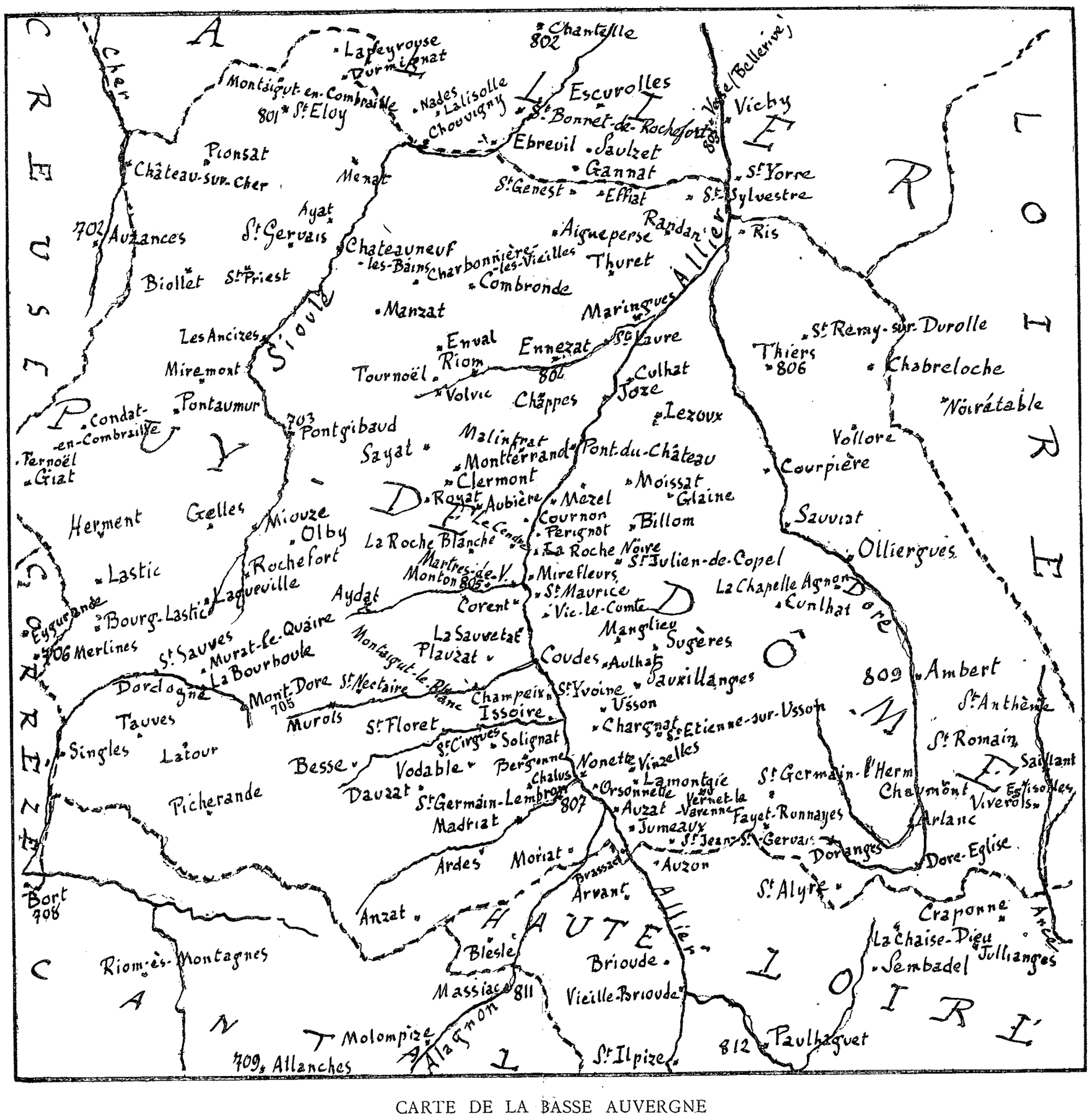
I. Régressions vocaliques.

II. Régressions consonantiques.

A. *Réaction contre les palatalisations* 189
1. Groupes combinés *kl, gl, pl, bl, fl* 189
2. Dépalatalisations devant *i, u* 192
B. *Consonnes intervocaliques* 193
1. Chute anormale de ʒ intervocalique 193
2. Substitution de *v* à *g, ĵ* (*l* intervocalique latin) 194
C. *Rétablissement de la consonne finale amuïe* 195

TABLE DES CARTES 199

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)



CARTE DE LA BASSE AUVERGNE

BDD-A18022 © 1938 Société de Linguistique Romane
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:54:41 UTC)